Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

14 — I. a. 14.

43545.

48 43
d d
45. 30

TESTAMENT,

OV

CONSEILS FIDELLES d'vn bon Pere à ſes enfans.

Où ſont contenus pluſieurs raiſonnemens Chreſtiens, Moraux & Politiques.

Composé par P. FORTIN, Sieur de la Hoguette.

Nouuelle Edition, augmentée & diuiſée par Chapitres.

A LYON,

Par GERMAIN NANTY, & CLAVDE SIBERT, ruë de Confort à l'Enſeigne des trois Aglans.

M. DC. LXII.

Auec Permiſſion.

O

A

ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

SI le Lecteur trouue icy quelques mots qui ne ſoient point en vſage, ie le ſupplie de croire que ie ne m'en ſuis point ſeruy pour vouloir innouer quelque choſe en noſtre langue ; mais ſeulement pour exprimer ma penſée le plus fortement qu'il m'a eſté poſſible: car en effect, les mots n'eſtant rien autre choſe qu'vne image & vn ſigne materiel des notions de l'ame, qui ſont purement intellectuelles, j'eſtime que nous deuons touſiours rechercher ceux qui les repreſentent le plus au vif; ioint auſſi qu'il peut arriuer qu'vn bon raiſonnement perde vne partie de ſa force, ou qu'vne belle penſée s'affoibliſſe en la circonlocution où les regles de la pureté de noſtre langue nous aſſujettiſſent, faute d'auoir vn terme propre pour l'exprimer : Ceſt pourquoy quand j'ay trouué quelque mot, quoy qu'inuſité, pourueu qu'il fuſt

intelligible, que i'ay crû eſtre conforme & égal à l'idée que i'auois des choſes, ie n'ay point fait de difficulté d'en vſer : Ce qui me fait ſupplier le Lecteur de m'accorder icy ſon indulgence pour vne douzaine de mots ſeulement ; ſinon, ie me ſoûmets à ſa cenſure.

TABLE

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers Dieu.

I. AVant-propos. pag. 11

Que l'enfant doit commencer son adoration enuers Dieu par la parole. Que Dieu est le principe de toutes choses, & que son essence est incomprehensible. 21

II. De quelle façon il faut adorer Dieu. De la Religion Chrestienne. Et qu'on ne peut estre vn bon subiect sans estre vn bon Chrestien. Qu'on ne doit rien innouer en la Religion. De l'excellence de la Foy par dessus la raison. 29

III. Du libertinage & de la mescreance. 39

IV. De la superstition. 42

V. Comme il faut vser de sa volonté & de sa raison dans le seruice de Dieu. 43

VI. Des prieres. De la priere particuliere. Des prieres publiques. 47

VII. De l'Oraison Dominicale. 51

SECONDE PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers soy mesme.

I. De la difference qu'il y a entre la naissance de l'homme & les autres productions de nature : & pourquoy. 56

II. De la moderation du premier appetit de l'homme, qui est de viure ; où il est traité de la gourmandise. 59

III. De la moderation du second appetit de l'homme ; qui est le desir d'auoir ; où il est traitté de l'auarice, & du vray vsage des richesses. 63

IV. De la volonté de l'enfant, qui est vn brut & informe raisonnement de l'ame ; & comme il la faut conduire auec moderation. 72

V. D'où procede l'erreur de nostre volonté. De la verité. Du mensonge. 80

VI. Que les estudes & les exercices se doiuent faire conioinctement. 85

VII. Des exercices. Du manege. De la danse Du tirer des armes. Et des soupleſſes du corps & de la main. 87

VIII. Que la premiere connoissance de l'homme doit commencer par celle de luy-mesme. Qu'il doit sçauoir les compartimens du lieu où il est, qui est le monde, & sçauoir compter. 94

IX.

IX. *L'Hiſtoire apprend à l'homme ce qui ſe paſſe dans le monde, & de la neceſſite qu'il y a de la ſçauoir.* 103.

X. *De l'hiſtoire fabuleuſe, & des Romans.* 108

XI. *De la fin differente des eſtudes, ſelon la difference des eſprits. Qu'il eſt tres-neceſſaire que les Rois ſoient ſçauans.* 112

XII. *De le morale Chreſtienne, qui conſiſte en la charité ſeule.* 116.

XIII. *Des vices qui naiſſent de l'amour propre, qui eſt contraire à l'amour de Dieu & du prochain, & premierement de l'orgueil* 127

XIV. *De l'amour ſenſuel.* 132

XV *De la haine.* 138

XVI. *De la colere* 141

XVII. *De la vengeance.* 148

XVIII. *De la crainte.* 150

XIX. *De l'enuie.* 152

XX *De la triſteſſe.* 154

XXI. *De la ioye, & qu'il n'y en a point hors de la vertu* 157

XXII. *Qu'il faut eſlire vne profeſſion. De la profeſſion des armes, & qu'elle en deuroit eſtre la premiere inſtitution.* 161

XXIII. *Sept conſeils pour l'homme de guerre.* 166

XXIV. *Trois conſeils pour la fortune.* Le 1.
De ſuiure touſiours la Cour & l'armée. Le 2.
De ſuiure le mouuement de ſon inſtinct. Le 3.
De ſe propoſer vne honneſte fin en toutes choſes. 172

XXV. *Cinq aduis touchant la conduitte de ſa maiſon.* 181

XXVI. *Qu'il faut auoir quelques notions generales des choſes publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la Cour, & pourquoy il y faut paſſer vne partie de ſa vie.* 186

XXVII. *Des vices auſquels les hommes de la Cour ſont les plus ſuiets, qui ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition & le luxe.* 193

XXVIII. *Six conſeils pour l'homme de Cour. Le 1. d'eſtre au Roy. 2. Comme on ſe doit gouuerner auec les fauoris. 3. De s'accommoder au temps 4 D'eſtre ſouple. 5. De n'eſtre pas trop ſcrupuleux en ce qui eſt de ſon honneur. 6. De ſuiure la mode.* 201

XXIX. *Des diuertiſſemens qui conſiſtent au ieu & en la conuerſation. Du ieu des eſchets, des dez, des cartes, & du ieu en general.* 210

XXX. *De la conuerſation.* 213

XXXI. *Les conditions neceſſaires à vne perſonne Eccleſiaſtique.* 218

XXXII *De la profeſſion Eccleſiaſtiques reguliere & ſeculiere. Des vœux.* 223

XXXIII *Cinq poincts generaux pour la vertu, dont le dernier eſt de ſe ſoûmettre ſous la prouidence de Dieu, qui fait la concluſion de la II. Partie.* 230

TROISIESME PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers l'homme.

I. DE la puiſſance & de la neceſſité de la ſocieté. 241
II. De la premiere ſocieté, qui eſt celle du mary & de la femme, & de leur deuoir reſpectif. 244
III. Du deuoir des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres. 253
IV. Du deuoir des freres entr'eux. 266
V. Du deuoir entre le maiſtre & le ſeruiteur. 276
VI. Du deuoir des voiſins entr'eux. 284
VII. Des amis, & des trois diuers mouuemens d'affection de l'homme enuers ſon prochain, qui ſont, bien-veillance, amitié, charité 291
VIII. Des perſonnes qu'il faut hanter ou eſuiter 303
IX. Du deuoir entre le Prince & le ſubiet. 306
X. Des ſeditions, de leur matiere, & de leurs remedes. 310

XI. *Conſeils pour ne point errer au deuoir reſpectif de l'vn enuers l'autre.* 318

XII. *Concluſion de l'œuure par vn petit diſcours de la mort, & de trois choſes qui ont accouſtumé de trauailler l'eſprit de l'homme auant que mourir.* 320

TESTA-

TESTAMENT, OV CONSEILS FIDELLES d'vn bon Pere à ſes Enfans.

AVANT-PROPOS.

MEs enfans, Ayant employé dans les armées les meilleures années de ma vie au ſeruice du Roy, i'ay penſé que ie ne ſeroit pas tout à fait oyſif en ce méme deuoir, ſi ie donnois en ma retraite celles qui me reſtent à voſtre inſtitution, & qu'en faiſant cette action de bon pere, ie la faiſois auſſi de bon ſubjet. Pour ne demeurer pas court en ce deſſein, me voyant desja beaucoupt auácé ſur l'âge, & vous fort ieunes, i'ay mis par ordre quelques enſeignemens touchant voſtre education, que i'ay reduits ſous les deuoirs de l'homme enuers Dieu, enuers ſoy-méme & enuers autruy, qui ſont trois choſes ſi relatiues au deuoir du ſubjet enuers le prince, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'on puiſſe eſtre bien craignant Dieu, ny moralement bon, ny bon aux offices reſpectifs de la vie ciuile, qu'on ne ſoit pareillement vn bon ſubjet,

Ie ne doute point, mes enfans, que pour vous faciliter les moyens d'acquerir toutes ces bonnes qualitez, il ne fuſt beſoin que vous euſſiez vn pere qui fuſt plus ſage & plus auiſé que ie ne ſuis pour vous ſeruir de guide par ſon exemple, en ces belles voyes. La premiere delineation du bien & du mal ſe commence inſenſiblement en nous en noſtre fouyer par la force de la couſtume, qui fait, que l'impreſſion des mœurs domeſtiques eſt plus puiſſante pour la reſſemblance des enfans aux peres, que la ſemence meſme qui les produit. Pour cette raiſon, vn bon pere doit eſclorre (ſi j'oſe vſer de ce mot) ſes enfans comme la tourtue ſes œufs, en luy donnant toute ſon attention comme elle, & en les regardant & obſeruant touſiours iuſques à ce qu'ils ſoient formez. C'eſt le but où ie pretens, & de prendre ſi bien garde à moy tandis que nous ſerons enſemble, que ie ne puiſſe eſtre, au lieu de voſtre directeur, vn complice de vos defauts.

Mais d'autant qu'en l'âge de ſoixante & trois ans que ie cours, toutes les heures, tous les jours & toutes les années me ſont climateriques, ie me ſuis propoſé au defaut de ma preſence, ſi elle vous manque, de vous laiſſer quelque preceptes pour la conduite de voſtre vie en

forme

forme de teſtament, afin que vous les receuiez auec plus de reſpect, & que ce vous ſoit apres noſtre ſeparation, vn modele viuant ſur lequel mon deſſein eſtoit de vous façonner. Ie remets aux loix du païs (que nous ne pouuons violer ſans preſumer d'eſtre plus ſages qu'elles) à faire entre vous le partage de mes autres biens. Ceux-cy que ie voudrois bien leguer plus vtilement que ie ne m'en ſuis ſeruy, ie vous les laiſſe tous à vn chacun de vous; poſſedez-les mieux que moy, mes enfans, i'en ay eu la theorie ſans en faire l'application. Ie les ay poſſedez comme vn auare ſon treſor, ſans les employer à mon vſage, parce que mes defauts ont preuenu ma connoiſſance, & que ie me ſuis veu ſous la tyrannie de mes vices, par la force de la couſtume, auant que d'auoir pû découurir leur laideur. Pour s'eſtre incarnez en moy auant que de m'eſtre apperceu de les auoir, ma raiſon du depuis quelque effort qu'elle aye voulu faire, n'a jamas pû rompre les liens inuincibles d'vne mauuaiſe habitude Conſiderez-moy donc meshuy comme vn aueugle qui vous allume vn flambeau, duquel il ne ſe peut eſclairer, ou pluſtoſt comme vne perſonne qui marche deuant ſa lumiere & qui tient ſon flambeau derriere luy, ſi flambeaux ſe peuuent

appeller

appeller ces petits enſeignemens que ie vous laiſſe.

Quoy qu'vne main amie, & qui ne vous doit point eſtre ſuſpecte, vous les preſente, ie ne deſire point de vous vne obeiſſance aueugle à mes conſeils : il n'y a iamais eu de ſemence ſi nette qu'il n'y ſoit demeuré quelque grain d'ivroye, n'y d'arbre aſſez bien ſoigné qui n'ait produit quelque fruit vereux. C'eſt pourquoy ie vous ordonne, quand voſtre jugement ſera meur, de ne laiſſer pas vn ſeul article ny meſme vne ſeule clauſe de ce Teſtament, ſans l'examiner, ſans la tourner & retourner en tous ſens, pour voir ſi contre mon intention, & à mon deſceu, il ne me ſeroit point eſchappé quelque choſe qui fût contre l'honneur & le reſpect qui eſt deu à Dieu, au Roy, à la Religion, aux Loix, ou à la bien-ſeance meſme, qui eſt vne eſpece de police. Ce faiſant il arriuera, peut-eſtre, qu'eſtans eſclairez de voſtre lumiere & de la mienne, vous découurirez quelque beveuë que j'auray faite, dont ie me ſoûmets dés à preſent d'eſtre éclaircy. Vous en reietterez la fauſſe illuſion qui m'aura déceu par l'examen que vous en ferez ; & par ce meſme examen, ſi les enſeignemens que ie vous donne ſont employez à la conduite de voſtre vie, en vous les appliquant

aux

aux occaſions, & en les retaſtant ſouuent, voſtre eſprit en demeurera tellement imbû, que toutes les actions d'honneur & de vertu ſe rendront inſenſiblement auſſi naturelles en vous, que vous eſt naturel l'oüir & le paler.

Quoy que ce petit diſcours, mes enfans, ne ſemble vous regarder qu'en voſtre particulier, ie confeſſe neantmoins que mon intention eſt de plus grande eſtanduë, & qu'eſtant obligé de conſiderer ſelon le conſeil de l'Euangile, tous les hommes comme mes freres, & tous les jeunes gens comme mes enfans, mon affection ſuiuant cette regle, me contraint, & peut-eſtre aux deſpens de ma repuration, de laiſſer en commun à toute la jeuneſſe, & au pillage du premier occupant, le ſeul acqueſt que j'ay fait durant le cours de ma vie. Ie ſeray bien aiſe que la meilleure portion en demeure aux miens: mais ſi quelque autre quel qu'il ſoit, s'en rend plus digne qu'eux, & qu'il en deuienne plus ſage, j'auray toûjours en quelque ſorte ſatisfait à mon intention. Ie ne diminuë rien du voſtre dans le deſſein que j'ay d'aſſocier tout le monde en cette heredité: ie taſche au contraire d'eſtendre voſtre alliance auec tous les hommes, & de vous acquerir de nouueaux freres qui puiſſent contracter auec vous en

en la communauté de ce legat, vne fraternité ſpirituelle qui ſoit plus eſtroite encore & plus effeurée, que ſi le ſang & la chair l'auoient faite.

Lecteur, ce ſera donc en ce lieu où je ne fait point de difference entre ton fils & le mien, que ie feray l'ouuerture du premier article de mon Teſtament par cette belle leçon.

Que nous deuons tous conſiderer la nature humaine, comme vne grande maſſe ou vn grand Tout, dont nous ſommes tous autant de parties differentes, & que plus châque partie rend de ſeruice & d'obeiſſance à ſon Tout, plus elle ſatisfait à ſon deuoir. L'eſtabliſſement de ce premier principe fera mourir en nous les ſemences d'orgueil, d'auarice, d'enuie, de la concupiſcence des yeux & de la chair, & d'vne infinité d'autres vices, dont le germe & le leuain eſt en l'amour propre; & non ſeulement ces maudites ſemences s'eſtoufferont en nous, mais on verra ſe ſubſtituer en leur place, l'amour du prochain & la charité, qui eſt la baze & le fondement de toutes les vertus Chreſtiennes. Quand on dit à noſtre Sauueur que ſa mere & ſes freres le demandoient, il monſtra ſes diſciples, & tous ceux qui eſtoient à l'entour de luy, diſant: Voicy ma mere, mes freres & mes ſœurs;

pour

pour nous designer par cette sainte parole, la fraternité, le cousinage & l'alliance commune que nous deuons auoir auec tous les hommes. Cette parole embrasée qui sortit comme vn boutillon de feu de la bouche de Saint Paul, quand il dit qu'il voudroit estre anatheme pour ses freres, qu'estoit ce autre chose qu'vne sainte fureur produite de l'excés de sa charité? laquelle il crût estre plus complette & plus agreable à Dieu en voulant se dévoüer pour le salut de ses freres, que s'il se fust sauué seul.

En effect, l'homme est né pour le seruice de l'homme, il est engagé à ce deuoir par tant de differentes societez, que quelque irregulier qu'il puisse estre, il est impossible qu'il les puisse rompre toutes. Vn mesme toict, vne mesme ville, vn mesme Estat, vne mesme Police diuine & humaine, vne mesme langue, vn mesme habillement, & vne infinité d'ordres & de confreries, sont-ce pas autant de differents estages, de societez subalternes, par lesquelles on monte à cette vnion generale qui doit estre entre les hommes. Ie diray plus, que pour ne troubler point cette harmonie, les Roys ont eu cette inspiration de s'appeller freres entr'eux; afin que leurs subjets le deuinssent aussi, & que la difference de la langue, d'habille-

mens, de mœurs, de Police, de Religion quelquefois, ne puſt relaſcher le nœud de cette liaiſon vniuerſelle. Soyons touſiours preſts de bien faire l'vn à l'autre. Qui rend vn bon office à ſon prochain, ne s'attire pas moins la bien-veillance de celuy qui le voit, que de celuy qui le reçoit; en luy offrant nos deux bras à ſon beſoin, nous le multiplions par le ſecours mutuel auquel noſtre affection l'oblige. Puis donc que nous ſommes tous autant de membres differents de ce grand corps qui compoſe la nature humaine, il eſt tres-conſtant que nous ne pouuons nous regarder, ſeuls ny faire vn Tout d'vn chacun de nous, ſans nous des-humaniſer en quelque ſorte, & ſans faire vn diuorce particulier de l'vnion commune que nous auons auec tous les hommes.

Mes enfans, noſtre Tout n'eſt qu'vne partie d'vn autre Tout, qui eſt la nature vniuerſelle. A la conſiderer d'abord, on diroit qu'elle ſe preſente à nous en ſes productions comme vne mere commune de toutes choſes; mais qui voudra la ſuiure pas à pas, & l'examiner en ſon progrés, on decouurira qu'au lieu de mere, elle n'eſt que la matrone qui les reçoit, & que leur eſtre ne ſubſiſte qu'en l'exiſtence de Dieu ſeul qui eſt ſon principe & le noſtre.

Outre qu'il y a en chaque choſe particuliere

fiere vn appetit inherent de conſeruer ſon eſtre individuel ; l'experience nous apprend auſſi qu'il y a en elle vn leuain pour le maintient de ſon eſpece, dont le germe demeureroit neantmoins oiſif & infecond ſans le concours de l'action de Dieu : Autrement ſi la nature vniuerſelle ſe determinoit d'elle-meſme à la production des eſpeces differentes qui la rempliſſent, & que ſa puiſſance ne demeurerait point ſuſpenduë & engourdie, juſques à ce que l'Eſprit de Dieu en euſt fait la diuiſion & l'ordre, il faut de neceſſité qu'il y euſt deux principes d'vne méme choſe. Ie ne ſçay ſi ie m'explique aſſez bien, ou ſi ie me le fais accroire, mais il me ſemble que ie deſcouure en vous & en moy, mes chers enfans, quelque rayon ſenſible de cette verité. N'eſt il pas vray que nous ne pouuons appeller aucune action puremét noſtre que nous n'ayons eu auparauant l'intention de la faire; vn peintre ne feras pas vn tableau ny vn ſculpteur vne image, ſans en auoir premierement formé le deſſein en ſon eſprit. Cela eſt ſans cõtredit, comme ie croy. Pourquoy eſt-ce donc que quand vous fuſtes jettés au moule, nous ne penſiõs point à vous voſtre mere ny moy & que cét appetit aueugle de nature, n'eut point en nous alors nul autre reſpect que ſon accõpliſſemét? (Ie croy qu'il en eſt ainſi de tout autre animal comme de l'homme, & de toutes les ſemences

que

que contient la nature vniuerſelle.) Penſez-vous que cette ſuſpenſion de noſtre volonté dans cette action ne nous ſoit pas vn aduertiſſement ſecret, que Dieu s'eſt voulu reſeruer à luy ſeul l'intendance d'vne production, dont il nous donne la puiſſance pour le maintien de l'eſpece ſans nous en donner l'intention? pour enſeigner à vn chacun de nous qu'il veut conſeruer ſa paternité, afin que la premiere reconnoiſſance de noſtre eſtre aille directement à luy, & que nous conſiderions qu'en la fabrique de la choſe meſme où nous penſons auoir le plus de part, nous ne ſommes que les outils de ſa toute-puiſſance.

Ainſi mes tres-chers enfans, puiſque noſtre premiere filiation de vous & de moy vient de Dieu, il eſt iuſte que le premier rayon de noſtre lumiere nous conduiſe à l'adoration de celuy qui eſt noſtre pere commun; & que l'ouuerture de mon teſtament commence par là. Pour cét effet ie le diuiſeray en trois parties; en la premiere ie traiteray du deuoir de l'homme enuers Dieu; en la ſeconde, de ſon deuoir enuers ſoy-meſme; & en la troiſieſme, du deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, ſelon la difference des conditions.

PREMIERE

PREMIERE PARTIE,

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'enfant doit commencer son adoration enuers Dieu, par la parole. Que Dieu est le principe de toutes choses, & que son essence est incomprehensible.

COMME la voix est le premier signe de vie que donne le corps en naissant, & la lumiere le premier objet qui vient à luy; la parole est la premiere indication de la vie de l'ame, & Dieu qui est le pere de toute lumiere le premier objet qui se doit presenter à elle. Et comme l'œil reçoit la lumiere sans la connoistre, l'ame aussi se doit disposer à l'adoration de Dieu, & à s'vnir à luy par amour, sans penetrer plus auant en son essence.

Et d'autãt, mes tres-chers enfans, que toutes les fonctiõs de la vostre ne sont point encore

Ainſi il n'y auroit point eu de changement; la nature ſeroit touſiours demeurée vne & meſme, & ne ſe ſeroit point entretenuë par vne ſucceſſion de viciſſitudes cõme elle a fait. Il faut donc tenir pour conſtant, qu'il y a vn Eſtre fixe & permanent qui eſt le principe commun des autres, au delà duquel il n'y a point de progrés; & qui par conſequent doit eſtre le denier terme de noſtre inquiſitiõ. La nature nous le dit ainſi.

Le diuin formulaire de prier qu'il a plû à Dieu de nous dicter par la bouche meſme de ſon fils, nous le confirme. En nous diſant qu'il eſt noſtre pere, il nous à voulu faire entendre qu'il eſtoit le tien, le mien, & celuy de tout autre homme: & qu'ainſi nous eſtiõs tous freres; & que cõme freres nous deuiõs nous aymer, & le reſpecter auſſi tous cõme eſtant noſtre pere commun: Et en nous ayant dit en ſuitte que ſa demeure eſtoit dans les cieux, ce nous a deu eſtre vne inſtruction; qu'il doit ſuffire à noſtre curioſité, de ſçauoir qu'il eſt noſtre pere, ſans faire vn effort de penetrer plus auant en ſon eſſence.

Le grand traject qu'il y a des Cieux à nous, leur ſolidité, & les eſpaces infinies qui les ſeparent entr'eux, ſont autant d'interuales differents de noſtre commun éloignement: & quoy que leur mouuemẽt, celuy du ſoleil & de la lune & de quelques autres lumieres errantes, leſquelles y ſont attachées, ne nous

nous ayent encore donné la connoiſſance que de neuf ſpheres, auons-nous lettres que leur nombre ne ſoit pas auſſi grand, ou plus grand, peut-eſtre, que n'eſt celuy des Eſtoilles ? A meſurer l'immenſité, toute l'eſtenduë de noſtre imagination ne fait pas ſeulement vn petit point de ſa grandeur.

Mon enfant, tu ne ſçaurois connoiſtre vn homme de cent pas, & tu reconnoiſtras de ſi loin la Majeſté de Dieu ? Cela ne ſe peut, contente-toy de ſçauoir qu'il eſt ton Pere; Que cette double voûte de criſtal qui embraſſe le deſſus & le deſſous de toute la terre eſt ſa maiſon : & que ce diuin Palais ne ſe peut non plus meſurer que ſon hoſte.

Le Ciel ſe preſente à toy en toutes ſes faces, ſans que tu puiſſes comprendre de quelle matiere il eſt composé. L'exiſtence de Dieu ſe deſcouure à toy en toutes ſes creatures, ſans que pour cela ſon eſſence te puiſſe eſtre connuë. Le Ciel te la cache, & la meſme lumiere qui t'ouure la porte de ſon concaue, te la ferme de ſon conuexe, auec cette difference, que cette voûte celeſte paroit ferme à nos yeux, & neantmoins elle ſe meut : & Dieu paroit vn mouuement ſans fin en toute la nature, & neantmoins il n'y a que luy ſeul qui ſe repoſe : Et comme il n'eſt pas en ta puiſſance de conceuoir le mobile, ſans qu'il y ait vn poinct immobile d'où procede le mouuement, tu ne peux non

plus

plus auſſi comprendre le progrez ny le regrez que tu vois en toutes les choſes creées, ſans arriuer inſenſiblement au poinct immobile d'où il procede, qui eſt le meſme Dieu qui eſt ton Pere.

Ce n'a pas eſté ſans raiſon qu'il nous a eſté commandé de ne nous faire aucune image taillée des choſes qui ſont là-haut dans le Ciel pour l'adorer. Cette deffenſe ne regarde pas moins celuy qui s'en fait vn modelle en ſon eſprit, que celuy qui ſe la taille auec le marteau. Nous ne les pouuons connoiſtre que ſelon qu'elles ſe preſentent à noſtre imagination, & noſtre imagination n'eſt rien autre choſe qu'vn vain ſpectre de noſtre fantaiſie, qui ne ſe peut effigier en noſtre eſprit, que noſtre amour propre n'en faſſe tout auſſi toſt ſon idole.

Ainſi, mon enfant, ne t'amuſe point à rechercher combien il y a de Cieux, quelle eſt leur diſtance entr'eux, & quelle eſt leur grandeur en comparaiſon de la terre. C'eſt vne ſpeculation trop vaſte & plus creuſe encore que le cerueau qui la reçoit. La ſupputation que tu en feras par l'algebre (dont le nom meſme me fait peur) te remplira l'entendement de tant de fractions, qu'il ſe rompra peut-eſtre luy-meſme.

Toutes les reſueries qui ont cours ſur cette matiere, ne ſont rien que vains eſſans d'eſprits curieux qui ont voulu ſortir hors

des limites preſcripts à la capacité de l'homme. Auſſi voyons-nous que ces perſonnes-là ſont d'vn tres-petit vſage en la ſocieté de la vie ciuile. La nature n'a point eſtendu le voile de tes deux paupieres ſur tes deux yeux, que pour t'apprendre que les rayons de ta connoiſſance doiuent porter bas, & ſe reflechir en toy ſeul. Elle a niuelé ta veuë auec l'horiſon, pour te deſigner que ta curioſité ſe doit arreſter aux confins du Ciel. Ton œil non plus que ton entendement ne peût regarder au deſſus de toy, ſans que ta teſte & ton cerueau ſe renuerſent.

Veux tu ſuiure mon aduis en la theorie du Ciel, regarde-le comme la maiſon de Dieu auec ſilence & reſpect, regarde le Soleil (ſuiuant l'opinion moderne) comme vn point fixe, ou pluſtoſt comme le moyen de cette grande rouë de l'vniuers, par où deriue en luy cette ſource de lumiere qui l'eſclaire, & cét eſprit fecond qui l'entretient. Le Createur de toutes choſes voyant que noſtre petiteſſe ne pouuoit ſouſtenir la veuë de ſa majeſté, pour ne ſe cacher pas entierement à nous, s'eſt contenté peut eſtre, d'ouurir vn point dans le Ciel, par où deſcend vn petit filet de ſa lumiere ſeulement qui eſt le Soleil, qui n'eſt rien autre choſe qu'vne eſbauche materielle, & vn traict viſible de cette puiſſance inuiſible qui gouuerne & embraſſe ce grand Tout.

Ce

Ce diuin ſoûpirail te paroit petit au regard du Ciel, mais ſçache que quand toute la voute du Ciel brilleroit de cette meſme clarté, à peine ſeroit-ce vn point de lumiere au reſpect du viuant brazier, d'où procede ce feu diuin. Tel qu'il eſt neantmoins, il n'y a point aucune choſe creée d'où puiſſe venir plus pompeuſement à noſtre connoiſſance, vne moins imparfaite idée de la toute-puiſſance de Dieu, que de la vertu feconde & infatigable du Soleil, qui empeſche que la nature ne chomme, & que toutes ſortes de ſemences ne ſoient oiſiues.

Qui peut nous tracer vne plus viue image de ſa grace, dont la preſence ou l'abſence fait le iour ou la nuict de nos ames ? Et d'où peut-on mieux comprendre l'vniformité de ſa bonté vers toutes ſes creatures, que du cours regulier du Soleil, qui eſt balancé ſi également entre les deux points qui le ſouſtiennent, qu'il n'y a pas vn ſeul animal, vne ſeule plante, ny vn ſeul coin de terre qui jouïſſe vn moment de temps ſeulement l'vn plus que l'autre de ſa lumiere.

Il l'a conduit auec tant de juſteſſe, que pour rendre par tout le iour égal à la nuict, aux lieux où il y a de l'inégalité, il compenſe ſucceſſiuement les longues nuicts par de longs jours, auant que ſon entiere reuolution ſoit faire. En cette

analogie des proprietés du Soleil auec les attributs de Dieu, ie ne pretens pas d'auoir taille ſon image contre la deffenſe qu'il en a faite. C'eſt luy-meſme qui ſe l'eſt taillée, & qui a fait cette ouuerture dans les Cieux, par où deſcend à nous cét échantillon de ſa toute-puiſſance. Il ſe communique à nous par là, comme par vne lalouſie, en nous faiſant voir qu'il y eſt, mais non pas quel il eſt. Ne te propoſe donc point de l'enuiſager de plus prés : le dernier effort de ton eſprit vers la perfection, n'eſt pas ſeulement vne eſtincelle de ſa gloire. Rien du tien ne luy peut eſtre approprié ſans quelque déchet de ſa grandeur.

Mon enfant, pour le voir de prés, il n'y a que cette ſeule voye, recule-toy de luy & t'humilie tout autant qu'il te ſera poſſible : en te r'abbaiſſant tu l'exaltes. Merueille eſtrange ! par ces deux extrémes, à ſçauoir, par la plus haute idée que nous pouuons conceuoir de Dieu, & par le plus profond abiſme de noſtre aneantiſſement, nous pouuons faire en arriere noſtre retour & noſtre reünion vers ce diuin principe.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De quelle façon il faut adorer Dieu: De la Religion Chreſtienne, & qu'on ne peut eſtre vn bon ſubjet ſans eſtre vn bon Chreſtien. Qu'on ne doit rien innouer en la Religion. De l'excellence de la Foy par deſſus la raiſon.

NOVS ſuffiſe donc, puis que la nature & Dieu meſme nous apprennent qu'il eſt noſtre Pere, & de luy rendre vn reſpect & vne obeïſſance de fils : & puis qu'il luy a plû de ſe cacher dans la profondeur des Cieux, contentons-nous, comme il l'ordonne, de ſanctifier ſon ſainct Nom. Admire en cela, mon fils, la bonté de Dieu qui deſcend à toy, voyant que tu ne peux monter iuſques à luy.

Cette premiere cauſe eſtant indefinie, inconceuable & ſans preſcription, ayant reconnu qu'il n'eſtoit pas en ta puiſſance de te maintenir dans le vague de mille penſées informes qu'il faut auoir pour ſe faire vn modelle de luy, & que tu eſtois incapable d'vne Religion qui fuſt purement intellectuelle & mentale, a voulu ſeulement limiter le culte de l'homme enuers Dieu par l'adoration du nom qui le deſigne ſelon nous, & non pas tel qu'il eſt,

core en poſſeſſion de le confiner. C'eſt la plus vniuerſelle.

Vn petit nombre factieux de quelques brebis mal conduittes qui ſe ſont retirées du troupeau, ne ſont que les cribleures & le rebut de ſon tout. Finalement, c'eſt celle de l'Eſtat, tu ne la peux quitter ſans te rendre coulpable de defection enuers Dieu, ou ſuſpect de faction enuers le Prince. En effet, ſi l'obeiſſance qui eſt deuë au Prince, n'eſt qu'vne dependance de la Religion, & que ce ſoit elle qui faſſe le rallement de nos volontez au ſeruice de Dieu, il eſt tres-juſte que nous entrions auec luy, & luy auec nous, dans la ſocieté de cette eſtraincte commune.

Depuis Clouis iuſques icy, il n'y a non plus eu d'interruption de Roy Catholique, Apoſtolique & Romain en ſon lict de Iuſtice, que de legitime ſucceſſeur en la Chaire de Sainct Pierre, & tu mettras la verité de ſa creance en compromis. Sçache, mon fils, que tu ne peux eſtre bon Chreſtien, que tu ne ſois bon ſubjet: & qu'il n'y a rien qui conuainque plus nos hereſies de fauſſeté, que leur reuolte contre le Prince. La vraye doctrine commande expreſſement ſon obeiſſance, & la deference aux loix & au Magiſtrat. Tu ne ſçaurois, comme on a fait cy-deuant, fouler aux pieds leur authorité, ſous quelque pretexte que

ce puiſſe eſtre, que tu ne briſes l'vne des tables de la loy de Dieu contre l'autre.

Sois donc ferme en la Religion de tes peres & de l'Eſtat : ne t'en retire point, quand il auroit quelque deprauation aux mœurs de ceux qui te l'adminiſtrent, voire-meſme, quelque abus en ſa police. Cette corruption n'eſt qu'vne humeur peccante en quelque partie qui eſt peu conſiderable au reſpect du tout, & dont la cure & l'euacuation ſe peut faire par la penitence. Pour ce qui eſt de nos abus, s'il y en a, regarde les comme vne intemperie de noſtre crainte, ou de noſtre amour enuers Dieu, qui n'a ſon exiſtence en la ſuperficie de noſtre foy, que comme les empoules & les verruës qui ſe forment ſur noſtre peau ſans l'entamer.

Les plus dangereuſes bleſſures du corps humain ſont celles où il y a ſolution de contiguité, & dont la playe eſt profonde. Le ſcandale le plus à craindre en l'Egliſe de Dieu, eſt alors que le ſchiſme ou l'hereſie diuiſe ou couppe en deux, ou pluſieurs factions ſon vnité, qui comme la robbe du Seigneur, ne doit eſtre que d'vn ſeul tiſſu.

Auant que les leures des playes de cette nature ſoient repriſes, & que leur cicatrice ſoit conſolidée, on fait & on ſouffre tant de maux eſtranges, que s'ils eſtoient

eſtoient preueus de ceux qui les cauſent, ie ne doute point que leur zele, quel qu'il ſoit, ne s'accommodaſt aiſément aux opinions receuës.

La paix exterieure de l'Egliſe diſtilleroit alors vne paix exterieure ſur la conſcience des fideles. La vapeur de leur contention ne les enteſteroit point, & au lieu de cette diuiſion qui eſt entr'eux & nous, nous verrions les eſprits ſe concilier & ſe fermenter enſemble au feu de charité, & les trauaux de ceux qui eſcriuent & qui liſent les controuerſes, ſe changeroient en des traittez de pieté, & des œuures de mortification, qui eſt vne matiere bien plus innocente & plus Chreſtienne que l'autre.

C'a eſté, ce me ſemble, vne grande preſomption à nos Nouateurs de ſe propoſer d'aſſujettir l'vſage ancien & public, ſous la reforme d'vne ſuffiſance priuée, & de ſe vouloir introduire de leur authorité propre, & ſans miſſion dans l'heritage de noſtre ſalut, dont nous ſommes en poſſeſſion de temps immemorial nous & nos peres. Toute innouation en matiere de Religion, quand meſme elle ſeroit bonne, eſt à preſent tres-dangereuſe par la conſideration du temps, où l'on ne peut rien changer que l'on ne hazarde beaucoup.

Les orages qui ont agité l'Egliſe de Dieu depuis ſix vingt ans, ne ſont point encore tout à fait appaiſez, & nous fourniront la matiere d'vne nouuelle tempeſte. Et quand? Quand toute l'Europe eſt en armes, & que l'eſprit de l'homme ne fut jamais ſi friand de nouuauté comme il l'eſt maintenant.

I'eſtime qu'il y a bien plus de ſeureté & de conſcience meſme, de s'accommoder aux opinions receuës, ſi elles ſont tranquilles, que d'en admettre quelqu'autre auec danger. Difficilement ſe peut il faire vne ligue en la police diuine, qu'elle ne decline incontinent apres en quelque faction ciuile; d'où prennent force & vigueur tous les deſordres publics.

C'eſt pourquoy, mon enfant, ie te conſeille d'eſtre vn peu reſerué quand il s'agitera quelque queſtion dans l'Egliſe qui te paroiſtra auoir des marques de la nouueauté. En ces occurſences, que ta determination ne preuienne jamais celle de cette mere commune de tous fidelles, & demeurant dans la ſoumiſſion paiſible d'vn enfant plein de docilité & de reſpect, garde-toy bien d'vſurper par vne entrepriſe particuliere l'authorité ſacrée qui reſide en la perſonne de ceux que Dieu a eſtablis pour la conduite des Chreſtiens. En vn mot, tiens pour conſtant

que

que l'vnité de l'Egliſe ne doit pas eſtre moins inuiolable que la verité, & que ceux qui font vne rupture en ſes membres, doiuent eſtre conſiderez comme ſes plus grands ennemis.

Noſtre Religion conſiſte principalement en deux points, à ſçauoir, aux Commandemens de la Loy, & en la foy de l'Euangile. Nous ne pouuons ſatisfaire pleinement à ces deux choſes, que noſtre ame qui eſt auſſi composee de deux parties, à ſçauoir de la volonté & de la raiſon, ne rende autant d'obeïſſance aux Commandemens de la Loy, quelque difficulté que puiſſe faire noſtre volonté de s'y aſſujettir, que de ſouſmiſſion à la foy de l'Euangile, quelque repugnance que noſtre raiſon puiſſe auoir au contraire.

Autrement, ſi nous croyons ſimplement ce qui a quelque conformité auec noſtre raiſon, & rien plus; nous faiſons plus d'honneur à la verité qui ſe reflechit de la matiere, qu'à celuy qui eſt autheur de la matiere, & la verité meſme. En effet le croire a quelque preéminence par deſſus le ſçauoir, parce qu'en la ſcience l'entendement n'eſt éclairey que par l'information des ſens qui eſt materielle & ſujette à deception: Et en la foy, noſtre ame ne tire ſes notions que de l'eſprit de Dieu ſeul, qui eſt vn agent ſi nobie, que ie

ne ſçay ſi ie n'oſerois point dire, que quand meſme il y auroit quelque erreur en la direction de ma foy, mon intention ne puſt eſtre rectifiée par l'excellence de l'objet de ma foy qui eſt Dieu.

Il eſt tres-conſtant que plus les myſteres de noſtre foy ſont incroyables, plus nous rendons de reſpect à Dieu de n'en point douter. Contemple l'obſcurité que tu y trouues comme vne belle nuict, en laquelle tu as la lumiere de l'Euangile pour t'eſclairer, & pour eſtoilles de ta conduite les Apoſtres, les Martyrs & les Saincts, ſur les pas deſquels tu marches encore preſentement. En vn mot, apprens de moy, mon fils, que ta raiſon eſt bien plus certainement ta fille ſelon l'eſprit, qu'Iſaac n'eſtoit le fils d'Abraham ſelon le corps, & qu'autant de fois que tu en fais le ſacrifice à Dieu par la foy, tout autant de fois tu luy preſentes la meſme hoſtie qui attira tant de benediction ſur ce diuin Patriarche.

Dieu qui eſt vne nature toute diſtincte de la noſtre, agit auec nous par des moyens contraires aux noſtres, & qui nous ſont tout à fait inconceuables. Quand il appliqua de la bouë, qui eſt vne matiere à creuer les yeux, pour rendre la veuë à l'aueugle né, ce nous fut vne leçon, que nous ne pouuons jamais bien jouïr de la

clarté

clarté de l'ame que par l'extinction de celle du corps. Car il ne ſuffit pas que la lumiere naturelle nous faſſe voir qu'il y a vn Dieu, elle doit encore conuenir auec noſtre foy, des moyens par leſquels il ſe communique à nous, & des moyens auſſi de le ſeruir.

L'employ de noſtre raiſon eſt d'accompagner ſimplement noſtre foy comme vne ſuiuante auisée, qui n'eſt point tellement ſa captiue, qu'elle ne puiſſe examiner la loy de Dieu ſelon la prudence humaine, mais non pas la foy ; afin que la beauté de ſes Commandemens, & leur neceſſité dans la conjoncture de la vie ciuile, nous apprenne à reſpecter & à craindre celuy qui nous les donne. Pouuons-nous auoir vn meilleur garand de noſtre creance que IESVS-CHRIST meſme, qui nous enſeigne d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes, d'aimer ſon prochain comme ſoy meſme, & de faire du bien meſme à celuy qui nous hait & qui nous perſecute.

CHAPITRE III.

Du libertinage & de la meſcreance.

MOn enfant, ie ne m'eſtonne plus ſi ceux qui ne ſe veulent point aſſujettir

ne ſçay ſi ie n'oſerois point dire, que quand meſme il y auroit quelque erreur en la direction de ma foy, mon intention ne puſt eſtre rectifiée par l'excellence de l'objet de ma foy qui eſt Dieu.

Il eſt tres-conſtant que plus les myſteres de noſtre foy ſont incroyables, plus nous rendons de reſpect à Dieu de n'en point douter. Contemple l'obſcurité que tu y trouues comme vne belle nuict, en laquelle tu as la lumiere de l'Euangile pour t'eſclairer, & pour eſtoilles de ta conduite les Apoſtres, les Martyrs & les Saincts, ſur les pas deſquels tu marches encore preſentement. En vn mot, apprens de moy, mon fils, que ta raiſon eſt bien plus certainement ta fille ſelon l'eſprit, qu'Iſaac n'eſtoit le fils d'Abraham ſelon le corps, & qu'autant de fois que tu en fais le ſacrifice à Dieu par la foy, tout autant de fois tu luy preſentes la meſme hoſtie qui attira tant de benediction ſur ce diuin Patriarche.

Dieu qui eſt vne nature toute diſtincte de la noſtre, agit auec nous par des moyens contraires aux noſtres, & qui nous ſont tout à fait inconceuables. Quand il appliqua de la bouë, qui eſt vne matiere à creuer les yeux, pour rendre la veuë à l'aueugle né, ce nous fut vne leçon, que nous ne pouuons jamais bien jouïr de la

clarté

clarté de l'ame que par l'extinction de celle du corps. Car il ne ſuffit pas que la lumiere naturelle nous faſſe voir qu'il y a vn Dieu, elle doit encore conuenir auec noſtre foy, des moyens par leſquels il ſe communique à nous, & des moyens auſſi de le ſeruir.

L'employ de noſtre raiſon eſt d'accompagner ſimplement noſtre foy comme vne ſuiuante auisée, qui n'eſt point tellement ſa captiue, qu'elle ne puiſſe examiner la loy de Dieu ſelon la prudence humaine, mais non pas la foy ; afin que la beauté de ſes Commandemens, & leur neceſſité dans la conjoncture de la vie ciuile, nous apprenne à reſpecter & à craindre celuy qui nous les donne. Pouuons-nous auoir vn meilleur garand de noſtre creance que IESVS-CHRIST meſme, qui nous enſeigne d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes, d'aimer ſon prochain comme ſoy meſme, & de faire du bien meſme à celuy qui nous hait & qui nous perſecute.

CHAPITRE III.

Du libertinage & de la meſcreance.

MOn enfant, ie ne m'eſtonne plus ſi ceux qui ne ſe veulent point aſſujettir

assujettir à pas vne de ces choses, ont l'audace aujourd'huy de mesconnoistre & de desauouër celuy qui leur en fait le commandement: Leur nombre est tellement accru depuis quelque temps, qu'il semble que ce soit à present la marque de la beste de n'en estre point. On les appelle les éclaircis ou les esprits forts, comme s'il n'y auoit de lumiere que pour eux, ou que ce fust vne foiblesse de n'estre pas de leur opinion. Ce mal est d'autant plus dangereux, que l'esprit infecté de ce poison se flatte de quelque fausse image de liberté: & Dieu sçait quelle liberté: de renoncer à Dieu, à la foy publique, à la loy de l'Estat & du Prince, qui sont les seules choses qui nous maintiennent en paix, pour nous mettre en la puissance & sous le gouuernement particulier du plus irreconciliable ennemy que nous ayons, qui est nous-mesme.

Ie m'estonne de l'indulgence de nos loix sur vne matiere de cette importance, & d'autant plus que quiconque fait vne rupture ouuerte auec Dieu, est incapable de toute autre conjoncture, & dés là conuaincu d'estre vn mauuais politique & vn mauuais subject. Regarde où cela va, mon fils: Le Roy n'est mon maistre, ny moy le maistre de mon valet, ny le proprietaire de mon bien, qu'en vertu de l'appuy & de l'authorité

l'authorité que les Loix reçoiuent de la Religion. La liaiſon & la ſeureté publique ne dépendent que de là.

Conſidere en quelle confuſion nous abiſme la temerité de celuy qui en veut arracher le fondement. Rien ne me confirme tant qu'il y a vn Dieu, & qu'il eſt tout bon, que l'impieté de celuy qui le deſauouë. Peut-eſtre que ſa miſericorde excuſe cét attentat, d'autant que ce n'eſt qu'vne parole indigeſte qui ſort de la bouche du prophane, ſur laquelle il ne peut faire de reflexion, que le cœur dans l'inſtant meſme ne s'en départe.

Vne ame infectée de quelque inſolente opinion, peut bien exhaler vers le Ciel de puantes vapeurs, mais qu'elle en ſoit entierement corrompuë, ny que le caractere diuin puiſſe eſtre tout à fait & ſans retour effacé de la conſcience de l'homme, la nature s'aneantiroit pluſtoſt que cela fuſt. N'ayons point de honte de reconnoiſtre noſtre hoſte, il n'y a nulle partie ſur nous, ny en nous, qui ne l'atteſte. Noſtre cœur nous le prouue au moindre ſaiſiſſement qu'il aye, quoyque noſtre bouche le veuïlle deſauouër. Eſtrange eſpece de vanité, de vouloir qu'on nous croye plus meſchans que nous ne le pouuons eſtre.

I'ay veu paroiſtre dans le grand monde vn des premiers ſuppoſts de cette

foüe

folle opinion auec applaudiſſement, & publier ſon impieté dans la ville capitale du Royaume, auec la meſme audace que s'il euſt eſté quelque nouueau Meſſie. I'ay plus veu, & cecy eſt aſſez prodigieux, aprés deux ans de priſon, ie l'ay veu ſortir d'entre les mains des Iuges qui le deuoient condamner, abſous faute de preuue d'vne impieté dont il auoit autant de teſmoins contre luy, qu'il y auoit d'hommes de ſa connoiſſance: ſoit que l'enuie de ſes accuſateurs l'ait ſauué, ou qu'on n'ait pas osé teſmoigner ny prononcer contre vn crime où l'on voyoit, peut-eſtre, vne conniuence publique : ou ſoit qu'on ait eu égard que l'impieté eſtant pluſtoſt vn peché des levres & de la fantaiſie que du cœur, ne meritoit point d'autre ſupplice que la folie meſme.

En effet, l'origine de la meſcreance ne procede que d'vne folle preſomption de ne vouloir pas demeurer dans le train ordinaire des opinions communes. Il eſt tres-conſtant qu'il y a trois differentes ſortes d'eſprits, & que ceux du plus bas eſtage ſont eſprits de ſuitte, qui reçoiuent les choſes ſelon que la couſtume & l'vſage les ont introduites ſans les penetrer plus auant. Ceux du ſecond eſtage, qui ſont nos pretendus éclaircis, vont vn peu plus loin. Ils conſiderent veritablement les effets des cauſes ſecondes,

ſecondes, leurs mouuemens, leurs viciſſitudes reglées; mais ils ne les conſiderent qu'éparſes & détachées de leur tout, & n'ayant pas la force de s'éleuer plus haut, ils ſont contraints d'en demeurer là, & de leur laiſſer la maiſtriſe de l'vniuers. Mais les eſprit tranſcendans & du haut eſtage, examinant les choſes de plus prés, en faiſant le r'aliement des cauſes éparſes, deſcouurent la connexité & la confederation qu'elles ont enſemble: & par la conſpiration qu'ils voyent en toutes les parties differentes qui compoſent cette harmonie vniuerſelle, ils arriuent à la connoiſſance d'vn principe ſouuerain, ſous la prouidence duquel tout le gouuerne. Ainſi il me ſemble que le libertinage ſe forme vn faux idole de vanité, & que celuy qui en fait profeſſion porte bien mieux en ſoy l'empraincte d'vn ignorant & d'vn ſot, que d'vn eſprit éclaircy: & d'autant plus qu'il eſteint en luy-meſme ſon œil principal, & celuy qui rend le plus de lumiere, qui eſt la connoiſſance de Dieu.

CHAPITRE IV.

De la Superſtition.

MOn fils, comme il eſt dangereux d'abolir le ſentiment de la Diuinité par la mécreance, il ne l'eſt pas moins auſſi de s'en faire vne fauſſe image par la ſuperſtition. La negation de Dieu ne diminuë rien de la grandeur, la ſuperſtition au contraire luy donne vne infinité de mauuaiſes qualitez ſelon ſa peur : Et par conſequent le mal ſeroit moindre d'eſtre en doute de luy, que de luy faire iniure L'atheïſme ne ſupprime point tout à fait l'action des ſens ny la raiſon : elle n'arrache point les affections naturelles, ny meſme le ſoin de noſtre reputation comme elle. Et quoyque la Religion ſoit le principal agent de toutes les vertus morales, elles ne ſont point tant incompatibles auec la negation de Dieu, qu'elles le ſont auec la ſuperſtition.

La ſuperſtition eſt vn vice lâche auquel le peuple, les enfans, les femmes, & les vieilles gens, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont le plus ſujets Tout luy fait peur; le paſsé, le preſent, & l'auenir luy donnent vn tremblement continuel de ne pouuoir jamais échapper à la vengeance diuine. Elle eſt inconſiderée en ſon zele; témoin

témoin la fureur des guerres de Religion, & ſi ingenieuſe à ſe mal-faire, que de celuy qui doit eſtre inſtrument de ſon ſalut, elle en fait l'executeur de ſon ſupplice; & du lieu de ſon azile ſon échaffaut. Enfin la ſuperſtition eſt vne paſſion de l'ame peſante aux œuures de charité, chagrine, deffiante, ſcrupuleuſe, & qui profane la Religion, en penſant y ſatisfaires par des grimaces exterieures, comme ſi le vray culte de Dieu n'eſtoit que badinage, ou vne coqueterie ſpirituelle.

Sois neantmoins aduiſé, mon enfant, en la fuitte de cette imperfection, & prens garde qu'en la voulant éuiter tu ne tombes dans vn inconuenient qui n'eſt gueres moins dangereux, en commettant quelque irreuerence contre les formes dont l'vſage eſt ancien, & qui font vne partie de ta Religion, de peur que comme il arriue ſouuent au corps humain, tu ne purges les choſes ſaines auec les corrompues.

CHAPITRE V.

Comme il faut vſer de ſa volonté & de ſa raiſon dans le ſeruice de Dieu.

MOn fils, l'homme entre au monde comme vn nouuel artiſan, auec

ſa regle & ſon compas, qui eſt ſa raiſon & ſa volonté : mais afin qu'il ait le contentement d'eſtre en quelque ſorte le maiſtre de ſa beſogne, ſon principal architecte qui eſt Dieu, luy a voulu laiſſer le ſoin de les ajuſter luy-meſme toutes deux. Pour la juſteſſe d'vn compas, il faut que l'vn de ſes pieds ſoit ferme, & que l'autre en faiſant ſon tour le finiſſe au meſme point où il l'auoit commencé.

Pour ajuſter noſtre raiſon, Dieu en doit eſtre le terme fixe, & noſtre vie le terme mobile, qui fait ſon cours entier tout autour de ce point immobile. Pour la iuſteſſe d'vne regle, il faut tirer premierement vne ligne droite d'vn point à vn autre point, & tirer apres cela vne autre ligne droite equidiſtante, & de la meſme longueur que la premiere : auec ces conditions, ſois aſſuré de la iuſteſſe de ta regle. Mon enfant, veux-tu bien ajuſter ta volonté, & que ſon application ſoit bonne en toutes les actions de ta vie, que la premiere ligne qui entre en ſa compoſition, ſoit ton amour enuers Dieu : & la ſeconde, ton amour enuers ton prochain.

Que cette derniere ſoit touſiours reglée par la premiere & equidiſtante d'elle ; car ſi tu quittes le ſeruice preſent de ton prochain pour aller mediter ou prier Dieu, en te penſant approcher de luy, tu

tu fauſſes ta regle. C'eſt pourquoy la vie de IESVS-CHRIST, qui eſt le modele du Chreſtien, eſt preſque toute employée au ſeruice du prochain. Il le viſite, il l'inſtruit: il le conſole, il le nourrit, il le guerit, il compatit à ſes infirmitez, & ce qui eſt de plus remarquable, il ſemble, que de peur de l'abandonner il prie rarement Dieu ſon Pere: & quand il le prie, nous ne trouuons point en l'Eſcriture que ſa priere ait eu reſpect à luy ſeul qu'aux approches & en l'agonie de ſa paſſion, pour nous apprendre que l'heure de la mort rompt la ſocieté de l'homme auec l'homme, & qu'en cette occaſion qui decide du ſalut particulier, vn chacun de nous eſt aſſez empreſsé de ſon propre fait.

Le ſacrifice le plus agreable que tu luy puiſſe faire, eſt que tu rende le ſeruice de ton prochain paralelle au ſien: Et quand il te fait ſi ſouuent repeter en l'Oraiſon Dominicale ce mot de Nous & de Noſtre, apprens que c'eſt vne leçon de ne faire point de difference entre l'intereſt de ton voiſin & le tien. Il t'a dit: Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon nom, ie ſeray au milieu de vous. Il ne te promet pas cette meſme grace quand tu ſeras ſeul: pour l'obtenir joins l'intereſt de ton prochain à ta priere.

Ce Myſtere eſt eſtrange, qu'aux der-

niers

niers temps il ne te doit point reprocher que tu ayes pris en vain son Saint Nom, ny la transgression de ses Commandemens, il te dira seulement : Vous m'auez veu nud, & vous ne m'auez point reuestu ; I'ay eu faim, & vous ne m'auez point donné a manger ; I'ay esté affligé, & vous ne m'auez point consolé, & le reste. Et pourquoy ? d autant que cette derniere ligne, à sçauoir l'amour du prochain, est celle qui doit ajuster à la premiere, qui est l'amour de Dieu, toutes les actions qui dependent de ta volonté, lesquelles ne peuuent te seruir à salut sans elle.

Le Seigneur ne te demande que la septiesme partie de ta vie pour la sanctification de son nom, encore ne veut-il pas que tu luy donnes toute entiere, si le seruice de ton prochain t'appelle à son secours. Aussi ne voyons-nous de bien assidus en la premiere que ceux que l'infirmité de l'âge ou du sexe, ou quelque profession de vie inactiue & nonchalante, ont rendus faineants & inhabiles aux offices de charité respectiue que se doiuent les hommes les vns aux autres.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques.

REgarde bien comme tu feras ta priere particuliere, d'autant que c'eſt vne action qui deſire de nous vne purgation d'eſprit, & vne aſſiette d'ame plus nette & plus deſtachée du corps que nulle autre. Auſſi voyons-nous que quand noſtre Sauueur faiſoit la ſienne, il montoit à la montagne pour ſe retirer du commerce des autres hommes. Enfin l'homme parle à Dieu, & s'il eſt impenitent, & qu'il ſoit encore ſoüillé de quelque ſale deſir, il appelle ſon Iuge pour eſtre le teſmoin de ſon crime: C'eſt pourquoy ie te conſeille qu'vn petit examen de ta conſcience precede touſiours ta priere. Si elle eſt frequente, qu'elle ſoit courte, & que comme vne eſtincelle qui ſort de l'embraſement de ton cœur, elle monte au Ciel auec ſilence & reſpect, & non pas auec bruit comme l'eſclair qui en deſcend.

La premiere eſt vne vnion de nous auec Dieu, ſoit que nous l'adorions, ou que nous luy demandions quelque choſe. Si elle eſt longue, noſtre foibleſſe ne permet

niers temps il ne te doit point reprocher que tu ayes pris en vain ſon Saint Nom, ny la tranſgreſſion de ſes Commandemens, il te dira ſeulement: Vous m'auez veu nud, & vous ne m'auez point reueſtu; I'ay eu faim, & vous ne m'auez point donné a manger; I'ay eſté affligé, & vous ne m'auez point conſolé, & le reſte. Et pourquoy? d autant que cette derniere ligne, à ſçauoir l'amour du prochain, eſt celle qui doit ajuſter à la premiere, qui eſt l'amour de Dieu, toutes les actions qui dependent de ta volonté, leſquelles ne peuuent te ſeruir à ſalut ſans elle.

Le Seigneur ne te demande que la ſeptieſme partie de ta vie pour la ſanctification de ſon nom, encore ne veut-il pas que tu luy donnes toute entiere, ſi le ſeruice de ton prochain t'appelle à ſon ſecours. Auſſi ne voyons-nous de bien aſſidus en la premiere que ceux que l'infirmité de l'âge ou du ſexe, ou quelque profeſſion de vie inactiue & nonchalante, ont rendus faineants & inhabiles aux offices de charité reſpectiue que ſe doiuent les hommes les vns aux autres.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques.

REgarde bien comme tu feras ta priere particuliere, d'autant que c'eſt vne action qui deſire de nous vne purgation d'eſprit, & vne aſſiette d'ame plus nette & plus deſtachée du corps que nulle autre. Auſſi voyons-nous que quand noſtre Sauueur faiſoit la ſienne, il montoit à la montagne pour ſe retirer du commerce des autres hommes. Enfin l'homme parle à Dieu, & s'il eſt impenitent, & qu'il ſoit encore ſoüillé de quelque ſale deſir, il appelle ſon Iuge pour eſtre le teſmoin de ſon crime: C'eſt pourquoy ie te conſeille qu'vn petit examen de ta conſcience precede touſiours ta priere. Si elle eſt frequente, qu'elle ſoit courte, & que comme vne eſtincelle qui ſort de l'embraſement de ton cœur, elle monte au Ciel auec ſilence & reſpect, & non pas auec bruit comme l'eſclair qui en deſcend.

La premiere eſt vne vnion de nous auec Dieu, ſoit que nous l'adorions, ou que nous luy demandions quelque choſe. Si elle eſt longue, noſtre foibleſſe ne permet

met pas qu'elle ſoit ſans diſtraction, & dés l'inſtant meſme que ton attention n'eſt plus à luy, tu prens ſon nom en vain, contre le commandement qu'il t'en a fait. Ton inferieur meſme s'offenſeroit que tu parlaſſes a luy, & que ta penſée fuſt ailleurs. Les rayons de noſtre eſprit ſe peuuent encore moins arreſter pour contempler Dieu d'vne ferme vnion par la priere, que ceux de nos yeux pour regarder fixement le Soleil. L'aſpect de l'vn ny de l'autre ne ſe peut faire que par ſaillies & par ſecouſſes; c'eſt pourquoy le formulaire de prier qui nous a eſté laiſsé de la bouche meſme du Seigneur en l'Oraiſon Dominicale, a eſté diuiſé en ſept demandes differentes, qui ſont autant de pauſes qui deſignent l'impuiſſance de noſtre ame de s'vnir auec luy, que par eſlans d'eſprit.

Outre cette priere qui nous a eſté donnée pour modele, IESVS-CHRIST a fait la meſme choſe, quand il a eſté queſtion de ſon fait propre, en diſant: Mon Pere, s'il eſt poſſible que ce Calice paſſe de moy; & vne autre fois: Seigneur, s'il faut que ie boiue, que ta volonté ſoit faite; & vn peu apres: Pardonne-leur, mon Dieu, ils ne ſçauent ce qu'ils font; & auant que d'expirer: Ie remets mon ame en tes mains. Toutes ces choſes ſont autant de repriſes differentes que fait l'humanité

manité du fils de Dieu, comme s'il euſt manqué d'haleine en la continuation de ſa priere.

Ie n'entens point comprendre ſous cette brieueté, les prieres publiques dont ie reuere l'vſage, comme eſtant d'inſtitution diuine, & dont le concert fait vne meſme harmonie de nos voix & de nos volontez en la preſence de Dieu. Elles ſont composées d'Hymnes, de Cantiques, de Pſeaumes, de la ſainte parole de l'Euangile, de l'Oraiſon Dominicale, de l'oblation du ſacrifice de noſtre ſalut, & de pluſieurs eſleuations d'eſprit, qui ſortent comme des bluettes de feu du commun embraſement du cœur des fideles.

Il eſt preſque impoſſible de conſiderer la Majeſté des lieux où ſe font leurs aſſemblées, les ceremonies qui s'y font, les Autels, les ornemens qui ſont employez au culte diuin, les genuflexions, les encenſemens, l'eau beniſte, le luminaire, le ſon des cloches, le concert des orgues auec nos voix, & de voir que le raliement de toutes ces choſes ne faſſe entre nous & la nature qu'vn vniſſon en l'adoration de Dieu, ſans eſtre conuaincus par noſtre propre conſcience, que leur inſtitution ne ſoit du Saint Eſprit.

Soit aſſeuré, mon fils, que toutes ces choſes ſont autant de differens ruiſſeaux,

qui ont leur emanation de la foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, que tu dois reſpecter comme leur ſource meſme.

Que ſi cela ne contente point encore ta deuotion, & que tu veuilles faire vne priere plus longue, qui ſoit & publique & priuée, & en laquelle il n'y ait point de diſtraction; que le commencement, le progrés & la fin de toutes les actions de ta vie, ayent touſiours leur reſpect à Dieu, & tu ſeras ſans ceſſe en oraiſon. Tout ſeruiteur qui eſt aſſidu dãs le ſeruice de ſon maiſtre, luy demande tacitement ſes bonnes graces ou ſon ſalaire. Regarde ce qui t'arriuera ſi tes actions ont leur reſpect ailleurs qu'à Dieu, tant bonnes ſoient-elles. Ta compaſſion aux miſeres d'autruy, qui eſt le germe de la charité, ne ſera plus qu'vne impuiſſance naturelle de ton ame de le voir ſouffrir. Les deuoirs mutuels que ſe rendent les hommes les vns aux autres hors ce reſpect, ne leur peuuent eſtre imputez à ſalut. Si tu donnes pour receuoir, ſi tu fais vn bien pour en attirer vn autre, ce n'eſt plus charité, c'eſt trafic. Enfin toutes les vertus morales ſe changent en œuures mortes, ſi elles ne ſont viuifiées de l'amour de Dieu.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

De l'Oraiſon Dominicale.

IE te le recommande ſur toutes choſes, & que l'Oraiſon Dominicale ſoit ta priere la plus ordinaire. Ie remets à ta diſcretion toutes les autres qui ſont de l'inſtitution des hommes : mais pour celles-cy, ie veux que tu la reïteres ſouuent. C'eſt vne briéue inſtruction à l'homme, qui marque ſi precisément quelle doit eſtre ſa reconnoiſſance enuers Dieu, & le beſoin qu'il a de luy, que hors ce qu'elle luy preſcript, il ne luy peut rien dire ny demander qui ne ſoit ſuperflu. Quoyque cette priere ſoit tres ſimple en apparence, elle ſe reſſent tellement de la plenitude de ſon Autheur, qu'elle ne contient pas vne ſeule parole, ſi tu l'examines de prés, qui ne ſoit au delà de l'intelligence humaine.

Conſidere ces deux premiers mots, Noſtre Pere. Pourquoy Noſtre, & non pas Mon, puiſque tu pries ſeul, ſinon pour te faire comprendre, que ton ſoin ne ſe doit pas arreſter à toy ſeul, qu'eſtant noſtre Pere commun, nous ſommes tous ſes enfans, & tous freres. Pourquoy Pere, ſinon pour te faire entendre par la relation qu'il y a du Fils au Pere, & du Pere au fils, qu'en le re-

connoiſſant pour ton Pere, tu t'oblige à luy d'vne obeyſſance de fils, & le ſomme d'vne protection de Pere. Ce mot de Pere eſt vn nom de bienveillance & de conciliation, & duquel IESVS-CHRIST meſme s'eſt toûjours ſeruy en parlant à Dieu, iuſques à ce qu'il ſe ſoit veu ſur l'arbre de la Croix. Mais en ce lieu-là ſeulement il appelle Dieu ſon Seigneur, qui eſt vn nom d'empire & d'authorité, d'autant que le nom de Pere euſt eſté trop tendre en cette dure occaſion, & qu'il vouloit faire voir auſſi qu'il n'y auoit alors que l'humanité du fils de Dieu qui patiſt.

Il te dit, qu'il eſt dans les Cieux, afin que tu l'ailles chercher là, & que tu ne te mettes point en peine de le connoiſtre autrement que par la foy. Et parce que ſon eſſence infinie eſt incomprehenſible, afin que tu ne te propoſes point vn objet vague & indeterminé, pour s'accommoder à toy, il ſe contente que ton adoration s'arreſte en la ſanctification du nom que nous luy auons imposé pour le deſigner, non pas tel qu'il eſt, mais ſelon que nous l'auons pû conceuoir.

Apres t'auoir enſeigné que tu luy dois ta premiere reconnoiſſance, il veut que tu penſes à ton ſalut, & qu'auant toutes choſes tu luy demandes ſon Royaume. Pour en preuenir la jouyſſance dés ce monde icy, il

te monſtre en ſuitte qu'il faut que ta volonté ſe confonde ſi bien auec la ſienne, que tu n'ayes jamais qu'vn meſme vouloir, & vn meſme non vouloir auec luy : Car en effet, tu ne peux renoncer à ta volonté propre pour t'accommoder auec celle de Dieu, que tu ne ſois emporté par le meſme mouuement de ton moteur, & qu'ainſi tu ne regnes conjointement auec luy.

En ſuitte de la reſignation de ta volonté, Dieu veut que tu te contentes icy-bas de la nourriture qui eſt le plus en ta puiſſance, ſçauoir eſt le pain, de peur que la ſolicitude des autres choſes ne te deſtourne de ſon ſeruice. Il veut pareillement que ta prouiſion ne ſe faſſe que pour vn jour, pour te conſoler en ton exil, & t'aduertir par ce peu de viatique de l'incertitude & de la brieueté de ta demeure en ce lieu ; & afin meſme que ſi tu en as de reſte tu en faſſes part à ceux qui en ont beſoin. Conſidere que tu les admets en la ſocieté de ta portion, en diſant: Donne-nous aujourd'huy noſtre pain quotidien, qui eſt vne demande que tu fais en commun. S'il te l'accorde pour plus d'vn iour, tu ne peux le reſeruer pour toy ſeul, ſans le dérober aux neceſſiteux.

Mon fils, ce qui ſuit, ſi tu n'y prens garde, eſt vn piege tendu contre toy pluſtoſt qu'vne priere. Que la tienne finiſſe en ce lieu, ſi tu es vn dur creancier, ou ſi tu as quel-

que haine contre ton prochain. Si tu veux grace, fais-la : car en diſant : Remets-nous ce que nous te deuons, comme nous le remettrons à ceux qui nous doiuent. Si tu as l'eſprit de vengeance ou de vexation, tu prononce contre toy l'arreſt de ta condamnation. Dieu t'excuſera moins encore ſi tu te mocques des imperfections d'autruy. Ceux qui les ont ne ſont ny tes debiteurs ny tes comptables.

O mon Dieu ! ne nous induiſez jamais en tentation, c'eſt à dire, ne nous quittez point du tout ; car nous ne ſçaurions pour ſi peu que ce ſoit, eſtre abandonnez à noſtre propre conduite, que nous ne ſoyons expoſez à mille & mille tentations. Deliurez-nous-en, s'il vous plaiſt, Seigneur, & du mal actif qui eſt le peché qui tuë l'ame, & du mal paſſif qui eſt la douleur, ſi ce n'eſt qu'il plaiſe à voſtre miſericorde de nous donner la grace de la ſupporter pour ſa gloire.

Depuis quarante ans, i'ay accouſtumé d'adjoûter à l'Oraiſon Dominicale le Pſeaume 142. Il fait voir l'impuiſſance de l'homme de ſe juſtifier deuant Dieu ; ſon aueuglement en la découuerte de ſes ſecrets ; les defaillances & la ſeichereſſe de l'ame ſans ſon aide, & le beſoin qu'elle a de ſa conduite. Ie le repette preſque tous les iours iuſques au verſet, *Educes de tribulatione animam meam*,

meam, i'en demeure là, & ne dis jamais le ſurplus. Vn Roy tel que Dauid peut inuoquer l'ire de Dieu contre ſes ennemis, comme eſtant les ennemis de ſon Eſtat. Vn particulier ne le pourroit faire en conſcience, ſans la permiſſion que luy en donne l'Egliſe.

Pour concluſion de cette premiere partie, vous ayant dit, mes enfans, que Dieu ne pouuoit eſtre compris, c'eſt vous dire qu'il ne peut eſtre exprimé. Ainſi il eſt impoſſible qu'eſtant ſi peu ſçauant que ie le ſuis aux ſainctes Lettres, j'aye pû traitter du deuoir de l'homme enuers Dieu ſans auoir fait quelque beveuë. La Theologie eſt vne Vierge ſacrée, ſi riche de ſes propres graces, qu'il eſt difficile à l'homme qui n'eſt point initié dans ſes myſteres, d'y toucher ſans en bleſſer la pureté, ny ſans qu'elle ſe reſſente de ſon imperfection. Si par ignorance ou par inconſideration il m'eſt eſchappé quelque mot ou quelque penſée qui ne ſoit pas conforme aux ſaincts Decrets, ie la deſauouë des à preſent, & conſens de bon cœur que mes opinions auſſi-bien que ma foy, ſoient ſoulmiſes à la cenſure de ceux qui ont leur miſſion de Dieu pour en eſtre les arbitres.

SECONDE PARTIE,

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers soy-mesme.

CHAPITRE PREMIER.

De la difference qu'il y a entre la naissance de l'homme & les autres productions de Nature ; & pourquoy.

MON enfant, en la premiere partie de ce Testament, où i'ay traitté de ton deuoir enuers Dieu, il a fallu que sa connoissance ait precedé ton adoration, qui est ton deuoir enuers luy. En cette seconde partie, où ie me propose de parler de ton deuoir enuers toy-mesme, ie veux tenir le mesme ordre, jugeant qu'il est tres-à-propos que tu sçaches qui tu es auant que d'estre instruit de ton deuoir enuers toy-mesme ; pour y paruenir, il me faut, comme ie croy, suiure pied à pied la nature, & la regarder touſiours comme l'auant-courriere de mon dessein.

Si ie la considere dans les premiers elemens de nostre vie, ie ne vois rien qu'incon

qu'incontinence, que langueur, que tranchées, & vn debordement d'impuretez auec tes larmes. Il ſemble qu'il y ait quelque choſe de plus heureux en ſes autres productions, & particulierement en celle des oiſeaux & des plantes. Les oiſeaux ne portent point comme nous leurs petits dans leurs flancs : Ils font & couuent leurs œufs en la plus belle ſaiſon de l'année, auec tant de repos, que ſouuent la main de celuy qui deniche leurs petits, y ſurprend les peres. Leur concert durant ce temps-là, nous deſcouure aſſez la felicité de leur naiſſance au reſpect de la noſtre. Les plantes pareillement paroiſſent reuiure quand elles commencent à bourgeonner. Au lieu d'vn ſang pourry, ou d'vne eau puante, vne douce roſée humecte leur fruict & l'entretient. Il n'eſt point enueloppé comme nous d'vne peau ſale, ſes fleurs propres l'enuironnent, qui embaument l'air en s'ouurant, & les feüilles meſme, qui ſont comme leur arriere-faix, leur ſeruent de couuert & d'ornement iuſques à ce que l'Hyuer les en deſpoüille.

Mon fils, cét auantage que les plantes paroiſſent auoir au deſſus de toy, ne leur a eſté donné qu'en ta faueur. La fin principale de la production de leur fruit eſt pour ton vſage, & la prudence de nature, qui veut que tu en viues, te les preſente de-la

ſorte, de peur que tu ne t'en dégoutes : n'en ſois point jaloux.

Que ſi la naiſſance de quelques animaux te ſemble moins penible que la tienne, & que dés l'entrée de la vie ils trouuent leur robbe preſte, & la nappe miſe, & qu'il te faille trauailler à l'vn & à l'autre à la ſueur de ton viſage, ils ne ſont pour cela ny tes freres, ny tes aiſnez. Ils viennent ſur la terre comme dans leur pays natal, & dans vne heredité qui eſt à eux, ſans en pretendre aucune autre, il eſt iuſte qu'ils y ſoient receus comme enfans de la maiſon : mais toy qui es vn eſtranger, & qui viens icy comme vn Pelerin, quel tort te fait-on d'exiger de toy ta doüanne & le tribut de ton paſſage ? La bonté de Dieu qui a fait ailleurs ton partage, t'a voulu d'abord oſter tous les attraits de cette vie pour t'en ſeparer d'affection. Penſes-tu que ta deſcente au monde les pieds en haut, & la teſte en bas, ſe faſſe ainſi de reuers, que pour t'apprendre qu'on ne vient point en cette ſituation au lieu naturel de ſa demeure, & que ce n'eſt point icy la tienne.

Ainſi, mon fils, puis que tu n'es en cette vie que comme vn paſſager, ton principal deuoir conſiſte à t'applanir la voye de celle où tu aſpires, & à rechercher

en ce penible traject les moyens qui te ſeront les plus commodes pour y paruenir. Tout ce qui eſt de ſuperflu, ne ſert que d'empeſchement au paſſager; il luy ſuffit de viure, & d'auoir les choſes qui luy ſont neceſſaires pour ſon paſſage. Et parce que le premier appetit qui ſe découure en l'homme ſi toſt qu'il eſt né, eſt celuy de viure; & le ſecond celuy d'auoir enuie de tout ce qu'il voit, ie feray l'ouuerture du deuoir de l'homme enuers ſoy-meſme, par la conduite qu'il doit tenir en la moderation de ces deux premiers appetits.

CHAPITRE II.

De la moderation du premier appetit de l'homme, qui eſt de viure: où il eſt traitté de la gourmandiſe.

IL eſt tres-certain que le premier appetit de nature qui ſe deſcouure en nous en naiſſant, eſt celuy de viure, il conſiſte au boire & au manger. L'Enfance & la Vieilleſſe ſont aſſez moderez en ce deſir. La Ieuneſſe eſt le ſeul âge qui en abuſe, & le ſeul auſſi qui a beſoin en cela de regle & de conſeil. Et d'autant qu'en cét âge moyen les ſens naturels ſont en leur force & en leur vigueur, &

particulierement celuy qui conſiſte au gouſt, il eſt aſſez difficile de les retenir dans vne moderation ſi reglée, que l'ame ne deuienne ſouuent la complice du corps en cét excés.

Les exercices du corps, la chaleur du ſang, l'exemple, ſont autant de violens conſeillers de gueule, que la raiſon qui eſt encore imparfaite en ce temps là, n'eſcoute point. A ſon defaut, mon fils, le meilleur conſeil que ie puiſſe te donner en ces occaſions, eſt que les incommoditez de la gourmandiſe te ſeruent d'vne premiere inſtruction. Si tu es trop chargé de viande, conſulte pour ta moderation la peſanteur de ton corps, ton propre dégouſt, l'indigeſtion de ton eſtomac, & les cruditez qu'il exhale, dont ton eſprit ſe reſſent.

Si tu l'es trop de vin, conſidere tes yeux, ta bouche, tes paroles, tes allures, les obſtructions de ton ame, & combien d'images informes, ſa vapeur te loge dans le cerueau, iuſques à ce que le ſommeil & ton ordure, peut-eſtre, t'ayent enſeuely. Tu trouueras alors que toutes ces choſes ſont autant de differentes leçons de ſobrieté. Et parce que le corps ne ſe noye jamais de vin ſans le naufrage de l'eſprit, tu verras mieux à jeu la laideur de ce vice en la deſbauche d'autruy qu'en la tienne. Suy-la pas à pas depuis ſon commencement

iuſques

iuſques à ſa fin. Fais-en l'application en toy, & rappelle en ta memoire l'eſtourdiſſement, le dégouſt & l'indigeſtion que la tienne t'aura causée; cela fait, tu ſeras bien confirmé dans ton peché, ſi la honte ne t'en retire.

Deffie-toy d'vne liqueur qui imprime la malignité de ſon ſuc au bois qui s'en abbreue, quoy qu'il ſoit bien plus dur que ta chair. Son ſep n'eſt point noüeuds & tortu, que pour t'aduertir que l'vſage du vin, ſi tu t'en ſaouies comme la vigne, peut cauſer en toy les meſmes effets, le chancellement du corps, le begayement, les contretemps de la langue; les catarres & la goutte, ſont les tempeſtes de ſa vapeur. Prens-y garde, plus tu auras l'eſtomac plein & le ventre grand, plus ſe racourcira la capacité de ton eſprit. Plus le corps eſt deſchargé de chair, plus il eſt ſain, actif, vigoureux & obeyſſant au commandement de l'ame. Si la nature te refuſe ce temperament, que ton regime de vie te le donne. Commence le de bonne heure; car ſi vne fois la quantité de viande a eſlargy tes viſceres, qui ſont d'vne matiere molle & ductile, elles ne te donneront point de paix qu'elles ne ſoient remplies.

Quoy qu'il faille accorder aux enfans aſſez de nourriture, il ne faut point auoir cette indulgence de leur laiſſer tailler

leurs morceaux eux-meſmes, & moins encore irriter leur appetit, ny les ſolliciter à manger à contre-cœur. Il faut croire que la nature qui agit librement alors, durant cette ſurſeance de bouche, eſt occupée plus vtilement ailleurs, & qu'elle conſomme quelque excrement qui luy nuit.

Outre cette intemperie de bouche dont ie viens de parler, qui eſt de pourceau, & qui n'eſt jamais ſatisfaite qu'on ne ſoit ſaoul, il y en a encore vne autre qui eſt plus artiſte & ingenieuſe, ſçauoir eſt le luxe de table: il eſt friand & d'oſtentation, & ſi exceſſif maintenant en ſes appreſts, que la ſeule veuë des viandes & leur fumée, peut remplir l'eſtomach ſans qu'on y touche. Le palais demeure en interdit dans la diuerſité des vins & des viures qu'on luy preſente, ne ſçachant auſquels ſe reſoudre. Ce luxe fait peu d'yurognes à la verité, parce qu'il n'y a preſque que les yeux qui ſe repaiſſent: mais il introduit ſouuent la pauureté, qui eſt vn mal plus dangereux, & pour ſurcroit de miſere, & auec la deriſion de celuy qui ſe ruine.

Mon fils, quoyque le couuert de ma table te faſſe leçon de ſobrieté deux fois le jour, tu peux comme moy paſſer à la Cour vne partie de ta vie, & n'en remporter rien non plus que moy qu'vn pa-

lais

lais plus friand. C'eſt pourquoy ſi la fortune t'appelle dans le grand monde, comme ie le ſouhaitte, ie te donne aduis de regler de bonne heure ta bouche ſelon ta condition. Vſe des choſes qui ne peuuent touſiours eſtre en ta puiſſance, comme pouuant ſans peine renoncer à leur vſage. Abſtiens-toy de leur excez, & d'vn trop grand ſoin à les rechercher. I'entends auſſi s'ils te manquent, que tu t'en puiſſe paſſer ſans douleur; ce faiſant, tu ſatisferas en cette partie à ce que tu te dois à toy-meſme, qui eſt ce que ie me ſuis proposé de t'enſeigner.

CHAPITRE III.

De la moderation du ſecond appetit de l'homme, qui eſt le deſir d'auoir, où il eſt traitté de l'auarice, & du vray vſage des richeſſes.

COmme le deſir de ſe nourrir eſt le premier appetit de l'homme, le deſir d'auoir eſt le ſecond mouuement de nature, qui naiſt preſque auec luy, & qui luy fait toûjours cõpagnie. Nous le voyons aux enfans, qui n'ont point pluſtoſt la liberté des bras, qu'ils ne donnent quelque indice, ſoit des yeux ou de la main, qu'ils ont enuie de tout ce

ce qu'ils voyent. Leur baille-t'on, ils le portent à la bouche dans l'inſtant meſme : toute leur action ne tendant pour lors qu'à ſe nourrir.

Ces deux premiers appetits, qui ſont à peu prés beſſons, ſont tellement intrinſeques à l'homme, qu'ils paroiſſent eſtre incarnez auec luy. Ils preuiennent tous deux la lumiere de l'ame, & naiſſent auant elle. C'eſt pourquoy, plus ils ſont obſcurs, plus ils ont beſoin de conduite, & plus ils nous ſont naturels, plus leur deuons-nous de precaution, pour empeſcher qu'ils ne pouſſent en nous de mauuaiſes racines. La moderation de la bouche donne la ſanté du corps, & la netteté de l'ame : la moderation du deſir d'auoir donne le repos & la paix à l'vn & l'autre ; leurs contraires cauſent des effets contraires. Cela eſtant, tu es obligé, mon fils, de t'acquerir vn bien dont la jouïſſance ou la priuation fera le bon-heur ou le mal-heur de ta vie. Ie t'ay deſia fait voir les inconueniens de l'intemperie de la bouche, ie viens à ceux que peut apporter le deſir d'auoir, s'il eſt immoderé.

Vn ſage Politique de ce temps faiſant alluſion aux richeſſes, les appelle le bagage de la vertu, comme s'il vouloit ſignifier par là, qu'elles ne ſont pas moins empeſchantes que neceſſaires. Pour moy, ie dirois pluſtoſt que le defaut de ri-

cheſſes

cheſſes eſt le plus grand empeſchement que la vertu puiſſe auoir : Si elles ſont peſantes & de grand ſoin pour les acquerir, pour les deſpendre,& pour les conſeruer ſeurement; il eſt encore plus onereux, ce me ſemble, d'en auoir ſi peu, qu'on ne puiſſe que malaiſément ſubuenir aux neceſſitez de la vie.

Celuy qui eſt occupé en la recherche de ſa pitance ordinaire, ne peut faire que difficilement vn grand magazin de vertus. Auſſi voyons nous qu'en l'Oraiſon Dominicale, la demande de noſtre pain quotidien precede celle de la purgation de noſtre ame, & celle de n'entrer point en tentation, qui eſt le reglement de nos paſſions, en quoy conſiſte toute la vertu morale. A vray dire, il peut y auoir du mal en l'vn & en l'autre : mais celuy du defaut des richeſſes eſt beaucoup plus incommode, que leur excez n'eſt empeſchant : & noſtre langue les appelle tres-à propos des biens, parce qu'il n'y a point de bien ſans elle.

N'eſtimons point que ce ſoit par vn appetit aueugle que l'enfant deſire tout ce qu'il voit ; c'eſt par vne preconnoiſſance de nature, qui luy apprend que tout eſt fait pour ſon vſage : & quand il s'ennuye de tout ce qui eſt en ſa puiſſance, c'eſt par vn autre preſſentiment,

que

que tous biens eſtans communs, ils doiuent paſſer de main en main, & s'eſchapper ſucceſſiuement de noſtre affection. Il n'y a que celuy-là ſeul qui veut tout auoir & tout conſeruer qui agiſſe contre nature, & dont l'aueuglement eſt ſi grand, qu'il ne peut connoiſtre en la vanité de ſon trauail, que ſa conuoitiſe eſt vn vaiſſeau percé qui ne ſe peut remplir.

Mon fils, voicy la peine de ſon peché. En voulant tout retenir, tout luy eſchappe. Les biens qui ne ſont biens qu'en leur vſage, perdent leur nom & leur effect entre ſes mains. En les oſtant à la Communauté, il eſt s'en priue luy-meſme. Pour les eſpargner, il renonce aux plaiſirs de tous les ſens, en faueur deſquels on ſouhaitte leur poſſeſſion: & la garde du threſor de l'auaricieux eſt ſi ſubjecte, qu'on ne ſçauroit dire lequel eſt le Concierge ou le Priſonnier, de ſon threſor ou de luy. La ſubſtance de l'homme riche eſt vn mur eſleué en ſon imagination, dit la Sapience, & par conſequent peu ſeur, n'eſtant qu'imaginaire. La reputation de ſa richeſſe eſt le cry de ſon encan, qui ne le fait valoir que pour l'expoſer au premier occupant; & il eſt ſi miſerable, qu'au deffaut d'vn rauiſſeur, il deuient la proye de ſoy-meſme pluſtoſt que d'en manquer.

Regarde, mon fils, ſi tu veux tout

auoir

auoir & tout conſeruer ſous cette condition. Conſidere à combien de commoditez qui peuuent eſtre en ta puiſſance, il faut renoncer pour t'en propoſer vne, dont l'acquiſition eſt impoſſible, d'autant qu'en te rempliſſant de biens, ta ſoif augmentera comme ton enfleure. Ie te conjure donc d'eſtre ſage en ce deſir. La fable, qui eſtoit autrefois l'ancienne Theologie, regle les alleures du Dieu des richeſſes ſelon le lieu d'où il part. Si Iupiter l'enuoye, qui eſt le Dieu du Ciel, il vient au petit pas, comme les richeſſes qui ſont acquiſes par vne voye legitime. S'il eſt enuoyé par Pluton, qui eſt le Dieu des Enfers, il vient en diligence, pour nous enſeigner qu'il n'y a que la vexation, l'iniuſtice, l'oppreſſion du foible, & vne vile & abjecte proſtitution de ſoy-meſme, qui puiſſe donner des richeſſes promptement & en abondance.

Pour auoir de l'or, il faut ouurir la terre, la creuſer, en tirer la mine, la ſeparer des autres matieres, la purger de ſes ordures, la fondre, l'affiner, la rompre, & la battre en mille façons auant que de la mettre en maſſe; le cal, la noirceur & la ſuye que contracte le corps en ce vil exercice, nous repreſente aſſez la contagion & l'impureté de ce metail. Mon enfant, ie t'aſſeure qu'il te faut

encore

encore ſouffrir plus de peine & plus de vilenies pour amaſſer de grands biens, & quand tu les auras amaſſez, ce n'eſt encore rien. L'or en lingot n'eſt qu'vne maſſe d'oſtentation ſi on ne l'exploite. Combien penſes-tu qu'il luy faille encore ſouffrir de coups de lime, de marteau, de ciſeau, & de tours de rouë auant qu'il ſoit monnoyé ?

Les grandes poſſeſſions ne ſeruent que de montre, non plus que l'or en maſſe, hors leur employ. Pour le faire, combien de bouches à nourrir, combien d'Ordonnances à expedier, combien de comptes à voir, & combien faut-il prendre de ſoins & de precautions, auſquelles la moderation du deſir n'eſt point ſubjecte. Finalement, la diſtribution des richeſſes, ſi elle ne porte l'emprainte de la charité, qui eſt le coin du Prince qui nous les donne, ne ſe peut faire ſans crime, non plus que le debit de l'or monnoyé, ſi la marque du Souuerain luy deffaut.

Ainſi, l'homme riche eſt comptable de tout ce qu'il poſſede. S'il en abuſe, il eſt auſſi bien puny pour auoir enfoüy ſon threſor, comme pour l'auoir inconſiderément diſſipé. La pauureté qu'on ſe propoſe d'éuiter eſt le chaſtiment de l'auare comme du prodigue ; l'vn la fouffre desja par ſon épargne, l'autre s'y achemine par ſa profuſion. Son traint, le

luxe

luxe de ſa table, les riches ameublemens, les edifices ſuperbes, en vn mot, ſa magnificence & ſa ſplendeur, eſt la pompe funebre de ſon conuoy.

Sois donc moderé dans le deſir d'auoir des richeſſes, & iudicieux en leur œconomie. Si ie t'en laiſſe peu, i'eſpere que ton induſtrie & la bonté de Dieu ſuppléeront à ce qui te deffaut; gouuerne-toy auec honneur en la profeſſion que ta naiſſance t'oblige de ſuiure: toſt ou tard tu y trouueras la fin de ta vie, ou le ſupplément de ce qui luy ſera neceſſaire. Sur tout ne touche point au bien d'autruy, & particulierement à celuy du pauure, le riche deffend le ſien, l'autre eſt le plus en proye. Ne te preuaus jamais de ſa neceſſité.

I'ay eu par decret la maiſon où nous viuons, aprés auoir demandé la permiſſion au proprietaire de l'encherir, auquel voyant que le creancier ne laiſſoit rien, le iour & l'an de ma poſſeſſion expiré, ie luy fis gratuitement vn preſent de la diſme de mon acqueſt, outre le prix de l'adjudication que le creancier emporta tout, afin qu'il ne ſortiſt point de ſon heritage les mains vuides. Dieu m'eſt teſmoin auec l'ancien poſſeſſeur, qu'il en ſeroit encore le maiſtre, s'il n'euſt point eu d'autre obſtacle que le mien. Ie fis plus, ie rendis

ce

ce reſpect au plus proche lignager, de ne faire pas mon enchere que par ſon conſentement, & le tout ſans auoir connoiſſance, ny amitié particuliere, ny parentage auec pas vn d'eux. Ils viuent les vns & les autres, qu'ils me dementent auec ma conſcience, ſi ie ne dis la verité.

Mon fils, ie te propoſe cét exemple domeſtique, afin que tu n'entres jamais auec violence dans l'heritage d'autruy, & que tu reſpectes plus le pauure indeffendu que le riche: quoyque les loix te l'abandonnent, elles nous permettent beaucoup de choſes que la charité nous deffend, relache vn peu de leur rigueur en faueur de la tendreſſe de ton ame. Si tu la conſultes, & que tu te mettes en la place du pauure, ton propre reſſentiment t'apprendra comme tu le dois traitter. Dans l'Eſcriture, celuy qui diſoit à l'inſoluable, Rends-moy ce que tu me dois, fut auſſi rigoureuſement chaſtié, comme s'il euſt exigé ce qui ne luy eſtoit point deu. Puiſe de cette ſource diuine cette belle inſtruction; Que ton deſir ne doit pas eſtre moderé ſeulement aux choſes qui ne ſont point à toy, mais qu'il le doit eſtre tellement aux choſes meſmes qui t'appartiennent, que tu y puiſſes renoncer ſans regret quand elles aneantiſſent la charité.

Pour auoir cette indulgence vers autruy, j'entens que tu ne ſois pas toy-meſme miſe-

rable,

rable, eſtant juſte que ta pitié commence par toy. Ta charité te regarde plus directement que ton prochain : mais ſi tu as quelque choſe au delà de ce qui te fait beſoin, expoſe-le librement & auec joye à la neceſſité d'autruy.

Ne te reſerue point deuant toy le reuenu de pluſieurs années, celuy d'vn an te doit ſuffire, ne le neglige point auſſi. L'experience t'apprend que l'année preſente ne vit que de la recolte de la paſsée, & que le gain de la journée d'hier nourrit aujourd'huy le manœuure ; la prouidence de Dieu ſeroit offensée ſi la tienne demeuroit oiſiue. Ne te propoſe point auſſi de te deuoir à toy-meſme tout ton maintien ; le vin vieux s'aigrit, & la vermine ſe met dans le vieux bled. En vain laboureras-tu pour auoir vne nouuelle moiſſon, s'il ne plaiſt à Dieu de l'aſſaiſonner.

Ayde-toy auec luy pour auoir du bien, & t'en ſers comme il faut, n'en corromps point le nom par vn mauuais vſage : & puis qu'on appelle les richeſſes des moyens, qu'elles t'en ſeruent, ie te prie, pour ſatisfaire à tes neceſſitez & à celle de ton prochain.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De la volonté de l'enfant, qui est vn brut & informe raisonnement de l'ame, & comme il la faut conduire auec moderation.

MEs enfans, ie viens maintenant à vostre volonté, que ie ne descouure en vous qu'apres les deux premiers appetits, dont i'ay parlé cy-deuant: car encore que toute action presuppose la volonté de celuy qui la fait, celle de l'enfant me paroit si trouble & si obscure en son desir de se nourrir, & d'auoir enuie de tout ce qu'il voit, que ie l'attribuë plustost à vne sourde impulsion de nature, qu'à vn mouuement volontaire. La volonté est vn mouuement de l'ame qui se fait auec quelque deliberation; il n'y en a point ce me semble, en ces deux premiers appetits.

Ie ne me suis point apperceu, mon fils, que tu eusses de volonté qu'en la premiere resistance que tu as faite à la mienne. Ie la considere en cét âge-là comme vn essay que tu as voulu faire de te mettre en liberté, & d'entrer en la premiere possession de toy-mesme, dont la nature fut la conseillere. Le premier homme innocent encore, & formé tout fraischement de la main de Dieu,

et

ſie la meſme choſe : ce meſme appetit fut en luy comme en toy deuant ſon peché.

Cecy eſt merueilleux : Quand l'enfant commence de marcher, il ne veut plus qu'on luy aide. Quand ſa volonté commence de naiſtre, il ne veut plus qu'on la guide, comme ſi l'appetit d'agir en liberté eſtoit plus violent en nous que celuy de noſtre ſeureté: Ce deſir eſtant commun à toutes ſortes d'enfans, il ne procede point d'ailleurs que d'vn principe de nature, qui propoſe à l'homme d'eſtre auſſi-bien ſingulier & indiuiduel aux fonctions du corps & de l'ame, comme il l'eſt en ſa compoſition totale.

Quand Philippes conduit les pas & la volonté d'Armand, d'Hardoüin & de Charles ſes enfans, ce n'eſt plus vne alleure, ny vne volonté ſinguliere, elle eſt composée de celle de Philippes & de la leur, & alors il y a ſolution de l'eſtre indiuiduel d'Armand & d'Hardoüin en ce qui eſt de leur volonté. Ainſi il ne ſe faut point eſtonner de leur repugnance à luy obeïr, elle ſe fait par vn conſeil de nature qui veut agir par ſes loix propres, & qui imprime à vn chaſcun de nous vn deſir d'entrer le pluſtoſt qu'il ſe peut en la poſſeſſion de nous-meſmes.

En effect l'opiniaſtreté de l'enfant n'eſt rien autre choſe qu'vn brut & informe rai-

onnement de l'ame encore imparfaite, qui veut jouïr de ſes droits auec le temps.

Mon fils apprends à regler ta volonté par la faute du premier homme. Le ſerpent cauteleux qui te veut tromper comme luy, eſt le faux objet d'vn bien apparent, & la femme qui te ſollicite eſt la concupiſcence des yeux & de la chair, dont le ſiege n'eſt pas fort éloigné du lieu d'où la premiere a eſté priſe, ny ſa perſuaſion moins preſſante que la ſienne pour te faire pecher. Quand cette maudite conſeillere ſort de nous, nous dormons comme Adam; car ſi nous auions les yeux ouuerts, nous verrions tout auſſi-toſt la deception de ſon conſeil.

Tu es nud dans ce monde, comme luy dans ce beau verger, ſans t'apperceuoir non plus que luy de ta nudité: Mais tout auſſitoſt que tu reſiſtes à la volonté de Dieu pour faire la tienne, tes yeux commencent de s'entrouurir. Ta curioſité qui veut tout ſçauoir, ton auarice qui ne ſe peut aſſouuir, ton ambition qui n'a point de bornes, ta conuoitiſe qui paſſe ſans ceſſe d'vn deſir en l'autre, te deſcouurent vne nudité que tu ne voyois point auparauant, tu perds tout pour vouloir tout.

Mon enfant, tu ne peux jamais eſtre heureux que par la ſeule moderation de ta volonté. Ie ne t'en demande point vne entiere abnegation, cét anéantiſſement interieur

terieur n'appartient qu'aux Saincts, ny que toutes choſes te ſoient indifferentes, qui eſt vne extrauagance du Pyrronilme; car en effet elles ne le ſont point toutes: ny que tu t'aſſujetiſſes ſous la dureté Stoique de ces deux mots ſauuages, *Abſtine, Suſtine*, qui ſont d'vne trop grande eſtenduë. Abſtiens-toy ſeulement de toutes les choſes qui ſont iniuſtes, & du deſir de celles qui ne ſont point en ta puiſſance. Supporte toutes les aduerſitez qui viennent à toy, que tu ne peux honneſtement éuiter, ne t'en procure point de nouuelles, & ta volonté ſera telle que ie te la deſire.

Dieu ne te donne point en vain les ſens de la veuë, de l'ouye, de l'odorat, du gouſt, ny du toucher: ny en vain auſſi tout ce qu'il y a de plus doux en la nature pour leur ſatisfaction. Si tu abuſes de l'vn ou de l'autre de ces biens, par vn excez, ou par vn dédaigneux meſpris de leur vſage, tu es également iniurieux à celuy qui te les preſente. Si ta table eſtoit chargée de bon viures, & que ton hoſte ne vouluſt que des aulx ou du vin pouſſé, il te ſcandaliſeroit. Nous traittons ainſi le pourueoyeur vniuerſel du monde, en dédaignant l'vſage des excellentes choſes dont il nous a fait les appreſts. Les ſens ſont le premier eſſay de la bonté Diuine enuers l'homme, contente-toy de les moderer en leur excez,

ſans emouſſer la vigueur de leur ſentiment.

Ie ne ſuis point en doute qu'il n'y ait vne voye plus parfaicte que celle-cy pour aller à Dieu; mais elle n'appartient qu'aux ames tranſcendantes, & qui le veulent preoccuper dans le milieu de leur courſe. Pour nous, mes enfans, dont l'eſprit eſt mediocre, contentons-nous de la voye moyenne, & de la plus aiſée pour aller à luy. Il nous doit ſuffire de le rencontrer au bout de la carriere, pourueu que dans le cours de noſtre vie nous le regardions touſiours comme noſtre derniere fin.

Tout ainſi que ie ne te conſeille point que ta volonté rejette ſuperſtitieuſement & auec deſdain les plaiſirs legitimes dont la nature t'eſt liberale: ie n'entens point auſſi que tu ſois laſche en la ſouffrance de ſe mauuais euenemens. Vne meſme main te preſente le bien & le mal, reçois-le d'vn meſme viſage.

La peſte qui comprend ſous ſoy tes malàdies, celle de tes amis, & leur mort; la guerre, laquelle outre tous les deſordres qu'apportent le fer & le feu, nous repreſente encore les inimitiez, les querelles, les procez; & la famine, qui n'eſt rien autre choſe qu'vn defaut general de tout ce qui eſt neceſſaire à ta ſubſtance, ſont pluſtoſt des appanages de noſtre humanité, que des fleaux enuoyez de la main de Dieu. Il n'en a

point

point d'autre pour te chaſtier, que ceux que tu forges de ta main propre, à ſçauoir ta meſconnoiſſance enuers luy, l'iniure du prochain, ſa haine, la violence que tu luy fais, ton enuie, ton iniuſtice, ton auarice; & finalement ta deſbauche; hors cela ne reconnois point d'autres maux.

Conſidere pluſtoſt la peſte, la guerre, & la famine, comme trois grandes écluſes qui ſont ouuertes de temps en temps pour la décharge du monde, la plenitude de ſes productions ne pouuant ſe vuider ſuffiſamment par les voyes ordinaires. Ainſi, mon fils, ſi tu te ſens entraiſné par quelqu'vn de ces torrens, ou par quelque autre conduit qui en reflue, laiſſe-toy deriuer ſans te plaindre, accompagne le decret immuable de la prouidence, & ſois luy reſpectueux, chemine auec elle de ton bon gré ſans murmure & ſans eſtonnement, & ſçache qu'elle n'eſt pas moins engagée que toy de ſuiure ſon ordre, eſtant elle meſme emportée dans ſon propre canal.

Quand il t'arriue quelque faſcheux accident, il eſt determiné de Dieu, il ne vient point à toy par vne inconſtance fortuite des euenemens, qui ne ſçauent où ſe placer. Il y a vne telle coherence & vne concatenation ſi neceſſaire d'vne cauſe à l'autre, qu'elles s'entre-pouſſent comme les flots, ſans que nous puiſſions

volontiers que ton deſir fuſt tres-moderé.

La felicité ne git point au plus ou au moins, elle ne conſiſte qu'en l'harmonie de la puiſſance auec la volonté. Que t'importe que l'vne ou l'autre ſoient en petit volume, pourueu qu'elles ſoient toutes deux d'vne meſme eſtenduë. Quelque peu que tu ayes, s'il te ſatisfait, tu es auſſi plein que ſi tu voulois beaucoup, & que tu l'euſſes, ta cupidité trouue le meſme repos. Mon enfant, ſi tu es aupres d'vn petit ruiſſeau qui puiſſe eſtancher ta ſoif, n'en recherche point au loin vn plus grand, qui ne fera que la meſme choſe.

Et d'autant qu'il eſt impoſſible que ta volonté, dont l'objet eſt vague, & preſque infiny, puiſſe eſtre entierement reglée, ſelon mes aduis, ſers toy de cettuy-cy en toutes occaſions. Quand tu n'auras perſonne auec qui tu puiſſe deliberer de l'action que tu veux faire qu'auec ta volonté propre, que le party où elle t'enclinera le plus, te ſoit toûjours le plus ſuſpect; ſur tout n'en laiſſe jamais le jugement à la preoccupation de tes ſens, dont le conſeil eſt ſouuent le complice de ta cupidité.

CHAPITRE V.

D'où procede l'erreur de noſtre volonté. De la verité. Du menſonge.

L'Erreur que fait noſtre volonté, quoy qu'elle tende naturellement au bien, ne procede que de noſtre inſuffiſance à le reconnoiſtre. Le trouble des paſſions de la jeuneſſe, & la preuention d'vne mauuaiſe habitude, confondent tellement les images du vray bien & du bien apparent, que la raiſon qui naiſt apres elles, & qui ſe forme en nous durant cette tempeſte, n'eſt point capable alors d'en faire la difference. Pour la bien faire il faudroit auoir la ſcience du bien & du mal: qui eſt le fruit de l'arbre defendu.

Il eſt tres-certain que l'eſſence veritable des choſes qui ſe preſentent à nous eſt ſi cachée, qu'à faute de la connoiſtre noſtre ame ſe trompe ſouuent en leur elle-ction. Quand on demanda au Fils de Dieu, Qu'eſt-ce que verité? il ne fit point de reſponſe, comme s'il euſt voulu non faire entendre par ſon ſilence, que l'homme n'eſtoit point capable de cette lumiere. La verité, ſelon que ie la puis conceuoir, eſt vne conformité de la parole auec la penſée, d'où il reſulte vne action qui leur doit eſtre auſſi conforme.

Mon

Mon fils, l'vnion de ces trois choſes t'eſt ſi neceſſaire, que s'il y a de la diſſemblance entre elles, tu efface en toy la Trinité de ton Createur, qui t'a voulu faire à ſon image. Le Verbe diuin eſt ſemblable à la puiſſance qui le produit comme l'action qui en procede. Pour eſtre fait ſur ce diuin modelle, il faut que ta parole ſoit ſemblable à ta penſée, & ton action au meſme inſtant receura le meſme traict.

Quoy qu'on puiſſe dire, l'homme naturellement eſt enclin au bien; & ne ſe porte iamais au mal, que ſon ame n'y trouue quelque repugnance. Quand il ſe propoſe de faire quelque action, la reflexion qu'il en fait ſoy-meſme, eſt vne parole interieure qui luy conſeille de l'executer ſi elle eſt bonne, & qui taſche auſſi de l'en deſtourner ſi elle eſt mauuaiſe. Si elle eſt bonne, ſon conſentement eſtant d'accord auec ſa penſée, il la fait en public, & ne s'en cache point. Si elle eſt mauuaiſe, agiſſant alors contre ſa parole interieure, qui eſt le conſeil de ſa conſcience, il a honte de ſon action, il la cache en la faiſant, & quand elle eſt faite, il la deguiſe ou il la deſauouë.

Par exemple, ſi tu trouues quelqu'vn qui aille au temple, ou viſiteer vn malade, ou conſoler vn affligé, & que tu luy demandes où il va, il te le dira librement; ſa

pensée & ſa parole ſera conforme à ſon action: mais s'il va en quelque lieu de deſbauche, ou pour commettre vn larcin, vn homicide, vn adultere, il ne te deſcouurira jamais ſon deſſein, il l'executera à la faueur de quelque lieu retiré, ou d'vne nuit obſcure, comme s'il auoit honte de ſe voir le complice d'vne action dont il a peine de conuenir auec ſoy meſme.

Ainſi, mon fils, tu vois qu'il ne peut jamais y auoir vne parfaite concordance entre noſtre pensée & noſtre libre conſentement, qui eſt vne parole interieure; que dans le deſſein d'vne action qui ſoit bonne. Cette harmonie, qui rend l'homme fidele à ſoy-meſme, & interieurement veritable, le forme à l'image de Dieu, comme au contraire la diſſonance de noſtre conſcience auec noſtre volonté, fait le menſonge & le menteur, qui eſt l'engeance du diable.

Cecy eſt eſtrange! Rien ne bleſſe tant l'honneur du Gentil-homme que le dementir, quoy qu'il ſe faſſe aſſez ſouuent cette iniure ſans la penſer faire. Mon enfant, tout autant de fois qu'il trompe, qu'il ſuppoſe vne choſe pour l'autre, qu'il diſſimule, qu'il ſe flatte, ou quelqu'autre en ſon imperfection, ou qu'il y a quelque diſſemblance, tant petite ſoit-elle de ſa parole auec ſa pensée, il eſt vn menteur.

Il

Il n'y a rien qui nous deſplaiſe tant, ny qui nous faſſe plus ſoûleuer le cœur, que la preſence de celuy qui nous a deceus. Le dégouſt & l'ennuy qui nous vient à toute heure de nous-meſme, ne procede, peut-eſtre, que de ce que noſtre propre ſeducteur eſt touſiours auec nous. Ta conſcience le connoiſt, ſi elle te crie au dedans que tu es vn impoſteur, ne t'offence point d'vne voix qui te le reproche au dehors, ſouffres-en la cenſure & la honte auec patience, ou t'en corrige.

Mes tres-chers enfans, fils & filles, ſi vous voulez que ie ſois ſatisfait de vous, ie vous coniure ſur toutes choſes d'eſtre veritables, quoyque le plus âgé de vous n'ait pas encore ſept ans accomplis, vous eſtes capables desja de la vérité que i'en deſire. Elle ne conſiſte preſentement qu'en vn ouy, ou vn non, qui ſoit conforme à voſtre connoiſſance. Il vous eſt bien plus aiſé de former en vous vn image reel de ce qui eſt, qu'vne fauſſe idole de ce qui n'eſt point: l'expreſſion d'vne verité ſe fait ſans art & ſans eſtude, le menſonge a beſoin de l'vn & de l'autre.

Noſtre Nobleſſe a mieux reconnu que que nulle autre Nation la laideur de ce vice, ayant eſtimé que le deſmentir eſtoit de toutes les iniures la plus inſupportable, & qu'elle ne pouuoit ſe reparer que par le ſang. La vraye Nobleſſe tirant

ſon origine de la vertu, on ne peut dire à vn Gentil-homme qu'il ment, qu'on ne luy reproche dés-là qu'il deroge, & qu'il ne merite plus cette qualité.

Le menteur pour ſatisfaire à ſa vanité ou à l'homme qu'il flatte, qu'il deçoit, ou qu'il craint, commet vne felonnie contre Dieu qui voit tout; en la preſence duquel il dit vne fauſſeté. Il eſt tres-certain que le reſſentiment de ce reproche eſt tres-iuſte, pourueu que la verité ſoit pour nous: mais ſi nous mentons en effect, nous maintenons audacieuſement à Dieu, à l'homme, & à noſtre conſcience propre, vne fauſſeté qu'elle deſaduouë interieurement; iuge par là, mon fils, que tu ne ſçaurois auoir aſſez d'horreur pour vn crime qui t'abiſme en cette confuſion.

Quoy qu'vne partie de nos actions ſoient indifferentes, il n'y en a pas vne ſeule, tant petite ſoit elle, qui le doiue eſtre pour le menſonge, n'en déplaiſe à la conniuence de nos Caſuiſtes, quand meſme il ſeroit officieux. C'eſt par là que ſe rompt la fidelité du commerce entre Dieu & l'homme, & entre l'homme & l'homme. Voſtre parole eſt l'organe de voſtre ame, qui eſt la ſeule choſe qui ſoit encore en voſtre puiſſance.

Seruez-vous-en, mes amis, ſelon l'intention de la nature qui vous la donne,

pour

pour exprimer ſincerement voſtre penſée, en attendant qu'vn âge plus meur & plus auancé vous rende habiles aux autres fonctions de la vie, qui ſont les eſtudes & les exercices.

CHAPITRE VI.

Que les eſtudes & les exercices ſe doiuent faire conjointement.

MEs enfans, comme le corps & l'ame ſe forment & s'éleuent tous deux enſemble, il faut taſcher auſſi, ſuiuant ce meſme ordre, de les perfectionner de compagnie. C'eſt pourquoy ie ſerois d'aduis, quoyque l'vſage commun ſoit au contraire, que vos exercices & vos eſtudes ſe fiſſent en meſme temps, afin que par le progrez & le regrez alternatif de vos eſtudes à vos exercices, & de vos exercices à vos eſtudes, le cours de l'vn & de l'autre ſe fiſt plus vtilement & auec moins d'ennuy, que s'il falloit pouſſer l'vne ou l'autre carriere d'vne meſme haleine.

C'eſt vne leçon de nature en toutes ſes productions: Quand elle forme vne fleur, ſa tige, ſon bouton, ſon coloris, ſes nuances, ſon odeur, s'auancent d'vn meſme train, & ſi conjointement, qu'il n'y a que ſon dernier trait qui acheue toutes ſes parties.

Mon

Mon enfant, le corps & l'ame ſont deux jumeaux dont tu es composé, ſi tu negliges l'vn pour aller à l'autre, tu es le parrain de celuy que tu quittes: ils deſirent tous deux tes ſoins en meſme temps. En vain tes exercices t'auront rendu le corps ſain, diſpos & adroit, la beſongne eſt imparfaite, ſans le concours des bonnes qualitez de l'ame, à ſçauoir des ſciences & des vertus qui dépendent de tes eſtudes.

La fable nous apprend que le precepteur d'Achille eſtoit demy-homme & demy-cheual, pour nous deſigner, que les eſtudes & les exercices ſe doiuent enſeigner conjointement. Elle le repreſente auſſi fils d'Eſculape, le Dieu de la Medecine, parce que l'indiſpoſition du corps, & les maladies, ſont autant d'obſtacles & d'empeſchemens contre les progrez d'vne belle vie. L'occaſion eſt chauue, & la fortune inconſtante, elles s'emportent d'emblée toutes deux, ou point du tout; & pour cette raiſon vn moment de temps perdu par vne maladie, les peut oſter de nos mains.

CHAPITRE VII.

Des exercices. Du manege. De la danſe. Du tirer des armes : & des ſouppleſſes du corps & de la main.

ADdonnez-vous donc, mes enfans, aux exercices qui rendent le corps ſain, robuſte & adroit, & en ce meſme temps ne negligez point vos eſtudes : mais il faut que le paſſage de l'vn à l'autre ſe faſſe auec tant de regle, qu'il paroiſſe pluſtoſt vn diuertiſſement de voſtre trauail, qu'vn changement de voſtre occupation.

Entre les exercices, la courſe, la luite, & le ſauter, entretiennent la bonne diſpoſition du corps, & ſont d'vn grand vſage pour la guerre : mais ayant veu ſouuent la pluſpart de ceux qui excellent en ces trois choſes, deuenir goutteux, & vieillir auant leur ſaiſon ; Armand, mon fils aiſné, ie ne te les conſeille point, ta nature eſt trop boüillante pour te pouuoir moderer en ces exercices. Tu es ſi exceſſif en tout ce que tu fay, que i'aurois peur qu'il ne ſe fiſt vne ſi grande diſſipation de tes eſprits aux actions du corps, qu'il ne t'en reſtaſt plus pour les fonctions de l'ame : Si en croiſſant leur mobilité, qui ne te laiſſe iamais en repos,

repos, ne s'appeſantir vn peu, leur ſource ne pouuant ſuffire à leur actiuité, peut-eſtre auray-je ce déplaiſir que de te ſurui-ure ſelon le cours de nature, quoyque i'aye cinquante-ſix ans plus que toy. Prens-y garde, mon fils; abſtiens-toy de ces exercices violens, ou ſois-y tres-moderé. Pour ce qui eſt de tes freres, dont la conſtitution naturelle eſt plus temperée que la tienne, ie leur permets à tous ce que ie te deffends.

Ie ſerois pluſtoſt d'aduis que tu appriſſes à te bien ſeruir d'vn cheual. En cét exercice l'homme ſe façonne, & le cheual ſe dompte en meſme temps. On apprend à l'homme l'aſſiette, la teneure, les temps de la jambe, du talon, & de la main, qui ſeruent d'aide ou de chaſtiment au cheual, pour le faire obeyr à tout ce qu'on luy demande. En toutes ces choſes il faut auoir beaucoup de patience, dont ton humeur inquiete a grand beſoin.

Contente-toy d'acquerir quelque ſuffiſance en cét exercice, ne t'y appliques pas trop; pour y exceller il faut reconnoiſtre la nature & l'inclination particuliere de chaſque cheual, en s'addomeſtiquant par trop auec eux, il eſt à craindre, comme il leur demeure quelque choſe du noſtre, que par la meſme raiſon nous ne contractions auſſi quelque choſe du leur.

Ne ſois point ignorant de la dance, qui

qui eſt vn mouuement du corps qui s'accommode auec meſure à l'éleuation, au ſouſtien, & à la cadence de la voix, ou de l'inſtrument que l'on touche. Il n'y a point d'homme, de quelque condition qu'il ſoit, ny aucune nation, ſoit du vieux, ſoit du nouueau monde, qui n'ayme la dance. Ne trouble point ce conſentement vniuerſel par vne repugnance particuliere. Nos reformateurs nouueaux qui la condamnent, font voir qu'ils ont peu de raiſon en cela comme au reſte, de ſortir hors de la cadence commune. La dance te formera la grace, pourueu que tu ne t'aſſujettiſſes point trop aux preceptes de l'Art. Le maiſtre t'enſeigne les pas, mais il faut que l'air, le port & la liberté du corps vienne de toy. Comme il y a quelque choſe de rude & de ſauuage au mépris de cét exercice, il y a quelque choſe auſſi de trop mol & de trop effeminé d'y exceller.

La femme n'en doit pas ſçauoir plus que la pudeur ne le permet, ny l'homme au dela de la bien-ſeance de ſa condition, de peur qu'il ne tranſfere à ſes pieds le ſoin qu'il doit auoir à ſa teſte. Il faut apprendre à dancer, pour ſatisfaire auec quelque ordre aux impulſions du ſang & des eſprits qui ſe remuent dans vn ieune corps : mais tout auſſi-toſt que le calme ſe fait dans nos veines & dans nos arteres, il faut renoncer au bal.

Il y a encore vn autre exercice qui t'eſt abſolument neceſſaire, qui eſt celuy de l'eſpée. On ne te la met point au coſté comme vn ornement, elle eſt pluſtoſt empeſchante; ny pour la ſeureté de ta perſonne, d'autant que tu es ſous la protection dex loix. La Nobleſſe la porte, comme eſtant l'inſtrument de ſon meſtier, qui eſt d'eſtre touſiours preſte au ſeruice du Prince. Tu n'as point ſur toy d'autres armes qui te coun e que celle là, qui eſt pluſtoſt vne arme offenſiue que deffenſiue, afin que tu ſçaches que tu es plus obligé de reſpandre le ſang des ennemis de ton Prince, que de conſeruer le tien. Tu la portes en temps de guerre pour le ſeruice de l'Eſtat, & en temps de paix, pour te diſtinguer du peuple, & afin auſſi qu'il te reſpecte, comme eſtant armé pour le proteger. Si tu l'employes contre luy, ſi ce n'eſt pour ta deffenſe, tu la prophanes, & tu merite qu'on te l'oſte, comme l'ayant ſouillé d'vn ſang impur ou innocent.

Apprends à t'en ſeruir pour maintenir ton honneur; car encores que tu viues ſous la protection des loix, les meſmes loix ſi on les tranſgreſſe, en te faiſant injure, t'auroient en vain permis de la porter du coſté du cœur, ſi leur intention eſtoit de t'oſter la liberté de la mettre à la main pour repouſſer vne iniure. Le

ſujet

ſujet legitime de t'en ſeruir eſt le coup de main, la menace, le meſpris iniurieux, la ſuppoſition d'vn crime qui des-honore, le reproche d'vne imperfection honteuſe, le deſmentir : mais j'entends que ce ſoit ſous cette condition, que ſi on t'accuſe d'vn vice dont tu ſois coulpable, ou qu'on te deſmente pour vne choſe qui ſoit fauſſe en effet, que l'vn ou l'autre reproche te ſoit plûtoſt vn ſujet de correction que de reſſentiment : employe ta force contre toy-meſme en ce rencontre.

Quand il te faudra mettre l'eſpée à la main, ſers-toy de celle que tu portes à ton coſté, la longue brette n'eſt que pour le fanfaron, ou le fi'ou. Exerce-toy au fleuret, & dans le lieu meſme de tes exercices, ou en ta maiſon, à huis clos, auec tes amis particuliers : ne bats point le fer en toute ſorte d'atteliers, c'eſt vne vanité de Preuoſt de ſale. Ne ſois point prop aſpre ny trop aſſidu en cét exercice, & ſur tout qu'on ne voye jamais de fleurets quand tu marches, faire vne partie de ton équipage, comme ie l'ay veu ſouuent à la Cour : Le maiſtre de cét attirail me le pardonnera, s'il luy plaiſt ; mais il me donne occaſion de ſoupçonner qu'il auroit encores plus beſoin d'vn plaſtron. Mon fils, fais vn peu meilleur marché de ta peau, & pare du

corps,

corps, pluſtoſt qu'vne telle precaution donne ſujet de croire que tu ayes peur, ou que tu ayes en teſte le deſſein de quelque combat.

Pour ce qui eſt de la chaſſe, qui eſt permiſe aux Grands & à la Nobleſſe, ie n'oſe te conſeiller ce diuertiſſement, pour auoir en ſoy quelque venin caché ; car encore qu'il rende l'homme actif, vigilant & laborieux, il ſe meſle en cét exercice vn certain poiſon qui enchante & abrutit celuy qui s'y addonne par trop. Si les apparences en ſont chaſtes, honneſtes, & innocentes, comme l'eſt la Diuinité qui y preſide, ſon effect eſt ſterile, & n'engendre rien non plus qu'elle. Celuy qui a la meſme paſſion de ce fameux chaſſeur de l'antiquité, s'expoſe à ſa meſme infortune ; apres auoir bien chaſſé, il trouue à la fin que l'idole de ſon plaiſir eſt vne choſe bien nuë, il s'abrutit, & finalement il deuient luy-meſme comme la beſte qu'il chaſſe, la proye de ſes propres chiens.

La chaſſe eſt d'vn grand vſage en temps de paix, d'autant qu'elle tient la Nobleſſe en haleine, & qu'elle fait vne diuerſion innocente des ames qui ſont impatientes du repos. En temps de guerre, c'eſt tout au contraire, elle employe à ſon plaiſir particulier le ſeruice qui eſt deu au Prince. Enfin ſçache, mon fils, que hors la perſonne du grand Cyrus, d'vn grand chaſſeur, il ne ſe fit jamais vn grand conquerant.

Mes

Mes enfans, en finiſſant ce qui eſt de vos exercices, ie vous donne encore cét aduis, qui eſt de ne vous meſler d'aucun qu'il ne ſerue à voſtre ſanté, ou qu'il ne ſoit digne de voſtre condition, quand meſme vous y deuriez exceller. Rènoncez à toutes ſortes de ſauts perilleux, de tours de paſſe-paſſe, & de ſouppleſſes de main, laiſſez aux baſteleurs leur meſtier.

Toutes ces choſes ſont comme ces ouurages de Croutelles, où il y a beaucoup de dexterité, & qui ſont d'vn tres-petit vſage. Il n'y a que la canaille qui s'en meſle, ny qui s'y amuſe ; ie ne les condamne pas neantmoins comme vne choſe ſuperfluë, n'eſtant pas tout à fait inutile en nos polices, que les ſots diuertiſſent les ſots. Ie ne vous deffens point auſſi de voir quelque-fois tout ce baſtelage, ie vous le conſeille pluſtoſt, & d'en former ce raiſonnement, Que le corps & l'eſprit de l'homme eſt capable de beaucoup de vaines ſubtilitez qui ſemblent impoſſibles, & que s'il n'excelle aux choſes neceſſaires, ce n'eſt que faute de bonne application.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Que la premiere connoiſſance de l'homme doit commencer par celle de luy-meſme. Qu'il doit ſçauoir les compartimens du lieu où il eſt, qui eſt le monde; & ſçauoir compter.

POur ce qui eſt de vos Eſtudes, il me ſemble que l'homme doit eſtre à ſoy-meſme le premier ſujet de ſa recherche, & qu'il ne peut auec bien-ſeance vouloir eſtre ſçauant ailleurs, & eſtre ignorant chez ſoy. En effet, ſi nous voulons entrer en connoiſſance des choſes qui ſont hors de nous, quelque baſſeſſe qu'ils ayent, celles qui ſont au deſſous, nous ſeront également inconnuës, comme celles qui ſont au deſſus.

Nous connoiſtrons auſſi peu la nature de l'hyſoppe que du cedre; ny celle d'vn ciron qui n'eſt qu'vn excrement de noſtre peau, que celle d'vn Ange, qui eſt vn autre moyen entre Dieu & l'homme. Cette premiere recherche de nous-meſme, nous doit eſtre ſi naturelle, que ie ne me puis aſſez eſtonner comme on a pû tant faire valoir cette fameuſe inſcription du Temple d'Apollon en Delphes, Cognois-toy toy-meſme, attendu qu'il n'y a point d'homme, quelque infirme qu'il

qu'il ſoit, qui ne faſſe ſouuent en ſoy-meſme cette queſtion, Qui ſuis-je?

Ainſi l'homme ſeroit mieux definy vn animal enquerant, qu'vn animal raiſonnable. S'il eſtoit naturellement raiſonnable, toutes ſes actions ſe feroient par vne ſage conſultation de ſon entendement, qui eſt ce que nous appellons raiſon: mais d'autant que le mouuement de ſa volonté eſt plus ſouuent emporté par l'impulſion exterieure des ſens, qui s'arreſtent aux apparences, que par vn examen interieur de ſon eſprit, qui faſſe la difference du vray bien d'auec le bien apparent.

Toute l'Antiquité me pardonnera, s'il luy plait, ſi ie ne conuiens point auec elle que l'homme ſoit vn animal raiſonnable: il le peut deuenir, mais qu'il le puiſſe eſtre ſans eſtude, & ſans en faire les actions, c'eſt ce que ie ne comprends point. La raiſon eſt pluſtoſt vne qualité propre de l'homme, qu'eſſentielle à luy ſeul. Appellons comme il nous plaira l'intelligence de l'elephant, du cheual, & du chien, elle ne ſe fait point ſans reflexion non plus que la noſtre, qui eſt vne eſpece de raiſonnement.

Si ces trois ſortes d'animaux n'auoient eu quelque étincelle de noſtre lumiere, nous ne nous ſerions ny adomeſtiquez enſemble, ny occupez au ſeruice reſpe-

ctif

ctif les vns des autres comme nous ſommes. I'auouë neantmoins que leur intelligence eſt plus courte que la noſtre, & ſi obſcure, qu'elle ne ſe découure point qu'en la regardant de prés ; ce qui nous a donné ſujet, pour ne les auoir point pour nos Confreres, de l'appeller pluſtoſt vn inſtinct qu'vn raiſonnement.

Vray-ſemblablement il n'y a que l'homme ſeul qui ſoit capable de raiſon, mais qu'il ſoit touſiours raiſonnable, l'experience eſt au contraire : Sa difference eſſentielle, & qui ne conuient qu'à luy ſeul, de tout ce qu'il y a d'animaux au monde eſt d'eſtre enquerant. Comme il n'y a que luy ſeul qui doute, il n'appartient qu'à luy ſeul auſſi de vouloir ſçauoir. Tout homme vieux ou jeune, bon ou meſchant, pauure ou riche, ignorant ou habile, enfin de quelque condition qu'il ſoit eſt enquerant, & à toute heure.

Mon fils, auant que de venir au monde, tu es demeuré neuf mois enfermé dans vn cachot, ne viuant que d'vne vie vegetante : mais tout auſſi-toſt que tu as eſté capable de la vie ſenſitiue, tu as mis toy-meſme tes ſens en la poſſeſſion de leurs droits par la rupture de ta priſon vterine.

Mon enfant, rends à ton ame ce meſme office, ſes fonctions ſont engourdies pour quelque temps ſous l'imperfection de

de la matiere où elle eſt attachée: tout auſſi-toſt que tu verras qu'elle fera le moindre effort pour ſe produire, viens à ſon ayde. D'abord ta connoiſſance ſera trouble, comme eſt celle de ceux qui ſont priuez de ſentiment pour auoir fait vne grande cheute. Apres celle que tu as faite en ce monde la teſte la premiere, & vn aſſoupiſſement de neuf mois dans les flancs de ta mere, & d'autant d'années dans le tenebres de ton enfance; en ſortant de cette ſyncope originelle, comme eux de leur paſmoiſon, fay toy comme eux auſſi cette queſtion. Qui ſuis-je, & où ſuis-je?

Ayde-toy du miniſtere des ſens pour ſecourir les premieres informations de ton ame. En voyant chez moy que mes chiens ſeruent à la garde de ma maiſon, mes cheuaux pour me porter, mes bœufs pour le labourage de ma terre, mes moutons & ma volaille pour ma nourriture & mon veſtement, que peux-tu iuger, ſinon que celuy pour l'vſage duquel toutes ces choſes ſont faites, a quelque preéminence par-deſſus elles? Tu vois par là que l'homme, qui eſt ce que tu es, eſt la plus parfaite creature que tu connoiſſes.

Conſidere icy, mon fils, la merueilleuſe œconomie du Createur du monde, qui dans l'infinité de ſes productions, n'a pas voulu, pour empeſcher qu'il n'y euſt

entr'elles de la jalouſie, qu'vn ſeul eſtre en connuſt vn autre meilleur que le ſien. Les plantes ſont ſatisfaites de l'ame vegetante, la ſenſitiue leur eſtant inconnuë. Les inſectes n'ayant nulle autre idée de perfection que celle qu'ils ont, ſont priuées ſans douleur de celle qui leur manque, comme le reſte des autres animaux ſouffre ſans indignation les lumieres que nous auons, dont ils n'ont point de connoiſſance.

Sur ce meſme fondement on peut dire qu'il n'y a pas vn ſeul homme qui porte enuie à la nature Angelique, dont l'excellence ne ſubſiſte en nous que ſous l'image d'vne forme qui nous eſt inconnuë, ny que meſme il y ait vn ſeul homme qui en toutes ſes deſpendances ſe vouluſt entierement eſchanger auec vn autre homme, d'autant que l'vn ou l'autre ſouhait ne ſe peut faire ſans deſirer l'aneantiſſement de noſtre eſpece, ou de noſtre eſtre indiuiduel, qui eſt vne choſe où la nature ne peut conſentir. Ce progrez monte d'eſpece en eſpece, & de creature en creature iuſques à Dieu, afin que châque choſe s'attache à luy d'autant plus eſtroitement, qu'elle eſt agreablement deceuë de cette flatteuſe illuſion, qu'elle eſt en ſon particulier elle ſeule la fauorite du Tout puiſſant.

Mon fils, apres auoir ſçeu qui tu es, voyons

yons où tu es. Si tu demeures ſatisfait de ne connoiſtre rien icy-bas de plus accomply que l'homme, il y a dequoy s'humilier, en ce que le lieu où il ſe trouue, eſt la commune habitation de toutes ſortes d'animaux, & le dernier eſtage du monde.

Tel qu'il eſt, puis qu'il eſt ordonné pour ſa demeure, & qu'il en eſt vſufruictier, il ne peut en ignorer les compartimens, qu'il ne mépriſe l'architecte qui luy en donne la poſſeſſion. C'eſt pourquoy ie ſerois d'aduis auant toutes choſes, que tu appriſſes la Coſmographie: la Carte & ſa Sphere te fourniront vn relief du Ciel & de la Terre en petit volume. Et comme il n'y a pas vn ſeul coin du monde qui n'ait eſté reconnu de l'homme depuis cent ou ſix-vingts ans, il n'y en aura pas vne ſeule partie dont ton eſprit ne puiſſe faire châque iour vne reueuë, il n'y aura plus de plus outre pour toy.

La ſcience des anciens a eſté plus courte que la noſtre en cette connoiſſance. Premierement, il n'ont rien connu du tout du noueau monde, qui eſt plus grand que le vieux, & du vieux ils n'en ont reconnu que deux parties qui fuſſent habitables, les trois autres ils les ont eſtimé deſertes, à cauſe de la rigueur du froid, ou de l'excez de la chaleur; qui eſtoit, ce me ſemble, aſſez mal philoſopher, de rendre oiſiue la nature, & de la faire chommer dans vne ſi grande eſtenduë de pays

Il y eust bien eu plus de vray-semblance (comme on l'a depuis experimeuté) de croire que la nature ne faisant jamais rien en vain, auoit accommodé le tempeament de l'homme à la temperature du Ciel, sous lequel il estoit obligé de viure: Que sous les pores elle luy auoit condensé la peau, qui est le propre du froid, & rendu les pores peu transpirable, afin qu'il en fust moins incommodé, & mesme que pour vn surcroist de secours, elle auoit fait que les pays froids fussent abondans en pelleterie. Pour ce qui est des pays chauds où il y a égalité entre le iour & la nuict, où le retour & la vicissitude de saisons est presque imperceptible, il y auoit grande apparence que le cours de la vie de l'homme y deuoit estre plus vniforme & plus sain, & que par consequent il ne manquoit point d'habitans.

Et effet, on n'a point découuert aucune partie du monde où l'on viue plus sainemenr & plus long-temp que sous la Zone torride: C'est en ce lieu là seul que l'homme ne se ressent que bien peu de la malediction du peché originel, la terre luy fournissant d'elle-mesme, sans estre cultiuée, tout ce qui luy fait besoin pour son viure & pour son vestement.

Mon fils, exerce-toy en cette science qui

qui eſt d'vn grand vſage, pourueu que tu en faſſe bien l'application. Par la petite eſtenduë de la terre & de l'eau, qui ne compoſent qu'vn ſeul globe, & qui n'eſt qu'vn poinct au reſpect du Ciel, tu feras vne reflexion metaphyſique de l'immenſité de l'vniuers, qui t'éleuera à celle de Dieu, qui en eſt l'Autheur ; comme au contraire la petite portion que tu as en ce point de terre, au regard du total, te fera vne leçon d'humilité Chreſtienne & morale, en te faiſant connoiſtre la petiteſſe de ton domaine.

Elle eſt auſſi grandement neceſſaire pour la connoiſſance de l'hiſtoire naturelle & ciuile, d'autant que la diuiſion vniuerſelle du monde ſelon les limites, & l'éleuation de chaque partie, & ſa ſubdiuiſion en ſes principautez, ſelon les confins, les fleuues, les villes principales, les mœurs, & la police de chaque Eſtat, ſont autant de retraittes & de ſtations differentes, où la memoire qui eſt naturellement fluide ſe repoſe, & d'où elle reprend haleine pour ſe former en elle-meſme vn ordre ſans lequel elle ne peut iamais diſpoſer ſes magazins qu'en confuſion.

Apres auoir eu quelque inſtruction du lieu ou tu es, & où tu vis, qui eſt la terre, le cours de ta vie eſtant compoſé d'heures, de iours, de nuits, de ſemaines, de mois & d'années, dont la meſures

ineſgales dépendent des reuolutions du Soleil, & des differentes faces que nous preſente le corps de la Lune. Ie ſuis d'aduis que tu eſtudies en la theorie particuliere de l'vn & de l'autre de ces deux luminaires: hors cela ne t'informe que bien peu de ce qui ſe paſſe au deſſus de toy.

Laiſſe aux curieux les reſveries qui ſe debitent touchant l'eſtenduë des Cieux, leur matiere, leur nombre, & leur mouuement, & l'influence des corps celeſtes ſur les noſtres : toutes leſquelles choſes ont produit vne ſcience, dont la vanité paroit en ce que d'vn bon Aſtronome, n'y d'vn bon Aſtrologue, il ſe fait tres-rarement vn bon Polytique. Les merueilles du Ciel ne ſe manifeſtent à l'homme qu'en regardant en terre : la lumiere & la puiſſance qui reſluë de cette ſource diuine, n'eſtant perceptible à l'œil & à l'entendement humain, qu'en la reflexion que nous en voyons icy-bas parmy nous.

L'Arithmetique eſt abſolument neceſſaire en la pratique de la Geographie, & en la partie de la Sphere, que ie veux que tu ſçaches: apprens-la en meſme temps que les autres iuſques à ſes fractions : laiſſe le ſurplus, qui ſont les rompus, les ſinus, & les nombres figurez à ceux qui veulent exceller en l'algebre, qui eſt vne ſcience trop creuſe & trop abſtracte pour le commerce de la vie commune.

Et

Et d'autant que nous auons tous vne Arithmetique originelle qui ſe forme naturellement en nous par la veuë de la pluralité des choſes ſingulieres qui ſe preſentent à nous pour les conſiderer ſans confuſion, & que la Coſmographie s'eſt renduë palpable & ſenſible à l'œil, par le moyen de la diſſection qui ſe fait ſur le globe des parties du monde, ie vous les propoſe comme les premiers elemens de voſtre connoiſſance, pour l'inſtruction de laquelle, ie regarde autant que ie puis la nature pour ma guide principale.

CHAPITRE IX.

L'Hiſtoire apprend à l'homme ce qui ſe paſſe dans le monde, & de la neceſſité qu'il y a de la ſçauoir.

SViuant cét ordre, il ne te ſuffit point, mon enfant, de ſçauoir qui tu es, ny quel eſt le lieu de ta demeure; il faut auſſi que tu ayes quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe en ce lieu. Pour cét effet, la nature à voulu que la memoire fuſt la premiere des trois facultez de l'ame qui ſe manifeſte en l'homme, pour eſtre la conſeruatrice de ſes premieres informations; l'hiſtoire propre-

ment luy appartient : elle se diuise en deux chefs, l'vne est naturelle, qui est vne recollection generale des œuures singulieres de la nature ; & l'autre ciuile, qui est vne autre recollection de toutes les œuures particulieres des hommes.

Ainsi la vraye matiere de l'histoire prise en sa source, n'est que des choses indiuiduelles & singulieres, dont la memoire puise ses premieres connoissances. Mon fils, exerce-toy en l'vne & en l'autre : mais ie veux que la Chronologie & la Cosmographie : qui sont deux dependances de l'histoire naturelle, seruent de baze à l'histoire ciuile : elles fourniront à ta memoire les circonstances du temps & du lieu, sans lesquelles il est impossible qu'elle puisse rien conseruer auec ordre.

L'histoire naturelle regarde les actions de nature, la ciuile les actions des hommes, de l'vne se forme vn raisonnement physique, & de l'autre vn iugement politique ; & d'autant que tu as à viure entre les hommes, ie suis d'aduis que tu t'appliques en cette derniere connoissance, & que tu reserues l'autre pour ta retraite, & pour l'arriere-saison de ta vie.

Quoy que l'histoire ait beaucoup de dignitez, pour estre la gardienne de la reputation des hommes illustres ; & des exemples notables qui nous ont deuancé,

ie la trouue ſi defectueuſe, & particulierement la moderne, qu'au lieu de nous preſenter vne relation veritable des choſes telles qu'elles ſont, ou qu'elles ont eſté; ce n'en eſt que la Gazette; où il n'y a rien qui ſoit écrit plus fidellement que les fadaizes, & les choſes qui ſont de petite conſideration.

En effet, quand il eſt queſtion de faire remonter ſon eſprit vers le paſſé qui n'eſt plus, d'examiner les mouuemens du temps qui n'eſtoit point encore noſtre : d'expoſer en veuë les inclinations naturelles des perſonnes auec qui nous n'auons en nulle habitude : de prononcer ſur l'irreſolution d'vn conſeil où nous n'auons point eſté appelez : de penetrer le ſecret d'vn Prince duquel on n'a point eſté le confident : & de toutes ces choſes qui nous ont eſté inconnuës, en compoſer vn fidele tableau, qui puiſſe contenter le ſpectateur, & celuy qui eſt ſur le theatre, c'eſt vne choſe tout à fait impoſſible.

Neantmoins, mon enfant, ie veux que tu liſes l'hiſtoire auec toutes ſes imperfections : car encore qu'elle ſoit defectueuſe en ſes circonſtances, elle eſt ſolide en ſa maſſe, en expoſant au iour les actions publiques, en ramenant à nous l'images des ſiecles paſſez, & en tournant de noſtre coſté la face interieure des hommes & des affaires, pour les ſoûmet-

re à nostre iugement. Les memoires, les epistres, les actes publics, les chroniques, les vies, & les relations particulieres, les annales & les iourneaux, sont autant de magazins differents d'où se tirent les exemples, qui seruent de fondement à la prudence humaine. Toutes ces choses font vne liaison du passé auec le present, dont l'euenement de l'vn sert à la direction de l'autre.

Addonne-toy sur tout à la lecture des vies des hommes illustres, & t'en propose quelqu'vn pour l'imiter. Les vies particulieres, qui ont pour sujet personne singuliere, en la tissure desquelles il se fait vn meslange des choses grandes auec les petites, des legeres auec celles qui sont de poids, & des actions priuées auec les publiques, découurent aussi bien en l'homme vne verruë qu'vn vlcere, & luy peuuent fournir vn modelle de vie selon luy, pourueu qu'il y ait quelque rapport de condition entre le moule & son image. Vn Prince se fera le choix d'vn Prince pour son exemple, & vn subjet d'vn subjet, autrement leurs mesures seront trop courtes ou trop longues.

Pour ce qui est des grandes vies, & qui paroissent estre hors de toute imitation, pour les admirer elles se doiuent regarder de loin comme les colosses, de peur qu'en les voyant de prés on ne s'apperçoiue que

ce

ce n'eſt rien que fonte ou mortier détrempé ; auſſi ne ſe laiſſent-elles iamais reconnoiſtre en particulier, qu'à la preoccupation de leurs domeſtiques.

Ie voudrois bien que nous euſſions par eſcrit le détail des vies du Duc de Vveimar, & des Mareſchaux de Gueſbriant & de Gaſſion. Le premier eſt vn bel original pour vn Prince deſpoüillé de ſes Eſtats, & les deux autres pour vn Gentil-homme qui veut releuer ſa naiſſance, quoyque les deux derniers n'ayent pas eſté dans la plus belle place de theatre comme le premier, ils n'y ont gueres moins paru. Le cours de ces trois belles vies, qui n'ont eu nulle autre aide que leur vertu ſeule pour deuenir ce qu'elles ont eſté, eſt vne illuſtre carriere qui ſeroit belle à voir. Ie ne parle point des viuans, outre qu'ils peuuent encor faillir, leur modeſtie, peut-eſtre, ou leur amour propre s'offenſeroit de mon iugement.

La vie du Cheuallier Bayard eſt à mon gré vne des plus belles vies que i'aye iamais leuë, & le vray patron d'vn Gentil-homme : C'a eſté le Cheuallier ſans peur & ſans reproche, & qui a eſté ſi également vaillant & bon, qu'on ne ſçauroit dire en laquelle de ces deux choſes il a le plus excellé. Mon fils, ie veux que ſa vie ſoit la

premiere hiſtoire que tu liſes, & la premiere que tu me racontes, tâche de l'imiter en ce que tu pourras : Il ne ſe peut faire de copie qui ne ſoit bonne ſur vn ſi merueilleux original. Si tu ne peut arriuer à ſa valeur, qui eſt hors d'exemple, ſois fidelle à ton Prince, & debonnaire comme luy.

CHAPITRE X.

De l'hiſtoire fabuleuſe, & des Romans.

OVtre l'hiſtoire veritable, il y en a encore vne autre fabuleuſe, qui eſt celle des Romans dont ie ne te deffens point la lecture. Le Roman n'eſt rien autre choſe qu'vn hiſtoire faite à plaiſir, en laquelle l'eſprit de l'homme laiſſe à ſon imagination toute ſon eſtenduë, pour ſe former vn ſimulachre de perfection, où la puiſſance humaine ne peut atteindre, qui eſt vn indice certain de l'immortalité de l'ame de paroiſtre plus parfaite en ſes idées, qu'elle ne le peut eſtre en ſon action. En effet, les choſes les plus pompeuſes, l'ordre le plus accomply, & la varieté la moins attenduë, eſt celle qui nous ſatisfait le plus.

L'hiſtoire veritable ne nous repreſente les choſes que comme elles ſont, & auec tous leurs defauts, ſes euenemens dépendent

dependent plus de la fourtune que de la raiſon, & leur narration deuient bien ſouuent ennuyeuſe, pour ne produire aucun ſuccez qui ſoit extraordinaire ; là où au contraire dans les Romans tout y eſt grand, les vertus & les vices y ſont extrémes, & recompenſées touſiours ſelon la loy du merite ou du demerite. Mille belles aduentures impreueuës y ſurprennent le Lecteur, & le tiennent toûjours en haleine, ſous l'eſperance de quelqu'autre nouueauté qui ſoit encore plus merueilleuſe. Enfin, l'ame ſe releue elle-meſme en cette lecture, & il arriue ſouuent qu'eſtant imbuë des excellentes qualitez de quelque heros imaginaire, il luy en reſte en effet quelque veritable impreſſion, ou quelque horreur du vice, ſous le faux idole du meſchant.

Ce fut, comme ie croy, pour cette raiſon que le grand Alexandre deſtina ce riche coffret de Darius pour les liures d'Hemere, ſoit qu'il ait voulu reconnoiſtre en cette action celuy qui luy auoit aydé à ſe façonner par l'exemple des heros imaginaires de ſon Illiade, ou qu'il euſt trouué iuſte d'appeller au partage du butin de ſes conqueſtes celuy qui luy en auoit donné les premieres idées en l'expedition de Troye. Il eſt preſque impoſſible de lire vn beau Roman ſans reſſentir en nous vne

auerſion,

auerſion du vice, ou que noſtre deſir ne ſoit touché de l'emulation des belles actions qui s'y liſent.

Il eſt tres-certain que la morale qui a fait en mon eſprit ſa premiere impreſſion, a eſté celle que i'ay leuë dans les Amadis, où j'ay veu le vice eſtre toûjours chaſtié, la vertu recompensée, la parole inuiolable, & la valeur eſtre au plus haut point où elle puiſſe aller; c'eſt pourquoy ie ne puis vous en deffendre la lecture. Pour ce qui eſt de mes filles, elles s'en abſtiendront ſi j'en ſuis crû, & de celle de tout autre Roman, de peur qu'elles n'y apprennent ce qu'il n'eſt pas à propos qu'elles ſçachent. Selon mon ſens, le Roman de tous le plus dangereux, & dont le venin eſt le plus inſinuant & le plus ſubtil, eſt celuy de l'Aſtrée, lequel en la varieté de pluſieurs hiſtoires amoureuſes, toutes ourdies ſous vn meſme tiſſu, allume ſecrettement dans les jeunes ames cette naturelle & douce paſſion, dont l'amorce eſt au ſang & aux eſprits; & quoy qu'il y ait en cét ouurage de ſages conſeils pour l'empécher de s'enflammer, cét âge de feu, qui eſt plus capable d'embraſement que de raiſon, ne les écoute point; de ſorte qu'il me ſemble que cette lecture n'eſt propre que pour vne arriere-ſaiſon, dont les feux ſolets ſont eſteints.

Entre-

Entre les Romain, ceux qui ſe commencent par la naiſſance de leurs heros, dont le progrez meſlé de belle aduentures eſt ſuiuy par ordre juſques à ſa fin, ce ſont ceux où ie trouue le plus d'inſtruction. Ie les regarde comme vn corps parfait, dont on voit d'vne ſeule veuë toutes les beautez qui ſont placées en leur rang.

Pour ce qui eſt de ceux qui ſe commencent par quelque auanture de la vie de leur heros, qui ſert de trame à la tiſſure de toute l'inuention, ceux-là pour eſtre trop ſubtils me touchent moins que les autres; parce que leurs graces ne paroiſſent qu'en confuſion, & que l'ame eſt contrainte de ſe tenir toûjours aux écoutes, pour faire le r'aliement des pieces découſuës du ſujet dont leur hiſtoire eſt compoſée, comme ſi l'autheur vouloit partager auec ſon heros, l'attention de ſon lecteur pour découurir ſon ordre.

Les Anciens Philoſophes nous ont repreſenté les vertus heroïques ſous vn deuoir qui ſurpaſſe les forces de l'homme, afin de luy donner viſée, & les pouſſer iuſques aux derniers confins de la le puiſſance de nature. Les Romans ont fait la meſme choſe plus ingenieuſement que les Philoſophes, en ce qu'ils nous les ont proposées, comme ayant vn ſujet qui les ſouſtient, & par conſequent elles

ſont

ſont plus en priſe à noſtre imagination ſous cette derniere forme, qui eſt en quelque façon materielle, que ſous la premiere qui eſt ſimplement rationnelle.

Il eſt tres-conſtant que l'idée de ces belles images, quoyque feintes, eſt capable de laiſſer dans les grandes ames vne telle ſemence de leur emulation; qu'il eſt vray-ſemblable qu'vne partie des actions extraordinaires qui ſont faites en nos guerres ont tiré de ce principe l'audace de leur execution.

On aura tout ſujet de trouuer eſtrange que j'aye traitté ſerieuſement vne matiere ſi friuole, & que j'en aye fait vn des Articles de mon Teſtament. Mon fils, c'eſt vne maladie du temps que les Romans; c'a eſté la mienne, ce ſera peut-eſtre la tienne; quoyque le ſujet en ſoit vain, il n'en peut reüſſir qu'vn bon effet, pourueu qu'on ſçache vſer ſobrement & judicieuſement de cette lecture.

CHAPITRE XI.

De la fin differente des eſtudes, ſelon la differences des eſprits. Qu'il eſt tres neceſſaire que les Rois ſoient ſçauans.

MEs enfans, inſques icy par la lecture de l'hiſtoire que ie vous conſeille, & celles

celles des Romans que ie ne vous deffens point, ie n'ay donné de l'employ qu'à voſtre memoire & à voſtre imagination, qui ſont les deux plus imbecilles parties de l'ame. Il reſte maintenant à vous entretenir de ce qui peut ſeruir à vous former le iugement, qui ſont vos autres eſtudes, en l'vſage deſquelles chacun ſe propoſe ſa fin differente.

Il y a des perſonnes qui ſe contentent d'auoir quelque legere teinture des lettres, & ſur tout de l'intelligence des Poëtes (qui eſt ce qu'ils appellent les belles lettres) & demeurent ſatisfaits de leur trauail, pourueu qu'il leur en reſte quelque eſtime en la conuerſation particuliere de ceux qu'ils voyent. Les lettres ne peuuent eſtre belles qu'elles ne ſoient bonnes, ny bonnes ſi elles ne ſont appliquées à vn vſage plus ſolide que celuy d'vne vie inactiue.

Quelque perfection auſſi qu'on puiſſe acquerir en cette connoiſſance, n'eſtant, que ſuperficielle; au lieu d'vne veritable eſtime, elle ne produit d'ordinaire qu'vn vin echo de reputation, qui ne reſpond plus auſſi-toſt que la conuerſation eſt finie.

Il y en a d'autres qui employent toute leur eſtude en l'elegance de la diction, ſoit eſcrite ou prononcée, ſans ſe mettre en peine du poids des raiſons que deſire la matiere qu'il traittent. Les paroles

qui.

qui nous doiuent repreſenter l'image veritable des choſes, quelque ornement qu'elles ayent, n'en ſon que l'illuſion & le fantoſme, ſi la force des raiſons ne leur donne corps. Garde-toy de cette vaine harmonie, comme d'vn piege que tu tends, ou qui t'eſt tendu pour ſurprendre le iugement par l'oreille.

Soit que tu parles ou que tu eſcriues, ne recherche point nulle autre diction que celle qui ſera la plus propre & la plus ſignifiante pour exprimer les notions de ton ame. La diuerſité des viſages ne procede que de la diuerſité des eſprits, ny celle du ſtyle, que de celle du temperament & des mœurs.

Vn homme lent languira, vn artificieux, ruſera, vn bauart ſera diffus, vn broüillon confus, vn trompeur ambigu, le ſeul homme franc ſera net en ſa parole. Que ton ſtyle donc, en parlant ou en eſcriuant, n'aye jamais d'autre but que d'effigier le plus naïuement qu'il ſe pourra l'image reelle des notions de ton ame. Cela eſtant, outre que tu t'exerceras à eſtre veritable, en te produiſant au dehors tel que tu es, par la parole eſcrite & non eſcrite, inſenſiblement, ſans art & ſans eſtude tu deuiendras eloquent.

Il y a d'autres perſonnes qui eſtudient pour accommoder aux affaires ce qu'ils ont appris, qui eſt la ſcience des loix & de

de l'Eſtat ; car encore que les hommes qui ſont ſimplement politiques, ayent quelque ſuffiſance en l'expedition des affaires, & le iugement aſſez bon aux choſes qui ſont ordinaires, neantmoins, quand il eſt queſtion d'agiter quelque point d'Eſtat qui ſoit de grande importance, comme d'vne alliance entre deux Couronnes, d'vne rupture entr'elles, ou d'vn traitté de paix, il eſt tres-certain que les perſonne qui ont eſtudié, pour auoir par le moyen des lettres vne connoiſſance plus vniuerſelle, ſont plus penetrans & plus judicieux en ces matieres, que ceux qui n'ont qu'vne ſimple routine d'Eſtat. Toutefois, auant que de les y appeller, il eſt abſolument neceſſaire que l'experience rectifie les preceptes de l'eſcole, & la Cour leur vſage. Les circonſtances qui ont accouſtumé d'accompagner les grandes affaires, ne permettant pas qu'on en puiſſe iuger ſimplement ſelon les regles de l'Art. Les lettres perfectionnent la nature, & l'experience les lettres : les premiers ſont l'eſcolier, & la derniere le maiſtre.

Et d'autant que les affaires de grand poids regardent directement les grands & les petits par reflexion ſeulement, il me ſemble qu'il n'y a point de perſonnes qui ſoient ſi obligez d'eſtre ſçauans que les Roys, teſmoin la felicité du glorieux

ſuccez

succez de nos armes & de nosconseils, qui procede en partie de cette belle lumiere des lettres, dont nos Princes du sang, nos principaux Ministres, & nos Generaux sont esclairez.

Sur ce sujet, la Reyne nous fait voir presentement en l'education du Roy, vn trait de prudence extraordinaire, ayant contre l'vsage ancien, éloigné de sa Majesté tous les jeunes gens, afin que le gouuernement & la sage erudition des personnes eminentes & auisées, ausquels l'intendance de son esprit a esté commise, estant dégagée de cét empéchement, fust plus libre en la directiõ de ses mœurs. Le bien & le mal ne s'insinuë en l'homme que par l'œil & par l'oreille.

Ces deux portes-là estant bien gardées en la conduitte du Prince, & ne se passant rien de puerile deuant luy, qui ne luy puisse seruir d'vne bonne instruction, on verra peu à peu son jugement se former auant sa saison, & que sa prudence comme sa majorité deuancera celles de ses subjets. L'experience nous a souuent appris que c'est vne dangereuse Politique de ne pas donner aux jeunes Princes toutes les connoissances qu'ils sont capables de receuoir; tost ou tard leur esprit sort de tutelle comme le corps : s'ils reconnoissent alors qu'on ait aydé sincerement toutes les notions qu'ils doiuent auoir, leur

reſſentiment ſe tourne en gratitude ; & en indignation, s'ils découurent qu'on ait eu la deſſein de les offuſquer.

En effet, les armes & les lettres ſont tellement vnies enſemble, que la Deeſſe des vnes eſt de la Deeſſe des autres. Auſſi n'auons-nous jamais eu de grand conquerant qui n'ait eſté ſçauant, teſmoin Cyrus, Alexandre, Ceſar, Charlemagne, d'autant qu'il faut de neceſſité que les actions de l'entendement qui ſe font par connoiſſance, precedent les actions du cœur, qui ne conſiſtent qu'en execution, outre que la clemence aux vaincus, vn joug plus doux que le leur, & de meilleures loix, toutes leſquelles choſes deſpendent de la ſcience, ont accouſtumé d'eſtre les plus victorieuſes armes d'vn conquerant.

Le progrez d'vn homme ignorant & brutal, quelque vaillant qu'il ſoit, ne va pas loin, teſmoin les boucheries de Sylla & de Marius, qui n'ont eu que Rome pour leur theatre, ou s'il va loin, ce n'eſt que comme vn tourbillon qui eſt emporté d'vne impulſion eſtourdie & irreguliere, qui ſe diſſipe en roulant, & qui ne laiſſe en ſe diſſipant aucune marque de luy, qu'vne puanteur de ſouphre & ſalpeſtre, & d'auoir deſerté les lieux où il a paſſé, teſmoin l'irruption des Goths ſur l'Italie. Non ſeulement tous les grands

conque

conquerans ont eſté ſçauans : mais on peut remarquer de temps en temps, que les ſiecles les plus lettrez ont eſté les plus belliqueux ; teſmoin encore noſtre France, qui ne fut jamais ny plus ſçauante, ny plus victorieuſe qu'elle eſt. Seroit-ce point que comme la vigueur du corps & de l'ame ſont preſque tousjours d'vn meſme âge, qu'auſſi dans le corps polytique, la gloire des armes & des lettres fuſſent tousjours d'vne meſme ſaiſon.

Quelque excellence neantmoins qu'ayent les lettres, elles n'enſeignent point elles-meſmes le vray vſage de leur employ. On peut dire d'elles en general ; que c'eſt vn outil pour toute ſorte de beſongne, & que la prudence de s'en ſeruir eſt vne ſcience particuliere qui eſt au deſſus d'elles, qui ne s'acquiert que par vne longue & judicieuſe experience en leur application. C'eſt pourquoy nous voyons beaucoup d'hommes de lettres tres-ignorans aux actions de la vie ciuille, pour ne ſçauoir pas ſe ſeruir de leur talent ; car encore que la lecture de l'hiſtoire puiſſe rendre l'homme preuoyant, celle des Poëtes agreable, la Mathematique ingenieux, la Rhetorique eloquent, la Dialectique ſubtil, la Phyſique ſpeculatif, la Politique ſociable : neantmoins toutes ces facultez demeurent ſtupides ou inutiles, ſi elles ne

ſont

ſont miſes en œuure auec jugement, leur application legitime deſpend pluſtoſt d'vne puiſſance & d'vne œconomie originelle qui eſt née auec nous, que de leur lumiere propre.

CHAPITRE XII.

De la Morale Chreſtienne, qui conſiſte en la Charité ſeule.

LE ſeul eſtude, qui me ſemble auoir ſa force, ſon merite & ſon vſage en ſoy-meſme, eſt celuy de la Morale Chreſtienne, qui ne conſiſte qu'en l'exercice de la Charité, laquelle comprend en ſoy l'amour de Dieu & du prochain. Mon enfant, ſi ta volonté ſe propoſe de ne faire jamais rien qui ſoit contraire à l'vn & à l'autre de ces deux points, ſans beaucoup d'art ta vertu ſera complette. La morale des anciens Philoſophes eſtoit preſque toute en parole, & ſi contentieuſe, qu'ils n'ont jamais pû conuenir entr'eux du ſouuerain bien, qui eſt l'objet de la volonté. Ils ont diuiſé & ſubdiuiſé la vertu en tant de parties, que ſa beauté n'eſt plus reconnoiſſable par le nombre des bleſſures qui luy ont eſté faites. Oſtons-nous de l'eſprit cette multiplicité de vertus,

il

il n'y en a qu'vne ſeule, qui eſt la charité, c'eſt à dire, l'amour de Dieu & du prochain: toutes les autres ont leur emanation de cette ſource.

Cecy eſt aſſez conſiderable, que la Morale ancienne ait conceu la vertu ſous vn nom ſingulier, & qu'elle n'ait pû trouuer vn mot aſſez propre pour exprimer toute ſon eſtenduë. A ce deffaut, elle a eſté contrainte de la diuiſer en quatre chefs principaux, & de faire encor de ces quatre chefs vne autre diuiſion ſubalterne, qui nous a produit vn exain de vertus au lieu d'vne; Cela, peut-eſtre, a eſté cauſe qu'ayant manquez de notion qui reünit l'eſſence de tout ce qui s'appele vertu ſous vne ſeule idée, le mouuement des ſiecles anciens a eſté moin rapide en ſon amour, d'autant qu'ils ne l'ont iamais regardée qu'en détail, & par vn rayon qui eſtoit ſimplement refléchy de quelque bonne action.

Par exemple, ſi vn homme eſtoit patient & intrepid, ils appelloient cela fortitude; ſi ſes mœurs eſtoient bien reglées, temperance; s'il eſtoit equitable, juſtice; & ſi la conduite de ſa vie eſtoit judicieuſe, ils appelloient cela prudence.

La vertu en effet eſt toute autre choſe, ſon nom eſt ſingulier, d'autant que ſon eſſence veritable procedant d'vn eſtre ſimple & ſingulier; ſe reſſent de l'vnité de ſon

principe,

principe. A parler proprement, il n'y a point de vertu qu'en Dieu, celle de l'homme n'eſt qu'vne ſource qui ſe dériue de la ſienne. Toute l'action de Dieu, entant que nous la pouuons conceuoir, n'eſt qu'amour enuers ſes creatures, l'homme eſtant fait à ſon image, ne peut maintenir cette diuine reſſemblance, que ſon action auſſi n'ait la meſme fin.

Ainſi, mes enfans, il n'y a point d'autre vertu que celle qui nous forme ſur ce diuin exemplaire, & qui nous vnit auec luy par vn commun lien de dilection, qui eſt la Charité : ſans elle ce que nous appellons communément vertu, n'en eſt que l'idole & le ſimulachre. La Morale ancienne n'a pû luy trouuer de nom propre comme la Chreſtienne, pour n'auoir pas reconnu le vray lieu de ſon emanation.

Hors ce reſpect, l'amour du prochain n'eſt qu'vne ſimple bien-veillance, ou pluſtoſt vne impuiſſance de noſtre ame, de voir ſouffrir noſtre ſemblable ſans y compatir : cette compaſſion, comme ie l'ay cy-deuant remarqué, n'eſt qu'vne œuure morte, ſi l'amour de Dieu ne luy donne vie. La fortitude, qui conſiſte à ne rien craindre, & à ſouffrir auec patience la douleur & tous les faſcheux euenemens de la vie, eſt vne faculté dont la pratique eſt ſauuage, & contraire en quelque ſorte à

anciens. Ils ont eu quelque ombre de la Charité Chreſtienne comme nous la conceuons, en reduiſant la vertu ſous le deuoir de l'amour de la patrie & de la Religion. Pour ce qui eſt de la Religion, quoy qu'il y euſt erreur en leur objet, leur intention eſtoit bonne, & conforme à la noſtre. Pour ce qui eſt de leur amour vers la patrie, quoy qu'il n'euſt ſon reſpect qu'à leurs Concitoyens, il portoit neantmoins quelque empreinte de noſtre charité, & il n'eſtoit defectueux qu'en ſa petite eſtenduë.

Mes enfans, les dix Commandemens de la Loy ſe reduiſent tous ſous celuy d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes, & ſon prochain comme ſoy-meſme. Ie vous dis encor vne fois, que la pratique de ce Commandement s'appelle Charité, qui eſt vne vertu qui comprend ſeule toute la Morale Chreſtienne, & qui ſurpaſſe de bien loin celle de l'eſchole. Premierement il n'y a jamais eu ny Philoſophie, ny Secte, ny Religion, ny Loy qui ait eu plus d'égard au bien general, & qui en ait eu moins au ſien particulier que la Charité Chreſtienne. Ce qui nous fait voir que Dieu par le moyen de cette vertu, veut imprimer en l'homme, comme il a fait en toute la nature, vn plus violent appetit de conſeruer ſa maſſe totale, qu'vne partie de ſa maſſe: & nous

indiquer que cette Loy de nature à laquelle toutes choſes creées obeïſſent, & la Loy du Chriſtianiſme que conſpire ſeule en ce deſir, nous ont eſté données d'vne meſme main, quand elle nous ordonne d'aimer nos ennemis, & de faire du bien à ceux qui nous perſecutent : d'autant que ceux qui nous haiſſent & qui nous perſecutent ſont plusieurs en nombre, & que nous ſommes ſeuls à ſouffrir leur haine & leur imperfection. Elle veut que noſtre intereſt particulier ceſſe pour aller au ſecours de la plus grande maſſe humaine, qui eſt celle de ceux qui nous perſecutent, & que nous prions Dieu de leur pardonner.

Si l'on ſe donnoit la patience d'examiner la doctrine Chreſtienne en ſa ſource, quoyque ſon autheur ne nous ſoit connu que par la foy, ſa diuinité ſe découuriroit humainement à nous, tant il y a de conformité de ſes principes auec la nature. Il n'y a rien qui ſoit plus ſelon la nature, que de reconnoiſtre vn premier principe ; le reconnoiſſant, de l'adorer ; de s'vnir à luy par amour, puiſque nous en deſpendons ; de n'admettre point d'autre diuinité que la ſienne ; de n'abuſer point de la majeſté de ſon nom, & de luy donner vne portion du temps qu'il a fait, pour nous repoſer comme luy, & contempler auec luy la merueille de ſes ouurages.

Pour

Pour ce qui eſt de ce qui nous regarde: ſelon la nature, il faut que l'homme ſoit la meſure de l'homme. Si tu veux que ton fils t'honore, honore ton pere. Si tu as peur qu'on te tuë, qu'on rompe l'vnion de ton mariage, qu'on porte faux teſmoignage contre toy, qu'on te dérobe, ou qu'on forme le deſſein de te faire la moindre iniure, la nature te condamne, & ta conſcience en prononce l'arreſt, ſi ton cœur & tes mains ne gardent pour autruy la meſme innocence que tu la veux pour toy. Dent pour dent, œil pour œil, c'eſt vne loy brutale & de rigueur.

Si quelqu'vn deuient feroce, le dois-je deuenir? Il eſt bien plus humain de luy eſtre indulgent; en m'oſtant vn œil, il agit contre nature, & moy ſelon elle en les luy laiſſant tous deux. Dieu veritablement a fait voir vne action de bonté qui eſt au deſſus de la nature, de s'eſtre fait homme: mais s'eſtant incarné, il la fait ſelon nature, de ſe déuoüer pour le ſalut de tout le genre humain. Naturellement la partie doit conſentir à ſon aneantiſſement pour la conſeruation de ſon tout.

Mes tres-chers enfans, ie ſuis d'aduis que vous ne recherchiez point en vos eſtudes nulle autre Morale que la pratique de cette vertu. L'Eſcriture l'appelle le lien de perfection, parce que ſans elle

les autres ſont defectueuſes ; Par ſon entremiſe ſeule (pourueu qu'elle ſoit le terme fixe à l'entour duquel ſe tournent vos penſées, vos paroles, & vos œuures, & que vous ayez vne conſtante & immuable reſolution, de ne regarder nulle autre fin que la ſienne) inſenſiblement & ſans autre eſtude vous vous trouuerez en la poſſeſſion de toutes les vertus. Vous donnerez en ce faiſant vne forme à voſtre ame, qui repreſentera pluſtoſt le progrez de nature que de l'art : les ouurages de l'art s'acheuent vne partie apres l'autre.

Vn lapidaire ne taille point d'vn ſeul coup de marteau toutes les faces d'vn diamant : en trauaillant à la premiere les autres demeurent brutes : mais quand la nature jette au moule quelqu'vne de ſes productions, comme vne plante ou vne fleur, il ſe fait en meſme inſtant vn progrez en toutes leurs parties. En vous eſtudiant d'acquerir les vertus par habitude, & ſucceſſiuement l'vne apres l'autre, vous trouuerez qu'en trauaillant à la fortitude, voſtre auancement ſera mediocre vers la prudence. L'exercice en l'habitude d'vne vertu eſt cauſe que l'ame chomme en l'exercice de l'autre ; là où quand nous auons vne fois reſolu de ne rien faire qui ſoit contraire à l'amour de Dieu, ny à l'amour du prochain, par le moyen de cette indiſpoſition, quelque vertu

que

que ce ſoit que cette fin nous ordonne de pratiquer, noſtre eſprit ſe preſentera de luy-meſme, pour en faire l'action comme ſi elle luy eſtoit naturelle. Mais d'autant qu'on ne peut arriuer à cette perfection qu'auec peine, voyons maintenant quels ſont les vices qui la peuuent empeſcher.

CHAPITRE XIII.

Des vices qui naiſſent de l'amour propre, qui eſt contraire à l'amour de Dieu & du prochain. Et premierement de l'orgueil.

COmme l'amour de Dieu & celuy du prochain eſt le fondement de toutes les vertus ; noſtre amour propre eſt la ſource de beaucoup d'imperfections, dont l'orgueil eſt la premiere. C'a eſté le peché du premier homme & du premier des Anges ; l'vn ayant eu la preſomption de vouloir égaler la connoiſſance de Dieu, & l'autre ſa puiſſance. Si l'homme & l'Ange creez tout fraiſchement de la main de Dieu, n'ont pas eu la force de reſiſter au ver interieur de l'amour propre, comme t'en pourras-tu deffendre, toy qui n'es qu'vn excremẽt

de la boue d'Adam, qui eſt touſiours obſedé par le meſme Ange, de qui l'amour propre fut le conſeiller de ſa rebellion. Cét exemple te deuroit humilier, mon enfant, & neantmoins c'eſt de ce vieux leuain que procede la tumeur de ton enflure.

La felicité du premier homme, & l'excellence du premier des Anges auant leur peché, nous teſmoignent que l'orgueil eſt vne plante ſuperbe, qui ne s'éleue que dans la meilleure terre. Si tu es bien fortuné, & que tu ayes quelque eſtime parmy les hommes, prens d'autant plus garde à toy, & ne permets pas que ce qu'il y a de bon, pouſſe auec ſoy cette mauuaiſe herbe, qui eſt capable de le ſuffoquer.

Le Sage conſidere l'homme neceſſiteux qui eſt arrogant, comme vne choſe contre nature: on peut dire la meſme choſe de l'homme ſot & ſans merite, attendu que la gloire vient de confiance, & qu'il n'y a rien de ſi ombrageux, ny de ſi deffiant de ſoy-meſme qu'vn ignorant: neantmoins l'ignotant ne laiſſe pas quelquesfois d'eſtre orgueilleux, & le pauure arrogant. Pour l'ignorant, ſeroit-ce point que l'homme eſtant naturellement progreſſif, le ſot euſt le meſme deſir de ſe pouſſer en auant comme le ſage, & que voyant ſa ſuffiſance eſtre courte, il la voulu eſtendre par ſon opinion.

Pour

Pour ce qui eſt de l'homme neceſſiteux qui eſt arrogant en ſa pauureté, il faut qu'il ſente encore en ſon ame quelque vigueur, & quelque reſource qui le ſouſleue & qui le ſouſtient malgré la peſanteur de ſon fardeau, ſans cét appuy interieur l'orgueil de tout homme infortuné ſeroit petit. A vray dire, l'audace ſans merite & ſans felicité, n'eſt qu'vn embrion qui n'arriue iamais à terme, & quand il y vient il languit comme vn enfant, qui n'a ny mere, ny mammelle pour le nourrir.

Tout imparfait qu'eſt cét appetit en l'homme de s'eſleuer au deſſus de ce qu'il eſt, ie ne voy rien qui me faſſe conceuoir ſi diſtinctement la coherence que nous auons auec le Createur de l'vniuers, que les vains efforts qui ſe deſcouurent en toutes les choſes creées, de ſe pouſſer tout autant qu'elles peuuent vers la perfection de leur principe; & quoy qu'il y ait vn certain terme qui limite leur plus grande eſtenduë, quand elles y ſont arriuées, le deſſein de s'exalter ſe change en celuy de ſe maintenir: & voyant que cela ne ſe peut que pour vn peu de temps, ils laiſſent en leur ſemence ou en leur bouture le germe de l'eternité qu'ils ont euë de Dieu.

Ie reuiens à l'orgueil, qui eſt d'autant plus dangereux, qu'il attaque la partie de l'homme la plus noble. L'auarice eſt toute

terreſtre : l'amour a ſon ſiege au foye : la colere & la haine l'ont aux humeurs billeuſes: mais la preſomption ſe loge en la partie du cerueau qu'elle trouue le plus vuide, qui eſt l'imagination, qu'elle infecteroit neantmoins tres-peu, ſi on ſe donnoit la patience de conſiderer la matiere dont eſt composé ce fantoſme. Car en effet, dequoy ſe peut enorgueillir l'homme ? Sera-ce de ſa naiſſance ? Malgré la Majeſté, l'Alteſſe, & la Nobleſſe de ſon ſang, touſiours eſt-ce le fils d'vn homme, & peut-eſtre d'vn homme tres-imparfait. Sera-ce pour ſa beauté ? C'eſt vn effet de l'harmonie des qualitez de ſa premiere conformation, dont la conſonance a fait le bel aſſemblage des parties deſquelles il eſt composé, où il n'a rien contribué du ſien qu'vne matiere informe.

Ce ne peut eſtre pour ſa richeſſe, à laquelle s'il manque la moindre choſe, & que ſon deſir ne ſoit point entierement remply, il eſt pauure dés-là. Et moins encore pour ſes charges. Les dignitez confondent pluſtoſt le merite & le demerite des perſonnes, qu'elles n'en font la diſtinction. Et ainſi c'eſt vne eſpece d'ignominie à l'homme d'honneur d'eſtre mis en la balance auec le meſchant. Pourroit-ce eſtre pour ſa ſcience ? La ſcience veritablement, qui rempli le cerueau d'vne

confuſion

confuſion d'images differentes qu'elle y entaſſe les vnes ſur les autres, ſans les auoir digerées, luy peut bien cauſer de l'enfleure: mais celle qui examine tout, & qui n'admet rien pour vray, qu'elle ne l'ait conſideré par toutes ſes faces, c'eſt celle-là qui eſt humble, & laquelle en nous faiſant voir que nous ſommes entr'ouuerts par tout, nous découure l'inanité de noſtre preſomption.

Mon enfant, la vanité ſe forme bien ſouuent de l'eſcume d'vn jeune ſang; modere de bonne heure les vapeurs du tien. Vn fruit qui ſe creue auant que de meurir, ne s'aſſaiſonne jamais bien. L'experience nous apprend auſſi que les arbres qui ſont entez entre deux terres, portent de meilleur & plus beau fruit que ceux qui le ſont à teſte de ſauuageon, leurs branches ne s'eſleuent au dehors que ſelon l'enfonceure de leurs racines au dedans, qui eſt vne inſtruction que la nature nous fait, que nos vertus ne peuuent tirer leur excellence que de la profondeur de noſtre aneantiſſement.

La plante de tes pieds qui touche à la terre, eſt la ſeule partie de ton corps qui le porte & qui le ſouſtient. Ton ame peut encore moins ſe tenir droite, & produire aucune bonne action, ſi ton humilité ne luy ſert de fondement. L'humilité que ie deſire de toy n'eſt point de baiſer

meſme, cette vaine complaiſance eſt la matrice de ton orgueil. Que s'il le quitte auſſi pour faire vne reflexion illegitime vers autruy, ton affection alors qui eſt ſenſuelle, ne merite plus dés-là le nom d'amour. Enfin, on peut dire de cette paſſion qu'elle ſe donne à ſoy-meſme ſon nom, ſelon ſes reſpects differents, ou ſelon la predominance des deux parties dont nous ſommes compoſez. Si l'ame eſt emportée par le corps, c'eſt incontinence; ſi elle en eſt la maiſtreſſe, c'eſt amour.

Cette merueille eſt aſſez eſtrange, que l'ancienne Theologie, qui eſt la fable, & la doctrine de l'Euangile, ayent pû ſi bien conuenir des choſes qu'on attribuë à l'amour, que quelque contrarieté qu'il y ait entre le ſenſuel & le diuin, il ſemble que pour attirer a nous l'amour diuin, il faille auoir toutes les meſmes qualitez qu'on donne à l'amour ſenſuel.

La fable nous figure l'amour ſenſuel enfant, nud, aueugle, les aiſles au dos, vn arc dans vne main, & vn flambeau dans l'autre. Enfant, parce que cette paſſion ne conuient bien qu'aux jeunes gens, & que l'enfance eſt vn indice du defaut de jugement. Nud, parce qu'elle met en chemiſe ceux qui s'y addonnent, & qu'elle n'apporte jamais aucun bien. Aueugle, parce qu'elle creue l'oeil de

de la conduitte, & qu'il eſt impoſſible de reconnoiſtre l'imperfection de la choſe aymée. Les aiſles au dos, parce qu'elle eſt inconſtante & fugitiue. Vn arc dans vne main, & vn flambeau dans l'autre, pour nous teſmoigner que l'incontinence n'eſt que guerre & embraſement.

Toutes ces meſmes conditions ſont neceſſaires pour auoir l'amour diuin. La bouche du Sauueur nous dit, que pour aller à luy il faut eſtre faits comme des enfans, ſon exemple nous apprend auſſi qu'il faut eſtre nuds juſques à l'abnegation de noſtre volonté propre, & ſa doctrine nous enſeigne que nous deuons captiuer aueuglement noſtre eſprit ſous l'obeïſſance de la foy, qu'il faut que les aiſles de l'eſperance nous ſouſtiennent, & que le feu de la charité de s'éteigne iamais en nous.

Mon enfant, la fable a voulu que l'amour fuſt aueugle. Pour te faire connoiſtre que les armes ne te choiſiront iamais dans la preſſe pour te bleſſer, ſi tu ne t'approches d'elles à bout touchant. Tiens-t'en vn peu loin, & te ſers du flambeau de cét aueugle, pour voir ſon inconſideration en ſon enfance; ſa vergogne en ſa nudité; & les beveuës qu'il fait en ſon aueuglement. Quoy que le temps preſent en fourniſſe aſſez d'exemples, pour eſpargner l'honneur des viuans, arreſtons

reſtons nous au plus ancien de tous, qui eſt celuy de Paris

Conſidere ce Iuge des trois Deeſſes, qui pour vne fleur desja cueillie, renonce à l'abondance de toutes choſes, & à la gloire des armes & des ſciences, dont il pouuoit faire le choix, encore ne luy offroit-on point vne maiſtreſſe vierge, pour nous monſtrer que la virginité ne doit pas eſtre la proye d'vn ſale deſir. Regarde que pour faire ce rapt funeſte, il luy fallut violer le droit le plus ſacré qui fuſt parmy les anciens; qui eſtoit celuy de l'hoſpitalité; & que durant vn ſiege de dix ans, dont il fut la cauſe, il ne parut jamais pour la deffence de ſon païs, ny dans le conſeil, ny les armes ſur le dos qu'vne ſeule fois, qu'il fut vaincu: Iuge par là, que là où predomine cette paſſion, la foy ceſſe, & la force & la prudence perdent leur action, comme ſi elles eſtoient liées par quelque ſecret enchantement.

Il faut eſtre plus aueugle encore que ne l'eſt cette fauſſe diuinité, d'appeller bonne fortune, comme nous faiſons, l'accompliſſement d'vn deſir qui eſt ſale en ſon deſſein, deſloyal en ſes approches, penible en ſa pourſuitte, perilleux en ſon execution, & dont la fin eſt ſouuent accompagnée de ruine, de dégouſt & de honte. Cette paſſion a d'autant plus beſoin

soin de conseil qu'elle a son foüyer & son siege dans le sang, & qu'elle commence de s'allumer en la saison où il est le plus boüillant. Aussi est-ce la matiere la plus ordinaire de nos Theatres, qui ont leur establissement de nos polices, autant pour l'instruction des spectateurs, que pour leur diuertissement.

Mon enfant, mon intention n'est pas de te donner icy de l'auersion pour les Dames, ny que tu les éuites comme vn écueil viuant qui te menace d'vn naufrage infaillible; le conseil en seroit trop sauuage: au lieu de t'en destourner (l'ame estant capable d'aymer, auant que le corps le soit de desbauche) ie serois plustost d'aduis que tu donnasses de bonne heure ton affection à quelque belle personne, qui fust sage, auisée, & plus meure que toy, & que tu te proposasses de faire tout ce qui te seroit possible pour acquerir son estime. Pour la meriter il faut auoir bonne grace, estre discret, adroit, sçauant, vaillant & sociable. Penses tu que le desir de se rendre agreable à vne belle & sage maistresse, ne fust pas vn conseiller tres fidelle de l'acquisition de toutes ces bonnes qualitez? Tandis que pour luy plaire tu t'exerceras en toutes ces choses, insensiblement la saison de ta desbauche se passera, & la personne que tu auras seruie te considerant alors comme

me

me l'œuure de ſes mains, t'aymera comme ſon œuurage. Tu connoiſtras en ce temps là que l'vnion de deux belles ames enſemble, qui ſe fait par la vertu, ſans que le corps y ait de part, a quelque choſe de bien plus doux que ſi elle eſtoit plus materielle. Les graces de l'amour ne conſeruent iamais bien leur naïfueté naturelle, que par les deux premiers de nos ſens, que ſont la veuë & l'ouye; le dernier que ie n'oſerois nommer, en corrompt le fruit, ſi la loy qui le permet n'en conſerue la pureté.

Ce n'eſt pas que ie veüille que tu ſerues la maiſtreſſe dont ie te parle pour l'eſpouſer, tes meſures ſeroient trop proches pour vn deſſein qui doit eſtre plus eſloigné: mais il eſt tres-certain que qui pourroit donner ſa premiere affection, eſtant encor bien jeune, à quelque ſage conſeillere, laquelle ſe ſentant obligée des premices de noſtre cœur, nous fiſt connoiſtre que tous nos ſoins enuers elle ne ſont qu'œuures mortes, & que nous ne pouuons auoir part en ſon eſtime ſans le meriter par noſtre vertu. Ie t'auouë, mon fils, ſi l'imperfection de la matiere peut ſouffrir en nous quelque amendement, qu'vn tel conſeil nous ſeroit plus vtile que tout autre pour deuenir gens d'honneur.

Ie ne te parle point de cét appetit brutal, dont l'impetuoſité n'eſt que dans la

le

lie du ſang, il ne merite, ny directement, ny indirectement le nom d'amour. Pour auoir en horreur cette ordure, conſidere ſimplement l'impureté des lieux de cette infame proſtitution; quel en eſt le courtage, quelle eſt la nature des maux qui s'y contractent, quelle eſt leur puanteur, quels en ſont les ſymptomes, combien la cure en eſt difficile, & combien eſt opiniaſtre leur contagion; & ie m'aſſeure qu'ayant en ton ame vne bien viue impreſſion de cét enfer viſible, il ne te faudra point d'autres preceptes pour t'en garantir.

CHAPITRE XV.

De la haine.

LA haine eſt vn mauuais rejetton, qui procede de l'amour propre: car encore que les gens de bien ayent vne auerſion naturelle contre les meſchans, elle eſt beaucoup plus violente contre vne perſonne qui fait vne bleſſure à l'amour que nous auons pour nous, que contre vn ennemy public. Elle s'excite en nous, ou pour le mal qu'on nous veut, ou pour celuy qu'on nous fait. Si l'émotion que cauſe le meſchant ſe terminoit ſimplement au ſoin de ſe garder de luy comme

comme vn animal nuiſible, ſans en teſmoigner nul autre reſſentiment, il ne ſe formeroit point de pus en la playe qui nous eſt faite, qui eſt de la nature de ces bleſſures dont le contre-coup eſt plus dangereux que le coup meſme. En effet, la haine n'eſt rien autre choſe qu'vne vaine vapeur maligne, qui fait ſans intermiſſion ſon tour & ſon retour du cœur à l'imagination, & de l'imagination au cœur, & qui nous inquiete iour & nuit, tandis que celuy qui en eſt la cauſe eſt en repos. Cela eſtant, il faut faire mourir, ſi l'on peut, ce ver interieur de noſtre ame, & ne donner point à noſtre ennemy la joye de l'y faire naiſtre, & moins encore la ſatisfaction de voir qu'il nous ronge.

Nous ne pouuons auoir que trois ſortes d'ennemis, ils ſont ou plus puiſſans que nous, ou nos égaux, ou nos inferieurs. Si c'eſt vn plus grand que toy qui te hayſſe, & que tu meſpriſes ſa haine, ſon meſpris eſtant en quelque ſorte l'ancantiſſement de ſon action, tu le mets au deſſous de toy. Si c'eſt ton eſgal, il faut que ta prudence te ſerue en cette occaſion. Où les forces ſont eſgales, l'auantage demeure preſque touſiours au plus vigilant & au plus adroit. Tien-toy ſur tes gardes, & deſtourne auec dexterité les choſes qui peuuent exciter ta haine & la

ſienne: Que s'il eſt ton inferieur, iers-toy de ta force pour le deſarmer, c'eſt à dire, pour luy oſter tous les moyens de te nuire. Arrache ſimplement les dents du ſerpent, & & le laiſſe-là.

Mon enfant, quand on te donne quelque ſujet de haine, ie voudrois bien que ton reſſentiment ſe terminaſt par vne horreur de l'iniuſtice qui t'eſt faite, ſans qu'elle s'eſtendit iuſques à la perſonne d'où elle vient. Il eſt plus digne de cómmiſeration que toy; il rompt les liens de la nature, de la Religion, & de la Loy, qui veulent tous que l'homme ſoit humain à l'homme; ne les romps pas comme luy en le hayſſant, autrement tu adjouſteras au mal actif de l'iniure qui t'eſt faite, le mal paſſif de ta haine, qui ſera mal ſur mal. Vn chien ſe contente de mordre la pierre qu'on luy ruë, ſans ſe jetter ſur la main d'où elle part, ne permets pas qu'il ſoit plus humain que toy.

La meſure de la haine eſt ſemblable à la picqueure du ſcorpion, pour la guerir il la faut écraſer comme luy ſur la meſme playe qu'il a faite. Enfin, ne porte point cét ennemy dans ton ſein, oublie l'iniuſtice qui t'eſt faite, ou la meſpriſe, ou ſi elle a beſoin de quelque remede plus violent, haſte toy d'executer ce que ton honneur te conſeillera pour ta ſatisfaction, afin que tu déloges

de

de ton cœur le plus promptement que tu pourras vn ſi faſcheux hoſte.

Le ſeul cas où il ſemble qu'il ſoit permis de haïr, eſt quand il y a quelqu'homme déloyal & meſchant qui te hayt, & que tu as des preuues certaines de ſa haine & de ſa malice : il eſt tres-difficile alors de ſeparer le pecheur d'auec ſon peché, & que tu ne les hayſſes tous deux.

CHAPITRE XVI.

De la Colere.

IL ſe loge encore au dedans du cœur de l'homme vn autre ennemy, qui n'a point tant de durée que la haine, & neantmoins qui eſt bien plus dangereux qu'elle, à cauſe de ſa violence, qui eſt la colere. Mes enfans, c'eſt mon vice, ce ſera le voſtre, c'eſt le vice de tout âge, de tout ſexe, & de toutes conditions, ſans en excepter aucune. Il n'y a de la difference entre nous que du plus au moins ſeulement : toutes les autres imperfections de l'ame ont vn certain objet particulier, hors lequel ceſſe la malice de leur action.

L'auarice a la richeſſe pour ſon leuain ; la haine, l'iniure receuë ; l'enuie, l'intolerance du bon-heur d'autruy ; la gueule

gueule, la ſatisfaction du ventre & du palais ; ſans cét amorce le venin de tous ces vices auroit auſſi peu de force que celuy d'vn ſerpent qui eſt engourdy. Il n'en eſt pas ainſi de la colere, tout ſert de matiere à ſon embraſement, iuſques aux moindres choſes. Vn verre caſsé, vn faux rapport, vn regard indifferent, le ſoupçon d'vn meſpris, vn quinze ſur huit, qui ne ſont que bagatelles, exciteront autant ou plus de tumulte en la ceruelle d'vn bilieux, que toutes les plus grandes tempeſtes de la vie humaine.

Ie ne puis comprendre d'où procede vne vehemence ſi inconſiderée que celle de la colere, ſi ce n'eſt que le ſujet qui la cauſe faſſe vn battement repercuſſif de la memoire à l'imagination, & de l'imagination à la memoire, ſans penetrer jamais iuſques en la partie raiſonnable de l'ame, & que de cette colliſion s'allume noſtre embraſement ; car ſi vne fois la futtilité de la choſe qui nous tranſporte hors de nous-meſmes, pouuoit ſubir l'examen de la raiſon, le nom de Dieu qui eſt le ſpectateur de nos folies, ne ſeroit point blaſphemé ; nos cheueux, au moins les miens, nous reſteroient tous à la teſte : il ne s'exciteroit point de la palpitation du cœur, d'eſtouffement au poulmon, d'inflammation aux

yeux,

yeux, d'eſcume à la bouche, de begayement à la langue, ny vn mouuement frenetique & conuulſif en toutes les parties du corps & de l'ame. Toutes ces choſes ſont autant de ſymptomes de la colere, & autant d'ennemis qui me font encore preſentement la guerre, de la victoire deſquels, pourueu que vous y euſſiez part, mes chers enfans, ie vous proteſte que i'aurois plus de joye de nous en voir à tous eriger vn trophée dans nos ames, que de toute autre conqueſte que nous pourrions faire.

A vray dire, mes amis, pour ce qui eſt de moy il n'y a plus d'eſperance d'amandement: mes defauts eſtant de meſme âge que ie ſuis, & ne faiſant eux & moy qu'vne meſme ſubſtance, il eſt impoſſible meshuy de les oſter qu'auec le ſuppoſt qui les ſouſtient. Ainſi ie ne puis eſtre auec vous de ce combat, ny le fauoriſer que comme ceux qui ſonnent la charge ſans s'y meſler. Cét ennemy neantmoins n'eſt point inuincible, pourueu qu'on le combatte à la frontiere, & qu'on reſiſte d'abord à ſon impulſion tumultueuſe auant qu'elle nous ſaiſiſſe: on reconnoiſt alors qu'elle eſt de la nature des ſpectres, dont le premier aſpect eſt terrible; & qu'en effet il n'a non plus qu'eux ny de corps, ny de nerfs, quand on a le cœur de l'attendre.

Pour marque de ſon infirmité, les fem

mes

mes, les enfans, les vieilles gens, les malades, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont les plus exposées à cette paſſion. L'homme de cœur n'en eſt ſurmonté que par ſa nonchalance, encore faut-il pour le vaincre qu'elle le ſurprenne touſiours par là où il eſt le plus foible. L'auare par la perte, ou le gain ceſſant, l'ambitieux par vn rebut, l'homme vain par vn meſpris, le voluptueux par la priuation de ſon plaiſir, & ainſi des autres.

On a ce me ſemble, tres-bien exprimé la nature de la colere, en l'appellant impuiſſance d'ame; car d'où auroient pû proceder les coups de foüets donnez à la mer, les menaces au mont Athos, le deffy contre Neptune, le déplacement des Dieux hors de leurs rangs, la ceſſation de leurs ſacrifices, leur reniement, la rupture des vtenciles, de ſes habillemens, & de ſa chair propre, que de l'extréme impuiſſance d'vne ame foible. Et d'autant qu'on rit de toutes ces folies, au lieu d'en auoir horreur, cette indulgence les entretient de telle ſorte, qu'on a veu cent fanfarons de colere, qui ſont en effet plus moderez qu'ils ne paroiſſent, leſquels ſe ſont introduits en la bien-veillance des grands, par vn moyen qui les en deuoit eſloigner.

Quoyque mon temperament ſoit plus ſanguin

ſanguin que bilieux ; le malheur du jeu, & l'impatience de ma fortune, m'ont accusé de ſi faſcheux redoublemens dans les accez de cette fievre, que ſi vous ne retranchez à la voſtre, & ſur tout, mon fils aiſné, qui eſtes le plus bouillant de tous, ces deux mammelles d'abſynthe, ie veux dire le jeu, & la meſme impatience que i'ay euë, i'ay bien peur que ſur mon exemple cette maladie ne faſſe en ma famille vne portion de mon heredité.

Il n'y a rien qui nous découure ſi bien la laideur de ce vice, que de voir l'homme en cette agitation, ſouffrir en quelque ſorte vn aneantiſſement entier de ce qu'il eſtoit auparauant par le changement qui ſe fait en ſa perſonne. Ce ne ſera pas aux marques de ſon eſprit, qu'on le reconnoiſtra, ſes premiers lineamens n'y ſont plus, la fureur les efface ; & moins encore par la forme de ſon viſage, les conuulſions qu'il endure ne luy permettant pas de conſeruer vn ſeul trait de ſa reſſemblance ordinaire.

Peut-eſtre a ce eſté par vne prudence de nature que ce vice eſtant plus prompt & plus actif que les autres, n'ait pû cacher comme eux ſa deformité ny ſa malice dans l'enfonceure de la matiere, & qu'en ſe produiſant au dehors, il nous ait fait voir en la repreſentation de ſa laideur, l'image

des autres vices ſes confreres, dont le venin eſt plus couuert, pour nous donner vne auerſion generale contre eux tous. Pleuſt à Dieu que nous pûſſions nous contempler d'vne veuë ſaine dans vn miroir, tandis qui noſtre ame boult, & que le vray portrait interieur & exterieur de noſtre tempeſte pûſt arriuer de noſtre veuë à noſtre iugement ſans en confondre les eſpeces; ce mal ſans doute n'auroit point beſoin pour ſe guerir d'vn autre medicament que de noſtre veuë propre.

Mon enfant, conſidere ie te prie en la perſonne du colere quel eſt le monſtre qui l'agite au dedans, dont tu ne vois que l'ombre & le fantoſme ſur ſon viſage. Iuge par les fumées & par la ſuye qui paroiſſent au dehors, quel eſt l'embraſement de ſon cœur, & par le mouuement conuulſif que ſouffre ſon corps, quel eſt le tyran qui s'eſt emparé de ſon ame. On t'abuſe de dire que c'eſt vne courte fureur, ſa violence fait le ſupplément de ſa durée; elle eſt de la nature des geants, qui d'enfans, ce dit la fable, deuiennent hommes du ſoir au matin.

Les autres vices s'inſinuẽt à la deſrobée, comme s'ils auoient honte qu'on les viſt, cettuy-cy fait ſon irruption du cœur comme vn tourbillon de feu, d'où il ſort pluſieurs eſtincelles, dont les vnes vont aux yeux, les autres aux jouës, à la langue, aux

levres, aux poulmon, aux jointures, ſans qu'il y ait aucune partie du corps qui ſoit regie de ſon eſprit propre. Il ſort meſme de la bouche du patient comme de celle d'vn criminel beaucoup de paroles qui ſont exprimées contre ſa volonté, par la violence de la torture où il eſt, dont il ne ſe ſouuient point du tout quand elle a ceſſez.

Que ſi toute ces choſes ne ſuffiſent pour voſtre inſtruction, apprenez au moins de l'experience que i'en ay faite, qu'il n'y a point en l'homme de vice ſi prompt en ſa naiſſance, ſi difforme en ſon action, ſi ſujet au repentir, ny dont les fruits ſoient ſi amers que de cetuy-cy. Enfin, c'eſt vne eſpece d'epylepſie, plus ſale encore que n'eſt le mal caduc, en ce qu'elle eſt actiue & paſſiue. Iugez par là, mes amis, de la beauté de ſon contraire qui eſt la manſuetude, & combien c'eſt vne choſe agreable à Dieu, aux hommes, & plus encore à ſoy-meſme, de poſſeder ſon corps & ſon ame auec toute ſorte de douceur.

CHAPITRE XVII.

De la vengeance.

LA vengeance est le fruit que se proposent la colere & la haine, que Dieu ne s'est point reseruée comme le morceau le plus friand : mais plustost pour arracher de nostre cœur ces deux sauuageons, dont le fruit est encore plus dangereux, que la tige. Qu'on oste à la haine & à la colere le plaisir de la vengeance, on les desarme toute deux. L'experience nous apprend que les blessures se gueriſſent par la poudre de sympatie : mais que l'onguent d'antipathie puisse faire le mesme effet, la nature ne le permet pas. La mesme experience nous montre que nostre sang propre qui se congele à l'ouuerture de la playe qu'on nous a faite, est vn baume plus salutaire pour la guerir, que l'effusion du sang d'autruy.

Voicy proprement quel est l'effet de la vengeance, elle gratte vn vlcere qui nous cuit, & de là s'engendre vne plus grande inflammation ; & finalement la gangrenne. Vn Capitaine piedmontois qui fut en Sauoye sous ma garde prés de six semaines, me confessa que de soixante & trois il restoit le seul de sa famille,

qui

qui n'euſt pas eſté aſſaſſiné, & que la famille ennemie de la ſienne, qui conſiſtoit en cinquante-ſix teſtes, y compris femmes, enfans, & ſeruiteurs, auoit eſté entierement eſteinte.

Tout bien conſiderez, ie ne voit point de remede qui ſoit ſi perfide en ſon intention que celuy de la vangeance, ſoit qu'on ſe propoſe de ſoulager le mal qu'on a receu, ou de chaſtier le meſchant; car on ne fait ny l'vn ny l'autre. Ie ne ferme point ma playe quand j'en fay vne plus profonde dans le corps de mon ennemy, & en me vengeant du meſchant, non ſeulement ie l'irrite plus que ie ne le corrige, mais ie le deuiens moy-meſme, en m'attribuant vn pouuoir dont l'autorité n'appartient qu'à la loy. Ie fais pis encore en luy faiſant iniure en me vangeant, ie iuſtifie celle qu'il m'a faite, & luy fournis vne nouuelle matiere d'vne contre-vangeance. L'iniure faite viole ſimplement la loy, l'iniure repouſſée la dépoüille auec inſolence de ſon authorité.

Quand on ſe venge en ſe commettant auec ſon ennemy, on le rend ſon eſgal; mais en luy pardonnant il ne l'eſt plus, il deuient noſtre inferieur, le pardon ayant en ſoy quelque choſe de royal, & le carractere de maiſtre. Le Sage en nous diſant qu'il y a de l'honneur d'oublier les

injures passées, nous apprend ce que nous deuons faire en cette occasion. Le mal passé n'est plus, laissons-en le fascheux souuenir en son abysme.

Le meschant fait son mestier en faisant du mal; si tu es bon, tu feras le tien en luy faisant du bien. Il n'y a point de trait plus penetrant que celuy du bien-fait: son coup va iusques au cœur, peut-estre touchera-t'il celuy de ton ennemy; au moins feras-tu voir en luy faisant du bien, qu'il est d'autant plus méchant que tu es bon; ce qui n'est pas vne legere vengeance. A dire vray, mes chers enfans, la, theorie de ces conseils est bien plus belle que la pratique n'en est aisée: Dieu nous preserue tous d'vne iniure qui merite vn iuste ressentiment, de peur qu'vn pas si glissant que cettuy-là ne descouure l'impuissance de nos forces en cette occasion.

CHAPITRE XVIII.

De la crainte.

LA vengeance ne nous donne iamais qu'en herbe le fruit qu'elle nous propose pour nostre satisfaction. La crainte fait encore pis, elle nous esbranle si bien, qu'en

qu'en nous ſaiſiſſant elle fait tomber la feuille, la fleur & le fruit qu'elle nous promet. Il ſemble qu'elle ne regarde que noſtre ſeureté, & neantmoins dés l'inſtant meſme qu'elle ſe forme en noſtre ame, le trouble y naiſt auec elle : on la pourroit appeller auec raiſon l'vſuriere de nos infortunes ; car au lieu de quelqu'vne qui ne fait que menacer, elle appelle à elle toutes celles que ſon apprehenſion peut conceuoir, & par ſa diligence d'aller au deuant, elle ſe fait ſouuent vn tourment reel, d'vn mal qui n'eſt qu'imaginaire. Si les meilleurs fruits meſmes ſont aſpres eſtant cueillis auant leur maturité, quel peut eſtre l'auant-gouſt d'vn mal qui n'eſt point encore en ſa ſaiſon ?

La crainte eſt vn art de prolonger ſa miſere, qui joint le paſſé auec le preſent, teſmoin le ſaiſiſſement d'vn des Lieutenans d'Alexandre, au ſeul aſpect de l'vne de ſes ſtatuës : & auec plus de pompe encore l'auenir auec le preſent, d'autant que les maux preſens ne viennent à nous qu'vn à vn, & les maux à venir ne ſe preſentent iamais qu'en gros à noſtre imagination. En ce rencontre ne permettons pas que la fortune qui nous garentira d'vne partie, & peut-eſtre de tous, nous ſoit plus indulgente que nous-meſme.

Comme cette apprehenſion de l'aue-

nir, qui n'eſt pas encore, n'eſt qu'vn faux germe de la prudence humaine, l'impreſſion qu'elle fait en nous n'eſt pas ſi prompte ny ſi inconſiderée que l'eſt celle d'vne peur preſente. Cette derniere ne conſulte point, elle lie tellement en nous toutes les fonctions du corps & de l'ame, que nous demeurons ſans action, ou s'il nous en reſte, ce n'eſt que pour nous ietter dans vn plus grand precipice que celuy que nous voulons éuiter: celle-cy eſt directement opposée à la fortitude, & d'autant plus honteuſe à vn Gentil-homme, que la vaillance doit eſtre ſa qualité la plus eſſentielle.

Mon enfant, l'épouuante d'vn peril preſent te deshonore, celle d'vn mal éloigné t'inquiere: prens cœur, ie te prie, contre l'vn & contre l'autre. S'il y a de la prudence en la deſcouuerte d'vn mal à venir, elle manque en ſon preſſentiment. Ne permets point que le coup de la fortune qui te menace te frappe de loin, de peur que tu ne ſois d'autant plus affoibly quand tu ſeras aux mains auec elle. La ſeule crainte, qui n'eſt pas ſeulement permiſe, mais qui eſt abſolument commandée, eſt la crainte du Seigneur, qui eſt le commencement de ſageſſe, Dieu te la veüille donner.

CHAPITRE XIX.

De l'Enuie.

IL y a encore vne autre plus importune hoſteſſe de l'ame, qui eſt l'enuie, que ie ne te conſeille point de receuoir en ton cœur. La haine par le iuſte reſſentiment d'vne iniure receuë, y peut entrer à main armée ; l'enuie n'y peut eſtre admiſe, ſi tu ne l'y appelles : mais quand elle y eſt vne fois, c'eſt le ſeul des vices qui ne chomme point, & qui ne ſe reconcilie iamais auec la vertu qu'apres la mort. Refuſe à cette hoſteſſe décharnée, qui ne ſe nourrit que de vipereaux, le meſme appartement que Dieu s'eſt reſeruez chez toy pour ſa demeure. C'eſt vne honteuſe fomentation à vn eſprit touché de cette maladie, que la detraction de l'honneur d'autruy. Patience, ſi en le diminuant tu en faiſois vne piece d'applique au tien ; au contraire tu perds le peu que tu en as.

L'œil malin n'attire pas ſimplement ſur luy la haine & le meſpris de celuy qu'il regarde il l'attire auſſi de tous ceux qui voyent la malignité de ſon aſpect. L'enuie eſt pluſtoſt vn hommage qu'vne morſure à la vertu d'autruy ; voicy ce qui en reüſſit. Entre deux concurrents, celuy

qui est l'enuieux quitte le premier rang de son bon gré, quand mesme la fortune le luy donneroit : & il arriue assez souuent qu'en regrettant les actiõs d'autruy on les éclaircit, & qu'elles en deuiennent plus illustres.

Ce vice, sans auoir comme les autres aucun pretexte qui luy serue d'excuse, est également cõmun aux grands comme aux petits, patce que les petits ne peuuent souffrir patiémét que la vertu des persõnes de leur condition les éloigne d'eux ; ny les grands, que les petits s'en approchent : Au lieu de s'enuier l'vn l'autre, les petits feroiét mieux de marcher sur les pas de ceux qui les deuãcét, & les grãds de cõseruer leur auantage.

Il y a peu de familles illustres qui n'ayent eu quelque personne de fortune pour leur deuancier ; ce progrez ne s'est pû faire sans auoir changé l'interualle qui estoit entre luy & les hommes de condition de son temps, sa posterité peut bien souffrir la méme chose. Ie vous prie, mes enfans, de fauoriser ceux qui s'eleueront par leur merite, ils vous donneront vn iour la main, & ceux qui vous suiuent par vostre exemple vous pousseront en auant.

CHAPITRE XX.

De la tristesse.

IL n'y a gueres de passions qui ne se forment en nous auec violence. La tristesse

eſt vne de celles qui naiſſent eu l'ame par vn libre acquieſcement de la volonté : nous y auons vne ſi grande diſpoſition, qu'outre que tous les vices en leur fin ont vne triſteſſe interieure qui leur eſt aſſociée, le moindre éuenement faſcheux l'inroduit en nous ſans aucune reſiſtance. Quelle ſoit la peine de nos vices, nous le meritons : Il eſt juſte que le mal engendre le mal, mais que les éuenemens de la vie auſquels la condition humaine eſt ſujette, & qui nous viennent de la main de Dieu nous contriſtent, c'eſt ce que nous ne deuons pas ſouffrir.

La triſteſſe eſt vne marque ſi eſſentielle du pecheur, que par celle-là ſeule l'Eſcriture nous découure le cœur de l'hypocrite, Dieu ayant voulu par vn iuſte iugement que ſon ennemy couuert, quoy qu'il veüille ſauuer les apparences, eſtant rongé du ver interieur de ſa conſcience, porte toûjours ſur ſon front l'empraincte du ſupplice que merite ſa déloyauté, qui eſt la triſteſſe.

Cette paſſion eſt en quelque ſorte l'image viſible de l'enfer, d'autant qu'elle nous oſte par la priuation du bien que nous regretons, l'vſage & le gouſt de ceux qui nous reſtent & qu'elle infecte ſi bien de ſon amertume toutes les fonctions de noſtre ame, qu'elle y eſteint noſtre amour propre & noſtre gratitude enuers Dieu.

Regarde, mon enfant, iuſques où va l'in-

duſtrie de l'homme qui s'afflige ; en faiſant vne reueuë de toutes les felicitez poſſibles : des richeſſes, des voluptez, des honneurs, il compoſe de tous ces biens-là qui luy manquent, le venin qui l'empoiſonne. Fay mieux, ie te prie, des maladies, des injures de la fortune, & d'vne infinité d'autres maux que tu ne ſouffres point, dont le nombre eſt grand au reſpect de ceux que tu as : fait-en pluſtoſt vn preſeruatif contre ce funeſte poiſon.

S'il y a quelque triſteſſe qui ſoit excuſable, ce doit eſtre celle de la perte d'vn pere, d'vn frere affectionné, d'vn ſage fils, d'vn loyal amy, d'vn bon maiſtre, ou de la mort d'vne femme fidele, qui eſt pluſtoſt vn démembrement de nous-meſmes, qu'vne ſeparation. L'oubly de leur mémoire n'eſt point en noſtre puiſſance : & quand il y ſeroit, cét oubly eſtant vne eſpece d'aneantiſſemẽt de la choſe aymée, ie ne te conſeillerois jamais vn remede ſi ſauuage. Il eſt vray qu'en ces dures occaſions, qui ont leur fondement au milieu de nos entrailles, ce ſeroit eſtre inhumain que d'eſtre inſenſible.

Que faut-il donc faire pour noſtre conſolation? Pleurer deſſus le mort, comme noſtre Sauueur ; le reſſuſciter par vn doux ſouuenir de ſa memoire ; & laiſſer auec luy noſtre douleur dans le tombeau, puiſque nous ne l'en pouuons retirer. La fable en petrifiãt

cette

cette mere infortunée apres la mort de tous ſes enfans, nous apprend que nous ſommes d'vne matiere trop molle pour ſouffrir en chair & en os vn mal de cette nature: neantmoins d'autant qu'il ſemble qu'vne extréme affliction ſoit vne murmure ſecret contre la prouidence, humilions-nous deuant elle, & reconnoiſſons qu'il n'y a point de douleur interieure dont la perſeuerance ſoit abſolument legitime, que celle du mal que nous faiſons. Cette triſteſſe ſeule tuë le peché, reſſuſcite le pecheur, & luy redonne la joye.

CHAPITRE XXI.

De la joye. Et qu'il n'y en a point hors de la vertu.

COmme il n'y a rien qui nous deſigne tant le peché que la triſteſſe, il n'y a point auſſi de contentement ſolide que celuy qui nous vient de la vertu. S'il procede de noſtre immoderation, il paſſe comme vn éclair, ou comme la lueur d'vne amorce, qui ne dure qu'vn inſtant, & qui ſe change tout auſſi toſt en vne puante vapeur. Si c'eſt de la fortune qu'il vienne, elle eſt toûjours perfide, quoy qu'elle faſſe. Si elle ne nous accorde rien, elle eſt infidelle à nos eſperances: elle l'eſt auſſi, ſi elle nous oſte ce qu'elle nous donne, & elle ne laiſſe pas de

de l'estre encore en nous le conseruant, d'autant que le sentiment du bien qu'elle nous fait s'éuapore en sa subsistance; sa durée suffit pour nous en oster le gouſt, si bien qu'on peut dire que le contentement où manque la vertu, n'ayant rien qui luy donne vie, n'est que le cadavre de la felicité.

La joye, qui ne procede point de la vertu, peche souuent en sa masse: si elle est petite, elle est imperceptible: si elle est excessiue, il y a du dãger que le cœur de l'hõme ne soit vn vaisseau trop foible & trop petit pour contenir son débordement sans se rompre.

Sçache aussi, mon enfant, que le plaisir des sens est impur & de peu de durée: celuy du gouſt, quoy qu'il ne soit que comme vn essay qui se fait en passant des viandes que reçoit l'estomach, ne laisse pas de causer des maux durables, comme des indigestions, des vertiges, & des empeschemens au cerueau, qui font des interregnes en l'ame par la cessation de son action; d'où s'ensuit quelques fois, la mort, dont le coupt est clandestin, pour ne s'apperceuoir pas de si loin qu'elle en peut estre la cause. Pour ce qui est de cette volupté, qui naist de la redondance des esprits, elle est si prompte en son actiõ, qu'elle est tout aussi-tost esteinte qu'allumée: si on la presse on la met hors d'haleine, & à la continuë elle decline en impuissance.

L'odorat est autant pour les mauuaises,

que ponr les bonnes odeurs : les dernieres ſi elles ſont vn peu fortes, enteſtent comme les autres, au lieu de conforter le cerueau. Pour ce qui eſt de l'ouïe, comme la diſſonance importune l'ame, l'harmonie la diſſout & la deplace hors de ſon lieu. La veuë, qui eſt le plus pur de nos ſens, ſe laſſe à la longue de la beauté de ſon obiet; ce qu'elle a admiré au premier aſpect, ne fait plus que luy plaire au ſecond : au troiſieſme il ne luy déplaiſt pas encore: mais à la continuë elle s'en dégouſte par l'accouſtumance de le voir. Enfin, mes enfans, le plaiſir de nos ſens, quand meſme ils ſeroient touſiours ſatisfatis, n'eſt que ſuperficiel, il ne touche que les extremitez des organes qui ſont pour leur fonction, s'il s'y incorpore il n'eſt plus ſenſible dés-là.

Pour ce qui eſt du contentement qu'apportent l'honneur, la gloire, les dignitez, la nobleſſe, l'authorité & les richeſſes; l'opinion de ceux qui ne conſiderent ces choſes que comme des biens imaginaires, ou comme des inſtrumens de noſtre vanité, eſt ce me ſemble vn peu rop ſeuere. Quoy que la vertu trouue en elle-meſme dequoy ſe contenter, la police des hommes, pour donner emulation de bien faire, a tres ſagement voulu que l'honneur, la gloire, les dignitez, la nobleſſe, fuſſent vn hommage viſible qu'on rendoit à la vertu, & que l'au-

thorité & les Richeſſes luy ſeruiſſent de moyés pour dóner plus d'eſtenduë à ſon actiõ.

Tous ces bien-là neantmoins ne doiuent faire impreſſion ſur nous que comme biens de ſuitte , qui ne ſont que du bagage de la vertu : car en effet l'honneur & l'eſtime n'eſt qu'vne vapeur paſſagere , qui ne vient à nous que de la fantaiſie d'autruy ; la nobleſſe qu'vne reconnoiſſance politique des ſeruices rendus , & l'authorité qu'vn pouuoir de maintenir les loix auec dignité que les loix meſmes nous donnent : toutes cés choſes n'eſtant que conceſſions eſtrangeres , ne peuuent eſtablir en nous vn ſolide contentement : il n'y a que la vertu ſeule dont l'action eſt toute noſtre qui le puiſſe donner.

Comme il eſt impoſſible que le corps qui eſt d'vne bonne conſtitution , beau, ſain & vigoureux , ne reſſente le plaiſir qu'il y a en la jouïſſance de tous ces biens; par la méme raiſon , quand l'ame ſera purgée de toutes ſes perturbations, qui ſont des malades ; qu'elle ne voudra rien qui ne ſoit honneſte , ou qui ne ſoit iuſte , en quoy conſiſte la vraye beauté , & qu'elle ſe tiendra toûjours preſte à bien faire , elle ne peut eſtre en cét eſtat qu'elle ne reſſ nte desja quelque auant-gouſt de la ioye du Ciel.

Plûſt à Dieu , mes amis , que vous fuſſiez capables de cõnoiſtre la felicité de ceux qui ont atteint cette perfectiõ, & que vous pûſ-

ſiez

ſiez voir à l'œil en quelque digne ſujet vn relief viuant de l'excellẽce de ſa vertu, afin que l'objet ſenſible de ſa beauté vous puſt attirer en ſon amour auec plus de violence.

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut élire vne profeſſion. De la profeſſion des armes, & qu'elle en deuroit eſtre la premiere inſtitution.

MOn enfant, apres t'auoir entretenu de tes mœurs & des vices qui les peuuẽt corrompre, ie viens maintenant à la profeſſion que tu es obligé de ſuiure; car encore que nous ayons tous vne pareille origine, la ſapience de celuy qui en eſt l'autheur, a voulu qu'il y eut entre nous pluſieurs differences de conditions & de meſtiers qui euſſent tous beſoin l'vn de l'autre, afin que ſe ſeruice mutuel qui ſe reçoit en cette diuerſité, nous fuſt à tous vn cõmũ lié de dilectiõ: c'eſt pourquoy, mes amis, pour ne demeurer point inutiles en cette cõmunauté, il faut qu'vn chacun de nous ſe propoſe vn train de vie qui puiſſe ſelon noſtre nature, & ſelon les loix ſatisfaire à ce deuoir public.

En faueur de cette liaiſon commune, de trois fils que i'ay, mon intention eſt que deux ſeruent le Roy dans ſes armées, & que l'autre ſoit Eccleſiaſtique, pourueu qu'il

qu'il ait les bonnes qualitez que deſire vne ſi ſainte vocation ; ſinon ie veux qu'il ſoit encore ſoldat : Quoy que i'aye des-ja perdu trois enfans de mon frere aiſné, l'vn deuant Corbie, l'autre deuant Perpignan, & le troiſiéme au retour du ſiege de Thionuille : & trois enfans de l'vne de mes ſœurs, dont l'vn mourut en garniſon, l'autre fut tué deuant ſaint Antonin, & le dernier en la bataille de Nordlinguen, il ne faut pas pour cela ſe rebuter du meſtier.

ie ſçay bien que l'homme de guerre n'eſt rien autre choſe qu'vne victime dévoüée pour le ſeruice du Prince & du public, qu'il en eſt le martyr, & que nos Roys ont plus de raiſon d'appeller les Gentils-hommes les confins de leur Eſtat, veu le progrez de nos guerres, que cét ancien qui diſoit en montrant ſes concitoyens, que c'eſtoient les murailles de ſa ville.

Cela eſtant, il me ſemble qu'on deuroit auoir vn peu plus de ſoin de leur premiere inſtitution pour la guerre, & qu'il ſeroit à ſouhaitter qu'il y euſt dans le Royaume quelques places qui ſeruiſſent de parcs d'exercice à la nobleſſe à ſa ſortie de page & du College, & que dans ces places il y euſt academie pour le manege, pour voltiger, dancer, tirer des Armes, pour l'Arithmetique, la charte, la nauigation & les langues, dõt les maiſtres fuſſent gagez aux dé-

pens

pens du Roy, en faueur des enfans des pauures Gentils-hommes, qui ſeroient morts ou vieillis dans le ſeruice. La choſe n'eſt point ſans exemple, deux perſonnes de condition l'ont faire autrefois à leurs dépens; à ſçauoir M. de ſainct Luc en Broüage, M. de Vic à Calais, auec tant d'honneur & de reputation, qu'il n'eſt iamais ſorty de cadets de leur garniſon, qui ne les ait reſpectez toute leur vie autant que le Roy, & plus honoré que leurs peres.

Cette deſpence eſt de tres-petite conſideration dans vn grand Eſtat comme le noſtre au reſpect du bien qui en peut reüſſir; Premierement, ce qu'vn page aura contracté de vicieux en la confrerie des lacquais où il eſt nourry, & deſquels il ne differe que des culottes, ſe chãgera en diſcretion quand il ſe verra éclairé de ſes Officiers, de ſes Maiſtres, & de tous les autres Gentils hõmes qui courent vne méme carriere auec luy. L'eſcolier qui ſort du College, mal-probre, ombrageux & hagard, ſe formera la grace, & s'aſſeurera en ſe voyant dans vne compagnie plus reſoluë & plus ciuiliſée que celle qu'il vient de quitter : La où ſi d'abord vn page ſe jette dans les gardes, apres le commerce des lacquais, la contagion du filou dans Paris eſt dangereuſe : & auſſi qu'il eſt à craindre que l'eſcolier, eſtant vn clerc d'armes, faute d'entregent

d'entregent ne ſe rebute du ſeruice, ſe voyant en ſon nouiciat le joüet de ſes camarades en ce meſme lieu où il y a plus de licence que dans vne garniſon bien reglée.

Il eſt auſſi tres-conſiderable que la ſortie du page & du college, ſe fait en la fleur de l'âge, & que cette fleur tombe ſans porter de fruit, ou qu'elle en porte de mauuais ſi elle eſt tant ſoit peu negligée. En cette belle ſaiſon le ſang & les eſprits qui ſont en leur vigueur, ſont de tres-dangereux conſeils, ſi le mouuement de leur impulſion leur demeure libre. Ainſi c'eſt vne choſe digne de pitié de voir ſous leur propre conduitte de ieunes gens qui ſortent de la maiſon d'vne perſonne de condition, duquel peut-eſtre ils n'auront eſté connus que par ſes liurées; ou d'vn College où ils n'auront rien appris qu'il ne leur faille oublier, veu la negligence des Seigneurs, & le peu de capacité qu'ont les regens en l'education de la jeuneſſe.

Apres vn pareil naufrage de leurs premieres années, ce ſera mal ſur mal s'ils entrent dans vne garniſon où ils n'ayent rien à faire que leur garde, qui ne ſe fait que de trois iours l'vn. En la faineantiſe des deux autres, l'ame ſe voit en danger de deuenir encore plus nonchalente que le corps. Ie ne voit point de remede à cét inconuenient, que par le moyen de tous

ces

ces differens exercices que ie propoſe, qui dans leur varieté pourroient toûjours tenir en haleine le corps & l'eſprit de la jeuneſſe, & par vne honneſte emulation de faire à qui mieux mieux, rompre le calus des mauuaiſes habitudes qui auroient eſté contractées auparauant, & en introduire de meilleures.

D'enuoyer preſentement nos jeunes gens en Hollande, ce ſeroit vne choſe aſſez ſuperfluë, le ſuccez de nos armes & la diligence de nos ſieges, font voir que d'eſcoliers en ce meſtier nous ſommes deuenus maiſtres : joint auſſi qu'en deux voyages que i'y ay faits volontaire, l'vn à la rupture de la treve, & l'autre durant le ſiege de Breda, cadet neantmoins de trente-ſix ans au premier, & de quarante au ſecond ; i'ay reconnu par experience que le tabac, le brandevin & le caſuart, faiſoient en ce lieu-là la meilleure partie des exercices de nos cadets.

I'ay bien opinion que ce que ie propoſe n'eſt qu'vn vœu que ie fais en herbe, dont ie n'eſpere ny fleur ny fruit. Ainſi ne connoiſſant point de garniſon dans le Royaume où l'on ait aucun ſoin de la jeuneſſe, mon aduis eſt, mes enfans, qu'auant que d'aller à l'armée, vous ſeruiez vn an le Roy dans ſes gardes, vous luy deuez les premices de vos ſeruices ; là ſe

voit

voit le grand monde en ſa maſſe, ailleurs il ne ſe voit qu'en détail : en apprenant en ce lieu-là le deuoir de ſoldat ; vous ne manquerez ny de maiſtres, ny de temps pour vos autres exercices, pourueu que vous ayez le iugement de le bien meſnager. En ce meſme lieu le commerce du ſoldat, de l'officier, du bourgeois, de l'artiſan, du filou, du deuot, & la preſence de la Cour, vous peuuent donner d'vn ſeul aſpect vne idée generale de l'ordre & du deſordre du monde, dont la conſideration ne vous ſera pas du tout inutile en voſtre conduitte: voſtre an de nouiciat expiré dans les gardes, vous pourrez aller faire voſtre profeſſion dans l'armée.

CHAPITRE XXIII.

Sept conſeils pour l'homme de guerre.

IVſques icy mes amis, i'ay traitté auec vous comme vn bon pere qui apprend à ſes enfans leurs premieres allures, & qui les ſouſtient par les cordons : maintenant que ie vous conſidere comme initiez dans le meſtier, outre la qualitez de pere que j'auois desja, i'acquiers auſſi ſur vous celle d'vn ancien officier, & ſous ce double reſpect vous deuez encore

core plus de deference à mes conſeils touchant la profeſſion où vous eſtes appellez.

Premier Conſeil.

Mon fils, le premier conſeil que ie te donne, eſt que ſi tu ne te ſens le cœur bon pour les armes, & que tu ne ſoit bien reſolu de ſeruir le Roy fidellement, tu ne t'en mé-les point : quoyque ta condition t'y oblige, on ne t'y contraint pas: L'arriere-ban n'eſt plus en vſage, & quand il y ſeroit, la prudence de nos Loix te permet de remplacer l'obligation de ton ſeruice de la preſence d'vn autre, qui vaudra mieux que toy. N'adiouſte point à la foibleſſe de ton cœur vn ſacrilege que tu commets en violant par lacheté, ou par infidelité, le ſermét que tu preſtes entre les mains du Commiſſaire, de bien & fidelement ſeruir. La foy que tu luy donnes à la teſte du bataillon la main leuée deuers le Ciel, eſt vn vœu ſolennel que tu fais en la preſence de Dieu & des hommes, qui n'eſt d'vne guere moindre obligation que les autres. Ceux-la ne ſe font qu'vne fois en la vie, le tient ſe renouuelle à toutes les monſtres. Leur ſolde n'eſt qu'à credit & en eſperance, la tienne eſt preſente ; & meſme on pourroit dire que leur deſertion n'eſt qu'vn peché particulier, & que la tienne eſt vn crime public.

Ainſi,

Ainſi, mon enfant, meurs pluſtoſt que de rien faire dans l'armée qui te puiſſe deshonorer, il y auroit trop de teſmoin de la honte. L'ancienne diſcipline qui puniſſoit de mort l'homme lâche, eſtoit moins ſeuere que la noſtre, qui prolonge le ſentiment de ſon infamie; en le laiſſant ſuruiure à ſon honneur.

II. Conſeil.

Mon ſecond conſeil eſt que tu ne t'opiniaſtres dans le combat qu'autant de temps que les ennemis te feront teſte : quand ils ſeront vne fois rompus, & qu'il n'y aura plus pour eux aucune eſperance de r'aliment, fay ferme & laiſſe acheuer leur déroute à ceux qui ont beſoin de ſe mettre en curée. Ne te ſouïlle point de ſang de celuy qui fuit, & moins encore de celuy qui ſe rend. Les bleſſures que l'on fait par derriere ſont plus honteuſes que celles qu'on y reçoit. Tu crains celuy que tu frappes en cét eſtat, en ne luy touchant point tu le meſpriſes. Dans vne armée il y à trois ſortes de courages, les meilleurs commencent la victoire, les mediocres la ſuiuent, & les autres font le maſſacre, ſois des premiers.

III. Conſeil.

Si quelqu'vn ſe rend à toy, & qu'il ſoit de condition, que tu en puiſſes diſpoſer à ta volonté, laiſſe-le luy-meſme ordonner de ſa rançon : s'il ne te veut rien promettre, fais vn acte de charité ſans bourſe deſlier, & le renuoye ; s'il te promet quelque choſe, remets-le en liberté ſur ſa foy ; s'il y manque, croy que ça eſté par impuiſſance d'y ſatisfaire, & qu'en vain tu luy aurois donné la ſeureté de ſa vie, ſi tu l'auois priué de ce qui luy fait beſoin pour l'entretenir ; à dire le vray ce trafic eſt d'vne bien courte ambition.

IV. Conſeil.

Ie te recommande ſur tout de ne ſaccager jamais le lieu de ton logement ; celuy qui t'y reçoit eſt ton hoſte & toy le ſien, qui eſt vn nom de bien-veillance mutuelle. Si c'eſt ton païs que tu rauages, dés-là tu commets vn parricide : ſi c'eſt vn païs de conqueſte, eſpargne-le, mon enfant, il deuient le domaine de celuy qui t'a mis les armes en main ; que ton inſolence ne faſſe point craindre ſa domination. Si c'eſt vn païs ennemy, n'en ſois point le deſtructeur, de peur qu'en ſeuiſſant contre les ouurages de l'art &

de la nature, tu ne te commettes auec ton goujat, en te rendant le compagnon & le complice des deſordres qu'il eſt en poſſeſſion de faire.

V. Conſeil.

Si tu peux vn jour meriter par tes ſeruices que le Roy te donne le gouuernement de quelque place frontiere; ſi elle eſt de ſon ancien domaine, outre la vigilance de ta garde, gouuerne-toy de ſorte, que ta debonnaireté enuers les habitans te ſerue d'vne ſeconde garniſon; & que leurs voiſins, en l'image qu'ils verront en ta perſonne de la bonté de ton maiſtre, ayent ſujet de le ſouhaitter pour leur Prince. Si c'eſt dans vne place de conqueſte, apprens de moy que les acqueſts de la force ne ſe conſeruent que par la Iuſtice, & qu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe rompre le joug d'vne ancienne ſeruitude en faueur d'vne nouuelle ſubjection. Propoſe-toy ſimplement le ſeruice du Roy, la ſeureté de la place, la protection, & non pas le pillage de ceux qui ſeront ſous ta couleurine, & vne integrité de vie exemplaire, qui ſont les marques eſſentielles d'vn bon gouuerneur. La grande ſuite, les riches ameubiemens, le luxe de la table, n'en ſont que les fauſſes apparences, ne les affecte

point,

point, n'ayant pas aſſez de bien pour en ſouſtenir la deſpenſe. Toutes ces choſes qui ne ſont que d'oſtentation, ſeroient autant d'ennemis de ton deuoir que tu logerois en ton cœur.

VI. conſeil.

Si quelqu'vn te confie ſans commiſſion le ſous-gouuernement d'vne place du Roy, & qu'il abandonne ſon ſeruice, retire-toy du ſien ſans le troubler en ce qu'il t'aura confié. Tu n'eſt pas moins obligé de conſeruer le deuoir du droit des gens, qui eſt de remettre le depoſt, que le deuoir de la loy de l'Eſtat, qui eſt d'eſtre fidele à ton Prince: tu ſatisfais par ce moyen à l'vn & à l'autre.

VII. Conſeil.

Quelque employ que tu ayes, ne ſois point intereſsé du coſté de la bourſe, ne t'amuſe point à ce qu'on appelle le tour du baſton, cette meſquinerie eſt ſordide & d'vn petit reuenu. Abſtiens-toy de ce menu trafic, quand meſme il te ſeroit permis, afin qu'à peu de frais tes mains & ta cupidité s'accouſtume à ſe tenir en leur deuoir.

I'ay fait ce que ie te conſeille, m'eſtant

veu officier dans vne place, où les fermiers du Roy me voulurent continuer vne gratification qu'ils auoient accoustumé de faire à ceux qui m'auoient deuancé, & mesme auec quelque augmentation ; ie la refusay, pour n'auoir pas la honte, estant appointé du Roy, d'engager son officier sous vne autre paye que la sienne.

CHAPITRE XXIV.

Trois Conseils pour la fortune. Le I. De suiure touſiours la Cour & l'Armée. Le II. De suiure le mouuement de son instinct. Le III. De se proposer vne honneste fin en toutes choses.

Premier Conseil.

POur ce qui est des voyes que vous deuez tenir à la recherche de ce qu'on appelle fortune, ie n'ay point d'autre conseil à vous donner, sinon que vous vous presentiez touſiours à elle aux lieux où elle vous puisse voir, qui sont la Cour & l'armée, & qu'estans là vous la laissiez disposer de vous selon son bon plaisir. Aidez-vous-y de vos soins en attendant patiemment ce qu'elle en ordonnera, ou vous aurez de mauuaises heures. L'experience m'a fait voir que c'est

c'eſt vne maiſtreſſe qui deſire ſimplement l'aſſiduité de noſtre preſence, ſans vouloir eſtre forcée qu'à ce qu'il luy plaiſt, & que ceux-meſmes par les mains deſquels ſe fait le departement de ſes graces, veulent comme elle, cette meſme ſubmiſſion. I'ay reconnu qu'en vain ie m'eſtois proposé de mourir, ou de tirer d'elle quelque meilleur party que ie n'ay fait, ma vie m'ayant eſté conſeruée preſque en deſpit de moy, ſans auoir receu d'elle qu'vne bien petite part de ſes faueurs.

Il eſt vray qu'elle m'a preſenté la Lieutenance Colonelle du Regiment de Saint Luc, à preſent Perſan, que i'euſſe acceptée, ſi alors ie n'euſſe point eſté menacé d'vne phtiſie : & depuis quatre ans encor feu Monſieur le Mareſchal de Vitry enuoya iuſques chez moy m'offrir le meſme employ dans le Regiment de la Reyne : mais mon impuiſſance d'en pouuoir ſouſtenir la deſpenſe, m'obligea de faire en moy-meſme cette ſage reflexion, qu'en l'âge où i'eſtois ma famille auoit plus beſoin de ma preſence que le Roy de mon ſeruice.

Neantmoins telle qu'a eſté ma petite fortune, i'ay tout ſujet de remercier Dieu de m'auoir fait la grace de ſubſiſter honneſtement du reuenu de l'Autel dans le ſeruice de l'autel, d'y auoir demeuré aſſez long-temps ſans honte, que ie ſça-

che, d'en auoir retiré dequoy remplacer les auances que i'ay faites de mon bien dans les premieres années de mon seruice, & que sa prouidence ait permis pour mon repos qu'on m'ait osté d'vne place où l'assiduité de ma demeure m'eust empesché de rencontrer, comme i'ay fait, vostre mere, d'où me vient la benediction de vostre naissance, mes amis, & vn autre secours qu'on ne veut pas que ie publie, par le moyen duquel ie reçois tous les ans les mesmes estats que i'auois du Roy lors que i'estois son officier. Ainsi il a plû à la misericorde diuine de me continuer mes appointemens en ma retraite comme durant le temps de mon seruice, en changeant seulement la main de son tresorier.

II. Conseil.

Mes Enfans, i'ay encore vn auis tres-considerable à vous donner, touchant le progrez du cours de vostre fortune, qui est d'escouter les conseils de vos amis: mais s'il est tout à fait contraire au vostre, & que vous soyez en âge de faire élection des voyes que vous deuez tenir, suiuez le mouuement de vostre instinct, si vous sentez qu'il vous fasse violence. Nos desseins se mesurent selon l'estenduë de nostre ame grande ou petite, à peine en

peux-tu

peux-tu rencontrer vne de ta jauge, qui te ſoit ſi propre qu'en leur execution la meſure d'autruy ne ſe trouue ou plus longue ou plus courte que la tienne. C'eſt la cauſe pourquoy nous voyons vn chacun de nous aſſez ſage en ſes affaires propres, pourueu qu'il s'y applique, d'autant qu'il les conduit ſelon luy La diuerſité d'âge, de temperament, de condition, d'intereſt, ſont autant de nuances differentes en l'aſpect de l'eſtre des choſes, dont la varieté empeſche que le conſeil d'autruy ne puiſſe bien conuenir auec nous des moyens qui nous ſont tout à fait proportionnez.

Les grandes actions que nous voyons reüſſir, qui nous ſembloient impoſſibles auant leur execution, ne peuuent proceder d'ailleurs que l'impulſion interne de quelque particulier eſprit de conduitte, qui force celuy qui les fait de les entreprendre malgré ſon raiſonnement, autrement elles ne ſe feront point.

Par cette ſeule raiſon nous ne voyons point que les Republiques ayent accouſtumé de faire de ſi grands progrez que les monarchies, d'autant que tous les grands deſſeins ont touſiours quelque choſe de hazardeux, & que dans les Communautez le deſir de le conſeruer eſt populaire & plus vniuerſel que celuy de s'accroiſtre; joint auſſi qu'il eſt du tout impoſſi-

ble que tant de differens eſprits qui ont leur voix dans le Conſeil, puiſſent auoir tous vn commun preſſentiment ſi le ſuccez de la choſe dont ils deliberent ſera heureux ou non ; la où quand toutes choſes ſont regies par la volonté d'vn ſeul, nous voyons ordinairement reüſſir les grands deſſeins, ſoit que ſa prenoyance luy r'approche comme auec des lunettes de longue veuë le ſuccez de l'aduenir, qui eſt imperceptible à la connoiſſance de beaucoup d'yeux qui regardent diuerſement les choſes, ou ſoit que ſans conſulter dauantage il rende vne obeiſſance aueugle à l'impulſion de ſon genie, qui luy reſpond de leur euenement. De là procedent les actions incroyables qui ſe font dans les Monarchies ſous le gouuernement d'vn excellent Prince, ou ſous la direction de quelque heureux & auiſé Miniſtre durant ſa Minorité ; teſmoin l'exemple du regne preſent : ou ſous quelque Majorité qui ait eu la prudence de s'aſſocier aux affaires quelque ſage confident d'Eſtat, teſmoin l'exemple du regne paſsé, qui peut eſtre euſt encore produit quelque choſe de plus grand, ſi le mouuement regulier de la direction n'euſt point eſté ſouuent retardé par celuy de la maiſtreſſe roue, qui ne luy eſtoit pas touſiours concentrique.

Certes

Certes quand il me ſouuient d'auoir veu vn Gentil-homme de Poitou, cadet de ſa maiſon, bonne a la verité, mais pleine d'affaires, ſe propoſer auant que d'eſtre encore dans le miniſtere, de remettre entre les mains du Roy les places que tenoient ceux de la Religion dans le Royaume, & de changer les grands deſſeins de la maiſon d'Auſtriche en la neceſſité de ſe conſeruer pluſtoſt que de s'accroiſtre; ie me ſens entierement conuaincu, veu la difficulté de ce projet, de croire que s'il n'euſt eu vn eſprit particulier de lumiere qui luy faiſoit voir à l'œil la poſſibilité de toutes ces choſes, il ne les euſt jamais entrepriſes.

La repriſe de Ré, la priſe de Nancy, le dernier ſecours de Caſal, celuy de Leucate & de la ville de Turin, ſont actions trop hardies, s'il eſt permis de le dire, pour auoir eſté entrepriſes ſelon les regles d'vne conduitte ordinaire, par ceux qui les ont faites, ſans auoir eu vne préconnoiſſance interieure de leur ſuccez. Et quoyque la bataille de Rocroy, qui a eſté ſuiuie de celle de Fribourg, & celle de Fribourg de celle de Nordlinghen, ſoient des effects certains d'vne prudence qui agit touſiours d'vne meſme force, neantmoins ces actions ſont d'vne telle hauteur, veu les circonſtances du

temps, du lieu, & de l'âge de celuy qui les a toutes desseignées & executées de sa main, qu'elles paroissent à tous ceux qui les regardent de loin, des journées d'vne audace diuinement inspirée. Son Alteſſe me le pardonnera, s'il luy plaist, ces impulsions extraordinaires ont quelquefois vn mouuement si soudain & si impreueu, qu'elles se font comme ces belles fugues de musique, dont l'art est caché, qui emportent celuy qui chante hors de luy-meſme, & qui le rauissent, quand elles sont faites, d'vne pareille admiration que ceux qui l'escoutent.

Mes enfans, nous ne pouuons admettre la Prouidence pour les grandes choſes, sans l'admettre aussi pour les petites, tout ce qui est icy-bas estant également petit deuant Dieu. Sur le modelle de ces grandes ames dont ie viens de parler, nous auons sujet de croire que les petites comme les nostres ont aussi-bien leur moteur particulier pour leur direction, que celles qui paroissent grandes à nostre égard.

III. Conseil.

Ainsi ie vous conseille d'abandonner vostre conduite à l'inspiration de vostre genie. Soyez asseurez qu'elle sera heureuse, pourueu que vous vous proposiez

poſiez vne honneſte fin en tout ce que vous entreprendrez. En ſe propoſant vne honneſte fin, il faut de neceſſité que les moyens pour y paruenir le ſoient auſſi, autrement la fin ne le ſeroit plus, & en ce faiſant nos actions qui ont leur direction vers cette fin eſtant honneſtes, nous demeurerons toûjours dans l'habitude & en l'exercice de la vertu, quand meſme noſtre intention manqueroit de ſuccez.

Sur tout il eſt tres-important que les deſſeins des grands qui ont vne grande ſuite, ayent touſiours leur reſpect à quelque honneſte fin : ſi elle eſt autre, & qu'il ſe faſſe vne rupture du repos public au dedans ou au dehors d'vn Eſtat, les calamitez qui en arriuent, font qu'on regarde la vie de ceux qui les cauſent ; ſi elle eſt courte, elle paroit comme vn tourbillon qui renuerſe tout ce qu'il rencontre, & qui finalement ſe diſſipe en ſa propre violence. Que ſi elle eſt de longue durée, on la conſidere comme ces grandes inondations qui ſubmergent tout vn pays, dont les reſtes, s'il y en a, ne paroiſſent plus que comme ces tours & ces pointes de clochers à demy-noyées, qui ne ſubſiſtent au milieu de leur naufrage, que pour en mieux deſigner l'horreur & l'eſtenduë.

Vn Grand eſt bien malheureux, qui pouuant reluire d'vn beau feu, ne ſe fait

voir que comme vne Comette, ſa reputation eſt bien infortunée quand elle ne ſe trouue dans les Annales que comme vn tremblement de terre, ou comme vn deluge, & que la durée de ſa vie ne ſoit fameuſe que par les maux qu'il a faits. Il n'y a de la reputation que pour les Grands, ſoit bonne ou mauuaiſe, celle des petits ſe perd en la multitude; pour cette raiſon leur mouuement vers vne bonne fin doit eſtre plus violent que le noſtre, ils voyent que leur nom ne ſe conſerue que par là, que pluſieurs ſiecles apres leur mort, ils ont encore liaiſon auec les viuans par la veneration qu'on a pour eux, & que leur memoire en vieilliſſant rend vne meilleure odeur, comme celles des meſchans vne plus puante, pour s'eſtre propoſez vne mauuaiſe fin: La cheute des derniers eſt comme celle du tonnerre, qui tombe auec grand bruit, & qui ne laiſſe rien de remarquable apres luy que le dommage qu'il a fait, & vne infection qui empoiſonne le lieu de ſa cheute.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Cinq aduis touchant la conduite de ſa maiſon.

MEs enfans, apres vous auoir entretenus de l'honeſte fin que doiuent auoir toutes vos actions, ie viens à la conduitte de voſtre maiſon, qui n'eſt pas de petite importance. Si comme les Cheualliers errans on trouuoit touſiours ſon equipage preſt & le couuert mis, ie vous conſeillerois de ſuiure comme eux le cours de vos auentures, ſans auoir nul autre ſoin : mais ayant beſoin du peu de bien que ie vous laiſſe pour vous ſeruir de pain de munition, iuſques à ce que le Roy vous en donne d'autre, il eſt à propos que vous ſçachiez comme il le faut ménager. Les loix n'en permettent la diſpoſition qu'à vingt-cinq ans, ſoit qu'elles ayent eu cette viſée de n'abandonner pas au premier âge, qui eſt dépenſier & inconſideré, vn viatique dont le dernier a plus beſoin encore que le premier, ou qu'elles ayent eu quelque autre reſpect, elles me ſemblent treſſages, d'auoir ſuſpendu noſtre puiſſance d'agir en nos affaires iuſques en cét âgelà; d'autant que la conduitte d'vne maiſon, qui eſt penible, euſt fait vne trop grande

diuerſion

diuersion de nos premieres années, dont l'employ se fait plus vtilement en l'estude de la profession que nous voulons suiure, qu'en quelqu'autre occupation que ce puisse estre. Nos statuts ont voulu pour cét effet que le caractere de Prestrise & de Iuge ne pûst estre plustost conferé qu'à vingt-cinq ans, pour donner plus de loisir de se rendre capable en l'vn & en l'autre, attendu mesme qu'il n'estoit pas raisonnable qu'on fust arbitre de la conscience d'autruy auant que de sçauoir gouuerner la sienne, ny que nous eussions iurisdiction sur vn bien qui n'est point à nous, & que nous ne l'eussions point sur le nostre. Tu vois, mon fils; qu'en ces deux choses il faut auoir atteint vn certain âge auant que d'en faire la profession, c'est en quoy se trouuent les auantages de la tienne, en laquelle pour y auoir commandement on ne compte point le temps, ny les années de seruice, on regarde seulement à leur prix, & à ce que vaut celuy qui les fait. Tel s'est veu par la loy auoir la disposition de tous les commandemens d'vne armée, qui par la mesme loy estant encore mineur, ne l'auoit pas de son bien. Les siecles passez & le present nous en fournissent de riches exemples, que ie quitte pour reprendre les voyes que ie veux que tu suiues en la conduite de ta maison.

I. Premierement, mes enfans, apres vos premiers ſeruices rendus à l'Eſtat, dont l'intereſt va deuant le voſtre, i'entends qu'à vingt-cinq ans vous preniez connoiſſance de voſtre bien, puiſque nos loix, qui ſont nos ſages conſeilleres, vous en mettent en poſſeſſion en cét âge-là.

Ie ne vous laiſſe point de procez, n'en ayez point enſemble, ie vous en coniure, ny auec vos voiſins, s'il ſe peut. Ie voudrois bien qu'il ne vous fal uſt point entre vous & eux autre loy que celle de voſtre conſcience. Si on vous en intente quelqu'vn, taſchez d'en ſortir à l'amiable, & relaſchez pluſtoſt quelque choſe du voſtre. Vn Arreſt engendre vn autre Arreſt, & cét autre vn autre: neanmoins s'il vous faut plaider, attendez de vos Iuges ce que Dieu leur inſpirera pour voſtre repos. Demandez-leur ſimplement en les ſolicitant, d'eſtre attentifs à voſtre cauſe; toute autre priere que celle de leur attention les ſolicite de leur des-honneur. Dites-leur nuëment ce qui eſt de voſtre affaire, quand meſme il vous deuroit nuire, il vous en ſeront plus indulgens. Quelque Arreſt qu'on vous donne, rendez le meſme reſpect à vos Iuges, que ſi Dieu l'auoit luy-meſme prononcé. Ceux qui ſont aſſis dans ſon tribunal, quoy qu'il faſſent, ne ſont que les miniſteres de ſa volonté.

II. Le-

II. Ie ſuis d'aduis auſſi que vous taſchiez d'auoir quelques notions generales de voſtre couſtumier, afin que vous ne tombiez pas ſi aueuglément ſous la direction de ceux auſquels vous commettrez le ſoin de vos affaires, que vous ne puiſſiez bien connoiſtre s'ils s'en acquittent fidellement ou non, regardez-les auec attention: l'œil du maiſtre qui engraiſſe le cheual, doit empeſcher que ſon ſeruiteur ne ſe rempliſe par trop, ou il en ſera mal ſeruy. Quand on ſe croit à couuert ſous l'aueugle confiance de ſon maiſtre, on deuient de fidele, infidele; & de ſoigneux, nonchalant. Enfin, il arriue ſouuent que par cette negligence on ſe troüue encore plus ſoy-meſme ſous le gouuernement de ſon valet, que ne ſont les affaires qui luy ſont commiſes.

Ie vous donne ce conſeil mes enfans, ſans croire qu'il ſe puiſſe appliquer à voſtre fortune, elle eſt ſi petite qu'elle n'a pas beſoin d'autre intendant que de vous-meſme; mais ayant eu le deſſein d'appeller ſous voſtre nom au partage de cette heredité tous les ieunes gens de quelque condition qu'ils ſoient, ie me trouue engagé d'y inſerer beaucoup de choſes, qui ſont plus de l'vſage public que du voſtre.

III. En parlant à vous, ie donne aduis à toute perſonne qui aura beſoin d'aide

de en la direction de ſes affaires, de ne ſe ſeruir point d'vn homme qui ſoit ſordide ny mechanique. Vn vilain, en eſpargnant peu de choſe, communique la contagion de ſon ame à ce qu'il ménage: il ſouille tout ce qu'il touche comme les harpies, & leur imprime ie ne ſçay quelle ordure qui peut faire ſa reflexion contre l'honneur de celuy qui le met en beſongne. On peut dire de la meſquinerie, que c'eſt vne eſpargne, qui pour vne once de reſerue produit vn quintal de honte, elle n'eſt lucratiue que pour celuy qui la fait, d'autant qu'elle luy ſert de leurre pour vne plus grande confiance. Tout meſquin eſt auare, & tout auare ne peut eſtre fidele. Il regarde le bien que tu luy mets entre les mains comme l'obiect de ſa proye, & le meſnage auſſi ſordidement comme ſi elle eſtoit desja ſienne. S'il paroiſt fidele en la conduite des petits ruiſſeaux qui doiuent remplir ta ciſterne, ce n'eſt que pour puiſer largement & plus ſeurement en ſa profondeur, obſerue-le de prés aux choſes qu'il penſe que tu negliges, & tu découuriras bien toſt qu'il n'eſt bon meſnager que pour luy.

I V. Ne te ſers point auſſi d'vn chicaneur, c'eſt vn crauate qui ne ſçait que fuir & eſcarmoucher, dont toute la force ne conſiſte qu'en ſes deſtours, & qui faute d'auoir

d'auoir l'intelligence de couper vn procez iuſques dans ſa racine, ſe contente de le retailler, d'où naiſſent vne infinité de nouueaux rejettons, au lieu qu'vn homme intelligent pouſſe vne affaire tout d'vne haleine, & porte le remede tout droict à la ſource du mal. Enfin le piege que tend vn chicaneur eſt, ou ſi groſſier qu'on le deſcouure, ou ſi deſlié qu'on le rompt. Ainſi il ne ſe trouue tendu que pour ſon maiſtre ſeul, qui eſt peut-eſtre auſſi la ſeule proye qu'il pretend.

V. C'eſt pourquoy il eſt tres-neceſſaire que tu faſſes ſouuent vne reueuë ſur ce qui ſe paſſe en la maiſon, afin que tu voyes comme quoy ſe gouuernent ceux qui te ſeruent. Les affaires ont veritablement quelque choſe de rude & d'auſtere en leur abord, d'autant qu'elles font vne abſtraction de nous à elles. Faiſons mieux, faiſons vne attraction d'elles à nous, & elles ſe rendront plus familieres. La premiere demande temporelle que nous faiſons à Dieu, eſt celle de noſtre pain quotidien: s'il nous le donne, allumons noſtre lumiere naturelle pour le meſnager, pluſtoſt que l'eſteindre en l'abandonnant aueuglement ſous la conduitte d'autruy. L'inſtruction de nos affaires particulieres, nous donne l'intelligence des generales: parce que la loy commune

commune de l'Eſtat nous tenant tous aſſujettis ſous vn meſme deuoir, ie ne puis ſçauoir comme quoy il me faut honneſtement vſer de ce qui eſt à moy, que ie n'aye en meſme temps vne idée de ce qui ſe doit faire en la famille d'autruy.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il faut auoir quelques notions generales des choſes publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la Cour; & pourquoy il y faut paſſer vne partie de ſa vie.

IE ſerois d'aduis auſſi, puis qu'vn chacun de nous n'eſt qu'vne partie d'vn plus grand tout, que tu euſſes quelques notions generales, comme quoy ſe gouuerne ce grand corps, dont tu es vne partie, & de quelles pieces il eſt composé. Pluſieurs teſtes aſſemblées font vne famille; pluſieurs familles vn village & vne ville; pluſieurs villes vne Prouince, & pluſieurs prouinces vn Eſtat, qui eſt gouuerné par la puiſſance d'vn ſeul, & de l'authorité duquel deriue vne loy commune, qui fait la liaiſon de toutes ces parties entre elles, dont reſulte vne correſpondance reſpectiue du chef aux membres, & des membres au chef, pour le maintien

tien commun du total. Ce total eſt composé de quatre differentes conditions d'hommes ; du Clergé, de la Nobleſſe, de la Iuſtice, & du peuple. Du concours des ſeruices de chaque condition, & de leur iuſte temperament entr'elles dépend la paix & la ſeureté publique.

Le Clergé entretient l'vnion de Dieu auec l'Eſtat : la Nobleſſe en aſſeure le dedans & le dehors par les armes : la Iuſtice en maintient la concorde ſous l'authorité de la loy, & le peuple y contribuë de ſa ſubſtance. La bonne intelligence du Prince auec tous ces differens eſtages de ſes ſubjets eſt ſi grande, que nos Roys ont dit preſque auſſi ſouuent, qu'ils eſtoient le premier bourgeois de leur ville capitale, comme ils ſe diſent les premiers Gentils hommes de leur Royaume. Leur lit de Iuſtice, & leur Onction ſacrée ; teſmoignent auſſi qu'ils en ſont le premier Iuſticier & le premier Prelat. Ainſi, faiſant teſte par tout, il doit y auoir vn reſpect mutuel de condition à condition, dont il plait au Prince de faire la premiere teſte en chaque eſtage.

Mon enfant, tu as vne place en ce grand tout : ſi tu peux ſçauoir comme il ſe gouuerne, elle en ſera mieux remplie, & toy plus ſatisfait. Quoy que ta condition t'appelle à vn meſtier auquel quelques

quelques ſiecles barbares ont crû que pour y bien reüſſir il falloit eſtre ignorant, il y en a eu d'autres plus aduiſez, qui n'ont pas tenu cette opinion. Parmy la plus belliqueuſe nation qui ait iamais eſté, on voit à toute heure les generaux d'armée en deſcendant du char de leur triomphe, aller au Conſeil d'Eſtat, aſſiſter au conſeil des parties, faire les charges de Lieutenant Ciuil, de grand Voyer, de Treſorier de l'épargne, & de là retourner aux commandemens des armées, qui eſt vn teſmoignage que toutes ces fonctions n'eſtoient point incompatibles entr'elles. Sans aller chercher des exemples au loin, nos progrez en Flandres ne procedent que de ce que nos premiers Princes du ſang font voir qu'ils rempliſſent auſſi dignement les premieres places dans vn Conſeil que dans le commandement des Armées, & qu'eſtre vn bon chef de Conſeil & vn bon chef de guerre, eſt également vn effet de leur meſtier.

Quand il n'y auroit point d'autre profit à faire en cét eſtude, que la ſatisfaction qu'il y a de voir par combien de conduits differens ſe derriue le flux du premier commandement iuſques aux moindres parties de l'Eſtat, & comme ſe fait le reflux de l'obeyſſance vers la premiere ſource du commandement, toûjours

jours est ce vne belle chose à considerer. Cette connoissance est plus aisée à acquerir que l'on ne se l'imagine: la lecture des Ordonnances, aidée de quelque conference auec ceux du mestier, dont tu trouueras en Cour tous les ateliers, te donnera en peu de temps cette intelligence, laquelle comme vne belle anatomie d'Estat te representera par ordre & d'vne seule veuë toutes les pieces differentes dont est composé le nostre. Ce n'est point vne mediocre satisfaction de connoistre la symmetrie d'vn tout dont nous sommes vne partie, quand mesme cette connoissance deuroit demeurer oisiue en nous, & sans en faire aucune application.

Mon fils, cét estude ne se peut faire hors de la Cour, d'autant qu'elle contient toutes les parties nobles de ce grand tout: Il faut y passer vne partie de sa vie, & taſcher, estant desja le subjet de ton Roy, d'estre encore de sa maison, son pensionnaire ou son officier. Employe tes seruices & tes plus belles années en ce dessein: mais si la fortune te rejette comme elle m'a fait, pense à ta retraitte en vieillissant. Cét âge auancé est vne morte saison, qui ne produit rien.

Vn vieux Courtisant qui cherche encore fortune, n'est pas moins digne de mocquerie qu'vn vieux amant. Les maistres-

ses

ſes qu'ils ſeruent l'vn & l'autre en ce temps-là, ne leur ſçauroient faire plus de faueur qu'en leur refuſant celle qu'ils demandent, dont peut-eſtre les fonctions ſeront au deſſus de leurs forces. Si l'on accorde quelque choſe à leur perſeuerance, ce doit eſtre vne grace d'oblat, qui n'oblige qu'à vn ſeruice mediocre, ou à rien du tout.

Quoy qu'il ſemble que le partage des biens de la terre ſoit desja fait quand nous venons au monde, nos portions neantmoins ne ſont pas ſi fixes qu'elles ne ſe puiſſent accroiſtre ou diminuer, Dieu ayant voulu pour maintenir entre les hommes quelque égalité, que le flux & reflux de la fortune en fiſt de temps en temps vne nouuelle diuiſion. La Cour eſt le lieu du change le plus conſiderable, les Grands s'y font & s'y deffont pour faire place aux petits qui s'y éleuent, & qui s'y ruinent auſſi pour faire place à d'autres. C'eſt en ce lieu-là que paroiſt le plus grand tour de cette reuolution; dans les Prouinces ſon mouuement eſt comme celuy qui ſe fait auprés de l'eſſieu, qui eſt ſi lent qu'il eſt preſque imperceptible. On auroit tort de ſe plaindre de cette viciſſitude, qui eſt vn effet de la Prouidence, laquelle veut faire voir aux hommes qu'elle les appelle

chacun

chacun à son tour aux biens & aux honneurs : & d'autant que l'ordre qu'elle tient nous est inconnu, nous donnons inconsiderément à l'action de Dieu le nom de la fortune.

La Cour, comme ie l'ay dit, est le principal attelier de ce changement, tout y est grand au respect des Prouinces, & tout petit au respect du Prince, & de ceux de son sang. Leur presence rend en quelque sorte tout le reste égal, qui ne le seroit point hors de là. Quoy qu'elle paroisse vn lieu de grand bruit & de grande confusion, & que ce soit là que se forment les orages & le tonnerre, on y est tousiours mieux & plus seurement qu'au lieux où il tombe. La Cour pour le moins a cela d'excellent, que si elle n'auance pas celuy qui se propose d'y demeurer, elle le façonne, d'autant que les vertus y sont en leur exaltation, & les vices en leur déchet, pour ne paroistre pas à la veuë du Prince.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Des vices auſquels les hommes de la Cour ſont les plus ſujets, qui ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition & le luxe.

LEs vices de la Cour les plus ordinaires ſont la vanité, la mocquerie, la diſſimulation, l'ambition, & le luxe. La vanité eſt proprement vne foibleſſe ou vne impuiſſance d'ame, de contenir au dedans de nous-meſmes la bonne opinion que nous en auons, ſoit que le contentement que nous en reſſentons ſoit trop grand pour la petiteſſe du vaiſſeau qui le reçoit, ou que l'ayant receu il ſoit ſi foible qu'il faille qu'il ſe rompe pour luy donner ſon paſſage au dehors. Les Dames, & les actions de valeur ſont la matiere la plus commune des vanitez de la Cour. On ſe perſuade en amour que c'eſt eſteindre en quelque ſorte la lumiere d'vn beau feu que de la tenir ſecrette, & qu'vne ioye eſt d'vn bien petit volume qui n'a pour toute ſon eſtenduë que le cœur de ceux qui la reſſentent. Ainſi il eſt aſſez difficile que la bouche d'vn ieune homme puiſſe celer, vn plaiſir où elle a eu tant de part. Aux actions de courage, ceux qui les font ont peur auſſi de

n'eſtre pas aſſez veus, & que ſi la victoire eſt müette il y a peu de difference entre lé victorieux & le vaincu. De là naiſt l'vne & l'autre vanité, qui ont neantmoins leurs principes bien differens, la premiere procedant de l'impuiſſance d'vne ame qui s'entr'ouure & s'éuapore en l'excez de ſon plaiſir; & l'autre de la foibleſſe d'vn cœur mediocre, qui meſure les choſes ſelon la peine qu'il a euë, ou ſelon la violence qu'il s'eſt faite à luy-meſme en les faiſant. Il les eſtime ſelon ce qu'elles luy couſtent & non ce qu'elles valent, ce qui eſt cauſe que nous voyons touſiours les petites ames eſtre beaucoup plus vaines que les grandes, d'autant que tout ce qu'elles font de bon leur paroit hors de leur meſure: là où les grandes qui ont plus d'eſtenduë & qui ſont touſiours au deſſus de tout ce qu'elles font, ſe maintiennent dans vne auſſi grande modeſtie que s'ils auoient honte de n'auoir pas aſſez fait; L'vne & l'autre vanité n'eſt rien autre choſe que le ſon d'vn vaiſſeau creux ou foible, plus digne de mocquerie que de haine.

La mocquerie eſt vn autre vice de Cour, qui ne procede que d'vne bonne opinion que nous auons de noſtre ſuffiſance au deſſus de celle d'autruy; elle cherche ſon diuertiſſement & celuy de la com-

pagnie aux dépens de quelqu'vn. Si elle pouuoit eſtre aſſez modeſte pour ſe faire ſentir doucement ſans écorcher ou faire vne playe profonde, ie ne la trouuerois pas tout à fait inutile dans le commerce de la vie : Quand elle eſt ſimplement accorte & enjoüée, outre qu'elle ſert d'aſſaiſonnement en la conuerſation, ſa pointe eſt en quelque ſorte medecinale, ce qu'il y a d'acre & de mordicant en elle ſe faiſant quelquefois ſentir plus vtilement qu'vn ſage conſeil : Sa liberté nous deſcouure aſſez ſouuent vn mal que nous ignorons, où noſtre amy n'oſe toucher, & le guerir, en nous le faiſant connoiſtre. A la bien prendre, elle ne doit eſtre bien iniurieuſe qu'en la bouche du mal-veillant.

La diſſimulation eſt vn autre vice de l'homme de Cour, & neantmoins vne vertu d'Eſtat, qui a beſoin de cette couuerture, comme d'vne ſeconde nuit pour mieux cacher encore le ſecret de l'Empire : l'homme de Cour en l'appliquant à ſes actions priuées, qui n'ont pas beſoin d'vne pareille conduite que les generales, en fait vn vice particulier: c'eſt vne fauſſe reflexion de lumiere, ou pour mieux dire, hors les affaires publiques, elles n'eſt que le ſinge d'vne prudence politique. C'eſt vn deguiſement qui traueſtit ſi bien l'homme, que tout

le cours de ſa vie n'eſt qu'vn menſonge continué. Le menteur a quelques interualles de verité, le diſſimulé n'en a point, & le plus ſouuent il reſſemble à ces maſques qui courent les ruës durant le carnaual, qu'il eſt autant indifferent de connoiſtre que de ne les connoiſtre point. Deffie toy touſiours neantmoins de tout homme qui marche la viſiere baiſsée, quelque intention qu'il aye il donne ſujet de ſoupçonner en cét eſtat, qu'il va ou qu'il vient de faire vn méchant coup. Pour toy, jette touſiours fixement les yeux au point où tu tends, n'y va point de trauers ny à reculons, de peur que tu ne faſſes vne fauſſe route. Entre les Grands meſme la diſſimulation eſt vne vertu mediocre. Tibere n'a eſté qu'vn Prince commun, quoyque le plus dangereux de tous les Empereurs, & Louys XI. n'a pas eſté ny le plus grand, ny le meilleur de nos Roys, ils ont eſté tous deux grands artiſans de cette prudence politique.

Mes enfans, ne craignez point de vous faire vne feneſtre vis-à-vis du cœur, peut-eſtre corrigerez-vous vne partie de vos defauts par la honte que vous aurez qu'ils ſoient expoſez en veuë. Quand on aura vne fois reconnu qu'en toutes vos actions il n'y a rien que verité, candeur & ingenuité; s'il ſe preſente quelque affaire

faire qui ait beſoin d'vne profonde nuit, la preoccupation de l'integrité de voſtre vie paſsée ſera cauſe que vous ſerez inuiſibles en la negotiant.

Pour ce qui eſt de l'ambition, c'eſt vn vice inherant & ſi inſeparable de la nature de l'homme, qu'il n'y a point d'âge, de condition, ny de ſexe qui en ſoit exempt : mais comme ſa matiere eſt plus noble & plus eſtenduë en la Cour, qu'elle ne l'eſt ailleurs, ie l'appelle vn vice de Cour, ſi vice ſe doit appeller vn appetit naturel qui eſt en l'homme de ſe pouſſer en auant. Il eſt vray ſi on pouuoit toûjours ſe maintenir dans vne voye honneſte pour s'éleuer, que l'ambition ſeroit pluſtoſt vne vertu qu'vn vice : mais comme le mouuement de s'agrandir eſt violent & precipité, & que tous moyens bons ou mauuais luy ſont propres pour arriuer à ces fins, cela eſt cauſe qu'elle decline ſouuent en vne paſſion vicieuſe.

A vray dire l'ambitioneſt le ver interieur de l'homme d'eſprit, qui deuient vne abeille en l'ame du vertueux, & vne gueſpe en l'ame du meſchant. Cette paſſion a quelque rapport à la colere, qui eſt aduſte en ſes obſtructions, comme l'autre eſt maligne & enuieuſe quand elle rencontre quelque empeſchement en ſon progrez. Il faut qu'elle ſoit d'vne nature

bien aueugle & bien inconſiderée, de n'auoir iamais aucun terme où elle ſe puiſſe arreſter, ſemblable à ces oyſeaux qui ont les yeux creuez qui volent touſiours en haut, pour eſtre incertains du lieu où ils ſe doiuent brancher.

Cecy eſt aſſez eſtrãge, que l'ambition auec toutes ſes imperfections ne laiſſe pas de cõſeruer en elle le germe de toutes les plus belles actions de la vie. Mon fils cette naiſſance eſt baſtarde, pour leur en donner vne qui ſoit plus illuſtre & plus legitime, il ne faut auoir nul autre reſpect en les faiſant que celuy de la vertu ſeule.

Le luxe qui conſiſte principalement en la magnificence des baſtimés, en la beauté des meubles, en l'excés & en la delicateſſe des viures, en la richeſſe des habits, & en la grãde ſuite, ſe pourroit mieux appeller vne põpe qu'vn vice de Cour. Toutes ces choſes ſont autant de refractions de grandeur, qui ont leurs apparences courbes ſans l'eſtre. Le cours de cette profuſion dans l'Eſtat fluë & refluë ſecrettement des Prouinces à la Cour, & de la Cour aux prouinces, comme la cheute des fleuues en la mer, dont le retour ſe fait dans leur ſource par de conduits qui nous ſont inconnus, pour entretenir ſucceſſiuement les fleuues & la mer en leur iuſte grandeur : ſans ce reflux leur ſource ſeroit bien-toſt tarie ou engorgée.

Il n'y a que noſtre Eſtat ſeul qui puiſſe ſupporter l'xcez de cette deſpenſe, les autres Eſtats ne le peuuent ſans ſe ruïner; Nous le voyons en ce qu'aux vns toute leur pompe eſt ceremoniale, & ne conſiſte qu'en la droite & en la gauche, ou en vn certain cortege de parade qui allonge ſimplement la queuë ſans agrandir les aiſles. Aux autres, ils ont la prudence de ne permetrre pas que le Prince ſe faſſe voir à toute heure. Cette eclipſe de ſa perſonne n'eſtant en effet que le meſnage d'vn Eſtat qui ne ſe ſent pas aſſez fort pour ſouſtenir la ſplendeur qui doit touſiours accompagner la Majeſté & la preſence du Prince.

Pour ce qui eſt des autres Eſtats qui veulent nous imiter en cét excés, ont peu dire d'eux qu'ils ne ſont que nos ſinges, veu l'inégalité de leurs forces aux noſtres. Noſtre luxe eſt en quelque ſorte vne image de l'abondance de nature, qui quelque degaſt qu'elle ſouffre en ſes fleurs ou en ſes fruits, nous en laiſſe touſiours de reſte.

Ie diray plus, que la profuſion (n'en déplaiſe à nos loix ſomptuaires) à quelque choſe en elle de plus politique que l'ſpargne, en diminuant par le ſilence de ſe ruiner le reuenu des grands qui ſont naturellement deſpenſiers, dont la puiſſance en ſe diſſipant elle-meſme deuient

moins ſuſpecte à l'Eſtat. En effet tout bien conſideré, ie trouue que le luxe eſt vn mal particulier & vn bien public, d'autant que par ce moyen les biens ne font que changer de main, & qu'il y a quelque iuſtice œconomique en cette reuolution ſucceſſiue, qui eſt vne des principales cauſes du maintien de l'Eſtat.

Mon enfant, aux cinq choſes que ie viens de toucher, i'ay fait à peu prés le denombrement des imperfections de la Cour les plus eſſentielles ? les autres qui s'y remarquent ſont vices de paſſage; ceux-cy luy ſont inherens : neantmoins quelques defauts qu'ils ayent ils ſont plus excuſables en ce lieu-là qu'ils ne le ſont ailleurs.

Aux champs la vanité la plus ordinaire eſt celle de la race, qui n'eſt q'vne reflexion de la lumiere de nos peres. La moquerie y eſt iniurieuſe, la diſſimulation y eſt infidele, l'ambition ſe termine à l'offerte & au pain beniſt, & le luxe en la table ſimplement, & aux chiens. Ces defauts ayant en Cour de plus nobles ſujets où s'appliquer, y ſont auſſi plus ſupportables.

S'il y a iamais eu en Cour vne vertu bien épurée, & ſans aucun meſlange de vice, ç'a eſté celle de feu M. le Marquis de Senecey le pere : Il eſtoit également ſage, vaillant, ſçauant & bon, ou pour mieux.

mieux dire, il eſtoit vertueux ſelon Dieu & ſelon la Cour, qui ſont deux choſes aſſez difficiles à concilier enſemble.

CHAPITRE XXVIII.

Six conſeils pour l'homme de Cour I. D'eſtre au Roy II. comme on ſe doit gouuerner auec les fauoris III. De s'accommoder au temps. IV. D'eſtre ſouple. V. De n'eſtre pas trop ſcrupuleux en ce qui eſt de ſon honneur. VI. De ſuiure la mode.

MOn fils, de cét exemple illuſtre ie reuiens à toy pour te dire que hors de la Cour on ne voit rien d'acheué, ny point de belles vies : c'eſt pourquoy ie ſuis d'auis que la voſtre reçoiue en ce lieu là ſa primiere forme : ie vous laiſſe peu de bien pour y pouuoir ſouſtenir la deſpenſe qu'il y faut faire, il en faut hazarder vne partie comme j'ay fait, la fortune veut qu'on s'hypoteque à elle en la ſeruant : cependant ou l'on ſe façonne, ou l'on meurt dans le ſeruice ; ou en vieilliſſant à la Cour ou dans les armes, la Cour ou l'Armée vous entretient.

Si tu tires quelque auantage de tes ſeruices rendus dans les armées, & que cela joint au peu de bien que ie te laiſſe, ce

puiſſe donner le moyen de ſubſiſter en Cour de toy-meſme, n'aye point d'autre maiſtre que le Roy ; n'engage point ailleurs ta fidelité, il peut arriuer vn temps que ton honneur contre ton deuoir t'appellera du coſté de ton bien-facteur.

Laiſſe-toy emporter comme la tourbe aux torrens ordinaires de la Cour, qui ſont les fauoris. Le Roy les choiſit, ou pour luy aider à ſouſtenir le poids de ſon Eſtat, ou pour eſtre de ſa confidence ou de ſes plaiſirs, ou pour faire ſimplement quelque ouurage de creation : ſous quelque reſpect que ce ſoit de l'vn de ces trois, c'eſt vne image de ſa puiſſance qu'il ſe taille, que tu es obligé de reuerer.

Ceux qui ſont en la grace du Prince, à cauſe de leur intelligence dans les conſeils, & de leur fidelité dans les affaires, ſont pluſtoſt aſſociez aux ſoins de l'Eſtat que fauoris ; l'vtilité de leurs ſeruices, & le ſoulagement que le Prince en reçoit, te doit affectionner à eux, ſi tu eſt vn bon ſubjet. Taſche d'en eſtre connu ſi tu peux, d'autant que la veuë du Prince, qui eſt preſque touſiours vague dans la multitude, qui que tu ſois, ne s'arreſtera iamais ſur toy auec attention que par leur moyen : Mais comme les affaires & les hommes ne ſont d'ordinaires qu'vn meſme canal, la foule y eſt ſi grande, que leur

accez deuient plus difficile que celuy du Prince : neantmoins il faut ſe mettre en deuoir de ſe monſtrer quelquefois à eux, quand ce ne ſeroit que pour honnorer le choix de leur miniſtere.

Que ta diſcretion alors ſe tienne dans vne iuſte diſtance : ſi tu les approches de trop prés ou trop ſouuent, tu leur charges la veuë, & tu les importunes, la preſſe que tu leur fais te recule plus qu'elle ne t'auance : Ne les regarde pas auſſi de trop loin, ny trop rarement, de peur que tu ne te trouues hors de mire, & que ton indifference ne te nuiſe.

Pour ce qui eſt des fauoris qui ſont des plaiſirs & de la confidence du Prince (que ie mets au ſecond rang, d'autant qu'il eſt neceſſaire que le ſoing de leur Eſtat preuienne celuy de leur diuertiſſement,) la grandeur des Rois leur ſeroit incommode, ſi elles priuoit de ce qu'il y a de plus doux en la vie de l'homme, qui eſt l'amitié.

Pour rendre vne amitié parfaite, il faut qu'il y ait entre les amis quelque rapport dâge, de volontez, & de condition, pour ſuppléer à cette derniere qualité, qui ne peut eſtre comme les deux autres entre le Prince & le ſubiet, les Rois ont iugé plus à propos pour auoir part à ce doux fruit de la vie, d'appeller pluſtoſt

aux

aux grandes charges de l'Eſtat ceux qu'ils honorent de leur amitié, que de ſe rabaiſſer à eux. En affet, ce qui s'appelle faueur du Prince au ſubjet, n'eſt rien autre choſe que ce qui ſeroit amitié entre deux égaux : il n'y a changement que de nom.

Quelques ſpeculatifs ont eſtimé que cét exhauſſement d'vn ſubjet eſtoit dangereux, & qu'il pourroit arriuer par là quelque mutuation dans vn Eſtat : il y a des raiſons & des exemples pour & contre. Le party neantmoins le plus tranquille & le plus politique comme ie penſe, eſt que le Prince choiſiſſe quelqu'vn, dans le ſein duquel il puiſſe verſer vne partie de ſa joye ou de ſon deſplaiſir, autrement la vie des Rois deuiendroit vn deſert au milieu de la multitude. Comme leurs paſſions ſont de leur meſure, c'eſt à dire grandes comme eux, il eſt d'autant plus neceſſaire qu'elles perdent vne partie de leur force, en les communiquant à quelque perſonne fidele, de peur qu'elles ne deſcouurent trop de violence ou de foibleſſe en leur irruption; ou de peur qu'en les tenant ſecrettes il ne ſe forme quelque humeur chagrine ou quelque obſtruction dans leur eſprit, dont les ſymptomes ſont bien plus dangereux que les playes ouuertes.

L'Hiſtoire nous apprend que cette profonde

profonde retraite d'ame ſtupefia le iugement de Charles Duc de Bourgogne ſurnommé le Hardy, vn peu auant que de mourir, & que les dernieres années de la vie de Louïs XI. pour auoir veſcu ſi reſerué, n'en furent pas ny plus ſages, ny plus heureuſe. La ioye & la triſteſſe ont cela de propre, qu'eſtans communiquées à vn fidele amy, la primiere ſe redouble & la derniere ſe dédouble. Ainſi tout ce qui peut apporter de la ſerenité dans l'eſprit du Prince a touſiours en ſoy beaucoup plus de bien que de mal, leur tempeſte particuliere ayant accouſtumé de deuenir vn orage public.

Ie ne deſauouë point auſſi que pour quelques autres conſiderations il ne fuſt à ſouhaitter que le Prince maintinſt egalement ſon affection comme ſon rang auec tous ſes ſubjets : mais comme il eſt homme comme nous, quand ſon inclination s'addonne à quelque perſonne particuliere, ſi nous auons quelque tendreſſe d'ame, nous deuons excuſer en luy par noſtre propre reſſentiment, vne paſſion qui ne paroit iamais en ſa force qu'en ſon abus.

Garde-toy ſur tout de cette impertinente vanité, de ne reuerer point le fauory, elle n'eſt ny vtile, ny ſeure, ny honneſte; tu ne peux luy refuſer ton reſpect, ny meſme

meſme ton affection, eſtant de la confidence de ton maiſtre, que tu ne briſes ſon image en ton ame, & que tu ne commettes vne felonnie interieure contre luy.

La troiſieſme eſpece de fauoris, eſt quand vn Prince éleue quelqu'vn ſans luy faire part de ſes conſeils, de ſes plaiſirs ny de ſa confidence, il le crée ſimplement comme vn Coloſſe de grandeur, pour laiſſer aux viuans & à la poſterité vne marque viſible de ſa puiſſance : Les Rois qui ſont vne image de Dieu ſur la Terre, ſe plaiſent quelquefois à ſon imitation, de faire d'vne matiere impure quelque ouurage de creation qui leur reſſemble : Mais comme les œuures de la creature ſont plus imparfaites que celles du Createur, elles ne ſont point de durée, ſoit par leur impuiſſance de ſe pouuoir ſouſtenir ſous leurs propre peſanteur, ou que l'artiſan ait honte de ſa beſogne, & s'en repente comme Dieu d'auoir fait l'homme.

Mon enfant, quand cela arriue, comme ie t'ay conſeillé de reuerer les autres fauoris, conſerue auſſi quelque reſpect pour le desbris des folies de ton maiſtre. Si tu l'aimes, tu es obligé de les couurir ou de les excuſer. De quelqu'vne de ces trois ſortes que puiſſe eſtre vn fauoris, le choix en eſt plus honneſte en la moyenne region.

region qu'en la baſſe, & moins dangereux auſſi qu'en la haute. Il ne ſe forme iamais de fauſſe idole de ſouueraineté en cét eſtage moyen, & la majeſté du Prince n'y eſt point auilie.

Ie te conſeille encore de t'accommoder à l'eſtat preſent des choſes, dont la direction n'eſt point en ta puiſſance; ne condamne point ce que tu ne peux changer, ſi ton iugement y trouue quelque choſe à dire, preus garde au moins que ta bouche te ſoit fidele. Tu trauailleras en vain ſi les roues de ton eſprit ne paroiſſent concentriques auec celles du temps, ſon mouuement qui eſt rapide emportera le tien malgré toy, & te ſera contraire en ſa reuolution.

Sois auſſi d'vne nature plus maniable que ie ne l'ay eſté; l'or qui obeït mieux ſous la main de l'artiſant eſt le meilleur, & celuy duquel ſe fait la plus belle beſongne: le moins fin n'y reſiſte que pour n'auoir pas ſes parties ſi ſolides que l'autre: ſois aſſeuré, mon enfant, que toute ame reueſche eſt poreuſe & inégale, & que s'il en reüſſit quelque bon effet, il procede plutoſt de l'excellence de l'ouurier, que de celle de la matiere.

C'eſt à moy à qui ie parle preſentement, qui vous laiſſerois quelque autre choſe par mon Teſtament que mes conſeils,

ſeils, ſi j'auois eu l'ame vn peu plus ſouple. On peut ceder comme le roſeau ſans ſe fauſſer non plus que luy, & ſe releuer droit & en ſa meſme aſſiette comme luy quand le coup de vent eſt paſſé. Ie confeſſe, mes enfans, qu'en cela j'ay ſouuent manqué de prudence, dont ie n'ay point d'autres excuſes à vous faire pour me iuſtifier enuers vous, ſinon de vous proteſter qu'en quittant le party de ma fortuue, i'ay touſiours penſé ſuiure celuy qui m'eſtoit le plus honorable.

Icy ie ſuis obligé de vous donner aduis que l'honneur a ſes ſcrupules comme la deuotion les ſiens, & qu'il eſt aſſez difficile de ſe conduire dans le raffinement de l'vn & de l'autre, ſans qu'il s'y meſle quelque ſuperſtition. C'eſt pourquoy mon opinion eſt que la trame & la tiſſure de voſtre honneur doit eſtre vn peu groſſiere: quand elle eſt ſi deliée, ſa foibleſſe eſt cauſe qu'on ſe taille trop de beſogne pour la conſeruer.

Si la ſuperſtition d'honneur eſt excuſable, ce doit eſtre aux actions de guerre ſimplement, hors cela noſtre plus grande gloire conſiſte à ſe rendre le plus accommodant en la vie ciuile, & le plus ſociable en la conuerſation. Ne vous laiſſez point abuſer par le vain ſpectre de ie ne ſçay quelle fauſſe generoſité, qui n'eſt que ſuperficielle

ficielle. I'ay ſouuent remarqué que ceux qui la font la plus valoir ſont preſque tous neceſſiteux, & qu'ils ne hazardent rien que des haillons & des parolles en la témoignant.

Ne vous meſlez point de vouloir jamais introduire aucune mode nouuelle, les ſages en ſont rarement les originaux. Ne condamnez point auſſi celles qui ſont receuës; ſi elles perſeuerent, demeurez-y; ſi elles changent, changez comme elles: aux choſes indifferentes, & où perſonne n'eſt offenſé, il y a plus d'extrauagance & de preſomption que de iugement, de n'auoir pas vn eſprit de ſuite.

Il ſuffit au ſage de ſe retirer de la preſſe au dedans, & de ſe conſeruer la liberté de iuger en luy-méme des choſes, ſelon ce qu'elles ſont: mais quant au dehors, il faut que ſont exterieur entre en la communauté des formes receuës. La ſocieté puplique eſt en quelque ſorte offenſée de la reuolte exterieure d'vn particulier, quoy qu'indifferente. Outre noſtre aide mutuel, nous luy deuons noſtre conſentement & noſtre imitation en ſon vſage, quand meſme il y auroit de la folie.

La mode veut que tu portes deux pouces de toile au col, deux aulnes aux jambes, tes ſouliers plus longs que le pied, fay-le, mais ie te prie qu'ils ne

ſoient

ſoient point plus eſtroits, les taillades que tu leur faits crient au meurtre contre toy, les galans dont tu les r'attaches n'ont point bonne grace en ce lieu-là. Ne te traitte point en criminel, en te donnant vne geſne, dont il ne te peut reüſſir que chagrin, oignons & goutte. Que tes cheueux ſoient longs, que tu les ſaupoudres; & ton collet meſme, puiſque la mode le veut ainſi, i'y conſens encore; ie te demande ſeulement que tu n'employes point tant de temps pour l'ornement du dehors de ta teſte, que tu n'en reſerues quelques heures pour le dedans.

CHAPITRE XXIX.

Des diuertiſſemens qui conſiſtent au ieu & en la conuerſation. Du ieu des eſchets, des dez, des cartes, & du ieu en general.

MEs enfans, ie penſe auoir traitté toutes les principales actions de la vie de l'homme, hors celle de ſes diuertiſſement, dont les plus ordinaires ſont le jeu & la conuerſation. Des jeux, ceux qui ne ſont point ſedentaires, comme la longue & la courte paulme, le mail & le ballon, ſont pluſtoſt exercices que jeux, qu'on aime ou neglige ſelon l'âge, la diſpoſition

poſition qu'on y a, ou ſelon que l'on s'y addonne. Tout le mal que ceux-là peuuent faire en leur excez eſt de laſſer le corps ſans incommoder que bien peu l'eſprit, & la bourſe. Les ſedentaires, qui ſont les eſchets, les dez & les cartes, ſont plus dangereux.

Quoy que les eſchets ayent quelque choſe d'ingenieux, toutesfois parce qu'ils ſont vne trop grande abſtraction de nous à eux, que la victoire en eſt vaine au vainqueur & chagrine au vaincu, & que cette occupation eſt ſi reſveuſe, qu'elle paroiſt vn ſommeil de deux hommes qui veillent, ayant le monde & la vie ciuile pour faire preuue de ta ſuffiſance, ie ne te conſeille point de la reduire ſous vn ſi petit modele. Ce jeu eſt attrayant, en ce que le plaiſir de toute action conſiſte en ſa fin. Que celle-la eſt prompte; qu'elle dépend de noſtre conduite ſeule, qu'elle ſe reitere ſouuent; toutes leſquelles conditions ſe rencontrent difficilement en quelque autre action que ce ſoit.

Pour ce qui eſt du jeu de dez, ce n'eſt point vn diuertiſſement, c'eſt pluſtoſt vn inſult qui ſe fait ſur la bourſe d'autruy, que les loix tolerent pour ne le pouuoir empeſcher. Auant que d'eſtre infecté de cette abomination, voy ie te prie les academies de ce mal'heureux commerce, &

y conſidere l'agitation & le trouble de ceux qui les rempliſſent ; l'inquietude des gaignans, le deſeſpoir de ceux qui perdent, les querelles, les execrations, & les blaſphemes qui s'y commettent ; & ie m'aſſeure que tontes ces funeſtes images t'en donneront de l'horreur. Comme l'action de ce jeu eſt toute de momens, & entretenuë de diuerſes repriſes d'eſperance & de crainte, l'ame ſouffre vne torture continuë ſous la rouë de ces deux paſſions, outre celle de la fortune.

Les cartes & le tric-trac ont quelque choſe de plus moderé : comme le progrez de leur action eſt plus lent, le mouuement qu'ils cauſent en l'ame eſt plus reglé. La fortune decide en partie du ſuccez de ces deux jeux, & laiſſe l'autre à noſtre conduitte. Auſſi eſt-ce le diuertiſſement le plus ordinaire des perſonnes qui ne ſont point occupées, ou qui cherchent quelque relaſche dans les affaires, qui ſeroit honneſte en ſoy, s'il ne s'y faiſoit point de fripponnerie : mais comme le jeu eſt vne eſpece d'eſpargne, d'où le luxe tire vne partie de ſon fonds, & que tout le monde veut deſpendre plus qu'il ne peut, cela eſt cauſe qu'il y a peu de fidelité dans vn commerce duquel vn chacun eſpere de tirer quelque auantage.

Le jeu eſt vn contract de bonne foy, qui

qui a ſes formes en l'vſage ſeulement : la fortune y preſide, mais la conduite eſt toute à nous, qui doit eſtre d'autant plus ſincere que nous ſommes obligez à ſes regle par vne loy non eſcrite. Qui la violoit, eſtoit autrefois tenu pour vn infame, que l'on pouuoit outrager impunément comme vn homme ſurpris dans vn vol public : à preſent il n'y a plus de honte d'eſtre vn pipeur, la proſtitution de la foy publique eſt ſi grande, que ce n'eſt plus vn meſtier de coquin, il y a dés perſonnes de qualité qui s'en meſlent ouuertement & ſeurement, parce qu'il n'eſt pas aiſé d'en tirer ſa raiſon.

Ainſi, mon fils, ie ſerois bien aiſe que tu vouleuſſes renoncer à ce diuertiſſement, qui eſt tout à fait contraire à la charité, en ce qu'il contriſte celuy qui eſt le perdant de ton joüeur ou de toy. Si tu ne t'en peux abſtenir, ſois au moins ie te prie, plus paiſible que ie ne l'ay eſté, & autant fidelle à ton ioüeur.

CHAPITRE XXX.

De la conuerſation.

LE plus commun & le plus honneſte diuertiſſement de la vie eſt celuy

luy de la conuerſatiõ. La retraitte d'vn homme ſeul auroit quelque choſe en ſoy de trop affreux,& la tourbe de trop tumultuaire s'il n'y auoit quelque eſtat moyen entre l'vn & l'autre compoſé du triage de quelque perſonnes particulieres, auſquelles on ſe communique pour éuiter l'ennuy d'eſtre ſeuls,ou l'accablement de la multitude. Ce triage ſe fait ſelon la difference des eſprits, chacun faiſant ſon lacis auec ceux de ſa maille, & en cette varieté tous ont vne meſme fin,qui eſt le diuertiſſement de leur eſprit.

Comme chaque ſemaine à ſes jours ouuriers & ſon jour de ſabbath, apres les heures penibles qui ſont employées au dedans & au dehors de la maiſon, chaque jour a beſoin de ſes heures de repos, qui ſont celles de la conuerſation. C'eſt pourquoy nous deuons prendre garde qu'il n'y ait point d'erreur au choix de ceux auec qui nous faiſons noſtre liaiſon, d'autant que de là depend encore la derniere trempe de nos mœurs bonnes ou mauuaiſes.

Il n'y a point de ſocieté dans la multitude, les viſages des hommes qui s'y rencontrent font en nous auſſi peu d'impreſſion, que ceux qui ſe voyent en ſonge: le ſon de leurs paroles n'eſt ſouuent gueres mieux articulé que le bruit qui ſe fait à la cheute d'vn torrent. L'ame en ce tumulte ne trouue rien qui la ſouſtienne:

ſtienne : Si elle eſt ſeule auſſi, au lieu de ſe contenter elle s'eſtourdit elle-meſme en ſon propre circuit : il n'y a donc que la preſence d'vn amy ſeul ou de pluſieurs qui la ſoulage. Il eſt tres certain que l'ouuerture de noſtre cœur auec quelque amy particulier luy oſte vne partie de ſon amertume: mais comme la conuerſation auec pluſieurs amis deſire vne plus grande eſtenduë de noſtre ame, il ſe fait vne plus grande abſtraction de nous à eux, & par conſequent vne diuerſion plus entiere de nos deſplaiſirs.

Dieu m'a fait cette grace eſtant en Cour d'auoir eſté receu depuis vingt-ſix ans dans vne conuerſation, dont deux freres d'vn nom, d'vn merite, & d'vne vie illuſtre en ſont les principaux tenans. Il ſe fait tous les jours ſur le ſoir vn certain concert d'amis en leur maiſon, où toutes choſes ſe paſſent auec vne telle harmonie, & auec tant de douceur & de diſcretion, que ie n'ay iamais eu de trouble en l'eſprit qui ne ſe ſoit diſſipé en cette compagnie.

Comme ce ſont perſonnes ſages, fideles, ſçauans, & d'vne vertu tres-eminente, chacun s'efforce de contribuer ce qu'il a de meilleur en cette honneſte ſocieté. Outre qu'vne pareille conuerſation apporte le calme en nos paſſions, elle éclaircit auſſi lentendement : car il eſt

tres-certain

tres-certain qu'en vain la meditation remplira les magazins de l'eſprit, ſi le debit ne s'en fait par la parole. C'eſt pourquoy nous voyons à toute heure de bons raiſonnemens perdre leur force & leur grace faute d'vne enonciatiation qui ſoit nette laquelle enonciation ne dépend que d'vn certain vſage de contourner les notions de ſon ame, & de les mettre bien en ordre auant que de les exprimer; la conuerſation leur donne corps par la parole, & nous les enuiſageons beaucoup mieux alors que quand elles ſont encore informes en noſtre imagination; & c'eſt pour cette raiſon qu'on prononce preſque touſiours ce qu'on lit & ce qu'on eſcrit, la parole ſe laiſſant iuger plus diſtinctement que la penſée.

Il ſemble auſſi qu'en la conuerſation on contracte quelque vnion auec ceux à qui on ſe communique, & qu'on reſſente le meſme effet qui paroit aux actions naturelles, qui ne ſe fortifient pas ſimplement en leur reünion, mais qui reſiſtent encores mieux aux impreſſions leur ſont contraires. La maſſe humaine eſt vn tout composé de parties ſimilaires & diſſimilaires, qui ſe diuiſe en autant de portions qu'il y a d'hommes. Les ſimilaires taſchent en ſe r'aprochant de ſe reprendre. Les diſſimilaires, de maintenir

maintenir leur ſeparation par la fuite : car d'où pourroit proceder l'amour ou l'auerſion qui ſe fait de rencontrer, ſi le mouuement de cette impulſion fortuite n'eſtoit inherent en la maſſe du ſang & des eſprits où il ſe forme.

Cecy eſt aſſez conſiderable, qu'il ne ſe paſſe rien en la nature intellectuelle dont la materielle ne nous donne quelque indication. Par exemple l'œil reçoit plus de ſatisfaction en la rencontre de l'œil, la main auec la main, & la bouche, auec la bouche, qu'auec nulle autre partie du corps. Il ſe trouue tout de méme entre les eſprits quelques parties ſemblables qui s'affectionnent tellement les vnes les autres, que par la ſimple difference de leur aſſortiment, quelque diuerſité qu'il y ait en la maſſe, on peut faire vn certain jugement de l'homme ſelon la conuerſation où il ſe plaiſt. Les ſerieux cherchent les ſerieux, les fols les éceruelez, les eſprits doux le calme d'vne ruelle: mais les perſonnes les plus auiſées recherchent vne ſocieté qui ſoit innocente, qui plaiſe, qui forme l'eſprit, & qui le diuertiſſe. Il n'y a que celle de pluſieurs amis qui font tous profeſſion d'honneur, qui puiſſe auoir toutes ces conditions. Tiens-toy, mon fils, à cette derniere, & la prefere à toutes les autres,

CHAPITRE XXXI.

Des conditions neceſſaires à vne perſonne Eccleſiaſtique.

I'Ay dit cy-deuant que mon intention eſtoit que l'vn de mes enfans fuſt Eccleſiaſtique, pourueu qu'il euſt en luy les conditions qui ſont neceſſaires pour cét effet. Le ſecond, ce me ſemble y ſera le plus propre: ie le trouue d'vne nature plus debonnaire, & plus aſsée à conduire que n'eſt celle des autres. Comme le ſacrifice d'vn fils doit eſtre plus agreable à Dieu que celuy d'vn agneau, ie ne veux point de mon oblation faire vn ſacrilege, en luy preſentant le plus imparfait de mes enfans. Quoy qu'ils ſoient trop ieunes encore pour diſcerner lequel ſera le meilleur, ie luy deſtine celuy qui me ſemble tel preſentement, ſoit que la douceur de ſon enfance m'y oblige, ou que ie reſpecte deſia le ſaint caractere dont ie deſire qu'il ſoit honoré.

Mon aiſné & mon cadet ſont d'vne complexion trop vehemente & trop bruſque, pour vne profeſſion qui ne requiert que de la manſuetude; le temperament de leur frere paroiſt plus moderé, & auoir auſſi quelque choſe de plus judicieux;

judicieux ; ainſi ie penſe en la dévoüant au ſeruice de Dieu luy offrir le fruit le moins vereux qui ſoit en ma maiſon. En luy preſentant le rebut de ſa famille on luy eſt plus injurieux que de l'offerte d'vne brebis taigneuſe, d'autant que le ſacrificateur doit eſtre encore plus pur que ſa victime. C'eſt proprement faire de ſes cribleures les pains de propoſition, & ſoüiller le ſanctuaire du Seigneur de l'impureté de ſon ſang.

Les loix Platoniques veulent que ceux qui ſe preſentent pour la Preſtriſe ſoient legitimes, entiers de corps & de mœurs; d'vne libre & honneſte extraction, de gens de bien, & qu'en ſuite le choix du plus digne ſe faſſe de la main de Dieu en le tirant au ſort. Nos ſaints Decrets conuiennent de toutes ces meſmes conditions, excepté de l'élection par le ſort, qu'ils on jugée trop aueugle pour vn ſi digne miniſtere: Et d'autant auſſi que les imperfections de l'ame ſont plus cachées que celles du corps qui ſe voyent à l'œil, ils ont apporté beaucoup de precautions en cette recherche, à ſçauoir de ne permettre point qu'on puſt eſtre honoré de cette dignité, qu'en receuant ſept Ordres que l'on conferoit autrefois l'vn apres l'autre à diuers temps, qui ſont autant de degrez pour y paruenir,

en la collation deſquels on eſtoit ſujet à l'exament de vie, de mœurs, & de capacité, pour reconnoiſtre durant ce progrés s'il n'y auoit rien en l'homme qui le rendiſt inhabile pour ce diuin caractere.

Les quatre premiers Ordres qui ſe conferent depuis huit ans juſques à vingt-trois, ne le détachent point encore du corps des laïques ; c'eſt à luy à s'examiner luy-meſme en ce temps-là, & de regarder s'il ſe ſent aſſez de force pour paſſer outre, & à celuy qui luy doit conferer le cinquieſme Ordre de iuger s'il luy trouue les mœurs aſſez bonnes, & s'il a aſſez de capacité pour eſtre aſſocié dans le Clergé, d'autant que de cét Ordre-là il n'y a plus de retour en la condition des laïques.

Hardoüin, mon fils, quand tu ſeras en cét âge-là, deſcends en toy-meſme, & conſulte meurement auec tes mœurs & auec tes paſſions, qui ſeront alors en leur vigeur, ſi elles pourront te permettre de viure en bon Eccleſiaſtique. Il vaut encore mieux que tu ſois vn mauuais laïque qu'vn Preſtre vicieux, l'irreuerence enuers Dieu, & le ſcandale enuers le prochain en ſera moindre. Regarde auſſi ſi tu ſeras aſſez bien inſtruit des choſes qui ſeront de ta profeſſion ; Dieu te preſerue de cette honteuſe confuſion, qu'on

qu'on puiſſe eſtre en doute quand tu ſeras au pied de l'autel, ſi tu es l'holocauſte ou le Sacrificateur.

Mon enfant, il faut auſſi que tu aimes les liures, ou que tu renonces à ce meſtier. Leur eſtude eſt vne des principales occupations d'vn homme d'Egliſe, outre qu'elle ſert à ſon inſtruction & à celle d'autruy, elle ſert encore à le diuertir de l'oiſiueté, ſon office eſt court & la journée longue s'il n'eſtudie, autrement qu'eſt-ce que de luy, ſinon vne terre vague, qui eſt exposée au premier occupant de ſes vices.

Employe ton eſtude pour taſcher comme les anciens Peres à deuenir plus ſçauant en la Theologie poſitiue qu'en la ſcholaſtique, l'vne eſt du maiſtre, l'autre n'eſt que de l'eſcolier. La poſitiue eſt humble, officieuſe, & pleine du ſaint Eſprit. La ſcholaſtique eſt ſubjette à eſtre opiniaſtre, arrogante, & ſi remplie de contention, que bien ſouuent elle eſteint la charité.

Quelqu'vn a dit plus iudicieuſement que malicieuſement, ce me ſemble, qu'elle eſtoit née de l'oiſiueté de quelques eſprits de cellule, ſubtils à la verité, qui pour auoir eu plus de feu que de lumiere, ont voulu rendre artiſte la connoiſſance qu'ils ont euë de la Theolo-

gie, en l'aſſujettiſſant ſous vne forme Logique, comme Ariſtote auoit fait toutes ſes œuures. De là eſt dériué ce desbordement (grand en ſa maſſe, petit en ſa ſubſtance) d'argumentations, de queſtions, d'objections, de ſolutions & de diſtinctions, dont la pluspart ne conclud rien, & où il n'y a ny font ny riue.

La poſitiue conſiſte ſimplement en la parole de Dieu, en ſon explication ſelon les Peres, & en l'intelligence de nos myſteres ſelon la foy. La ſcolaſtique y meſle tant de vaines ſubtilitez, & tant de broderie de moindre valeur que l'eſtoffe, qu'à peine en peut-on reconnoiſtre l'ancienne tiſſure. Mon fils, il eſt queſtion de faire ſon ſalut par la lecture des ſaintes lettres. Tandis que tu t'amuſeras à argumenter de Dieu & de ſes attributs, prens garde que tu ne ſortes hors la voye qu'il faut ſuiure pour aller à luy.

Anciennement pour eſtre diſciple de IESVS-CHRIST, falloit quitter tout ſon bien, & l'apporter aux pieds des Apoſtres. Il eſtoit beſoin alors que le premier zele fiſt vn fonds commun en faueur des fideles & des pauures: maintenant qu'il ne reſte plus gueres que la ſuye de cette premiere ardeur, & que les mœurs ſont changées, l'honneur du ſacerdoce requiert que celuy lequel y pretend aye ſuffiſamment dequoy viure.

Si

Si Dieu te donne quelque choſe au de la de ce qu'il te faut pour maintenir auec decence le rang que tu auras en l'Egliſe, mon fils fais en part aux pauures. Ceux du lieu où ſeront tes benefices, ſi tu en as, ſont les plus priuilegiés : tes freres & ceux de ton ſang ſont les ſeconds en ordre, s'ils ſont neceſſiteux ; & les autres pauures en ſuitte ſelon tes moyens. Regle-toy neantmoins ſi ſagement en cette œconomie, que tu n'enuoyes pas tant de nourriture aux branches que tu deſſeches le tronc.

CHAPITRE XXXII.

De la profeſſion Eccleſiaſtique, reguliere & ſeculiere. Des vœux.

ET d'autant qu'il ſemble que les vœux nous lient auec Dieu d'vne eſtreinte qui paroit encore plus reſerrée que celle de la Preſtriſe, quoy qu'elle ſoit de moindre dignité : Si tu te propoſes cette voye parfaite, ie te conſeille d'eſtre Preſtre auant que d'y entrer, afin qu'eſtant fortifié de la grace de ce ſaint caractere tu ſois plus robuſte & plus ferme pour fournir vne carriere ſi difficile.

Mon enfant, ne te haſte point de faire le vœu de chaſteté dans vn âge où tu ne

ſçais point encore ce que la volupté peut prendre en toy, ny le vœu d'obedience, qui eſt vne eſpece d'aneantiſſement de ton eſtre, que tu ne ſois en ta puiſſance : attends ta majorité pour cét effet. Ne renonce point non plus au peu de bien que ie te laiſſe, que la loy ne te permette d'en diſpoſer ; tu ne ſçaurois eſtre vn legitime diſpenſateur de ces trois choſes auant que d'en connoiſtre la iuſte valeur. Il eſt vray que tous les Ordres de Religieux ſont d'vne tres-ſainte inſtitution, & admirables en ce qu'ils ſe propoſent vne voye plus parfaite que l'ordinaire pour le ſeruice de Dieu : s'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt qu'en la precipitation de leur engagement.

L'experience nous fait voir la difficulté qu'il y a de fixer dans vne conſtante reſolution noſtre eſprit, qui eſt d'vne nature tellement changeante, que ſi nous ne pouuons demeurer long-temps ſatisfait dans la jouïſſance meſme de noſtre aiſe & de noſtre liberté, que ſera ce de nous dans la priuation de l'vn & de l'autre, & principalement quand on s'y trouue engagé par vn vœu ſolennel & irreuocable ; Le touſiours eſt vn terme trop long pour ne ſouffrir point quelque reuolte de noſtre volonté contre vne ſubjection qui dure autant que nous. Selon l'ordre de nature, puiſque le

le temps eſt la meſure de noſtre vie, & que le preſent n'eſt qu'vne fluxion de l'auenir dans le paſsé, nous ne deurions point diſpoſer qu'à ſon heure d'vne choſe qui n'eſt point encore en noſtre puiſſance, qui eſt l'auenir.

Les lineamens de noſtre corps ſe changent tellement qu'on ne peut reconnoiſtre ceux de l'enfance en la virilité, n'y ceux de la virilité dans la decrepitude; & nous voulons que ceux de l'eſprit ſoient immuables, cela ne ſe peut Comme ce n'eſt plus le méme corps ny le meſme âge, ce n'eſt plus auſſi le meſme eſprit, ny la meſme pensée. En effet j'experimente tous les iours qu'il y a ſi peu de tenuë en nos reſolutions, au moins aux miennes, que de moment en moment ie me trouue autant diſſemblable à moy-meſme, que ie le ſuis d'vn autre.

Les premiers Religieux ont eſté compoſez de la pureté des laïques, qui paſſoient & repaſſoient alternatiuement du monde au deſert, & du deſert au monde, & qui par cette viciſſitude des affaires à la contemplation, & de la contemplation aux affaires, ſoutenoient également le flux & reflux de l'eſprit de l'homme dans le ſeruice de Dieu & de ſon prochain. Les diuerſes repriſes qu'ils faiſoient ſucceſſiuement en l'vne & en

l'autre action, leur laiſſoient prendre haleine, & leur donnoient de nouuelles forces en celle où ils s'appliquoient. C'eſtoit vne deuotion libre que la leur; qui n'auoit ny temps limité, ny vœu, ny regle que celle qu'ils s'impoſoient ſur l'heure méme.

Il eſt vray toutefois que quelques ames plus épurées que les autres s'eſtant apperceuës qu'ils rapportoient touſiours quelque contagion du monde dans le deſert, ſe reſolurent de n'y retourner plus, & de changer leur ſolitude particuliere en vne ſocieté conuentuelle, qui fuſt veritablement tres-parfaite. De cette premiere regle ſont deriuées toutes les autres, dont ie reſpecte la pureté. Mais d'autant, mes tres-chers enfans, que ie crains que cette ſainte milice ne ſoit au deſſus de vos forces, ie ſouhaitterois bien de ne vous y voir point enroollez temerairement, & que vous en vouluſſiez differer l'execution apres voſtre majorité, de peur que vous n'ayez ce déplaiſir de voir, quand il n'en ſera plus temps, qu'vne telle precipitation eſt pluſtoſt vn effet de la chaleur du ſang & de l'inconſtance naturelle de l'homme, qu'vn mouuement inſpiré du ſaint Eſprit.

Que s'il arriue auſſi, mes amis, qu'eſtans hommes faits, apres auoir tiré quelques eſpreuues de voſtre pureté, vous

embraſſiez

embraſſiez la vie religieuſe, que ce ſoit ie vous prie auec vn tel aneantiſſement de vous-méme que vous n'ayez iamais nulle autre volonté que celle de voſtre ſuperieur : vous ferés par ce moyen que ce joug vous ſera doux, & que voſtre fardeau vous ſera leger. Laiſſez-luy la direction de vos mortifications ſans y rien adjonſter du voſtre : l'auſterité d'vne regle, ſon obeïſſance, l'abnegation de voſtre propre volonté, & voſtre ſoûmiſſion en toutes les faſcheuſes auentures de la vie, vous preparent aſſez de beſogne pour le Ciel ſans vous en tailler d'autre.

Quelqu'vn a dit, que c'eſt vne eſpece de trahiſon, de mal traitter le corps, & de rendre ſes fonctions ſtupides & ſerues pour épargner à l'ame la ſollicitude de les conduire ſelon la raiſon ; à quoy j'adjouſteray, ſi ce n'eſt qu'on le faſſe par obedience, autrement ce ſeroit punir le ſeruiteur pour la faute du maiſtre, & vouloir ſans en auoir l'ordre gratifier l'architecte par la démolition de ſon baſtiment. Difficilement peut-on tenir l'ame en ſubjection en affligeant le corps outre meſure, quand l'vn eſt entr'ouuert de corps, l'autre l'eſt de chagrin. Sur tout vn Superieur doit eſtre tres-moderé enuers ſoy-méme en cette eſpece de mortification, parce qu'il eſt comme impoſ-

ſible qu'eſtant encore tout ſanglant des playes qu'il ſe vient de faire, il puiſſe eſtre moderé dans les mortifications qu'il commande.

Ceux que nous voyons ordinairement les plus déterminez contre eux-meſmes en ce genre de deuotion ſont les freres qui ſont ignorans, leſquels ſe ſentant inhabiles, comme ie croy à l'eſtude & à la predication, & ſe trouuant les mains liées par la cloſture aux actions de charité qui ſe pratiquent au dehors, les employent ſur eux au dedans, eſtant perſuadez qu'en ce violent exercice, ils ne ſont pas tout à fait oiſifs dans le ſeruice de Dieu. Quoy que ce ſacrifice ſanglant luy ſoit agreable, à cauſe de la bonne intention de ceux qui le font, l'exemple des compagnies actiues & ſçauantes qui eſpargnent vn peu dauantage leur peau, me fait prendre la liberté de dire, qu'vn ſage Religieux ne ſe doit jamais faire aucune violence de cette nature, qu'elle ne luy ſoit auparauant commandée.

Mon enfant, pour te deuoüer entierement à Dieu, j'ay vn conſeil à te donner qui eſt le plus Apoſtolique encore que ne l'eſt celuy des vœux : rend-toy capable d'eſtre vn bon Curé. Pour l'eſtre, il faut que tu renonces à toute ſorte d'impureté, que tu ſois ſouſmis à tes ſuperieurs,

& que tu ne ſoit plus à toy, en te donnant tout à toutes les ames qui te ſeront commiſes, qui eſt le plus abjet aneantiſſement que tu ſçaurois faire de toy-meſme, & la plus illuſtre pauureté que tu ſçaurois profeſſer.

Quand j'entens parler de la vie des Curez de ſaint Euſtache & de ſaint Nicolas du Chardonnet, decedez depuis peu, & de quelques autres Curez qui ſont encore en vie, il me ſemble que ie voy dans leurs actions vn relief viuant de la plus grande pureté qui ait jamais eſté dans le Chriſtianiſme. Il diſent leur office, ils le font; ils catechiſent, ils confeſſent, ils preſchent, ils partagent leurs biens auec les pauures, ils conſolent les affligez, ils viſitent les malades, ils leur portent les Sacremens à pied, au loin, la nuit, quelque temps qu'il faſſe, & à quelque heure que ſoit qu'ils ſoient appellez: Ils les aſſiſtent en mourant, quelque danger qu'il y aye, il les conduiſent à la ſepulture, & quand ils y ſont ils prient Dieu pour eux. Ils ſont tout à tous en general & en particulier. Les ſaints Apoſtres, & IESVS-CHRIST meſme ne faiſoient que la meſme choſe, hors les miracles, qui eſtoit pluſtoſt vn effet de la viſite du S. Eſprit qu'ils auoient receu, que de leur caractere.

Comme on eſt touché de reſpect par le

le bien-heureux abord de ces ſaintes perſonnes, on le doit eſtre d'horreur quand on voit ceux qui negligent les ames fideles qui leur ſont commiſes, & qui abandonnent toutes ces fonctions Apoſtoliques qui ſont de leur deuoir pour quelqu'autre employ que ce ſoit, ſi ce n'eſt pour le ſeruice du Prince ou de l'Eſtat; difficilement ces perſonnes là ſeront-ils plus fideles à l'homme qu'à Dieu, leur premiere banqueroute les autoriſe en la ſconde. Dieu te preſerue, mon fils, ſi tu es appellé à ce ſaint deuoir, de faire aucune choſe qui ſoit contraire à la pureté d'vne ſi ſainte profeſſion.

CHAPITRE XXXIII.

Cinq points generaux pour la vertu, dont le dernier eſt de ſe ſouſmettre ſous la prouidence de Dieu, qui fait la concluſion de la ſeconde Partie.

MEs tres-chers enfans, s'il me falloit faire vne reueuë generale ſur le détail de tout ce qui peut ſeruir à vous façonner le corps & l'eſprit, ie ne finirois iamais. I'ay touché ſimplement les choſes que i'ay crû vous eſtre le plus neceſſaire, & où vous deuez auoir le plus beſoin de vous former. Il n'y a point d'induſtrie

duſtrie qui ne languiſſe eſtant negligée, ny de force qui ne ſoit foible en ſon engourdiſſement. La vertu ne permet point qu'on remette ſon action au lendemain : cette remiſe n'eſt autre choſe qu'vn modeſte compliment que ſe fait à ſoy-méme vne ame irreſoluë, qui n'a pas la force d'accorder à la raiſon, n'y de luy refuſer auſſi ce qu'elle deſire.

Voſtre temperament qui eſt boüillant & actif, eſt vne diligence informe, qui n'a beſoin que d'vne ſage direction, elle dépend de la vertu ſeule, dont le tiſſu qui eſt composé de toutes occaſions & de toutes ſortes de matieres, expoſe au iour les belles nuances qui ſe voyent en la vie des hommes illuſtres. Elle n'eſt point l'ouurage d'vne heure, d'vn iour, d'vne année, d'vne action, de pluſieurs, elle deſire noſtre vie entiere ; elle eſt d'vn perpetuel commencement, dont le progrez doit eſtre ſi continué, qu'elle ne permet pas qu'on ſe donne la liberté de juger d'elle qu'apres la mort. Il eſt vray que ſon acqueſt eſt penible ; mais puiſque la difficulté luy ſert de matiere plus elle eſt grande plus ſon action ſera noble.

Le marbre le plus dur ne rebutte point la main du ſtatuaire, ſon induſtrie ſe redouble par la difficulté qu'il y a de le mettre en œuure. La vertu n'eſt inacceſ-

ſible

ſible qu'à ceux qui la regardent de loin, ceux qui ont le cœur de s'en approcher en trouuent les auenuës aſſez faciles : elles ne conſiſtent qu'en quatre ou cinq principaux chefs.

Le premier eſt de n'eſtre jamais oiſif. La partie anterieure de l'homme ſe jette tout en auant : les pieds, les mains, le viſage pour nous teſmoigner que ſon eſprit ſe doit accommoder à la ſabrique du corps, & eſtre progreſſif comme luy. Ne laiſſons point chommer ces deux parties de noſtre baſtiment : nous voyons qu'on ſe laſſe plus en ſe tenant debout qu'en marchant, & que les meilleurs eſprits ſont comme les bras les plus vigoureux qui ſe deſboitent bien pluſtoſt en frappant à vuide que ſur quelque matiere qui reſiſte.

Ainſi l'action nous eſtant plus commode que le repos, appliquons-nous à quelque choſe. La teſte ſans les pieds & ſans les mains eſt vn monſtre, pour nous faire voir qu'il faut ſe determiner à l'action, & que quelque delicateſſe qu'il puiſſe y auoir en nos paroles & en nos penſées, ſi on ne s'employe d'allieurs, on paroit comme ces teſtes aiſlées de ces petits Cherubins, qui ſont d'autant plus imparfaits, pour n'eſtre ny Anges ny hommes, qu'vn ſigne eſt difforme pour eſtre d'vne nature ambigue entre la beſte & l'homme.

Le

Le ſecond moyen pour s'applanir le chemin de la vertu, eſt de ſe ſeruir de ſur-veillant, & de regarder ſi en toutes les choſes que nous diſons, que nous faiſons, ou que nous nous propoſons de faire, il n'y a rien qui ne ſoit honneſte, & ſi les voyes que nous tenons pour y paruenir le ſont auſſi. Si nous ſommes aſſidus en cette obſeruation & en cét eſtude de nous-mémes, il eſt tres-certain qu'inſenſiblement nous nous trouuerons au ſommet de la vertu ſans auoir eſté incommodez que bien peu de la roideur de ſon penchant; car encore que les affaires du monde ayent ſouuent des courbures & des nœuds qui ſemblent les aſſujettir à quelques circonſtances indirectes qui nous deſtournent du droit chemin qu'il faut tenir en les faiſant: neantmoins pourueu que noſtre volonté demeure ferme & immuable vers vne honneſte fin, & que les biais que nous prendrons en leur execution ſoient honneſtes auſſi; ſoyons aſſeurez que l'imperfection de la matiere ſe dreſſera par l'integrité de celuy qui la met en beſogne. Il eſt impoſſible de conduire toutes choſes par la ligne droite: les affaires ont leurs tours & leurs détours, comme les chemins qu'on eſt obligé de ſuiure par neceſſité, autrement on feroit en l'vn & en l'autre vne mauuaiſe route.

Le

Le plus important ſecret de la vie ciuile, eſt d'auoir la prudence de ſçauoir honneſtement concilier la vertu auec le temps, les hommes & les affaires ; car par ce moyen on n'aſſaiſonne pas ſimplement ce qu'il y a en elle de plus auſtere, mais on luy donne encore le plus commode & le meilleur vſage qu'elle puiſſe auoir.

Mon troiſieſme conſeil, eſt qu'apres que tu te ſeras tres-ſoigneuſement obſerué toy-méme, tu ſois auſſi fort attentif à conſiderer les actions d'autruy. Toutes les actions de l'homme ſont bonnes ou mauuaiſes : la plus grande partie de celles que nous appellons indifferentes ne le ſont point, elles ſont pluſtoſt indices ou prediſpoſitions qui tendent au bien ou au mal. Si tu les conſideres bien exactement les vnes & les autres, les bonnes te ſeruiront d'exemple pour les imiter, & les mauuaiſes d'vn meilleur exemple encore pour en auoir de l'horreur. Sois aſſeuré, mon fils, que les fautes qui ſe font en ta preſence ont en elles vn correctif plus certain que celuy qui prouient des tieunes propres.

Les traits du viſage d'autruy que nous voyons de nos yeux ſans moyen, font en nous vne impreſſion plus viue que ceux du noſtre, qui ne ſe voyent de nous que par reflexion. Les vices d'autruy ſe conſiderent

ſiderent à nud tels qu'ils ſont des noſtres, noſtre perturbation (car il n'y a point de vice ſans perturbation) en confond les eſpéces, & nous empéche de les voir en leur plus grande deformité : d'où il arriue que quand le calme ſe fait en nos ames, il ne nous reſte plus alors qu'vne image imparfaite, indulgence que nous auons pour nous-mémes, qui ceſſe en autruy, effaçant de noſtre memoire vne partie de leur laideur.

Mon quatrieſme conſeil, eſt que tu faſſes tous les ſoirs auant que tu dormes vne petite recollection de tout ce que tu as veu fait & dit durant la journée ; outre que l'ame s'échauffe en cet examen en l'amour des bonnes choſes & en la haine des mauuaiſes, il ſert comme d'vne eſpece d'agenda pour la couduitte du lendemain.

Il n'eſt pas juſte que nous donnions la nuit entiere pour le repos du corps, & pour la digeſtion des viures, dont il s'eſt chargé le iour, & que nous refuſions à l'ame vne demie-heure de temps ſeulement ou moins encore, pour la coction de ſes bonnes actions, & pour l'excretion de ſes impuretez.

La vertu ſe fermente & le vice ſe diſout en cette recollection ; elle eſt d'vn ſi excellent vſage, que quelques-vns mémes des anciens, quoy qu'ils ne fuſſent

pas

pas éclairez de la lumiere de la foy, en ont fait vn des principaux articles de leur morale. Ne permettons pas, mon fils, qu'ils ayent eſté plus ſoigneux que nous dans vn exercice ſi neceſſaire pour le ſalut, & pour la conduite de l'ame du fidelle.

Ie metray fin à cette ſeconde partie, & à mes conſeils pour la vertu, par le dernier des quatre que le diuin & inimitable à Kempis ordonne pour auoir la paix de l'ame. Ses trois premiers conſeils, qui ſont d'affecter de faire pluſtot la volonté d'autruy que la ſienne, de chercher touſiours le plus bas lieu, & de ſouhaitter pluſtot moins que plus, ſont d'vne plus haute perfection que ie ne te la deſire.

Ces trois choſes qui ſont vertus de retraitte, ſont imperfections en l'ordre de la vie ciuile, qui veut qu'vn chacun tienne le rang de ſon eſprit & de ſa condition. Pour ce qui eſt du quatriéme, qui eſt de ſe remettre en toutes choſes à la volonté de Dieu, veritablement ce dernier couronne toute la vertu de l'homme; en vain ſeras-tu diligent à bien faire, à t'obſeruer toy-méme en tes actions, à tirer inſtruction de celles d'autruy, à faire l'examen de ta conſcience, ſi ton ame ne ſe ſouſmet aux euenemens de la vie qui ne ſont point en ta puiſſance, & que ta volonté ne ſoit entierement

conforme

conforme à celle de Dieu, tu perds le merite du reſte. La perte des amis, des biens, de la ſanté, la contradiction en nos deſſeins, & mille autre faſcheux accidens nous arriuent tous par vn decret eternel: & d'autant que noſtre œil & noſtre entendement ſont trop foibles pour ſuiure pied à pied la connexité que toutes ces choſes ont auec la Prouidence, nous les eſtimons caſuelles.

Ne nous abuſons point, mes enfans, il n'y a rien de caſuel dans le monde, la Prouidence eſt également pour les petites choſes comme pour les grandes, comme vn grain de pouſſiere, comme vn moucheron tient à Dieu comme l'homme, comme l'Ange, chacun en ſon rang, il n'y a point d'euenement, tant petit ſoit-il, qui n'ait ſa cauſe, & cette cauſe ſa dépendance d'vne autre cauſe iuſques à la premiere.

Ainſi, mon enfant, ſi tout ſe fait par ordre, celuy qui le donne n'y entend rien, ou tout ſe fait pour le mieux, ſi ce n'eſt à ton reſpect, c'eſt au reſpect de l'vniuers, dont l'intereſt va deuant le tien: tu ne peux donc t'affliger d'aucun mauuais euenement, que ton ame ne faiſe vne rebellion ouuerte contre celuy qui en eſt la cauſe. Pour l'éuiter, ie vous coniure, mes tres-chers enfans, fils & filles, de vous ſoûmettre ſous l'obeïſſance de Dieu, &

de

de deſirer qu'en toutes choſes ſa volonté le faſſe pluſtoſt que la voſtre.

Il n'y a point de lenitif plus doux pour adoucir l'amertume des mauuaiſes euenemens de la vie qui ne dépendent point de nous, que de croire conſtamment que ce ſont effets de la prouidence de Dieu qui viennent à nous par ſon ordre. En ce faiſant la neceſſité que nous auons de les ſouffrir, ſe changera facilement en vne complaiſance à ſa volonté : en nous accommodant à ce qu'il luy plaiſt, deſlors il ne nous arriue plus rien malgré nous, & nous ne faiſons pas ſimplement vne choſe qui luy ſoit agreable, mais nous deuenons en quelque ſorte participans de ſon conſeil eternel, auquel il ſemble que nous ſouſcriuions par noſtre conſentement, quand il eſt pareil au ſien.

En effet, c'eſt vn extreme abus de s'imaginer que ce ſoit vne puiſſance aueugle qui ſoit cauſe de toutes les auantures de noſtre vie; c'eſt Dieu qui nous méne, & non pas elle. Où? A luy, Par où; ne t'en informe point; ton conducteur n'eſt point obligé de te rendre compte du chemin qu'il tient, te ſuffiſe que le Tout-puiſſant eſt ton guide. Cecy eſt aſſez eſtrange, l'homme dans vne vaſte eſtenduë de mer, où il n'y a ny ſentier ny route, ſe commet aueuglement à la foy

foy d'vn pilote, qui pour toute direction n'a que ſa bouſole, & vne ſeule eſtoille pour faire le tour du monde, & dans la reuolution de ſa vie il aura de la peine à ſe confier en la prouidence de celuy qui n'eſt pas ſeulement le Createur de cette eſtoille, mais qui eſt le moteur de l'vniuers, en la conduitte duquel il eſt impoſſible qu'il ſe puiſſe tromper, parce qu'eu eſtant l'architecte toutes ces voyes luy ſont connues.

Supprime donc ie te prie, mon fils, en ton eſprit ce vain nom de fortune, qui eſt vn ſpectre plein d'inanité, qui n'a ſon exiſtence qu'en la folle imagination de l'homme: ne le prononce pas ſeulement, de peur que ta parole en le formant ne taille vne fauſſe idole d'vne choſe qui n'eſt point, en luy attribuant quelque ſorte de pouuoir, tu l'oſtes à la Diuinité. Regarde où te conduit ton erreur, ne pouuant comprendre l'ordre du monde, ny la liaiſon de ſes cauſes; ſous le nom de la fortune tu transferes ton aueuglement à leur moteur. Quoy que tu ne puiſſes ſuiure de proche en proche la contiguité des euenemens, dont l'effet de l'vn eſt la cauſe de l'autre, ils ne laiſſent pas d'auoir vn Principe eternel & immuable, d'où procede leur ordre

ordre. Contente-toy d'en eſtre meſuré, ſans mettre en doute la regle de meſureur. Les choſes vniuerſelles & particulieres ont vn enchaiſnement les vnes auec les autres, auquel il n'y a point de confuſion. Le dernier flot qui ſe termine à l'extremité de l'Ocean reçoit ſon impulſion commune auec toute ſa maſſe. Suiuant cette generale diſpoſition, ce ne doit pas eſtre vn mediocre contentement à l'homme, de voir que le méme ordre qui fait la reuolution entiere de l'Vniuers, fait la ſienne en méme temps.

Adjouſtez donc encore, mes enfans, à vos articles de foy cettuy-cy, Que Dieu fait tout pour le mieux; il eſt autant veritable que les autres, il eſt plus confome à voſtre raiſonnement, & d'vn vſage plus eſtendu, d'autant que ſi vous eſtes vne fois bien perſuadez de cette verité, elle vous ſeruira d'vn port interieur pour vous tenir à couuert contre toutes les tempeſtes de la vie.

TROISIESME PARTIE.

Qui traitte du deuoir de l'homme enuers l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

De la puiſſance & de la neceſſité de la ſocieté.

MEs enfans, Dieu ayant eu la bonté de former l'homme à ſon image, & de multiplier ſon eſpece, il ſemble que nous ne pouuons maintenir cette reſſemblance que nous auons à luy, ſi l'homme n'eſt à l'homme comme vn Dieu : c'eſt à dire, s'il ne luy eſt bon & officieux. En la premiere partie de ces Conſeils i'ay traitté du deuoir de l'homme enuers Dieu : En la ſeconde, de ſon deuoir enuers ſoy-meſme, qui deſpend de la moderation de ſes paſſions. Cette troiſieſme partie qui conſiſte au deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, n'eſt rien autre choſe qu'vne legitime application de ces deux premiers deuoirs enuers ſon prochain : car il eſt tres certain que tout homme qui

craindra Dieu, & qui vſera de ſa volonté ſelon raiſon, ſera bon mary, bon pere, bon fils, bon frere, bon maiſtre, bon ſeruiteur, bon voiſin, bon Citoyen, bon ſubjet, & bon Prince, qui ſont les principales liaiſons, de la vie ciuile.

Quelqu'vn a dit aſſez peu iudicieuſement, que pour mener vne vie retirée, il falloit eſtre plus qu'homme, ou moins qu'homme, n'ayant point appris qu'il ſe ſoit iamais fait de Heros en la ſolitude, il y a plus d'apparance de croire que la ſuitte de la compagnie ne procede que de la peſanteur d'vne ame ſauuage qui eſt enſeuelie dans la matiere, & qui n'ayant pas la force de ſe pouſſer au dehors, ne ſe retire que pour cacher ſon infirmité. Que ſi le zele ancien nous à donné quelques vertueux Anacorettes, ils ſont en ſi petit nombre, & l'imitation en a eſté ſi difficile, que cette perfection n'a pû venir juſques à nous. S'il nous en reſte encore quelque image, c'eſt en la retraitte des Chartreux. Il eſt vray que châque Religieux a ſon appartement ſeparé, mais auſſi pour compenſer en quelque ſorte l'auſterité de leur regle, la prudence de leur inſtitution a voulu que de vingt-quatre heures dont le iour & la nuit ſon compoſez, ils en employaſſent dix au Chœur à diuerſes repriſes, & que par ce moyen, il

ſe

ſe fiſt entr'eux vn concert de loüanges au Seigneur en pſalmodiant enſemble, qui eſt vne eſpece de ſocieté plus qu'humaine.

L'omme eſt d'vne nature ſi ſociable, qu'au defaut d'autre compagnie, s'il ſe trouue ſeul de nuit ſans lumiere, & dans vn deſert, la preſence d'vn chien, d'vn cheual, d'vn oyſeaux, d'vn enfant, quand meſme il ne ſeroit qu'au maillot, eſt capable de diminuer ſon eſtonnement, & peut-eſtre à ce eſté pour cette raiſon que les animaux furent créez auant luy. La fuitte d'vne déroute, la ſuitte d'vne victoire, les terreurs paniques, la courſe au martyre d'vnze mille Vierges, & de quarante mille Martyrs, ſont autant de differens effets, qui ne procedent point d'ailleurs que de la force qu'a fait en l'ame l'impreſſion aueugle de la ſocieté, laquelle eſt quelquefois ſi vniforme en ſon action, qu'il ſemble que toute vne multitude ne ſoit regie que d'vn ſeul eſprit.

Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon nom, ie ſeray au milieu de vous (dit le Seigneur) pour obliger l'homme à quelque ſocieté. Il ne luy promet point cette meſme grace eſtant ſeul : car encore que l'homme ſeul ayme Dieu de toute ſa force, ſa charitez eſt imparfaite, en ce qu'elle chomme en ſa partie officieuſe, qui eſt l'amour du pro-

chain, dans lequel ſe rencontre le deuoir reſpectif de l'homme enuers l'homme, qui eſt le dernier point que ie me ſuis proposé de traitter en ce Teſtament.

CHAPITRE II.

De la premiere ſocieté, qui eſt celle du mary & de la femme, & de leur deuoir reſpectif.

IE feray donc l'ouuerture de cette derniere partie par la premiere combination qui s'eſt faite au monde de la main meſme de Dieu, qui eſt celle de l'homme auec la femme, dont toutes les circonſtances ſont aſſez conſiderables.

Auant que de la faire, Dieu reconnut premierement (dit l'Eſcriture) qu'il n'eſtoit pas bon que l'homme fuſt ſeul, parce qu'eſtant ſeul, il eſt ſouuent le plus grand ennemy qu'il aye, duquel il ſe doit le plus garder. Il dit en ſuitte qu'il voulut luy donner vne aide qui luy fuſt conuenable. Vne choſe qui conuient à vne autre, cét autre luy doit conuenir auſſi, qui eſt vn témoignage que la femme ne doit eſtre ny la maiſtreſſe ny la ſeruante de l'homme, autrement ils ne peuuent conuenir enſemble.

Auant que de luy donner il l'endort, pour

pour nous apprendre peut-eſtre que nous n'auons point beſoin de nos yeux en cette occaſion, & qu'ils ſont aſſez ſouuent de tres mauuais coſeillers en la recherche d'vn bien qui nous ſoit conuenable, & auſſi qu'il eſt tout à fait neceſſaire que l'ame ſoit en repos auant que de prendre femme: car ſi en la prenant l'auarice nous trouble l'entendement, ou que nous ſoyons preoccupez de quelqu'autre amour, il eſt tres-difficile que noſtre eſlection puiſſe eſtre bonne.

La femme n'eſt point tirée du deuant ny du derriere de l'homme, elle eſt priſe de ſon coſté, comme celle qui deuoit eſtre ſa compagne & ſon égale. L'Eſcriture ne remarque point de quel coſté elle fut tirée, afin qu'elle puiſſe prendre la droite, c'eſt à dire la conduitte de la maiſon, ſi elle en eſt plus capable que le mary.

Finalement, la femme eſt composée d'vne méme peau, d'vn méme os, d'vn méme ſang, & d'vne méme chair que l'homme, afin que l'vn & l'autre ſçachent, qu'il ne peut y auoir vne plus eſtroitte vnion en la nature que la leur. Leur intelligence doit eſtre ſi parfaite qu'elle paroiſſe comme vn ciment, qui aiuſte ſi bien l'obeyſſance auec le commendement, qu'il y ait de la peine à diſcerner celuy qui obeyt d'auec celuy qui commande.

N'en deplaiſe aux Docteurs, la premiere diuiſion qu'ils ont faite de la maiſon en deux parties, à ſçauoir en l'homme, & en la poſſeſſion ſimplement, me ſemble aſſez imparfaite, ſi on y adjouſte encore vne troiſieſme partie qui eſt la femme; l'homme ne pouuant eſtendre ſa durée au delà de luy ſeul que par ſon moyen, ny transferer ſa poſſeſſion ſans eſtre miſe au pillage, ſi elle ne luy donne vn poſſeſſeur legitime. De ſorte que la dénomination de la famille deuroit auoir eſté priſe de la femme; d'autant que les parties principales qui la conſtituent ne peuuent eſtre gouuernées auec vne bonne œsonomie, ſi elle n'en prend la direction.

Ainſi, mes tres-chers enfans, ie vous conſeille d'apporter vn extreme ſoin au choix que vous ferez d'vne femme, comme eſtant l'action de toute la vie plus importante, Si vous eſtes trompez en la bonté d'vn cheual, en la valeur d'vne maiſon, ou de quelque autre choſe que ce ſoit, on ne les eſpouſe point, on s'en peu deffaire quand on en eſt enuoyé : mais en l'élection d'vne femme, il ſe fait vn contract qui n'eſt reuocable que par la mort,

Pour la bien choiſir, regarde pluſtoſt à la pureté qu'à l'ancienneté de ſon ſang, & aux bonnes mœurs, qu'aux dignitez qui ſeront en la race où tu la perdras.

Les

Les imperfections du corps & de l'ame ſont maux hereditaires, dont nous voyons ſouuent que la contagion fait ſon retour de l'ayeul & biſayeul aux neueux : ſi elle ceſſe en quelque generation, c'eſt pluſtoſt vne tréve qu'vne paix qui ne ſera pas de longue durée.

Ne te marie point trop jeune, le premier homme eſtoit en âge de perfection quand la femme luy fut donnée. Tu ne voix point qu'on prenne de pepin d'vne pomme verte, ny la graine d'vne herbe qui ſoit en fleur ou en bouton, pour en auoir la ſemence. Vn corps qui n'eſt qu'à demy-noüé, dont les premiers boüillons du ſang ne ſont encore que de l'eſcume, ne peuuent rien produire qui ſoit capable d'aucune perfection. Les loix, qui ne te donnent point la maiſtriſe de ton bien qu'à vingt-cinq ans, ſemblent te deffendre tacitement de prendre vne femme auant cét âge-là, autrement tu te marieras hors de ſaiſon. Il n'y a pas de bien-ſeance d'auoir vne meſnagere auant que d'eſtre en puiſſance de meſnager. Puiſque le corps & l'ame entrent en la fabrique de l'homme, la puberté du corps ne te ſuffit point pour cét effet, tu es obligé d'attendre celle de l'ame, qui ne vient qu'à ta majorité. Nos legiſlateurs m'excuſeront s'il leur plaiſt, ils

nous ont laiſſé vn legitime ſoupçon de leur incontinence, de nous en auoir donné pluſtoſt la permiſſion.

Comme ie ne te conſeille point de te marier que ne ſois vn peu ſur l'âge, ſi tu veux trouuer vne aide qui te ſoit conuenable, ne la recherche point auſſi fort ieune ; laiſſe venir en leur maturité la verdeur de ſes premieres années ſous les ſoins d'vne ſage mere & ſous l'honneſte pudeur de ſon filiage, auant que de te preſenter pour en cueiller le fruit. Quand ſa ſaiſon ſera venuë tu connoiſtras mieux s'il ſera vereux ou non, que s'il eſtoit encore tout verd. Quel ayde eſperes-tu de rencontrer dans vn âge qui n'eſt point aſſez meur pour ſçauoir en quoy conſiſte ſon deuoir, il le faut apprendre ſous le modeſte nom de fille : car ſi on a pris vne fois la qualité de femme, il n'en eſt plus temps alors, d'autant que c'eſt vn nom de maiſtriſe, & celuy de fille vn nom de crainte & de ſubmiſſion.

En vain la premiere femme auroit eſté donnée à l'homme de la main de Dieu, & l'homme à la femme en l'âge le plus parfait, s'il n'euſt eſté le plus propre pour bien viure enſemble. L'homme a eſté fait auant la femme, pour nous apprendre que le mary doit eſtre le plus âgé ; mais ce n'a eſté que d'vn tres-petit eſpace

eſpace de temps, pour nous faire connoiſtre auſſi qu'il ne doit pas y auoir entr'eux vne tres-grande difference d'âge. Quand l'vn eſt de beaucoup plus vieux que l'autre, cét aſſemblage leur eſt pluſtoſt vn commun empeſchement qu'vn ayde qui leur ſoit conuenable. La loy du Prince, ny la vertu du Sacrement n'ayant point aſſez de force pour bien concilier enſemble deux choſes oppoſites, comme le ſont entr'elles les deux extremitez de la vie, entre leſquelles il ſemble que la nature aye fait vn diuorce qui ſoit double, tant en la diſſemblance des affections du corps, que des paſſions de l'ame.

Les Latins appellent le mariage *Coniugium*, d'vn terme aſſez propre qui ſignifie vn aſſemblage de l'homme & de la femme ſous vn meſme joug. Cette conjonction ſe fait pour trois fins, l'vne pour couler la vie plus doucement en cette ſocieté : l'autre pour le maintien de l'eſpece : & la derniere, afin que les enfans eſtant diſtinguez les vns des autres par le mariage, le ſoin de leur education ſe diuiſe entre les peres, pour en eſtre ſecourus eſtant deuenus vieux ou inualides.

On ne peut bien ſe preualoir de ces trois fins, que l'attelage de l'homme & de la femme ſous vn meme joug ne ſoit bien aſſorty. Pour l'eſtre, ils doiuent

eſtre à peu prés d'vn méme âge, de mémes mœurs, & d'vne méme volonté : autrement il eſt impoſſible que l'vn puiſſe jamais eſtre conuenable à l'autre. Deux animaux fort jeunes ont trop de folie pour eſtre liez enſemble : ſi l'vn eſt trop jeune, il entraiſne l'autre : s'il eſt trop vieux, il le retarde : s'ils ſont vieux tous deux, c'eſt vn commun empeſchement : ſi l'vn eſt traittable & l'autre farouche, on ne s'auance point : & on recule s'ils ſont tous deux farouches. Quand ces meſmes difficultez ſe rencontrent aux mariages, on eſt priué du contentement qu'il y a de bien viure enſemble, & du ſecours mutuel qui ſe tire de l'affection des peres aux enfans, & des enfans aux peres qui ſont les fins principales de cette liaiſon.

Il eſt tres-certain qu'il eſt aſſez difficile d'auoir vn méme toit, vn méme foyer, vne méme table, vn méme lit, mémes intereſts, meſmes enfans, & de viure heureux ſans auoir vne meſme volonté. Toutes ces circonſtances fourniſſent de moment en moment vne nouuelle matiere d'amour ou de haine, ſelon que les mariages ſont bons ou mauuais. C'eſt pourquoy nous ne voyons point d'affection dont l'eſtrainte ſoit plus ferme que celle d'vne bonne femme

me & d'vn bon mary, parce qu'eſtant toûjours enſemble ils ſe rendent à toute heure mille petits offices l'vn à l'autre, qui ſont autant de liens communs qui font de nouueaux nœuds en l'ame, dont l'vn ne ſe relaſche jamais que l'autre ne ſe reſſerre.

Si auſſi le mary & la femme ne s'accordent pas bien enſemble, outre que ce leur eſt vn ſupplice qui dure autant que leur vie, leur mes-intelligence dans le détail de leurs actions influe de part & d'autre en la maſſe du ſang & des eſprits vne auerſion commune, dont le venin ſe dérive en la race, eſtant impoſſible qu'il ſe puiſſe faire vne bonne generation de deux ſangs entre leſquels il y a eu ſi peu de ſympathie: & peut-eſtre eſt-ce de là que procede le peu d'affection des peres aux enfans, des enfans aux peres, & des freres entr'eux, laquelle choſe par vne raiſon contraire, arriue rarement aux enfans qui naiſſent d'vn bon mariage.

Mes tres-chers enfans fils & filles, quoy que vous ne ſoyez point encore en âge de faire diſtinction de ce qui ſe doit d'auec ce qui ne ſe doit pas, nous ſommes desja ſi ſatisfaits voſtre mere & moy du reſpect & de l'obeyſſance que vous nous rendez, & d'vne certaine rendreſſe d'amitié fraternelle que voue auez les vns pour les autres, qui deuance voſtre

raiſon, que nous auons ſujet de croire que voſtre bon naturel eſt vn effet qui reſulte de la tres-parfaite intelligence qui eſt entr'elle & moy, qui s'eſt communiquée au ſang & aux eſprits dont vous auez pris voſtre naiſſance. Vous pouuez bien voir en noſtre mariage quelle eſt noſtre benediction, & quelle ſera la voſtre ſi Dieu vous fait la méme grace qu'il nous a faite. Pour l'obtenir il y a tant de precautions à prendre qu'il eſt impoſſible à la prudence humaine de les preuoir toutes. Le Sage nous apprend que les ſoins & l'induſtrie de l'homme luy peuuent apporter les autres biens, & que la femme prudente eſt vn don de Dieu ſeul. Le plus aſſeuré moyen pour là rencontrer eſt de dormir comme Adam, c'eſt à dire; qu'ayant les yeux fermez & vos autres paſſions aſſoupies, vous l'attendiez de la main de Dieu, & que vous luy demandiez ſans vous propoſer nulle autre choſe, que d'auoir ſimplement vn ayde qui vous ſoit conuenable. Le mariage de voſtre mere & de moy s'eſt fait ainſi, dans lequel nous auons tous deux cette benediction, qu'elle eſt ſatisfaite de moy, & moy ie le ſuis à vn tel point, que quand ie diray qu'il n'y a rien à deſirer en elle que le ſeul bien que i'y trouue, ie penſe en parler encor

aſſez

aſſez modeſtement : noſtre vnion eſt ſi parfaite par la miſericorde de Dieu que.

——— *pende*
Da vn fato ſolo, l'vna & l'vna l'altra vita
Colpo, que ad vn ſol noccia, vnque non ſcenda
Ma, indiuiſo è il dolor d'ogni ferita.

CHAPITRE III.

Du deuoir des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres.

MES enfans, ie viens de vous faire voir que la premiere ſocieté qui s'eſt faite au monde, eſt celle du mary & de la femme. La ſeconde qui en prouient, eſt celle des peres & des enfans, ſelon cét ordre nous deuons à la premiere le premier rang en noſtre affection, & le ſecond à la ſeconde. Quand la premiere eſt parfaite, elle fait de deux corps & de deux eſprits vn meſme eſprit & vne meſme chair, d'où il procede vne vnion entre l'home & la femme, qui leur eſt autant intime que nous eſt à vn chacun de nous noſtre amour propre. Le nœud de l'autre ſocieté, qui eſt celle des peres & des enfans eſt vn peu plus laſche, n'eſtant au commencement qu'vne ſimple liaiſon qui ſe fait en faueur du progrez

grez de nature, de laquelle nous verrions bien-tost cesser tous les ateliers, si pour le maintien de la diuersité des especes qui la rempliſſent, elle n'auoit imprimé à châque choſe viuante vn certain desir d'éleuer, & d'auoir ſoin de ce qu'elle met au monde.

Il eſt tres-certain que ce premier appetit nous eſt commun auec toutes ſortes d'animaux, & que meſme il paroiſt aſſez ſouuent plus tendre en quelques-vns d'eux qu'en l'homme. Mais comme leur ſoin enuers leurs petits, ne s'eſtend point au delà du corps, & que ſi toſt qu'ils ſont en eſtat de ſe pouruoir eux-meſmes, & qu'ils ont quitté le remeüil & le nid : ce lien de nature ne laiſſe plus aucun veſtige de ſoy, il ſemble qu'il doiue y auoir vne extréme difference entre l'affection paternelle de l'homme & celle de la beſte ; car outre que l'homme eſt celuy de tous les animaux le plus dépourueu de toutes choſes en venant au monde, & le plus long-temps en l'impuiſſance de ſe pouuoir ayder de luy-meſme, il eſt encore composé de deux parties, qui ſont l'ame & le corps, leſquelles ont également beſoin de nourriture & d'education. L'vn & l'autre ſoin regarde les peres, duquel il eſt impoſſible qu'ils puiſſent faire toutes les auances, & les enfans les receuoir, ſans qu'il ſe forme entr'eux vne

vne affection qui ſe fait par connoiſſance toute ſpirituelle, & toute autre que ce brut & aueugle mouuement de nature qui paroiſt aux animaux enuers leurs peres.

Si noſtre ſoin ſe terminoit ſimplement au corps comme le leur, nos enfans ayant eſté nourris en beſtes, ne feroient rien contre l'ordre de nature, de ne nous eſtre ny plus reſpectueux ny plus reconnoiſſans que le ſont les animaux enuers ceux qui les ont mis au monde. Tout deuoir ceſſeroit entre nous ſi toſt que le corps n'auroit plus beſoin d'ayde; & meſme il ſeroit à craindre que l'enfant qui n'auroit receu aucune impreſſion de plaiſir qui ne fuſt ſenſuelle, n'euſt vn iuſte ſujet de ſe plaindre de ſes peres, ſi on ne luy donnoit le moyen de la contenter. Nous voyons en la vie des payſans vn exemple aſſez euident de la negligence du deuoir paternel en la partie de l'ame; en ce qu'on ne reconnoiſt entr'eux qu'vn ſentiment d'amitié fort obſcur du pere au fils, du fils au pere, & du frere au frere, qui ne ſubſiſte qu'entant que le requiert la communauté de leur trauail. La cauſe de cette dureté d'ame ne procede point d'ailleurs que de ce que tout le ſoin de leur education ne regarde ſimplement que le corps, & que par le commerce ordinaire qu'ils ont auec les beſtes,

ils

ils contractent vne nature moyenne entre leur façon de viure & celle de l'homme politique.

Il demeure donc pour conſtant, que le ſoin du corps n'eſt que l'ébauche de l'affection paternelle, & que celuy de l'ame y donne le dernier trait. C'eſt en ces deux points, mes enfans, que conſiſte noſtre premier deuoir enuers vous, & d'eux auſſi que doit naiſtre voſtre reconnoiſſance enuers voſtre mere & moy.

Comme nous auons part tous deux à voſtre naiſſance, & que vous eſtes compoſés de deux parties, qui ſont le corps & l'ame, il ſemble que la prudence de nature aye voulu que vous euſſiez auſſi deux naiſſances, & que pour noſtre commun ſoulagement le ſoin de l'vn & de l'autre ſe partageaſt entre nous. La premiere a eſté celle de voſtre corps, dont ie voy que voſtre mere a eu la charge toute ſeule, à ſçauoir d'eſtre groſſe de vous l'eſpace de neuf mois, & de vous auoir mis au monde. Le laict, le berceau, les drapeaux, les langes, la peine de vous auoir à toute heure ſur les bras; tout ce menu trauail la regarde encore, juſques à ce que voſtre ſeconde naiſſance ſe deſcouure, qui eſt celle des actions de l'ame; c'eſt alors auſſi que ie dois engroſſer de vous à mon tour, & ſouffrir en vous éleuant toutes les incommoditez de voſtre

voſtre ſecond enfantement auant que vous ſoyez hommes faits.

Ce n'eſt point ſans quelque myſtere ſecret que les operations de l'ame ſont puiſnées de celles du corps, & qu'elles ne ſe voient que les dernieres : Dieu l'a ainſi voulu, pour nous apprendre par le ſeruice du corps qui precede, & lequel eſt externe & materiel, quel doit eſtre celuy de l'ame qui eſt plus interne, & plus difficile à deſcouurir. Si toſt que le corps eſt né, on luy prepare des langes blancs on le couche les yeux en haut, on luy allonge les bras & les jambes en la ſituation qui leur eſt la plus naturelle, & on le lie d'vne bande ferme & aiſée, pour tenir en vne ſituation commode toutes ſes parties, de peur qu'il n'y en ait quelqu'vne qui ſe diſloque. Il faut tenir le meſme ordre, ſi-toſt que l'ame a donné la premiere indication de ſa naiſſance, & faire prouiſion de ſages conſeils & innocens : la coucher deſſus en éleuant ſa cognoiſſance vers le Ciel où elle doit aſpirer, rectifier ſes appetits & ſes affections qui ſont ſes membres, les tenir en leur deuoir par vne eſtreinte qui ſoit commode & ferme neantmoins, afin que leur mouuement ne ſoit point aſſujetty ſous la tyrannie d'vne conduitte qui ſoit ſcrupuleuſe & ſuperſtitieuſe ;

& qu'elle ne ſe relaiche point auſſi ſous l'impulſion tumultuaire de la volonté. Les bras & les jambes de l'enfant demeurent couuerts quelque temps ſous la ſubjection des langes, & on ne les met point en la liberté, que les vns & les autres n'ayent donné quelque indice que la puiſſance d'agir leur eſt venuë, pour nous ſeruir d'exemple, comme ie croy, qu'on ne doit jamais nous accorder l'vſage de noſtre volonté, ny ſa liberté, que l'ame n'ait fait voir auparauant quelque ſigne manifeſte de ſa ſuffiſance à ſe bien conduire.

La negligence du maillot, du corps & de l'ame commence tous les defauts & toutes les imperfections de l'vn & de l'autre, l'vſage & la couſtume les acheue. C'eſt pourquoy l'ame eſtant d'vne nature plus prompte à receuoir vn bon ou vn mauuais ply que n'eſt le corps, on ſe doit tenir au guet pour la voir éclorre, & pour commencer à la maintenir dans vne conſtante habitude au bien, dés le meſme inſtant qu'elle aura donné le premier ſigne de vie.

Mon enfant, il eſt du tout impoſſible que l'articulation de ta parole ait pû ſe former ſelon l'accent & l'vſage de ſon pays, ſans que ton attention y ait quelque part. Elle ne s'eſt point faite fortuitement; il faut de neceſſité que par vne vertu occulte ton oreille aye fait la diſtinction des ſons, & ton

œil

œil l'obſeruation du mouuement des levres de ceux qui ſont aupres de toy,& qu'en ſuite vne autre puiſſance caché en ait fait la compoſition ſans que tu t'en ſoit apperceu.

En cette action ſe deſcouure le premier crepuſcule de l'entendement , & cette articulation externe de la parole produit au dehors vne image , quoy que confuſe encore du premier raiſonnement interieur qui eſt en nous. C'eſt pourquoy ie ſerois d'aduis que tout auſſi-toſt que la langue des enfans maſles ſe denouë , on leur oſtaſt les femmes , & qu'au lieu d'elles on leur ſubſtituaſt des hommes aduiſez , deſquels outre le ſoin de leur menu ſeruice, euſſent encore celuy de prendre garde à leurs premiers déportemens , & de s'obſeruer ſoymeſme en les approchant (jentens pour les perſonnes de condition) car en effet les mœurs deuiennent bonnes ou mauuaiſes, ſelon les premiers exemples.

Que ſi nous voyons (comme il arriue aſſes ſouuent) de certains vices ſe naturaliſer dans les familles , & faire vne portion de l'heredité ; cela ne procede que de la contagion des peres ou des ſeruiteurs , dont la vie eſt ſi perduë & ſi deprauée , qu'ils n'ont pas la force de ſuſpendre pour vn peu de temps ſeulement le cours de leur diſſolution en la preſence de leurs enfans ou de leurs maiſtres.

Puis

Puis donc que la parole de l'enfant eſt le point du iour de ſon ame, il ſemble que le ſoin de ſa conduite doiue commencer auec elle, veu l'empire de la couſtume, de laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe effigier vne image plus parlante que la parole méme. L'œil ne voit rien alors qu'elle ſe forme, ny l'oreille n'entend rien que confuſément, & ſans faire aucune apparente diſtinction des eſpeces ny des ſons, & par conſequent l'operation de l'ame ne peut eſtre encore que confuſe & indiſtincte : & neantmoins nous voyons que par l'aſſiduité de la parole entenduë, il ſe fait inſenſiblement vn concours de ces trois puiſſances, quoy qu'imparfaites, de voir, douyr & de raiſonner, qui forme par la frequence & l'imitation de la voix, la méme intelligence, le méme ſon, & le méme accent de l'impreſſion qu'ils ont receuë, & de là procede la difference des idiomes.

Ainſi, mes amis, ne trouuez point eſtrange ſi i'ay toûjours l'œil ſur vous, & ſi ie commence de ſi bonne heure à vous obſeder : en vous obſeruant, & ceux qui ſeront aupres de vous, ie me tiens moy-meſme ſur mes gardes, afin qu'il ne ſe paſſe rien de contagieux en voſtre preſence. Il n'y a non plus de difficulté à bien parler qu'à mal parler, ny

à bien faire qu'à mal faire. Les mœurs ſe forment en nous bonnes ou mauuaiſes, ſelon le bon ou le mauuais exemple, comme le langage ſelon le bon ou le mauuais accent, ſans y apporter nul autre eſtude que l'vſage.

Il y a encore quelques autres deuoirs de bon pere, outre celuy de voſtre inſtitution, que ie ne dois point eſperer de vous rendre, veu la difference de nos âges, ſi ce n'eſt que la nature vouluſt rompre ſes loix en ma faueur.

L'vn eſt de ſe familiariſer auec ſes enfans quand ils ſont grands, & de les appriuoiſer auec nous : il y a plus de bienſeance, ce me ſemble, de raiſonner que de badiner auec eux : & puiſque nous nous meſlons en leur diuertiſſemens & en leur entretient, ſi toſt qu'ils commencent de courre & de parler, qui eſt ſimplement vne action de l'ame ſenſitiue ; quand la raiſonnable ſe forme en eux, & qu'ils deuiennent hommes, nous ne pouuons qu'iniuſtement & à contretemps leur refuſer la continuation d'vne familiarité dont ils ont desja pris la poſſeſſion en leur enfance. Voicy ce qui nous arriue en leur monſtrant vn viſage ſeuere : nous en auons concilié l'affection par vne infinité de ſoins, dont nous auons fait les auances, & nous en perdons

l'vſage

l'vſage par vne fauſſe police de reſpect.

Mes enfans, ſi Dieu vous fait la grace vn iour d'eſtre peres, faites de vos enfans vos premiers amis, quand ils ſeront en âge de l'eſtre ; leur amitié eſt comme vne enture qui ſe fait de franc en franc, dont le fruit eſt bien plus doux que de toute autre enture eſtrangere qui eſt baſtarde, & qui conſerue touſiours quelque choſe de l'aſpreté de ſon ſauuageon.

Qand ils ſeront hommes comme vous, & peut-eſtre plus ſages, changez la qualitez de pere en celles de leur frere aiſnez. Cette derniere nous eſt commune à tous : l'autre n'eſt ſimplement qu'vne alliance que le ſang a faite, & par conſequent vous ne pouuez demeurer en l'ordre de nature, ſi vos enfans eſtant hommes faits & acheuez, vous ne les traittez pluſtoſt comme leur aiſnez que comme leur pere. Donnez-leur la connoiſſance de vos affaires domeſtiques tout auſſi toſt qu'ils en ſeront capables : Voicy l'auantage qui vous en reuient & à eux. Premierement en leur faiſant voir quel eſt voſtre reuenu, & quelles en ſont les charges ils ſe deſ-abuſent de l'opinion qu'il pourroient auoir que vous leur en pouuiez faire vne meilleure part que celle que vous leurs faites, & vous en demeurent plus affectionnés. Secondement

ment en les appellant en cette ſocieté ils vous ſoulagent d'vne partie de vos ſoins. Et en troiſiéme lieu, ils s'inſtruiſent au maniement d'vn bien dont ils doiuent vn jour eſtre les proprietaires, & voyent par ce moyen la portion qu'vn chacun d'eux y doit pretendre, ce qui leur apportera plus d'aiſance en leurs partages & plus de douceur entr'eux quand vous leur en laiſſerez la poſſeſſion entiere.

Pour concluſion, il eſt tres-dangereux que les peres ſoient trop bon meſnagers de leur bourſe enuers leurs enfans, de peur qu'vne trop grande épargne ne les auiliſſe : en ne leur donnant point le moyen de ſe pouſſer au loin ſi on le peut faire. De citoyens du monde on les reduit à ne l'eſtre que de leur foyer ou de leur banlieuë : Et il arriue ſouuent que point ne leur auoir rien donné dequoy meſnager, eſtant incapables de toute œconomie, ils deuiennent prodigues en leur abondance, pour n'auoir pas appris durant leur neceſſité l'art de dépendre bien à propos. Enfin qui ne fait part de ſon bien à ſes enfans qu'en mourant, les oblige auſſi peu que nous oblige celuy qui nous laiſſe ſa deſpoüille, parce qu'il ne la peut emporter auec luy.

Pour ce qui eſt du deuoir des enfans enuers leurs peres, la prudence de natu-

re

re a voulu quand nous venons au monde, que le mesme ligament qui nous soustient; & qui sert de canal pour nostre nourriture l'espace de neuf mois, demeure encore attaché à nostre lict vterin, sans se rompre de luy-mesme, comme le font toutes les membranes qui nous enueloppent, pour nous estre vne marque visible, que les ligamens qui soustiennent l'ame, & qui luy donnent la vie par vne sage instruction, & par mille tesmoignages d'amour & de bien-veillance que les enfans reçoiuent de leurs peres, se doiuent encore moins rompre que celuy-là.

La pesanteur de la grosseſſe, les douleurs de l'enfantement, la subjection d'alaicter, de leuer, de coucher, de nettoyer, d'instruire, & de fournir à toute heure tout ce qui fait besoin pour la subsistance du corps & de l'ame, sont autant de chaisnes differentes des peres enuers leurs enfans, dont il sort vn pareil nombre de chaisnons de la mesme fonte qui attachent les enfans aux peres.

C'est pourquoy il semble que le commandement d'honorer ses pere & mere, soit vne chose superfluë, veu l'obligation qu'il y a de le faire; mais comme Dieu a veu qu'il y auoit des ames assez ingrates pour manquer à ce deuoir, & à celuy mesme de leur amour enuers luy,

luy qui eſt encore plus ſelon nature, il a voulu que l'vn & l'autre cõmandement fuſt écrit dans les tables de la Loy, puis qu'il ne le pouuoit eſtre en leur conſcience, afin que ceux qui n'y ſatisferoient point fuſſent en horreur à Dieu, & aux hommes, comme eſtant conuaincus en l'vne & en l'autre infidelité du crime de leze-Maieſté diúine & humaine.

Mes enfans, ie ſuis desja ſi auancé ſur l'âge, & vous ſi ieunes encore, que vrayſemblablement voſtre mere doit demeurer chargée du ſoin de voſtre inſtitution, comme elle l'a eſté desja de toutes des peines de voſtre enfance. Elle eſt ſi bonne & ſi auisée que ie ne fay point de doute qu'à mon defaut vous ne trouuiez en elle ſeule vne affection de pere & de mere. Si cela arriue, comme ſes bons offices ſe redoubleront enuers vous, ſi vous deſirez que la benediction de Dieu vous accompagne, vous reünirez alors auſſi toutes les puiſſances de voſtre ame, pour luy rendre à elle ſeule tout l'honneur & tout le reſpect que vous nous deuez à tous deux en commun.

Que ſi ie ne dis rien icy de particulier touchant la conduitte de mes filles, qu'elles ne croyent point, s'il leur plait, que ie les ayes delaiſsées en mon teſtament. Cette direction appartient à leur mere, qui ſçait mieux que moy comme elles ſe doiuent

gouuerner, Elle craint Dieu, elle aime ſon mary, elle a ſoin de ſon meſnage, elle eſt humble & modeſte,& ſi auiſée,qu'aſſés ſouuent i'ay beſoin de ſon conſeil. Mes filles, ſeruez-vous du bon exemple que vous auez en elle,& de ſes bons aduis,ie m'aſſeure en le faiſant qu'on reconnoiſtra qu'ils ſont encore meilleurs & plus fideles pour vous, que ceux que ie donne preſentemét à vos freres.

CHAPITRE IV.

Du deuoir des freres entr'eux.

APres l'amour coniugal, & celuy des peres enuers les enfans, & des enfans enuers les peres,la troiſiéme & la plus eſtroite liaiſon de nature, eſt celle des freres entr'eux; ils ſont comme les branches d'vn méme arbre, leſquelles eſtant nourries d'vn meſme ſuc,quoy qu'elles ſe diuiſent en leur tronc, doiuent porter vn fruit d'vn meſme gouſt,ou ils donneront ſujet de ſoupçonner qu'il y aura eu diuerſité de greffes.La conſpiration qui paroit entre les deux mains qui ſont ſœurs,& entre tous les doigts, pour le ſeruice commun de la main,eſt vne leçon de s'entraimer & de s'entraider,que la nature fait aux enfans d'vne meſme famille, s'ils veulent ſe maintenir en ſon ordre.

Il y a cõmunement trois choſes qui ſont cauſe de la mes-intelligence qui ſe voit entre les freres, La premiere & la principale eſt vn vice de la premiere conformation, qui procede (comme ie l'ay deſia dit) de la corruption qui ſe trouue en la maſſe du ſang de leurs parens, eſtant du tout impoſſible, qu'vne production qui naiſt du mélange de deux ſemences ennemies, puiſſe auoir en ſoy quelque choſe de ſociable, ny que de la diſſonance d'vn mariage diſcordant & plein de contrarietez, il puiſſe rien naiſtre qui ſoit capable d'aucune harmonie. Ainſi l'inimitié qui eſt entre les freres, ne leur eſt pas ſimplement honteuſe; mais elle fait encore vn iniurieux contrecoup contre l'honneur des peres, & briſe en le faiſant la ſeconde table de la Loy de Dieu, par laquelle il leur eſt commandé de les honorer.

L'inégalité de l'affection des peres enuers les enfans, eſt la ſeconde cauſe de la mes-intelligence des freres entr'eux, appuyée (ce me ſemble) ſur vn fondement aſſez foible: car outre la violence de l'inclination de laquelle il eſt aſſez mal-aiſé de ſe defendre, il arriue ſouuent que l'vn de vos enfans vous eſt plus reſpectueux & plus obeyſſant que l'autre, & que cette difference de leur reſpect & de leur amour pour vous, en produit vn autre en vous pour eux, &

en ce cas-là, ceux qui penſent eſtre lezez ne peuuent ſe plaindre qu'iniuſtement, & que comme ayant eſté mauuais œconomes de la bien-veillance reſpectiue qui doit eſtre entr'eux & leurs peres.

Il y a encore vne autre raiſon tres conſiderable, pour ne traitter pas ſes enfans auec vne meſme égalité d'affection ; qui eſt, que quand le pere voit vne belle naiſſance, qui s'aquiert d'elle-méme quelque preéminence au deſſus des autres, il eſt obligé de la cultiuer auec plus de ſoin, & les freres doiuent leur conſentement à ce preciput de ſa bonne volonté, lequel n'a ſouuent nul autre reſpect en ſa fin que le bien general de toute la famille. Nous voyons vn meſme ordre en la nature. Entre les branches qui naiſſent comme ſœurs au haut de leur tronc, la plus vigoureuſe attire touſiours le plus de nourriture, & le tronc ſe laiſſe ſuccer à elle plus pleinement qu'aux autres : ſuiuant cét exemple, ie vous conjure, mes enfans, de ne trouuer point mauuais que ie ſois le plus liberal de mes ſoins & de mon affection à celuy qui le meritera le mieux. Ie ſeray bien aiſe de voir entre vous vne emulation à qui gagnera ce premier rang en mon eſtime, ie le promets en foy de bon pere au plus vertueux ; voſtre taſche pour y paruenir eſt également en voſtre puiſſance,

puiſſance, elle ne conſiſte qu'à nous abſtenir de mal, & à bien faire, qui eſt vne choſe qui n'eſt point au deſſus de vos forces, vous puiſſay-je voir vn deſir, ſi vniforme en ce beau deſſein, que mes bonnes volontez demeurent ſi également ſuſpenduës entre vous tous, que nous ne puiſſions jamais reconnoiſtre ny vous ny moy, où elles doiuent le pluſtoſt incliner.

La troiſiéme & la plus ordinaire cauſe du peu d'amitié qui eſt entre les freres, procede du partage de leurs biens: les peres les plus ſages en laiſſent la diſpoſition à l'vſage de leur pays: quelle quelle ſoit, eſtant ſelon la Loy, elle eſt toûjours meilleure & moins ſujette à la lalouſie de nos enfans entr'eux, que la noſtre. Nos biens ſont à noſtre famille, & noſtre famille à l'Eſtat, duquel nous ne pouuons tranſgreſſer les ordonnances publiques en faueur de nos enfans, que noſtre memoire ne deuienne odieuſe aux autres, & ſans ſemer des eſpines entr' eux. Quand la Loy nous a permis, en certains cas qu'il y a d'en vſer ſelon noſtre volonté, ça eſté pluſtoſt vn pouuoir de bien-ſeance qu'elle nous a donné, pour tenir nos enfans dans vne plus eſtroite ſubiection de leur deuoir enuers nous, qu'vne permiſſiõ ou vne puiſſance abſoluë, de leur oſter vn droict qui leur eſt acquis en naiſſant, & auquel la iuſtice commune les appelle.

Mes enfans, pour maintenir vne parfaite vnion entre vous, voicy comme ie ſerois d'aduis d'vſer de mes biens, ſi i'en auois aſſez ſuffiſamment pour vous en faire part à tous. Premierement, comme il y a des temps & des âges qui ſont plus dépenſiers les vns que les autres, mon intention ſeroit de vous aſſiſter tous ſelon voſtre beſoin preſent, & de garder pluſtoſt en ce partage que ie vous ferois de mes biens durant ma vie, vne proportion Geometrique qu'Arithmetique. Cette diſpoſition qui vous teſmoigneroit vne affection égale, quoy qu'il y euſt peut-eſtre inégalité de deſpenſe, vous ſatisferoit, comme ie croy, voyant qu'en cela ie n'aurois eu nul autre reſpect que celuy de voſtre commun auancement.

Pour ce qui eſt du partage de mes biens apres ma mort, trouuez bon ie vous prie, mes amis, que ie m'en décharge ſur la loy du pays où ils ſont ſituez; ie n'en ſuis que l'vſufructier, la proprieté luy en appartient, & ie ne puis rien changer à ce qu'elle ordonne, ſans offenſer le iugement d'vne infinité de perſonnes ſages qui tous ont conuenu de l'eſtenduë de ſon pouuoir: ie leur dois mon conſentement en mourant, ou ie donneray ſujet de ſoupçonner que i'ay l'eſprit encore plus malade que le corps.

Il eſt vray que noſtre couſtume eſt vn peu trop indulgente, de remettre en noſtre diſpoſition

poſition tous les meubles & acqueſts, & la tierce partie du patrimoine, ce ſont autant de ſemences de haine entre les freres, qu'vn pere mourant qui penſe laiſſer quelque tige en ſa famille plus puiſſante que les autres pour la ſouſtenir, ne conſidere point aſſez; car il arriue ſouuent qu'au lieu de la maintenir il la diſſipe en faiſant ces auantages, l'affection des cadets vers leurs aiſnez ſe diminuant comme leur portion dans l'heredité : c'eſt pourquoy mon aduis ſeroit, que les peres ne receuſſent cette liberté que leur donne la Loy, que comme vne action de ciuilité qu'elle leur fait, de laquelle ils ne ſe doiuent point ſeruir. La Loy qui n'ordonne que le quint à l'aiſné ſur le patrimoine, quoy qu'elle eſtende noſtre pouuoir au delà, ſemble regler noſtre deuoir ſur ce pied-là ſimplement, & nous deſigner que pour le ſurplus nous ne luy deuons que le meſme preciput & auantage ſur nos meubles & ſur nos acqueſts, ſi nous voulons ſuiure ſon intention.

Pour ce qui eſt des couſtumes qui donnent preſque tout à l'aiſné, il eſt raiſonnable auſſi de s'accommoder à leur authorité qui a desja preſcript, & de la ſouffrir comme vne vieille playe, qui eſt conſolidée par le temps & par vn long vſage, dont la douleur eſt paſsée. Mais quand le pere fait luy-meſme ce paſſe-droit, c'eſt vne eſpece

d'exheredation ſur vne partie de ſa famille, qui comme vne playe nouuelle fait ſolution de continuité en l'eſtroitte vnion qui doit eſtre en l'amitié fraternelle; eſtāt impoſſible que les parties affoiblies ne portent enuie à celles qui ſont cauſe de leurs affoibliſſement & que meſme ſe voyant deſtitués de forces, elles ne le ſoient auſſi d'affection entr'elles pour ſe maintenir.

Le ſeul moyen de pouruoir à cét inconuenient eſt de laiſſer, comme i'ay dit, aux loix & à l'vſage receu, la diſpoſition de nos biens en mourant, & de ne s'abuſer point de cette folle vanité de penſer empécher que noſtre nom ne meure comme nous, en s'efforçant inutilemeмt de conſeruer noſtre bien en ſa maſſe. Le deuoir de l'amitié fraternelle eſt le premier en ordre, & plus ſelon nature que le deſir de remedier à la diſſipation de noſtre heredité, & par conſequent, noſtre principal ſoin doit tendre à le maintenir en ſon rang.

La tige des familles fertiles en nombre d'enfans, eſt comme celle d'vn arbre qui eſt ſurchargé de fruits, vne partie tombe d'elle-méme, l'autre eſt abbatuë des vents, & l'autre vient à maturité, ſans que ſa fecondité le deſſeiche.

Sur cét exemble nous pouuons confidemment & auec ſeureté, remetre ſous le conduitte de la Prouidence & des loix l'œconomie de nos biens, & la durée de noſtre

poſterité ſoyons aſſeurez que la diſſipation de l'vn & de l'autre ſe fera bien pluſtoſt par la mes-intelligence des freres entreux, que par la pluralité de leurs partages. Quand il y en a beaucoup à faire, leurs portions ſont à la verité plus petites, mais en recompenſe leur conſeil & leurs forces ſe doublent & redoublent par la jonction qui ſe fait de pluſieurs bras & de pluſieurs ceruelles enſemble.

Cette liaiſon eſt d'vn plus grand ſecours que celle de ces hommes fabuleux à trois corps & à cent bras, qui pour eſtre tous reduits ſous vn ſeul tronc, ne ſe peuuent ſeruir l'vn l'autre ſeparément, ny hors d'eux-meſmes, là où les freres qui ſont vnis entr'eux d'vne affection mutuelle, quoy qu'ils ſoient diuiſez de perſonnes, peuuent demeurer indiuiſibles en toutes les fonctions qui regardent leur aide & leur difference commune, & maintenir ſeparez de lieu, de corps & d'action, vne meſme conjoncture d'eſprit en toutes choſes, pourueu qu'ils ſuiuent le mouuement de nature, & qu'il n'y ait point d'erreur en leur premiere conformation. Naturellement vn meſme eſprit, vn meſme ſang, vn meſme principe, & vne meſme education doiuent produire meſmes inclinations & meſmes volontez.

Mes enfans, la correſpondance qui paroit en la fraternité des doigts de la main; vous

eſt vn modele de ce qui ſe doit faire en la voſtre, vn ſeul mouuement les ouure tous enſemble, & vn autre les ferme, pour vous apprendre que toutes nos volontez ne doiuent auoir qu'vne commune impulſion: & comme aux actions penibles & où l'effort de toute la main eſt neceſſaire, le plus petit doigt y cõtribuë également cõme le poulce.

Ce vous eſt vn exemple, quelque inégalité qu'il y ait entre vous, que toute voſtre force ne conſiſte qu'en voſtre vnion, & finalement quoy qu'il n'y ait que les trois doigts principaux qui ſoient employez en toutes les manufactures, les deux autres ne laiſſent pas d'eſtre aſſociez en la communauté de leur ſalaire, afin que vous connoiſſiez par là que ceux qui ſont les plus agiſſans & les plus intelligens entre vous doiuent ſubuenir aux defaux & aux neceſſitez de ceux qui le ſont le moins.

Nous faiſons preſentement l'experience de ce ſecours en noſtre famille: mais puiſque la modeſtie de celuy duquel nous le receuons me deffend de le publier; ſupplions-le, mes enfans, de nous permettre au moins de luy en rendre mille actions de graces en nos ames, & de le conſiderer comme vn arc-boutant caché qui ſert de ſouſtien en noſtre maiſon, ſans qu'on le voye.

Sous le deuoir de l'amitié fraternelle ie comprens celuy de tous les proches, iuſques

ques au degré auquel cette liaiſon ſe relaſchant, la loy leur permet de ſe rejoindre entr'eux par vn nouueau nœud de conſanguinité. Tout ce qui eſt depuis cette branche iuſques au tronc, n'eſtant qu'vn meſme ſang, eſt tenu à vn meſme deuoir d'affection reciproque, ſelon le rang de ſa proximité. Le progrez d'alliance qui eſt au delà, ſe confond finalement en la maſſe publique, d'où il arriue que le deuoir priué d'vne famille ſe termine en vne obligation ciuile.

CHAPITRE V.

Du deuoir entre le maiſtre & le ſeruiteur.

LE deuoir reciproque qui eſt entre le maiſtre & le ſeruiteur, eſt le quatrieſme en ordre en la ſocieté ciuile. Quoy que la plus commune opinion ſoit, que ce mot de maiſtre ne ſoit né que d'vne vſurpation qui eſt faite ſur la liberté publique: ie ne ſuis point de cét aduis. Le corps politique eſt formé comme le corps humain, de parties qui commandent, & de parties qui obeyſſent: celles qui ſe ſont rencontrées en l'vne & en l'autre, auoir le plus de raiſon & le plus d'authorité, ſe ſont miſes d'elles-meſmes & ſelon nature, en poſſeſſion de commander: & les autres, quoyque ſouuent les plus fortes & les plus nerueuſes, ſelon la

meſme nature, ſe ſont trouuées reduittes en la neceſſité d'obeïr.

Autrement ſi elles ſe fuſſent preſentées toutes enſemble pour le commandement, il ne ſe ſeroit fait nul ſeruice mutuel ; & ſi elles fuſſent auſſi toutes demeurées dans le deuoir d'obeïr, leur ſeruice ſe ſeroit fait en confuſion, faute d'ordre & de conduitte pour eſtre regies entr'elles.

Pour prendre la choſe en ſa ſource, il eſt vray-ſemblable que la force a fait la premiere diuiſion de la terre entre les hommes & que la poſſeſſion en a eſté depuis authoriſée par vn commun conſentement, pour éuiter vne ſecõde fois cette premiere Anarchie, dans laquelle toutes choſes eſtoient poſſedées en deſordre. Ceux qui en eurent la meilleure part, ſe voyant plus de bien qu'ils n'en pouuoient faire valoir, furent contraints d'appeller en la communauté de leur portion les mal partagés, ſous des conditiõs ſi libres & ſi commodes, que pourueu qu'elles ſoient bien obſeruées, ie trouue qu'il n'y a difference que de nom entre le maiſtre & le ſeruiteur.

Premierement ſelon la loy de nature, l'vn & l'autre ſont iettez ſur méme moule; ſelon celle de l'Eſtat, ils ſont tous deux libres, & tous deux ſuiets d'vn meſme Prince; & par celle de la Religion ils ſont également membres de Chriſt, & le Prince meſme auec eux.

En

En ſecond lieu ; nul d'entre nous quel qu'il ſoit, ne peut contraindre vn autre homme en quelque vile condition qu'il puiſſe eſtre de le ſeruir s'il ne luy plait. Ce priuilege nous eſt à tous ſi commun, qu'il n'y a que le Roy ſeul qui le puiſſe rompre.

En troiſieſme lieu, quelque inégalité qu'il y aye entre moy & celuy que ie veux prendre pour mon ſeruiteur, ie ne puis contracter auec luy de ſon ſeruice, qu'il ne faſſe auec moy la meſme choſe pour ſon ſalaire, & qu'en nous commettant l'vn auec l'autre il ne deuienne mon égal : par nos conuentions, comme il demeure mon obligé ie ſuis le ſien ; s'il eſt mon domeſtique, il entre en la communauté de ma maiſon & de mon foyer auec moy, & quoy qu'il ſoit de la derniere table, il eſt mon commenſal, & ie luy dois meſme ma protection contre autruy.

En recompenſe de tant de ſoins, que penſes-tu que faſſe pour moy celuy que tu crois mon ſeruiteur ? il me ſert, tu te trompes, il ſe ſert : le meſme trauail qu'il feroit en ſa maiſon pour viure, il le fait en la mienne ; s'il m'engage ſa volonté pour me rendre quelque ſeruice, la mienne luy demeure en oſtage pour ſon ſalaire ; ſi ie trouue mon compte en ce qu'il fait pour moy, il y trouue le ſien auſſi ; s'il ſe meſle de mes affaires, on s'apperçoit bien-toſt qu'il ne neglige

pas

pas les ſiennes ; s'il fait valoir ma terre, il en partage les fruits à l'aire auec moy ; s'il m'appreſte à manger, il en taſte le premier, il y contribuë de ſa peine, & moy de toute la deſpenſe. Noſtre communauté ſe deſcouure en tant de choſes, que tout bien conſideré, ie trouue que l'aſſemblage du ſeruiteur auec le maiſtre, n'eſt rien autre choſe qu'vne ſocieté qui ſe fait entre le pauure & le riche pour leur vtilité commune, en laquelle il n'y a aucune difference que de nom.

Mon fils, il eſt à propos que l'vn & l'autre ſçachent que la diſtance qui eſt entr'eux, n'eſt point ſi grande comme on penſe, afin que le commandement de l'vn ſoit plus doux, & que l'autre en ſeruant ne faſſe rien qui ſoit indigne de la liberté de ſa condition. Vn honneſte ſeruiteur eſt le ſurveillant de ſon maiſtre, & vn bon maiſtre l'exemplaire de ſon ſeruiteur. C'eſt pourquoy il n'y a point de combination entre les hommes, apres celle du mary & de la femme, qui ait plus beſoin d'eſtre bien faite que celle cy.

Et d'autant qu'il eſt aſſez difficile que le maiſtre & le ſeruiteur ſoient touſiours en vne ſi bonne correſpondance, qu'il n'y ait quelquefois entr'eux quelque petit contraſte : aux choſes de peu de cõſequence il eſt à propos que le maiſtre cede quelquefois pour tenir en haleine la liberté de ſon ſeruiteur,

& de peur qu'en la luy voulant oſter toute, il ne luy faſſe venir l'enuie de la reprendre toute & de le quitter.

La repugnance que nous auons à faire à la volonté d'autruy, ne procede que de ce que la vie n'eſtant autre choſe en ſoy qu'vne action des ſens & de la connoiſſance; il nous ſemble quand cette action n'eſt point en noſtre puiſſance, que nous viuons pluſtoſt de l'ame d'autruy que de la noſtre. C'eſt d'où vient cette difficulté d'obeyr qui ſe trouue naturellement en l'homme; & pour cette raiſon, la nature & les loix ne faiſant point de ſeruiteurs s'ils ne le veulent eſtre de leur bon gré, nous deuons auoir la prudence de meſnager les noſtres auec diſcretion ſi nous en ſommes bien ſeruis, pour empeſcher que l'ennuy de leur ſubjection, ſi elle eſt trop rude, ne leur en faſſe venir le repentir.

Pour le repos commun du maiſtre & du ſeruiteur, il eſt ſouuent neceſſaire que le premier ſoit aueugle, & que l'autre ſoit ſourd. Vn maiſtre trop clair-voyant ne manquera jamais de nouuelle occaſion de ſe faſcher s'il obſerue ſes ſeruiteurs de trop prés; il doit negliger ou ne faire pas ſemblant de voir vne partie de leurs fautes. Quād elles ſont faites par vn defaut d'addreſſe ou de jugement, ou meſme par quelque legere demangeaiſon d'vn reſte de liberté qui veut encore vſer de ſes droits, on les doit excuſer:

d'autant que ſi la choſe nous touche plus que de raiſon, la douleur nous en demeure, & la faute ne laiſſe pas d'eſtre faite.

Il n'eſt auſſi gueres moins neceſſaire qu'vn ſeruiteur n'entende pas trop clair, parce que la bile eſtant vn humeur ſubtile qui ſe meſle aiſément auec la maiſtriſe, il eſt aſſez difficile qu'vn ſeruiteur puiſſe ſi bien ſuiure les intentions de ſon maiſtre, qu'il ne luy donne quelquefois ſujet de ſe mettre en colere: d'où il arriue que la raiſon qui eſt troublee, communique promptement ſon émotion à la langue, & tâche de ſe ſoulager par cette partie.

C'eſt en ce temps-là qu'il faut que le ſeruiteur ſoit ſourd pour deux raiſons: l'vne, pour n'eſtre point obligé de reſpondre, d'autant que ſa reſponſe pourroit faire en l'ame du maiſtre vne nouuelle repercuſſion de ſa faute, & que le ſilence en affoiblit la force, comme d'vn coup qui ſe frappe à vuide: & l'autre, pour émouſſer la pointe des reproches & des iniures qui luy ſont dites, dont le ſentiment qui eſt mordicant luy pourroit donner quelque auerſion contre ſon maiſtre, s'il y eſtoit trop attentif.

Il y a fort peu de fautes auſquelles vn maiſtre ne doiue eſtre indulgent, qu'en celles qui ſe font contre luy par deliberation, & en celles où il y va de l'offenſe de Dieu. Alors ce n'eſt plus ſimplement vne

vne faute, c'eſt vn vice ou malignité : quand cela eſt, quelque vtile que te puiſſe eſtre vn ſeruiteur, chaſſe-le, s'il n'eſt aſſez jeune pour en eſperer de l'amandement : prens garde auſſi ſi c'eſt vn pecheur confirmé, qu'en le voulant reformer tu n'ayes part à ſa ſouïlleure, & que tu n'attires ſur toy vne partie de ſon ſcandale.

Si tu deſcouures que ton ſeruiteur aime le jeu, le cabaret & la desbauche des femmes, ſois aſſeuré qu'il ſera vn blaſphemateur auſſi, & qu'il eſt du tout impoſſible, qu'auec toutes ces meſchantes qualitez il te puiſſe eſtre fidele : outre le ſcandale qui en arriue, ſi tu le retiens aupres de toy, ces trois premies vices n'eſtant point vices de credit, il faut de neceſſité que tu en ſois le payeur ou ſi quelqu'autre bourſe que la tienne les entretient, qu'à ton deſceu tu en ſois le receleur & le confident.

Si tu veux que ton ſeruiteur te ſoït fidele, ſois-luy le premier en le bien payant : ne le contrains point en luy retenant ſon ſalaire, de ſe payer luy-meſme par ſes mains, de peur que vous ne deueniez tous deux coupables en meſme temps.

Les dents en la conſtitution du corps humains ſont le ſymbole de ce que doiuent eſtre les ſeruiteurs en la compoſition d'vne famille, & auoir toutes les meſmes conditions ; elles doiuent faire

la

faiſons nous aimer de nos ſeruiteurs : pour en eſtre aimé il les faut aimer ; l'amitié ne reçoit que ce ſeul change. Si donc noſtre intention eſt d'attirer à nous leur affection, comme ils ſont pluſieurs en nombre, il faut que la plus grande maſſe de l'aimant ſoit de noſtre coſté, afin que ſa puiſſance vnitiue ſe puiſſe mieux communiquer à tous, & faire ſon effet en commun.

Ie me ſuis vn peu moins eſtendu ſur le deuoir du ſeruiteur, que ſur celuy du maiſtre, d'autant qne le maiſtre eſt touſiours plus en pouuoir de ſe faire rendre ce qui luy eſt deu, que n'eſt le ſeruiteur de luy en faire refus.

CHAPITRE VI.

Du deuoir des voiſins entr'eux.

LE deuoir de l'homme ſeroit de petite eſtenduë, & ſa connoiſſance bien courte, ſi elle ſe terminoit ſimplement dans l'enclos de ſa maiſon. La terre eſt ouuerte de tous coſtez, afin que l'homme ſe communique à l'homme auec plus d'aiſance ; ſon premier commerce, en ſortant hors d'auec ſa famille, eſt auec ſes voiſins. Mon fils, que penſes-tu que ſont tes voiſins? tes voiſins ne ſont rien autre choſe qu'vn desbordement que s'eſt fait l'excreſſence des premieres familles du monde, leſquelles

les s'eſtant accruës en trop grand nombre, furent contraintes de ſe ſeparer, & de prendre pour viure vne plus grande eſtandue de terre qu'elles n'auoient auparauant; de ſorte qu'en remontant à ta premiere origine, tu es vne partie de la famille de ton voiſin, ou il eſt vne partie de la tienne.

Sans prendre la choſe de ſi loin ny en ſa ſource, vne famille eſt bien petite ſi elle ne trouue alliance, comparage ou conſanguinité auec la meilleure partie de ſes voiſins qui ſont de ſa condition, ſans y comprendre les dommages du temps qui efface toutes les voyes de l'ancienne parenté. Ainſi, mes enfans, nous auons obligation de viure auec eux comme ſi nous eſtions tous parens, joint auſſi que c'eſt de parent au voiſin, que ſe continuë la liaiſon commune dont eſt composé le corps de l'Eſtat.

Comme nos parens ſont nos proches, nos voiſins ſont nos prochains, que Dieu nous commande d'aimer, non pas comme noſtre parent, mais comme nous-meſmes. En effet, ſi le feu ſe met en noſtre maiſon, ſi nous ſommes malades, affligez, ou en quelque preſſante neceſſité, noſtre plus prompt ſecours nous vient de la main de noſtre voiſin.

Nous nous ſommes l'vn à l'autre le premier objet de noſtre charité, & entre nos voiſins, le plus ſecourable nous eſt touſiours le plus proche: teſmoin le Samaritain de l'eſcriture,

l'ecriture, lequel, quoyqu'execrable aux Iuifs fut iugé le prochain de celuy qui eſtoit tombé entre les mains des voleurs, encore qu'il l'euſt veu le dernier ; parce qu'il auoit eu pitié de luy, & non pas le ſacrificateur ny le leuite qui le virent les premiers, & n'en eurent aucun ſoin.

Il y a particulierement trois choſes, dans le deſir deſquelles ſi l'homme n'eſt vn peu moderé, & qu'il ne ſe faſſe iuſtice à ſoy-méme, il eſt aſſez difficile qu'il puiſſe eſtre vn bon voiſin : l'vne eſt l'intereſt du bien, l'autre, l'intereſt du plaiſir ; & la derniere, la competence d'honneur.

Pour ce qui eſt de l'intereſt du bien, nos voiſins ſont ou nos égaux, ou plus puiſſans, ou plus foibles que nous : ſi nous ſommes égaux, & qu'il y ait conteſtation entre nous, elle decline incontinent en vn procez ou en vne querelle : & comme il n'y a rien de ſi freſle que l'homme & ſa poſſeſſion, il arriue ſouuent de ce contraſte, que deux voiſins d'vne meſme force ſe briſent tous deux en ſe choquant. Pour ce qui eſt du fort & du foible, ſi le fort eſt iniuſte, il eſt dans ſon païs comme vn Cancer dans la chair, qui deuore peu à peu toutes les parties qui luy ſont voiſines, & qui deuient touſiours plus malin à meſure qu'il s'eſtend.

Que ſi le foible eſt hargneux, il eſt incommode

commode en ſon voiſinage, comme l'eſt vn ciron dans la peau, qui tout petit qu'il eſt ne laiſſe pas de cauſer cuiſſon, demangeaiſon & inflammation. Dieu te garde de ces deux ſortes de voiſins, parce qu'il faut touſiours oindre l'vn, & en grattant l'autre on l'écorche.

L'intereſt du bien eſt commun à toutes ſortes de conditions: celuy du plaiſir qui peut apporter du trouble entre les voiſins, qui eſt la chaſſe, ne regarde que la Nobleſſe; le païſan laboure, l'artiſan trauaille, le marchand fait ſon commerce, & l'homme d'affaires a ſon occupation; de ſorte qu'il n'y a que les Gentils hommes qui demeurent oiſifs; & comme ils n'ont aux champs tous enſemble qu'vn diuertiſſement qui leur eſt commun, qui eſt celuy de la chaſſe, il eſt aſſez difficile qu'ils puiſſent ſi bien prendre leurs meſures, qu'il n'y ait ſouuent entr'eux quelque conteſtation.

Mes enfans, ſi vous ſuiuez mon conſeil, vous n'aimerez point la chaſſe non plus que moy; mais ſi vous l'aimez, & que vous ayez des voiſins qui ſoient tant ſoit peu difficiles, ie vous coniure, de peur de les meſcontenter, de vous eſtre encore plus ſeuere que ne vous ſont les Ordonnances de nos Roys, qui ont reglé le deuoir d'vn chacun ſur ce ſujet. Que ſi vous auez quelque voiſin qui ſoit preoccupé de cette paſſion, comme tu vois qu'elle luy fait faire plus qu'il ne peut, excuſe

excuſe-le s'il fait plus que la loy ne luy permet.

La peine qu'il ſe donne en cét exercice,& les laſſitudes que ſouffre le corps au retour de la chaſſe,te doiuent faire iuger que cette paſſion eſt pluſtoſt vne poſſeſſion qu'vn plaiſir, dont les conuulſions & les tranſports meritent mieux vn exorciſte, & ta compaſſion, que ton reſſentiment. Pour ce qui eſt du giboyer qui eſt gourmand, & qui regarde plus le ventre que l'exercice du corps, & le contentement de l'eſprit, il eſt raiſonnable qu'vn chacun prenne ſur luy ce diuertiſſement.

La chaſſe fait vne partie de la guerre ciuile qui eſt entre les Gentils-hommes; & la competence d'honneur l'autre. Ce dernier point eſt ſujet à vne ſi grande varieté d'incidens,qu'il a eſté impoſſible à la preuoyance des loix de regler ſi bien le deuoir d'vn chacun,qu'il ne reſte ſouuent entr'eux quelque matiere de noiſe. En cela, mon fils, voicy comme ie ſuis d'aduis que tu te gouuernes.

Aux lieux où l'ordre du monde veut que tu gardes ton rang,que tu le faſſes auec tant de diſcretion,qu'encore que la loy te le donne,il paroiſſe que tu le reçoiue de la courtoiſie de celuy qui te le defere. Sois ſi bon meſnager de l'honneur d'autruy, qu'on te voye beaucoup pluſtoſt relaſcher quelque choſ

chose du tien, que de rien vsurper sur celuy de ton voisin. Aux lieux indifferens & de rencontre, n'apprehende jamais estre trop respectueux; l'honneur est comme l'eau d'vn torrent que nous attirons sur nous auec plus de violence, en repoussant son cours qu'en le suiuant: sur tout dãs l'Eglise, qui est le theatre le plus commun de la vanité de l'homme, si quelqu'vn entreprend sur ton droit, ie te commande de le souffrir, tu es deuant Dieu, à qui tu dois ce respect, & en la presence duquel le plus humble est touſiours au lieu d'honneur. Si tu vois neantmoins qu'il prenne pour luy la deference que tu rends à l'Autel, il n'y aura pas de danger, s'il ose ailleurs te conteſter ton rang, de faire qu'il s'apperçoiue qu'il est ton inferieur.

Finalement, puis que la paix est vn bien, nous ne pouuons dire que nous en jouïssons, quand meſme elle seroit dans l'estat, si nous ne l'auons auec nos voisins. Ainsi i'estime qu'vn bon voisinage est absolument neceſſaire pour le repos de la vie, & que la demeure auprés d'vn mauuais voisin est vn quatriéme fleau de Dieu, lequel estant fixe est plus dangereux luy seul que ne le sont tous les autres ensemble, qui ne sont que fleaux passagers.

Ne t'imagine point, mon fils, qu'il n'y ait que celuy dont la maison touche la tienne, & tes bornes les siennes, qui soit ton voisin.

voiſin. Le commandement qui t'eſt fait de l'aymer comme toy-méme ſeroit de trop petite eſtenduë, s'il ſe terminoit à celuy là ſeul. Comme le monde t'eſt ouuert par tout, & qu'il t'eſt libre d'aller où il te plait, ſçache que celuy que tu rencontres, que tu voy, & que tu communiques en quelque lieu que tu ſois, & de quelque condition qu'il puiſſe eſtre, deuient ton voiſin & toy le ſien, & que vos preſences vous engagent à vn deuoir reſpectif de vous faire du bien les vns les autres.

CHAPITRE VII.

Des amis, & de trois diuers mouuemens d'affections de l'homme enuers ſon prochain, qui ſont bien-veillance, amitié, charité.

L'Ame de l'homme reçoit trois differens mouuemens en l'affection du prochain, dont le premier ne la touche qu'en la ſuperficie, en luy donnant ſimplement quelque legere émotion de luy ſouhaitter du bien ſans ſe mettre en deuoir de luy en faire. Nos eſcoles ont nommé cette ſuperficielle bonne volonté, d'vn nom trop fauorable en l'appellant bien-veillance, d'autant que toute bonne volonté qui n'aide point au beſoin le pouuant faire, n'eſt point tout à fait innocente, & ne l'eſtant point elle

ne peut eſtre bonne,& par conſequent (n'en déplaiſe à nos Docteurs) il me ſemble que ce mouuement de l'ame qui eſt inofficieux, ne merite point vn ſi beau nom que celuy de bien-veillance, & que ce n'eſt ſimplement qu'vn foible prurit de nature vers le bien. Il eſt vray neantmoins que ce mouuement ſert de prediſpoſition à l'amitié,quand celuy pour qui nous l'auons eſt touché de la méme émotion pour nous que nous le ſommes pour luy;car alors il ſe fait vn concours de bien-veillance,qui n'ayant nul autre reſpect que de ſe concilier par vne mutuelle complaiſance, ſe confondent enſemble d'vn meſlange ſi parfait, que la ſoudure par où elles ſe tiennent eſt imperceptible:& c'eſt de cette combination de bien-veillance d'où procede le ſecond mouuement de l'ame en l'affection du prochain, que nous appellons amitié.

Ces deux mouuemés d'affection qui viennent de l'homme ſont imparfaits, en ce que le premier ne touche que celuy qui le reçoit, & que le ſecond ne regarde que quelques perſonnes particulieres. Le troiſiéme qui tire ſon origine de plus haut eſt tout autre, eſtant vn embraſement de l'homme enuers Dieu, qui vient de Dieu, & qui fait ſa reflexion enuers le prochain, ſelon l'eſtenduë & la grandeur de ſon principe : Comme Dieu eſt indifferemment bon aux bons

& aux meſchants, l'homme ſur ſon exemple deuient également bon à tous, à ſes ennemis comme à ſes amis, ſans acception de perſonnes & de condition; & ce troiſiéme mouuemẽt d'affection s'appelle charité.

De maniere que tout le deuoir de l'homme enuers le prochain, ſe termine ou en bien-veilláce, qui eſt vne amitié inofficieuſe; ou en amitié, qui eſt vne charité imparfaite; ou en charité, qui eſt vn viuãt braſier, qui cõme vn feu public eſt toûjours allumé pour le ſeruice de tous ceux qui en ont beſoin.

Mon enfant, quoy que le premier de ces trois mouuemens ne paroiſſe qu'vne impreſſion paſſagere, neantmoins parce que l'amitié ny la charité ne ſe peuuent former en nous que la bien-veillance ne precede, ie vous ſouhaitte cette tendreſſe d'ame, comme eſtant la mere nourrice des deux autres: elle eſt noble en ce qu'elle eſt deſ-intereſſée, autrement on ſe ſeroit bien-veillant à ſoy-meſme, ſi elle eſtoit mercenaire.

Et quoy qu'elle demeure inofficieuſe, elle repreſente en nous d'vn ſeul trait vne image de la bonté de Dieu, qui eſt vniuerſellement bien-veillant à toutes ſes creatures, & vne autre image de la negligence de l'homme, qui laiſſe tarir en luy la ſource de ſon inclinatiõ au bien, faute de luy ouurir ſon cours.

Son cours s'ouure en deux façons: Quand la bien-veillance qui n'eſt rien de ſoy

qu'vne bonne volonté ſans effet, ſe rend actiue & mutuelle entre quelques particuliers, elle decline alors en amitié: & quand elle fait vn desbordement vers toute l'eſpece, qu'elle s'offre indifferemment au beſoin du premier venu, & qu'elle ſe fait vne à tous & vne à vn chacun; alors elle deuient charité. Mon enfant, la pratique de ces deux choſes t'eſt neceſſaire, ſi tu veux te bien acquitter de ton deuoir enuers Dieu, enuers toy-meſme, & enuers ton prochain, qui eſt ce que ie me ſuis proposé de t'enſeigner.

Pour ce qui eſt de l'amitié, il ſemble que l'homme qui n'en eſt point capable, ſoit dans le monde ſans y eſtre, ſemblable à ces Iſles ſauuages, qui ne ſont pas ſimplement deſtachées du continent, mais qui n'ont auſſi en elles aucun abord pour y entrer, ny aucune iſſuë pour en ſortir, comme ſi la prouidence de nature, qui ne fait rien en vain, ne tenoit ces lieux & ces hommes-là hors de commerce, que comme parties infectées de monſtres, & contagieuſes au tout. Elle eſt ſi neceſſaire en la vie de l'homme, qu'il vaudroit mieux qu'il fut priué de tous les autres biens que de cettuy-là, parce qu'il n'en peut auoir la jouïſſance que par elle.

Le defaut d'amis eſt vne eſpece de deſert en la multitude. Regarde ſi tu eſtois ſeul à

ſauourer

ſauourer tous les plaiſirs que l'œil, l'oreille, l'odorat te preſentent, & tous ceux dont tout le corps eſt capable, quelle en ſeroit la ſaueur ſans la compagnie de tes amis. L'acqueſt de toutes les bonnes qualitez qu'on peut ſouhaitter au corps & en l'ame, eſt vne beauté ſans grace, & vne lumiere eſtouffée ſi elle ne ſe communique. Enfin, ſans le commerce qui ſe fait par le moyen de l'amitié, nous paroiſſons pluſtoſt entre nous des ſtatuës dans vne niche ou dans vn portique, que des hommes. Ce bien eſt d'vn tel prix. qu'il éleue la nature de tout l'exhauſſement qu'elle peut humainement ſouffrir, il la double, triple, quadruple, centuple, ſelon le nombre de ſes amis.

Les anciens qui en ont voulu reſtraindre la perfection entre deux perſonnes ſeulement, en conſeruant la memoire de quelques fameux couples d'ames, n'ont par aſſez reconnu toute ſon eſtenduë, s'il eſt vray que noſtre amy ſoit vn autre nous-meſme, ſous cette condition, l'amitié ne peut eſtre entre le bon & le meſchant, qui ſont les deux extrémes; ny entre le meſchant & le meſchant, qui peuuent bien conuenir en quelques choſes autant que leur intereſt le permet: mais non pas en toutes choſes, ny touſiours. Reſte donc qu'elle puiſſe auoir ſimplement ſon exiſtence entre les bons, dont l'action eſt vniforme en ce qu'elle

eſt toûjours determinée à ce qui eſt hõneſte.

Cela eſtant, comme il n'eſt pas plus eſtrãge de voir pluſieurs aiguilles touchées d'aimant ſe tourner vers vn meſme lieu, que de n'en voir que deux ; il l'eſt moins encore de voir ſe faire vn honneſte concert de pluſieurs perſonnes d'honneurs enſemble, attendu qu'il n'y a point en la nature de vertu qui ſoit plus aimantine & plus vnitiue que l'eſt le concours & la conſpiration commune des bons vers le bien.

Seroit-il poſſible qu'il y euſt eu ſi peu d'vnion entre ceux qui s'addonnent à l'exercice de la vertu, que les noms qui ſont employez dans les dialogues anciens ne fuſſent que noms ſuppoſez, & que l'eſtude de la Philoſophie n'euſt point eu le pouuoir de concilier vne affection commune entre les entre-parleurs, & quelques-vns de leurs auditeurs ?

La traditiue de ces exemples euſt ſans doute mieux merité de venir à nous que celle de ces renommez couples d'amis; n'eût eſté peut-eſtre qu'on n'a pas eſtimé qu'elle deuſt paſſer à la poſterité comme l'exemple d'vne choſe rare. En effet l'action de l'amy pauure, lequel en mourant legua par ſon teſtament, qui fut accepté & executé, la nourriture de ſa mere à l'vn de ſes amis, & le mariage de ſa fille à vn autre, & qui ſubſtitua l'vn au defaut de l'autre en ce deuoir, eſt

bien

bien d'vne plus belle hauteur que celle de celuy qui ſe donna en hoſtage pour ſon amy ; & neantmoins quoy qu'elle ſoit plus illuſtre, elle eſt moins connuë, d'autant que c'eſtoient choſes ſi ordinaires entre les gens de bien, qu'on ne les regardoit alors que comme actions communes.

Mon enfant, pour eſtre vn, & meſme auec vn autre qui eſt l'effet de l'amitié, il ne ſuffit pas de conuenir auec luy d'intereſt, d'exercice, de jeu, de diuertiſſement, du plaiſir des ſens, qui ſont tous appetits du corps & de la partie inferieure de l'ame, la liaiſon qui ſe fait en conſideration de toutes ces choſes ſe diſſout auec ſa cauſe, qui eſt ſujette au changement. L'identité qui fait l'vnion de deux perſonnes enſemble, ne peut eſtre parfaite qu'elle ne ſe faſſe en la partie ſuperieure de l'ame, qui conſtituë la forme de l'homme la plus eſſentielle : pour cét effet il eſt neceſſaire que nous ſoyons vns, & meſmes en nous-meſmes, auant que nous le ſoyons auec autruy, d'autant qu'il ne ſe fait iamais vne bonne harmonie de celuy qui eſt diſcordant à ſoy-meſme.

Comme il n'y a donc que la vertu ſeule qui puiſſe cauſer en nous cette vniformité d'ame, il eſt tres-conſtant qu'il n'y a qu'elle ſeule auſſi qui puiſſe nous animer enuers nos amis de la meſme façon que nous le sõmes enuers nous-mémes. En faiſant comme

eux vne conſtante & perpetuelle direction de toutes nos actions au bien, ſans iamais en decliner, on ſe trouue touſiours en meſme route. En nous deſirant honneur, richeſſe, contentement, nous faiſons pour eux le meſme ſouhait. Si nous en auons la poſſeſſion, la communauté leur en eſt tellement acquiſe, qu'il leur doit ſuffire que l'vn de nous en jouïſſe pour en deuenir tous vſufructiers.

La meſme choſe ne ſe rencontre jamais auec les meſchans, qui ne peuuent ſouffrir perſonne en la ſocieté de leur bien. Comme ils ſont touſiours diſcordans en eux-meſmes, ils le ſont auec autruy: ils veulent l'vn & font l'autre. Vne ame qui eſt ſi diuerſement agitée, eſt plus miſerable encore que ne l'eſt vn corps dont les membres ſont tous diſloquez. Ie te prie, mon enfant, que cela te donne vne horreur du vice pour deux raiſons; l'vne, afin que tu ne ſois point priué de la complaiſance de toy-méme; & l'autre, afin que tu puiſſes redoubler les puiſſances de ton ame vers le bien, en l'vnion que tu auras auec tous ceux qui feront comme toy profeſſion de la vertu.

Toute amitié qui a quelqu'autre fondement eſt defectueuſe; entre le pere & le fils, l'authorité de l'vn & la deference de l'autre en rompent la perfection; entre le mary & la femme elle eſt hermaphrodite; entre les freres

freres le ſang y a plus de part que noſtre élection ; entre le maiſtre & le ſeruiteur, leur diſtance eſt trop éloignée pour ſe pouuoir bien r'entraire.

De maniere qu'elle ne peut eſtre entierement parfaite, qu'elle ne ſoit détachée de toute autre conſideration que de la vertu ſeule:& comme la vertu reduit toutes ſortes d'âges, de ſexes, & de conditions ſous vn méme deuoir, elle peut reünir auſſi pluſieurs perſonnes ſous vne méme volonté, & par conſequent, c'eſt vne vieille erreur d'eſtimer que l'amitié ne puiſſe eſtre en ſon excellence qu'entre deux amis ſeulement: l'amy de mon amy eſt le mien, & l'amy de l'amy de mon amy le mien encore;pourueu que nous tendions tous à vn méme but, qui eſt le deſir des choſes honneſtes.

Cette Theorie ſeroit belle, ſi elle ſe pouuoit mettre en pratique ; mais cette conformité d'ame, que deſire la perfection de l'amitié eſt aſſujettie ſous des circonſtances ſi delicates, qu'elles paroiſſent incompatibles entr'elles. Par exemple, en l'amitié on veut eſtre le plus aimé,parce que le plus aimé ſuppoſe le plus aimable; & parce que l'agent eſt plus noble que le patient,on veut auſſi paroiſtre le plus aimant, qui eſt vne contradiction qui deſtruit en effet l'vniformité de nous-mémes, & celle que nous deuons auoir auec nos amis.

Il eſt tres-certain que l'amitié en ſa plus haute exaltation n'eſt qu'vn eſtre mental, qui comme la vertu heroïque ne ſubſiſte qu'en noſtre imagination : mais quoy qu'on ne puiſſe atteindre à la perfection de l'vne ny de l'autre, ce n'a pas eſté vne choſe tout à fait ſuperfluë d'en tailler vne image la plus parfaite qu'il ſe peut, afin que l'homme qui eſt le ſujet de la vertu & de l'amitié, ſoit attiré plus violemment en l'action de l'vne & de l'autre, par l'idée qu'il aura conceuë de leur plus grande excellence.

En effet, la vertu qui eſt le lien de la vraye amitié, eſt ſi mediocre en l'homme, que ſi nous ne nous accommodons aux infirmitez les vns des autres, nous ne pouuons pas demeurer long-temps amis : comme il eſt inconſtant & inégal, ſon amitié eſt ſujette à ſes defaillances, à ſes pauſes & à ſes repriſes. Celuy qui excuſe le plus eſt le plus fidele, & fait le plus d'honneur à ſon élection. Nous ne pouuons quitter noſtre amy d'affection, ſans nous affoiblir d'autant, s'il nous quitte, ſuiuons-le : les levres d'vne playe ſe rejoignent en les rapprochant, ſoyons en cela ſi fermes, que la mort meſme qui diſſout toute liaiſon, ne rompe pas la noſtre: faiſons-la reuiure aux enfans de nos amis.

L'amitié eſt vne hoſpitalité ſpirituelle, dont le droit ſe transfere à la poſterité. Si nous voyons que leur amitié pour nous ſoit

beaucoup

beaucoup moindre que n'eſt la noſtre, ne nous en offenſons point, ils ſuiuent le mouuement vniuerſel du monde, où toutes choſes remontent plus foiblement qu'elles ne deſcendent, iuſques à l'affection meſme des enfans aux peres.

Enfin, mon enfant, la plus grande loüange qu'on puiſſe donner à vn homme, eſt de dire qu'il eſt bon amy, parce que cela ſuppoſe qu'il eſt vertueux; comme au contraire, quand on applique ce beau nom d'amy à vn meſchant, on ſoüille ſa pureté, & on traiſne à la voirie la choſe qui doit eſtre la plus precieuſe entre les hommes.

Quoy qu'il ſemble qu'en ſe dévoüant en particulier à ſes amis, on ſe vueille déprendre de la charité, dont l'obligation eſt plus vniuerſelle; neantmoins, parce que l'amitié eſt vne affection qui eſt plus ſelon ta meſure que n'eſt cette autre, qui veut que nous ſoyons faits vn à tous en general, & vn à vn chacun en particulier; ie ne te donne mes aduis que touchant celle qui eſt la plus proportionnée à toy. Pour auoir l'autre, il faut ſortir hors de ſoy-meſme, & eſtre diuinement ſaiſi de cette ſage & ſainte inſipience des Apoſtres.

Ce diuin tranſport eſt violent & penible, à cauſe de l'vnion qui ſe fait entre Dieu & l'homme, nonobſtant leur extréme éloignement. C'eſt pourquoy on remarque dans les

eſcrits de S. Paul, des épraintes & des élans d'amour, qui ſortent comme vn feu de ſalpeſtre, dont la vehemence teſmoigne qu'il y a encore quelque reſiſtance en la matiere. En S. Iean tout au contraire ; comme l'amitié eſt plus tranquille & plus de la meſure de l'homme que n'eſt la charité, il ſemble que la douceur de cette affection ne ſoit que pour temperer la violence de l'autre.

Et pour cette raiſon ſon amour paroit en ſes eſcrits vne chaleur de fomentation, douce, ſimple, viuifiante, & toûjours égale. La cauſe de cette difference ne procede que de ce que le premier ſemble n'aimer l'homme que pour Dieu, pour n'auoir eu connoiſſance que de la nature diuine du Fils de Dieu, qui ſe découurit à luy quâd il en fut ébloüy.

L'affection de l'autre eſt plus tendre, il aime l'homme pour Dieu, & l'homme pour l'homme ; parce qu'il auoit eu part en l'amour de ſon maiſtre comme Dieu, & en ſon amitié comme homme, en ayant eſté le diſciple bien-aimé.

La charité eſt vne vertu ſi releuée, qu'elle fait de l'homme vn exemplaire de Dieu : il entre par elle en la plenitude de ſon amour, d'où il fait ſon reflus vers toutes les choſes creées ; ſi ce n'eſt auec la meſme infinité d'action, c'eſt auec la meſme eſtenduë de volonté. Enfin, ſi elle n'opere au lieu où elle eſt employée, elle opere en la main d'où elle

part

part auec tant d'efficace, que la volonté ſeule, au defaut de la puiſſance, luy tient lieu d'operation.

Mon enfant, l'Eſcriture nous apprend que Dieu eſt charité, & que qui demeure en charité demeure en Dieu, & Dieu en luy. Quoy que cette vertu ſoit toute diuine, l'habitude à la bien-veillance & à l'amitié, ſont deux moyens humains, qui diſpoſent le cœur de l'homme à receuoir la grace de cette perfection; qui eſt le troiſieſme & le plus accomply mouuement de l'ame en l'affection du prochain.

CHAPITRE VIII.

Des perſonnes qu'il faut hanter ou éuiter.

TOn prochain eſt composé de toutes ſortes de conditions d'hommes, entre leſquels il y en a de bons & de meſchans, & d'autres qui ſont d'vne nature ambiguë, qui ne ſe determinent au bien ou au mal, que ſelon l'exemple qu'ils ont, ou ſelon que l'impulſion preſente des ſens les eſmeut.

Eſuite ſur tout les meſchans confirmez, tu ne les amenderas point. Les parties ſaines ne changét point la corruptiõ de celles qui ſont gangrenées; regarde-les cõme ces vieux vlceres incurables, qui ne communiquent pas ſimplement leur contagion aux parties qui

qui leur ſont contiguës, mais qui rendent liuides encore celles qui touchent aux contiguës. Sçache auſſi que de tous les méchans l'hypocrite eſt le pire. Il abolit en luy le culte interne de Dieu, pour faire de l'externe vn inſtrument de ſa trahiſon. Il eſt d'autant plus malin, qu'il veut te ſurprendre ſous vne liurée qui te promet ſeureté.

Recherche la compagnie des gens de bien pour ton inſtruction; il y en a de deux ſortes: les vns viuent d'vne vie retirée, pour n'eſtre pas ſoüillez de la contagion des autres hommes: ceux-là n'eſtant ſimplement qu'vne voix qui crie dans le deſert: *Preparez les voyes au Seigneur*, ie ne te conſeille point, quelque pureté qu'ils ayent, de te propoſer de les imiter.

Les autres, ſans renoncer à la ſocieté publique, ſe trouuent indifferemmét auec toutes ſortes d'hommes, bons ou mauuais, en ſe conſeruant toûjours l'intention de bien faire. Recherche la familiarité de ceux-là, ſi cõme IESVS-CHRIST ils ne ſont la voye, la lumiere & la vie; ils ſont en ſa voye, ils ſont éclairez de ſa lumiere, & viuifiez en luy.

Entre les perſonnes qui ſont d'vne nature qui eſt encore indeterminée au bien ou au mal, & qui ne ſe portent à l'vn ou à l'autre que par vne cauſe externe, il y en a de ſi nonchalantes, qu'elles ſont incapables de prendre aucun party, bon ou mauuais. Ne hante point

point auec ces gens-là, de peur que tu ne ſois condamné au feu comme le figuier qui ne portoit point de fruit. Il y en a d'autres plus actiues, qui font pluſtoſt du mal par inaduertence, que par aucune inclination qu'ils y ayent. Ceux-là, pour ſe corriger, n'ont beſoin que d'attétion à ce qu'ils font.

Mon fils, ſi tu es de ce nombre, fay vn peu de reflexion ſur toy, & tu trouueras que ta correction eſt en ta puiſſance. Il y a vn troiſiéme ordre d'hommes, qui ne ſont méchans que pour eſtre incultes. L'ame qui produit les vices n'eſt point infeconde, non plus que la terre qui produit les ronces & les épines. Veux-tu te ſeruir vtilement de l'vne & de l'autre? purge l'vne de ſon impureté par de bons exercices & de ſages enſeignemens; & l'autre de ſes eſpines en la desfrichant, tu verras que les fruits qu'elles te donneront alors, ſeront & plus beaux & meilleurs, & plus abondans, que d'vne terre ou d'vne ame qui ſeroit naturellement fertile.

CHAPITRE IX.

Du deuoir entre le Prince & le ſubjet.

IL ne me reſte plus qu'à te dire quelque choſe du deuoir du ſubjet enuers le Prince, & du Prince enuers le ſubjet, qui eſt le plus important

important de tous. Celuy du mary, de la femme, du pere, des enfans, des freres, du maiſtre, du ſeruiteur, des voiſins, des amis, qui ne ſont que parties integrantes d'vn Eſtat, n'eſt qu'vn deuoir ſingulier. Comme le nom de ſubjet eſt vn nom general, qui comprend toutes ces conditions; & celuy de Roy, vn nom dont la fonction eſt publique, leur deuoir eſt auſſi d'vne plus grande conſideration. Leurs noms de ſubjet & de Roy, qui ſont analogues, nous expriment qu'en l'vn la ſubjection de bien obeïr eſt en l'autre vne obligation de bien gouuerner. En effet, le meilleur eſtabliſſement qui puiſſe eſtre en la police des hommes, eſt que dans vn Eſtat nous ſoyons tout ſubjets à la reſerue d'vn ſeul. Si nous eſtions tous d'vne meſme condition, le fort opprimeroit le foible, le plus fin ſurprendroit le moins aduiſé: & au lieu de la iuſtice, la violence & la fraude regneroient; là où dans vne égale ſubjection, outre que la jalouſie ceſſe, vn chacun de nous rencontre ſa ſeureté particuliere en la protection vniuerſelle de celuy, duquel nous ſommes tous ſubjets.

Vn Roy, vne Foy, vne Loy eſt vne Trinité d'Eſtat, qui ſe reduit tellement en l'vnité du Roy, qu'il n'y a iamais eu de defection contre le Prince, que l'authorité de la Loy & la majeſté de la Religion n'ayent eſté bleſſées, teſmoin nos guerres ciuiles du temps paſſé,

paſſé,& celles dont l'Angleterre a eſté & eſt encore preſentement le theatre. C'eſt pourquoy, mon fils, ie te commande de ne te retirer jamais du ſeruice du Roy pour quelque occaſion que ce puiſſe eſtre. L'Apoſtre t'appréd que toute puiſſance eſt de Dieu, & que qui reſiſte à la puiſſance, reſiſte à l'ordonnance de Dieu, & fait venir damnation ſur luy. Sois ſuiet, dit-il, non ſeulement pour ire, c'eſt à dire, pour la crainte que tu as du Prince ; mais pour la conſcience.

Ce deuoir eſt parmy nous d'vne ſi eſtroite obligation, que nous aymons mieux nous mettre au hazard de violer la Loy fondamentale de l'Eſtat, qui n'admet point les femelles à la Couronne, que de manquer de reſpect au legitime ſucceſſeur, en honorant comme noſtre maiſtre vn fœtus imparfait, dont le ſexe eſt encor incertain, iuſques à ce que le moment de ſa naiſſance nous ait fait connoiſtre ſi c'eſt vn maſle. Il faut de neceſſité qu'vne deference ſi vniuerſelle qui tien vn Royaume en ce deuoir, ait vn fondement plus qu'humain.

C'eſt en Dieu ſeul, & de par Dieu ſeul que regnent les Rois. Leur ſceptre, leur diadéme, leur Couronne, leur onction, le concours de leur peuple à leur obeir, ne ſont que les ſignes viſibles de la puiſſance inuiſible qui les accompagne. Tels qu'ils ſont, bõs ou mauuais, reuere-les en la miſſion qu'ils

ont

ont de Dieu. Les bons te ſont donnez pour recompenſe, & les meſchans, ſi tu es bon, pour ton eſpreuue; & pour ton chaſtiment, ſi tu es meſchant.

Comme tu vois donc qu'il n'y a point d'interregne en la Royauté, & que le Prince ne meurt iamais; parce que tandis que l'vn expire l'autre naiſt, il ne doit point non plus y auoir de ceſſation en l'obeïſſance du ſubjet enuers le Prince. Quand il luy rend ce qu'il luy doit, & qui ſuiuant le conſeil de l'Apoſtre, il paye le tribut à celuy qui reçoit le tribut, & le peage à celuy qui exige le peage, & qu'il rend crainte à qui crainte, & honneur à qui honneur eſt deu, ce n'eſt point vn droit de ſeruitude dont il s'acquitte, c'eſt pluſtoſt vn droit de reconnoiſſance qu'il rend au Prince, de ce que ſa liberté luy demeure aſſeuréé ſous ce gage.

Par le moyen de ce deuoir qu'il luy rend, dõt la charge eſt petite, en cõparaiſõ du bié qu'il en reçoit, pourueu qu'il n'y ait point d'abus en ſa recepte & en ſõ employ. Le pauure en ſõ ménage, le riche au gouuernemẽt de ſes biés, l'artiſan en ſon induſtrie, le marchãd en ſõ traffic, ſe cõſeruẽt tous vne image de principauté, en ce qu'ils ſont en ſeureté, & qu'il n'y a perſonne d'entr'eux, tant miſerable ſoit-il, qui puiſſe eſtre contraint d'en ſeruir vn autre s'il ne luy plaiſt. La ſujettion reelle & effectiue ne regarde entre nous que celuy qui s'y engage volontairement: &

quiconque peut viure en ſa maiſon, par ſon induſtrie, ſans querelle & ſans procez, demeure auſſi libre en ſa famille, ſous la protection du Prince, que le Prince meſme l'eſt en ſon Eſtat.

Mon enfant, tu es d'vne condition qui te donne les mémes immunitez dont le Roy jouït, à la reſerue du ſeul deuoir de le ſeruir dans ſes armées quand tu en ſeras requis: ie te conjure encore vne fois, que le reſſentiment de l'honneur de tes priuileges te faſſe preuenir ce commandement. Ton obligation y eſt ſi grande, que tant s'en faut que le poids de la Monarchie te doiue eſtre incommode, que pluſtoſt tu ſubſiſte par elle comme vn petit ſouuerain; le peu de bien que ie te laiſſe eſtant en tout droict de ſeigneurie haute, moyenne & baſſe, & ayant tes tenanciers, ton parquet, ton poteau, ta priſon, ta iuſtice ciuile & criminelle, & tes officiers pour l'exercer ſous l'authorité du Prince.

CHAPITRE X.

Des ſeditions, de leur matiere, & de leurs remedes.

IL eſt tres-certain qu'il n'y a rien qui puiſſe rendre vn ſubject plus religieux en ce qui eſt de l'obeïſſance du Prince, que de ſe repreſenter les miſeres que les ſeditions ont accouſtumé de cauſer. Premierement la fureur, qui eſt la plus eſtourdie paſſiõ de l'ame,

les commence toutes ; d'où il arriue qu'ils n'y a pas vne ſeule partie dans l'Eſtat, grande ou petite, qui ne ſouffre vn mouuement conuulſif.

Durant vne telle confuſion tout ſe meut & rien ne ſe fait auec ordre, toutes ſortes d'atteliers chomment, les boutiques ſe ferment, il n'y a plus de boucheries que d'hommes, les boulangeries, les marchez, les entrées de viures, la deſcente des batteaux, & generalement toute ſorte de ſeruice ceſſe : hors celuy de la Samaritaine, qui ne fournit que de l'eau. Cependant le ventre demande à manger, qui eſt la plus inſupportable de toutes les maltotes.

On ne ſçauroit faire le dénombrement de toutes les calamitez auſquelles on eſt expoſé, tandis que cette tempeſte dure ; car dés l'inſtant meſme que le reſpect qui eſt deu au Prince eſt perdu, tout eſt permis, le ſacrilege, le violement, le pillage, la vengeance, dont la ſuitte eſt ſi funeſte, que tandis que tu tiens à la gorge ton ennemy pour te vanger de luy, vn autre te tuë, qui eſt le tien. Apres auoir bien pillé, & que de pauure tu es deuenu riche, ton pillage te rend en meſme temps la proye d'vn autre neceſſiteux qui ſera ton brigand, & vn autre le ſera de luy, en continuant de pillage en pillage, & de meurtre en meurtre, iuſques à ce que comme dans vn combat d'aueugles qui

ſont

ſont tous inſenſez, leur deſordre ceſſe faute de combatans.

Que ſi (comme il arriue aſſez ſouuent que les demons ſe meſlent dans les grands orages) quelque puiſſant ſubjet ſe preſente en ces occaſions pour ſe faire chef de party, ſois aſſeuré que ce remede eſt pire que le mal, & que celuy qui veut eſtre le tyran de ſon Roy, veut deuenir le tien, ſous des conditions qui ſeront encore plus dures que celles qui ſont la cauſe de ta reuolte.

Le temps le plus dangereux pour les ſeditions, eſt quand nous auons la guerre auec vos voiſins, & qu'ils ſont ſous les armes; il ne faut alors qu'vne ſeule journée de nos deſordres pour leur liurer pas nos mains propres qui ſont en poſſeſſion de les vaincre, nos peres, nos meres, nos femmes, nos enfans, noſtre liberté, nos biens, noſtre païs, & nous-meſmes.

La ſeule penſée de toutes ces funeſtes images eſt ſi terrible, que ie croy qu'il n'y a rien au mõde qu'vn ſubjet ne doiue plutoſt ſouffrir, que d'auoir recours à ce remede deſeſperé, qui cauſe tant de maux en vn ſeul iour, qu'il faut quelquefois des ſiecles entiers pour en reparer les dommages. Nos enfans, les enfans de nos enfans, & ceux qui naiſſent d'eux n'en voyent point la fin: ce qui eſt au de-là d'eux ne nous touche plus alors que comme vn intereſt de communauté. Neantmoins

Neantmoins, quelque eſpouuante que puiſſent apporter les ſeditions, ce ne ſont que maux de paſſage, qui reſſemblent à ces groſſes nuës qui s'éleuent iuſques en la moyenne region de l'air, où apres auoir fait beaucoup de bruit, elles ſe creuent enfin, ne pouuant monter iuſques en la plus haute qui les repouſſe, & les conuertit en greſle & en foudre, pour deſerter & batre en ruïne le lieu méme d'où leur vapeur & leur exhalaiſon s'eſt éleuée.

Mais d'autant qu'il y va du deuoir du Prince, & de ſon honneur d'eſtre le pere & non pas le fleau de ſon peuple, c'eſt à luy d'oſter toute ſorte de matiere qui puiſſe eſtre capable de former ces abſcez dans le corps de ſon Eſtat, pour n'eſtre point obligé d'y appliquer le cautere, & de peur auſſi qu'elles ne deuiennent incurables: car il eſt tres-conſtant que ſi ceux qui tiennent le timon des affaires ſe contentent ſimplement de remedier aux maux qui viennent d'emblée, ſans les preuoir & aller au deuant d'eux pour les deſtourner, il arriuera ſouuent que leurs remedes ſeront comme ceux qui ſe donnent en l'agonie, qui ne ſont pas ſeulement inutiles aux malades, mais qui decreditent le Medecin.

C'eſt pourquoy cõme les maladies qui procedent d'inanition ſont les plus dangereuſes, il eſt tres-important qne le menu peuple ne

ne ſoit pas reduit à vne extréme pauureté, de peur que ceux dont la condition eſt vn peu meilleure, ne demeurent à ſec, comme les fleuues quand le ruiſſeaux qui les entretiennent ſont taris. Il eſt tres-à-propos auſſi de laiſſer quelque choſe de plus que le neceſſaire au moyen eſtage, duquel il refluë toûjours quelque commodité vers le peuple : car en effet ſi ces deux parties-là deſquelles le Prince tire ſon plus grãd ſecours, ſont vne fois atrofiées, il eſt à craindre que leur debilité ne ſe communique à tout le corps de l'Eſtat, & qu'il ne ſe faſſe autant de vœux pour vn changement, qu'il y a de perſonnes qui ſouffrent.

Les plus grandes vexations ne ſont pas touſiours les plus difficiles à ſupporter, celles qui nous menacent d'eſtre continuës ſont les plus faſcheuſes : parce que le ſentiment d'vne douleur preſente a des limites, & que l'apprehenſion de ſa durée n'en a point. D'où il arriue que la debilité causée de quelque grand accablement, au lieu d'affoiblir ſe conuertit en fureur quand il n'y a plus d'eſperance d'amandement.

Pour cette raiſon vn Prince doit éuiter autant qu'il peut toutes les choſes qui font craindre ſa domination, afin que non ſeulement il ſoit en ſeureté contre toutes ſortes de reuoltes, mais qu'il ne s'éleue pas méme la moindre tẽpeſte en l'eſprit de ſes ſubjets,

& qu'il regne encore plus abſolument en leur affection que ſur leurs biens.

Il n'y a rien qui nous faſſe mieux connoiſtre la perfection du temperament qui eſt en ce Royaume entre le Prince & ſes ſubjets, que la durée de noſtre Monarchie. Nous ne voyons point d'Eſtat qui puiſſe montrer comme le noſtre, vne ſi longue ſuitte de Roys & d'années ſous vne meſme forme de gouuernement, qui eſt vn teſmoignage que l'harmonie en eſt excellente.

Le corps politique a ſes principes de longue vie, comme le corps humain a les ſiens: ils ſubſiſtent tous deux longuement, quand en leur premiere conſtitution il ſe rencontre vne parfaite ſymmetrie entre la partie qui commande, & celle qui obeït. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe eſtre quelquefois troublée, & que comme des parties moyennes & baſſes, il s'eſleue ſouuent quelques vapeurs indigeſtes qui incommodent le cerueau, & qu'il deſcend auſſi du cerueau quelques defluxiõs qui ſurchargent les parties inferieures, ce meſme deſordre ne ſe puiſſe rencontrer quelquefois entre le Prince & le ſubject: mais quand la premiere conformation eſt bonne, il ſe trouue toûjours en elle vn eſprit radical & viuifiãt; d'où procede quelque notable criſe qui reſtablit tout.

Il eſt vray qu'il y a quelquefois de malheureux temps qui cõtraignent le Prince de leuer

leuer des impoſitions ſur ſon peuple, comme quand il eſt queſtion d'entretenir la guerre pour faire vne paix auantageuſe. En ces occaſions il eſt tres-iuſte que le peuple y contribuë de tout ſon pouuoir ; & que le Prince auſſi de ſon coſté relaſche quelque choſe de ſes auantages, afin de faciliter les ouuertures de la paix, de peur qu'en continuant touſiours cette contribution toute la ſubſtance de l'Eſtat ne s'épuiſe entierement, & qu'à la longue la guerre qui eſt au dehors ne deuienne inteſtine par les miſeres qu'elle cauſe au dedans. Car en effet quoyque la guerre qui ſe fait au dehors ne ſoit que comme ces puſtules enflammées qui s'eſleuent ſur la peau, leſquelles ne ſont pas ſi dangereuſes que les abſcez qui ſe font au dedans, elles ne laiſſent pas toutesfois d'eſtre fort importunes, parce qu'elles ne ſont jamais ſans vne grande demangeaiſon, à laquelle il faut porter la main à toute heure, & en l'y portant on s'écorche.

Tout bien conſideré la guerre n'eſt autre choſe qu'vn fleau de Dieu, que les Roys doiuent deſtourner d'eux, s'ils le peuuent faire, comme vne choſe qui diminuë leur grandeur par la perte de leurs ſubjets, & par la ſuitte d'vne infinité de maux qui l'accompagnét, Dieu eſt le Dieu de paix & de dilectiõ: Vn Roy qui eſt l'image de Dieu ſur la terre, efface en luy ſa reſſemblãce, s'il n'eſt vn Roy

CHAPITRE XI.

Conſeils pour ne point errer au deuoir reſpectif de l'vn enuers l'autre.

POur ne point errer en pas vn de ces deuoirs, il faut que tu ſçaches, mon fils, qu'il y a trois ſortes d'yeux qui te regardent, à ſçauoir, l'œil de Dieu, celuy de ton prochain, & le tien: cela eſtant, ie te conſeille de te gouuerner en public, comme ſi l'œil de Dieu ne t'obſeruoit que toy ſeul, & de viure en ton particulier comme ſi tout le monde auoit les yeux ſur toy. Quant à ce qui eſt de ton œil propre, qu'il n'y en ait aucun ie te prie, qui te regarde de plus prés, ny que tu reſpectes plus que celuy-là. En ce faiſant, ta pudeur originelle ſe conſeruera, laquelle n'eſtant rien autre choſe qu'vne reflexion de l'image de Dieu qui eſt en nous, nous fait affectionner les choſes honneſtes, & nous imprime la honte de celles qui ne le ſont pas.

Veux-tu faire vne épreuue certaine, & qui ne ſoit point trompeuſe, de ce qui eſt honneſte d'auec ce qui ne l'eſt point? mets-toy toûjours en la place d'autruy, & fais-en toy-méme ce raiſonnement: Si quelqu'vn penſoit, faiſoit, ou diſoit ce que ie veux faire, péſer, ou dire, ſeroit-ce vne choſe honneſte? la place d'autruy eſt la vraye diſtance qu'il faut

prendre pour en bien juger : ſi de ce lieu-là tu la trouues honneſte, fay-la hardiment ; ſinon, garde-toy bien de paſſer outre. La meilleure partie de la morale ſe reduit en ce ſeul point, dont l'vne des aduentures de ma vie te donnera vn exemple que ie ſeray bien aiſe que tu imites.

Vne perſonne qui eſt encore en vie, que ie ne connoiſſois point, & que ie n'ay point veu du depuis, ny luy moy, me vint trouuer vn jour d'aſſez loin : & ſur vne lettre de creance d'vne autre perſonne qui n'en deuoit point auoir en moy, me propoſa quelque choſe contre le ſeruice du Roy. D'abord ma penſée fut de le faire arreſter ; mais m'eſtant mis en ſa place, & voyant qu'il faiſoit le ſeruice de ſon maiſtre, apres auoir bien balancé ce que ie deuois faire en cette occaſion, ie le laiſſay retirer, quoy qu'en ce faiſant, ie miſſe ma teſte en danger pour ſauuer la ſienne. Il eſt vray que mon peril eſtoit douteux & que le ſien eſtoit certain. Mais voyãt que la place où j'auois alors quelque cõmandement ne couroit point de fortune en vſant ainſi, & méme que le ſeruice du Roy ſe faiſoit plus ſeurement, ie pris le party qui me ſembla le plus hõneſte. Si la perſõne en la place duquel ie me mis alors, s'eſtoit mis en la miéne, j'en aurois receu de luy depuis dix ans quelque mot de remerciement. L'enuoyant & l'enuoyé, & celuy dont ie dépendois en ce temps-là, ſe peuuent

uent ſouuenir de la verité de cette aduãture, quoy que pas vn d'eux ne ſçache point encore preſentement quel fut le motif principal de mon action.

CHAPITRE XII.

Concluſion de l'œuure par vn petit diſcours de la mort, & de trois choſes qui ont accouſtumé de trauailler l'eſprit de l'homme auant que de mourir.

MOn enfant, ie penſe auoir traitté de voſtre conduite en toutes les actions de voſtre vie, à la reſerue de la derniere, qui eſt celle de la mort, qui eſt pluſtoſt vn certain terme auquel la vie de l'homme ſe finit, qu'vne action de vie. Cela eſtant, comme la fin d'vn ouurage eſt toûjours meilleure que ſon progrés, d'autant qu'elle en eſt l'accompliſſement ; j'eſtime auſſi que le dernier inſtant qui termine noſtre vie eſt celuy qui vaut le mieux. La mort eſt bonne aux bons, en ce qu'ils y trouuent leur repos & le ſalaire de leur trauail. Elle eſt bonne aux meſchants, en ce qu'elle met fin à leur meſchanceté, qui s'aggraue à meſure que leur iniquité ſe multiplie. Elle eſt bonne aux viuans, en ce qu'elle les déliure de la foule qui leur eſt vn commun empreſſement ; & bonne ſelon nature, en luy laiſſant vne eſpace plus libre pour receuoir ſes nouuelles productions

Tout ce qu'il y a en elle qui nous épouuante le plus, est la profondeur de son abysme: mais comme nous sommes sortis sans crainte de ce mesme abysme, en venant au monde, il y faut retourner sans estonnement.

Soit que nostre origine vienne du Ciel, dont il ne faut point douter, ou que nous ayons esté tirez du calme du neant; comme quelques-vns l'ont crû; la nature a esté bien prudente, de nous auoir rendu cette connoissance vn peu trouble, de peur que nous ne fussions affligez du regret de nostre exil, ou de nostre passage d'vn non estre paisible & sans douleurs, dans vn estre inquiet & penible comme est le nostre. Elle a esté aussi bien auisée d'auoir fait contre toute sorte de raison, que la memoire de nos maux passez nous fust agreable, de peur que la crainte de ceux qui sont à venir ne nous conseillast de rompre son cours, & de n'attendre pas son ordre pour mourir; & plus sage encore d'auoir esbloüy nostre vie de quelque fausse lumiere de bien apparent: de nous auoir engagez à son amour par les attraits des sens, de nos ouurages, de nos enfans; & de nous auoir en quelque sorte obligez à la continuation de son cours par la coustume de viure, & à nostre conseruation, par la crainte de nostre aneantissement.

Ce n'est pas sans cause que nous nous trouuõs d'abord dans le monde comme des aueugles,

aueugles, ſans ſçauoir par quelle porte nous y ſommes entrez, qui nous ſommes, ny là où nous ſommes ; car ſi noſtre jugement y naiſſoit auſſi-toſt que nous, & qu'il n'euſt point eſté preoccupé par la couſtume de nous y voir, nous ne ſerions point ſi difficiles à nous deprendre de cette affection de viure, qui nous paroit à tous ſi naturelle.

Nonobſtant tous les attraits qu'elle a, ie ne me puis neantmoins imaginer qu'il y euſt eu jamais de perſonne aſſez hardie de vouloir entrer dans le monde, s'il euſt eſté en ſon option, & qu'on luy euſt fait voir que pour y venir il falloit auparauant demeurer neuf mois dans le ventre d'vne femme, comme dans vn cachot, y croupir comme vne maſſe informe ſur vn fumier de ſang pourry, dont on ſe nourrit ; en eſtre precipité la teſte la premiere, vn boyau autour du col, comme vne corde capable de nous eſtrangler ; nud, impuiſſant de s'aider ſoy-meſme, & ſouffrant deſia les incommoditez de la vie, auant que d'auoir commencé de viure.

La nature fait vne action de bonne mere en ſon abandonnement : ſon intention principale eſt de continuer ſes productions pour le maintient de l'vniuers, à laquelle elle ſatisfait en nous donnant la vie : Et en nous refuſant ſon aide au premier pas que nous y faiſons, il ſemble qu'elle ſe propoſe

de faire vn charitable homicide, pour n'eſtre pas complice de tous les maux que nous y deuons ſouffrir.

En effet, apres auoir bien conſideré la contrainte du maillot, la ſaleté des langes, l'abondance des larmes qui ſortent de nos yeux durant noſtre premier âge; l'ignorance, le chaſtiment & la correction où noſtre plus belle ſaiſon eſt ſujette; l'impatience, les deſordres & le déreglement de la plus vigoureuſe, les craintes; les langueurs & les defaillances de la plus foible. Ie trouue qu'on a eu raiſon de dire, que nous ſommes compoſez de deux bourreaux, à ſçauoir du corps & de l'ame, dont l'vn nous donne la gehenne par la faim, par la ſoif, par le trauail, par les laſſitudes, & par les maladies; & l'autre ne nous traitte pas mieux par nos inquietudes, par nos craintes, par le tumulte de nos paſſions & de nos deſirs: & quand rien ne nous manque par le dégouſt meſme qui nous vient de noſtre ſatieté. L'homme en cét eſtat eſt comme vn criminel eſtendu ſur vne rouë, auquel le coup de la mort eſt le coup de grace.

Il eſt tres-certain qu'eſtant expoſez à vn ſi grand exain de miſeres, il y auroit plus de raiſon de dire que la vie ſeroit la peine du peché, & non pas que ce fuſt la mort, attendu que nous ne pouuons rien trouuer en elle de ſi faſcheux, ſoit que nous la regardions

gardions comme vn ſommeil de nature, ou comme vn dernier deuoir qu'elle exige de nous.

Premierement, le ſommeil & l'éuanoüiſſement, qui ſont les deux moyens par leſquels nous faiſons, auant que de mourir, vn eſſay des approches de la mort, nous font ſenſiblement connoiſtre que noſtre defaillance ſe fait ſans douleur. Outre cela, la raiſon naturelle nous apprend que les parties vitales, qui ſont celles qui ſouffrent le plus quand cette diſſolution ſe fait, ſont les parties de tout le corps qui ont le moins de ſentiment; car pour la difficulté de reſpirer, la variation du pouls, ſa foibleſſe, ſon intermiſſion, & les conuulſions qui precedent la mort, elles ne ſont pas tant indices de douleur, que de la ruine d'vn baſtiment entr'ouuert qui croule, & qui eſt ſur le point de ſa cheute. La foibleſſe du corps, la compreſſion des dents, la paſleur, les ſueurs froides, la confuſion de la memoire, la ſuppreſſion de la parole, la contraction de la langue, la trepidation des arteres, l'extinction de la veuë, & le hocquet, ſont ſimplement ſignes euidens de l'abondance des eſprits vitaux qui ſe retirent de toutes ces parties là d'vn mouuement irregulier, leſquels en effet ſon beaucoup plus douloureux à celuy qui le voit, qu'ils ne ſont à celuy qui les ſouffre.

Pour nous faire mieux voir encore combien c'est peu de chose que le mourir, c'est qu'il n'y a point de passion en l'ame, tant foible soit-elle, qui n'ait vne authorité plus absoluë sur nous, que la crainte de la mort. La vengeance en triomphe; l'amour la mépriſe; l'honneur va au deuant d'elle; la fuite de l'ignominie la choisit; l'affliction y trouue son refuge, & la peur la preuient: de sorte que les preseruatifs & les magazins qui se font contre vn si foible ennemy, sont plustost marques de crainte que de resolution.

S'il est permis de toucher à la memoire de cét ancien, de qui nous auons les plus beaux conseils qui ayent iamais esté donnés sur ce sujet; il y a plus d'apparence de supposer que quand il luy fut ordonné de mourir, l'apprehension qu'il en eut, fut cause qu'il se fit vne si puissante attraction de son sang & de ses esprits au cœur, que nonobstant l'ouuerture de ses veines au bras & aux cuisses, & le poison qu'il prit, son ame ne se pouuoit exhaler: Et non pas de croire que la longueur de son agonie fust vn effet de la foiblesse de son âge, comme on l'écrit. Ce qui confirme encore cette conjecture, est qu'il luy fallut donner vn bain fort chaud pour extenuer son sang & ses esprits condensez par la froideur de sa peur, & pour les rappeller du cœur où ils s'estoient retirez

rez, aux parties ouuertes, afin qu'ils pûſſent trouuer par là leur ſortie.

Vn témoignage que cét excellent homme auoit ſon ame entierement infectée de cette vapeur noire, c'eſt que quelque matiere qu'il y ait traitté, il y a touſiours meſlé en capitant (auſſi eſtoit-il de Cordouë) quelque mot de braue contre la mort, qui fait que ie doute de ſa vaillance, le voyant touſiours aux priſes auec elle (à parole s'entend) & qu'il n'auoit jamais de tréve auec cette funeſte ennemie. Il vaut mieux ſe laiſſer preuenir à vn mal de cette nature, que ſe voir en la neceſſité de l'anticiper par la peur. La ſcience qui nous apprend à le ſupporter eſtant plus acre & mordicante que lenitiue, & les inſtructions qui ſe donnent ſur ce ſujet n'eſtant que comme la voix d'vne ame eſtonnée, qui fait du bruit pour s'aſſeurer, en laquelle il y a plus d'oſtentation que de force.

Celuy qui nous a dit que philoſopher eſt apprendre à bien mourir, euſt eu plus de raiſon de dire que philoſopher eſt apprendre à bien viure, d'autant que tout le cours de la vie a beſoin de raiſonnement pour ſa conduitte, & que pour bien mourir il ſemble qu'il ne ſoit beſoin que d'ignorance; témoin la beſte & le menu peuple le plus groſſier, qui ont accouſtumé de fournir cette carriere intrepides & auec indifference, qui

eſt la plus belle aſſiette d'ame qu'on puiſſe auoir en cette occaſion.

En effet ie conſidere la mort comme vne nuit de nature paiſſible & tranquille, d'où ſortent & où ſe vont repoſer toutes ſes productions, la profondeur, & le ſilence de ces grandes tenebres cauſe en moy plus de veneration que d'eſtonnement. Ie vois que le paſsé eſt vne partie de cette nuict; que l'aduenir en eſt vne autre; & que le preſent qui n'eſt qu'vn inſtant, a ſa peinte ſi roide de l'aduenir qui n'eſt point encore, vers le paſsé qui n'eſt plus, que mon imagination meſme ne la peut ſuiure: de ſorte qu'il ſemble que la vie du monde, comme la noſtre, ne ſoit rien autre choſe qu'vn mouuement d'aſpiration vers l'aduenir, & d'expiration vers le paſsé.

Si ie conſidere auſſi que cette fluxion de vie qui ſe fait entre le paſsé & l'aduenir, eſt en la beſte ſimplement vne action des ſens qui ſe finit auec elle, & qu'en nous c'eſt vne action du ſouffle de Dieu, laquelle ayant ſon emanation de ce diuin principe, eſt immortelle comme luy: c'eſt alors que ie regarde la mort auec plus de confiance. Outre que la ſaincte parole m'enſeigne cette verité, nos bonnes ou nos mauuaiſes actions, dont la bonne ou la mauuaiſe odeur paſſe iuſques à la poſterité, me la demonſtrent. Nos os meſme & la pouſſiere de nos

tombeaux.

tombeaux m'apprennent que puis que la plus vile portion de nous, qui nous eſt commune auec la beſte, nous ſuruit, il n'y a point d'apparence de craindre qu'il ſe puiſſe faire vn aneantiſſement de la meilleure, qui eſt vne portion de Dieu qui eſt en nous.

Du temps de nos peres, que la porte du Ciel eſtoit encore fermée, la longue vie eſtoit vne recompenſe du iuſte ; depuis qu'elle a eſté ouuerte, le Chreſtien s'eſt proposé pour y entrer pluſtoſt de preuenir la mort naturelle par vne mort ciuile qui conſiſte en l'accompliſſement de certains vœux, qui ont par leur fin l'aneantiſſement de l'homme durant ſa vie : mais comme ie preuois que nous aurions, vous & moy, l'haleine trop courte pour vn deſſein ſi releué, ie n'oſerois ny le ſuiure, ny vous en donner le conſeil : il faudroit pour cét effet renoncer à noſtre affection propre, qui eſt en quelque ſorte compriſe ſous l'amour du prochain.

Il y a temps de viure & temps de mourir, employons celuy que nous auons à viure au ſeruice de Dieu, en l'exercice de la vertu, & aux offices mutuels de la vie ciuile, & nous arriuerons inſenſiblement & ſans crainte au temps de mourir. Le iour naturel eſt vne reuolution en petit volume du cours entier de la vie : comme nous voyons que l'homme ſage diſpoſe auec ordre de toutes ſes

heures,

de joye qui preuiénent méme noſtre volôté; que peut-on faire alors pour ſe preparer à la mort, que de ſe propoſer de bien viure?

Pour bien viure, il faut dégager autant que l'on peut l'ame d'auec le corps, la purger de ſes cupiditez, de ſes affections & de ſes craintes; ſtupefier nos ſens; & pour mieux dire, s'aneantir. Cette abſtration de la partie ſuperieure dans l'inferieure, eſt en quelque ſorte vne imitation de la mort, qui fait que la vie de l'homme bien viuant eſt plus calme par la reſſemblance qu'elle a auec la mort, & que ſa mort eſt plus tranquille par la cõformité qu'elle a auec ſa vie.

En effet bien viure n'eſt autre choſe que bien mourir; parce que châque inſtant de la vie n'eſt qu'vne fluxion de noſtre âge vers la mort; auſſi n'y a t'il rien qui faſſe moins de mutation en l'homme que cette derniere heure, vn châcun de nous ſuiuant iuſques en ce moment l'inclination naturelle du cours ordinaire de ſa vie. Ce qui a donné ſujet au legiſlateur d'appeller noſtre teſtament ou derniere volonté, le miroüer de nos mœurs. Nous le voyons en ce que l'homme d'affaires meurt l'eſprit occupé; le nonchalant, negligemment; l'homme graue, ſerieuſement; & les natures qui ſont vn peu gayes en ſe joüant.

Noſtre ame eſt tout autrement alterée en ſes autres paſſions. La colere nous change tellement,

tellement, qu'il ne reſte plus en nous aucun veſtige de nous : la peur d'vne ſeule priſe nous ſaiſit l'eſprit & le corps : la triſteſſe flestrit l'vn & l'autre : & l'enuie, par la ſuye qu'elle pouſſe au dehors, ne fait que trop voir quelle eſt l'alteration qu'elle cauſe au dedans. Cette difference d'impreſſion qui ſe trouue en la mort & aux paſſions, ne procede que de ce que la mort n'eſt qu'vn ſimple mouuement naturel, & que les paſſions ne viennent à nous que par vne impulſion irreguliere, qui met la nature en ſouffrance.

Quoy qu'il n'y ait rien de plus caché à l'homme, que de ſçauoir quel eſt le lieu d'où il fait ſon entrée dans le monde, & quel eſt celuy de ſa ſortie, qui ſont deux extremitez hors de luy ; l'vn eſtant au deçà & l'autre au delà de ſon eſtre. Neantmoins, la puiſſance de ſe perpetuer qu'il apporte du lieu d'où il vient luy demontre que ſon origine procede d'vne ſource eternelle, & l'aſſeure en quelque ſorte de ſon immortalité. Pour ce qui eſt du lieu où il retourne en ſortant du monde, la profondeur de ſon abyſme n'épouuante que celuy qui la regarde, & non pas celuy lequel y deſcend : il le faut conſiderer comme le ſommeil qui eſt vn repos à celuy qui dort, & qui paroit vne mort à celuy qui veille.

La mort ne peut eſtre vn mal, puis que le

le ſommeil, qui eſt ſon image, eſt vn bien; comme l'vn nous delaſſe, qu'il termine le trauail de la journée, & qu'il reſtablit nos forces pour vn temps, l'autre nous fait la méme grace pour toûjours. Comme il fait ceſſer en nous toutes les autres fonctions de la vie, hors celle de l'aſpiration & de la reſpiration; ſoyons aſſeurez tout de méme, quoy que l'action du corps meure, que le ſouffle de l'eſprit de Dieu qui eſt en nous, ne meurt point, & qu'on ſe reſſuſcite de la mort auſſi certainement comme on ſe réveille du ſommeil.

Enfin, mes amis, regardons la mort comme vn dernier acte de la vie, que nous ne deuons, ny craindre à ſon heure, parce que c'eſt vn deuoir de nature; ny deſirer auant ſon heure, pour n'eſtre point deſerteurs d'vne milice qui ne ſe quitte point ſans ordre. Pourueu que vous la conſideriez ainſi, vous trouuerez en cela ſeul autant d'inſtruction pour bien mourir, qu'il y en a pour bien viure en tous les autres preceptes que ie vous ay donnez.

Il y a trois choſes qui ont accouſtumé de trauailler l'eſprit de l'homme en mourant, à ſçauoir, la penſée de ce qu'il doit deuenir, le ſoin de ſa memoire, & celuy de ſa poſterité.

Pour remedier à l'inquietude de ce que tu dois deuenir, regle les actions de ta vie, cõme ſi tes bonnes œuures ſeules te deuoiẽt

ſuffire

ſuffire pour te procurer ton ſalut. Cela fait, reſigne toy ſous la volonté de Dieu, comme ſi tu n'eſperois ton ſalut que de ſa miſericorde ſeule. Ainſi, tes œuures eſtant iuſtifiées par ta foy, & ta foy par tes œuures, ſois aſſeuré que ton ame trouuera toute la conſolation qu'elle peut auoir en mourant.

Pour ce qui eſt de noſtre memoire apres la mort, celle du iuſte eſtant vne douce vapeur qui s'exhale de ſa vie paſsée, ſe conſerue quelque temps comme vn precieux parfum qui fume encore, & qui remplit de ſa bonne odeur le lieu où il eſtaint. Mais comme il n'y a rien qui ait ſi peu de corps que la vapeur, il n'y a rien auſſi qui s'éuapore ſi toſt que la reputation, viuant ou mourant, elle ſe paſſe comme les nuances d'vne fleur cueillie, ou elle ſe deſſeiche comme la fleur meſme, pour demeurer trop long-temps ſur ſa tige.

Les vies les plus éclattantes ſont ſujettes au naufrage du temps, comme le ſont les plus ſombres. Si quelques vnes s'en ſauuent, merueille eſtrange! ce n'eſt que pour nous laiſſer vne image de l'inanité des grandeurs du monde, voyant celle des plus grands eſtre auilie, en ſeruant de bouchon en quelque fameux cabaret, ou de jouët dans vn breland, où vn quinola vaut plus qu'vn Roy, & où les noms les plus illuſtres de toute l'antiquité ſe trouuent expoſez à l'inſolence d'vn

d'vn brelandier qui les rompt & les foule aux pieds quand il luy plait.

Que ſçait-on meſme ſi on ne doutera point vn jour de Roland ou de Lercanier, lequel des deux a eſté le cartier ou le paladin ? Ce grand abbaiſſement de la vanité de l'homme ne procede que de ce qu'il n'y a rien d'eternel ny de permanent que Dieu ſeul. Qu'il eſt le Dieu jaloux, & que c'eſt à luy ſeul que gloire, loüange & honneur appartiennent, & non pas à l'homme.

Le dernier ſoin de l'homme, qui s'eſtend au delà de luy, eſt celuy de ſa poſterité, qui eſt le plus vniuerſel de tous, parce que c'eſt vne eſpece de reſpit contre la mort. Ie voudrois bien que ce ſoin euſt tant de moderation en nous en mourant, que noſtre conſcience, qui eſt alors aſſez occupée à noſtre ſalut, n'en fuſt point troublée, ny le cours ordinaire des loix point changé, dont l'ordre public eſt touſiours meilleur que le noſtre. Les auantages & les ſubſtitutions qu'elles nous permettent de faire en faueur des aiſnez & des maſles, deſtruiſent vne partie de noſtre poſterité pour conſeruer l'autre.

Vn teſmoignage qu'il y a en cela plus de vanité que de iuſtice, c'eſt que nos precautions ne ſont que pour vn temps, lequel eſtant expiré, noſtre heredité ſe reduit ſous l'vſage commun, comme eſtant plus conforme

conforme à la droite raiſon, que ne l'eſt noſtre diſpoſition particuliere.

L'aduenir eſt encore moins ſous noſtre direction, que le preſent dont nous ſommes aſſez mauuais diſpenſateurs. Quel intereſt ay-ie, moy qui meurs, ſi mon nom & mon bien ſe conſerue ſous la tige de mon aiſné ou de mon cadet, ou ſi l'vn & l'autre tombe en quenoüille. Mon ſang eſt auſſi bien mon ſang en ma fille, comme il eſt mon ſang en mon fils; & méme, ſi ce dernier appuy de lignée nous manque, la nature y pouruoit, & nous fait voir aſſez ſouuent qu'il y a peu de difference entre les neueux, les couſins & les enfans, en exprimant auſſi-bien les mœurs & le viſage de l'oncle & de l'ayeul au plus éloigné, cõme au plus proche du sãg.

Ainſi, mes tres-chers enfans, pour mourir auec quietude remettõs-nous & noſtre poſterité ſous la prouidence de Dieu: quand nous ſommes venus au monde nous n'eſtiõs point en peine de ceux que nous y auons trouuez, ne le ſoyons point en ſortant de ceux que nous y laiſſons. Ces deux extremitez eſtant en égale diſtance de noſtre commencement & de noſtre fin, nous doiuent eſtre également indifferentes. Le repos de l'homme en viuant conſiſte ſous l'obeïſſance des commandemens de Dieu, & en mourant ſous la confiance de ſa miſericorde: moyennant que ces deux choſes ſe trouuent

uent en vous, i'eſpere que la bonté diuine accompagnera, s'il luy plait de ſa grace, ma benediction que ie vous donne pour ſeruir de cloſture à mon Teſtament.

F I N.

PERMISSION.

VEV le Liure intitulé, *Teſtament ou Conſeils fideles d'vn bon pere à ſes enfans*, composé par P. FORTIN ſieur de la Houguette, dont le temps du Priuilege eſt expiré. Ie n'empeſche pour le Roy, qu'il ſoit imprimé & mis en lumiere par GERMAIN NANTY Maiſtre Imprimeur de cette Ville, auec deffenſes à tous autres en tel cas requiſes. Fait ce premier Septembre 1659.

VIDAV.

CONSENTEMENT.

SOit fait ſuiuant les Concluſions du Procureur du Roy. Ce premier Septembre 1659.

SEVE.

VITTORIO EMANUELE

CATECHISME ROYAL.

CATECHISME ROYAL.

ROMA VITTORIO EMANUE

LE ROY.

MON Gouuerneur, dites-moy ie vous prie, Pourquoy eſt-ce que tous ceux qui ſont aupres de moy m'obeiſſent; Que les Princes, les Miniſtres de mon Eſtat, les Officiers de ma couronne, les grands, les petits, & indifferemment toutes ſortes de perſonnes ne s'approchent iamais de moy que pour me complaire & faire ma volonté, & qu'il n'y ait que vous ſeul qui me contraigniez de faire la voſtre? Ne me deuez-vous pas autant de reſpect comme eux?

LE GOVVERNEVR.

SIRE, Auant que de reſpondre à Voſtre Majeſté, ie la ſupplie tres-humblement de me permettre de luy demander, ſi quand elle commença de marcher, elle n'euſt point eu aupres d'elle quelque perſonne fidele, pour la ſouſtenir & pour la conduire, elle n'euſt pas bronché ſouuent, & tombé peut-eſtre dans quelque lieu dangereux.

LE ROY. Il eſt vray que ſi quelquefois mes femmes ne m'euſſent ſouſtenu malgré moy, & oſté la liberté d'aller où ie voulois, i'euſſe ſouuent couru fortune de me bleſſer.

LE GOVVERNEVR. Vous voyez donc,

SIRE, que la reſiſtance qu'on vous a faite en vous empeſchant d'aller où vous vouliez, vous a garanty de pluſieurs cheutes, & qu'elle eſtoit pluſtoſt vne conduite de vos pas, qu'vne contrainte de voſtre volonté.

Le R. Ce que vous dites eſt vray; mais que voulez-vous inferer de cela?

Le G. Ie veux dire, SIRE, que V. M. eſtant composée de corps & d'ame, & qu'ayant eu l'honneur d'eſtre approché d'elle, pour la conduitte des premieres alleures de voſtre ame, comme vos femmes l'ont eſté pour celles de voſtre corps, i'eſpere qu'en vous repreſentant quelquefois de faire plûtoſt ma volonté que la voſtre, iuſques à ce que V. M. ſoit en aage de faire elle-méme vne veritable diſtinction du bien & du mal; elle me ſera obligée quelque iour, quand elle aura reconnu de combien de cheutes d'eſprit ie l'auray garantie, qu'elle euſt faites infailliblement, ſi elle euſt eſté abandonnée à ſa propre conduite. De plus, V. M. void bien combien eſt reſpectueuſe la contrainte dont on ſe ſert, quand elle reſiſte aux choſes qu'on deſire d'elle, on la flatte au commencement, on la ſupplie, & la plus grande violence qu'on luy faſſe, eſt de la menacer de ſe plaindre à la Reyne de ſa deſobeïſſance.

Le R. Certainement ie reçois vn extréme plaiſir d'entendre ce que vous dites, & ie ne vous auois iamais conſideré que cõme vne perſonne que ie deuois craindre; mais à preſent que ie ſuis informé de la douceur de vos ſentimens, & que ie ſuis deſ-abusé que ce mot de

Gouuer

gouuerneur, ſoit vn nom faſcheux; ie ne veux plus vous regarder que comme vn fidele & aimable ſurueillant de mes actions.

Le G. Toute perſonne qui a eſté choiſie pour l'inſtruction de la ieuneſſe, de quelque condition qu'elle ſoit, ſe doit plûtoſt conſiderer cõme vn guide de ſon diſciple, que comme ayant vne puiſſance abſoluë de le commander : toute ſa force doit eſtre en ſa parole, & ainſi il ſeroit tres à propos d'oſter de l'vſage commun cette inſolente qualité de Maiſtre, qui ſuppoſe en celuy à qui on la donne, vn pouuoir tyrãnique, & en ſon diſciple vne obeïſſance ſeruile. Le chaſtiment de la main n'eſt propre que pour la beſte, la parole & le raiſonnement eſt la vraye diſcipline de l'homme: Il le faut inſtruire en luy faiſant connoiſtre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut laiſſer, & n'employer pas l'action du dernier de nos ſens, qui eſt le toucher, pour faire ce qui n'eſt deu qu'à la plus belle partie de l'ame, qui eſt l'entendement. On ſe ſert du baſton & du foüet en la galere & au manege, pour tirer du corps le ſeruice qu'on en deſire, mais de frapper le corps pour les fautes de l'ame, c'eſt plûtoſt (ce me ſemble) l'irriter que l'inſtruire. L'ame a vn chaſtiment plus doux & plus effectif, qui eſt la honte, qui ſans la troubler que d'vne honneſte pudeur, luy donne le temps de faire reflexion ſur la faute qu'elle a faite, & on ſe doit plutoſt ſeruir de cettuy-cy, qui rameine l'eſprit à ſoy, que de l'autre qui le deſeſpere. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe rencõtre quelquefois des natures reueſches

& incorrigibles par la hõte: A ceux-là puiſqu'ils tiennent de la nature des brutes, on ne leur fait point de tort de les traitter en beſtes, & de leur faire ſentir la verge à bon eſcient, pour eſſayer ſi ce chaſtiment ne fera point ſur eux le meſme effet que produit la honte ſur les ames dociles.

Le R. Mon Gouuerneur, ce que vous venez de dire eſt abſolument ſelon mõ ſens, & il eſt tres-certain qu'il ne faut point eſperer de tirer party de moy par la force: il me ſouuient à ce propos, que quand i'apprenois à aller, ceux qui m'aydoient doucement à marcher, me faiſoiét bien plus faire de chemin, & me ſoulageoient bien dauantage que ceux qui me traiſnoient apres eux, & ie penſe meſme qu'à peine aurois-je ſçeu maintenant faire l'aſſemblage de mes lettres, ſi i'auois eſté traitté rudement de mon precepteur; & pour vous teſmoigner combien m'eſt agreable cette faueur d'agir auec moy, me voila preſt d'apprendre toutes les choſes dont vous iugerez que mon enfance ſera capable: Mais n'eſt-ce point vn peu trop toſt?

Le G. Sire, On ne peut trop toſt commencer de dõner des inſtructions à V. M. Nos Roys ſont ſages auant le temps, ils ſont majeurs à 15. ans, & leurs ſujets ne le ſont qu'à 25. C'eſt pourquoy on ne peut de trop bonne heure entretenir V. M. des choſes qu'il eſt à propos qu'elle ſçache, & comme les paroles de vos nourrices, & des femmes qui eſtoient aupres de vous, comme vous eſtiez encores dans le berceau, ont formé voſtre langage par la couſtume de les oüir, ſans qu'il ait paru que vous leur ayez preſté aucune

atten

attention, ainſi en diſcourant auec vous & en voſtre preſence, quelles doiuét eſtre les mœurs d'vn grand Prince, il ſe formera inſenſiblement en voſtre eſprit vne idée de voſtre deuoir, & vous deuiendrez ſi ſage, meſme à voſtre déceu, qu'on aura de la peine à découurir qui ſera le puiſné en vous de l'vſage ou de la connoiſſance que vous aurez des vertus. Et d'autant qu'il eſt queſtion de vous inſtruire, & que nous ſommes touſiours plus intimes & plus proches à nous-meſmes, que nous ne le ſommes aux choſes qui ſont hors de nous, il eſt à propos (ce me ſemble) que la premiere deſcouuerte de noſtre entendement, commence par la connoiſſance de ce que nous ſommes; Et ainſi V.M. ſçaura s'il luy plaiſt, que vous eſtes homme, que vous eſtes Chreſtien, & que vous eſtes Roy: Que comme homme vous auez vnion auec toute la nature humaine, qui vous faiſant entrer auec elle en la communauté de tous les biens & de tous les maux où elle eſt ſuiette, vous doit rendre humain & traittable auec tout autant d'hommes qu'il y en a dans le monde. Vous y eſtes entré nud comme eux, ſujet comme eux au froid, à la faim, à la ſoif, aux mäladies aux bleſſures, & à toutes les infirmitez & paſſions humaines; & de cette ſocieté de miſeres doit naiſtre vne cõpaſſion reſpectiue, qui produiſe entre vous & eux vne mutuelle bien-veillance: & c'eſt la premiere alliance que vous auez en qualité d'hõme auec toute la nature humaine. Mais outre tout cela, SIRE, vous y en auez encore vne autre, quoy que de moindre eſtenduë, qui vous

lie bien plus eſtroittement auec tous ceux qui portent comme vous le nom de Chreſtien. En cette qualité vous deuenez le frere de tous ceux qui ſont reünis auec vous par la foy ſous vne mere commune, qui eſt l'Egliſe, & cette alliance qui eſt entre vous & eux, n'eſt point vne alliance de la chair, c'eſt vne fraternité contractée au ſang de IESVS-CHRIST qui vous doit embraſer d'vn excez d'amour & de charité enuers tous les fidelles, d'autant plus que V.M. porte le nom de Tres-Chreſtien, c'eſt à dire, de Chreſtien au ſouuerain degré, & les autres ne le portent que de Chreſtien ſimplement. Outre que vous eſtes homme, & que vous eſtes Chreſtien, vous eſtes Roy; c'eſt à dire, que vous eſtes le premier de vôtre Royaume, & l'image viſible de Dieu dans toute ſon eſtenduë: En cette qualité V. M. doit prendre garde de ne faire point vn mauuais crayon d'vn ſi ſaint & ſi adorable original : car il eſt en vôtre puiſſance de vous faire ſemblable ou diſſemblable à Dieu, ſelon vos vices, ou ſelon vos vertus. Les loix de vôtre Eſtat ont tant de conformité auec les loix Diuines, que qui obſerue les vnes, obſerue les autres. Toutes deux veulent que tous vos ſujets vous reſpectent & vous obeïſſent, elles veulẽt auſſi que vous les gouuerniez en bon Roy : Car comme la bonté eſt inſeparable de Dieu, elle le doit eſtre auſſi du Roy qui le repreſente. Portons cette conſideration plus auant, & ſçachõs de V.M. qui vous a fait homme, qui vous a fait Chreſtien, & qui vous a fait Roy : eſt-ce vous meſme, ou quelqu'autre ?

Le

Le R. C'a eſté le Roy mon pere, & la Reine ma Mere.

Le G. Et le feu Roy qui l'auoit fait Roy?

Le R. Le Roy ſon pere.

Le G. Et ce pere vn autre pere, ainſi ce diſcours iroit à l'infini de pere en mere, ſi nous ne nous arreſtions à vne premiere cauſe, qui eſt Dieu, qui n'a pas fait les hommes & les Roys ſeulement; mais qui eſt le Createur vniuerſel de toutes les choſes qui ſont au monde: & chaque creature eſt obligée de le reconnoiſtre cõme ſon Auteur, ſelon le degré de perfection qui eſt en elle. Sur ce fondement, voyons s'il vous plaît, ce que Dieu a fait pour vous, afin que vous-vous efforciez de meſurer vôtre reconnoiſſance enuers luy ſelon ſes graces. Premierement, il vous a donné l'étre quand on n'eſperoit plus de Dauphin, & il s'étoit fait vne ſi longue pauſe, en la benediction attenduë du mariage du feu Roy, qu'on pourroit dire que Dieu a ſerui de pere & de mere en voſtre naiſſance miraculeuſe. Il vous a fait homme vous pouuant faire vn fourmy, & moins encore: & non pas homme ſeulement, mais le plus bel enfant qui ſoit au monde, vous pouuant faire le plus defectueux. Il vous a fait Chreſtien, vous pouuant faire infidele: il vous a fait Roy, vous pouuant faire ſujet, & le moindre de tous ceux qui ſont vos ſujets: & pour comble de benediction, le feu Roy vôtre pere n'a pas eu plutôt les yeux fermez, que vous n'ayez eſté dans le meſme inſtant proclamé Roy par vne acclamation generale de tous vos ſujets,

ſous l'auguſte regence de la Reyne voſtre mere, & qu'vn ieune prince de voſtre ſang n'ait aſſeuré voſtre Eſtat, par le gain de deux ſignalées batailles,& par la priſe de deux villes,qui ſont les clefs de l'Empire, & qui vous ouurent le chemin pour y pretendre.

Le R.Il eſt vray,mõ Guuerneur,que ie dois à Dieu toutes ces choſes; mais ie ne penſe pas qu'elles doiuent apporter de la diminution aux obligations que i'ay à la Reyne ma mere.

Le G. SIRE, L'obligation que vous luy auez eſt ſi grande,qu'ayant eſté la ſeconde cauſe des graces que vous auez receuës de Dieu,en vous faiſant hõme Chreſtien & Roy; (ſans elle vous ne ſeriez rien de tout cela)i'oſeray dire à V.M. que vous ne pouuez produire enuers Dieu nul acte de reconnoiſſance qui luy ſoit plus agreable, que d'aymer, honorer, & ſeruir la Reyne voſtre mere:outre que vous eſtes ſon fils,voſtre education, qui eſt l'ouurage de ſes ſoins & de ſon amour,luy acquiert encore ſur vous vne filiation ſpirituelle. Le commandement d'aymer ſon prochain comme ſoy-meſme eſt vne loy de nature entre le fils & la mere, leſquels eſtans compoſez de meſme chair, de meſme ſang, & de meſmes eſprits, & n'ayans reſpiré qu'vn air commun l'eſpace de neuf mois, troubleroient la conduite du monde, ſi cette eſtroite liaiſon ſe relaſchoit. Auſſi ne voyons-nous point qu'il y ait eu de commandement exprez aux peres d'aimer leurs enfans, & aux enfans d'aimer leurs peres;il eſt dit ſeulement,Honore ton pere & ta mere, Dieu nous ayant voulu deſigner

en

en ce commandement, que nous leur auons reſpect, comme eſtans icy-bas les images viſibles de ſa puiſſance inuiſible dans la creation. Et en ce lieu, SIRE, ie prendray la liberté de dire à V. M. que les Princes de voſtre ſang & de l'Egliſe, qui compoſent le miniſtere, & qui ſous la ſage direction de la Reyne voſtre mere, & ſous voſtre minorité, ſont en quelque ſorte les tuteurs de voſtre Eſtat, doiuent eſtre compris en ce cõmandement. Mais à quoy reſve V. M?

Le R. Ie ne reſve point, mon Gouuerneur, cela ſeroit honteux à vn enfant; mais ie fay en moy-meſme vne reflexion ſur tout ce que i'ay oüy de vous, qui eſt ſi conforme à mon petit raiſonnement, quoy qu'encore imparfait, que ie me ſens emporté dans vos propres ſentimens, comme ſi voſtre eſprit & le mien n'auoient qu'vne meſme impulſion. Il eſt ſi naturel qu'vn homme aime vn autre homme, vn Chreſtien vn Chreſtien & vn Roy ſon ſujet; Qu'on reuere celuy qui eſt noſtre Createur, Qu'vn Roy qui veut eſtre obey de ſon ſujet, obeïſſe à Dieu qui eſt ſon Roy, Qu'vn fils & vn pupille honore ſon tuteur & ſa mere; qu'en vain on m'ordonneroit le contraire de toutes ces choſes-là, tant elles me ſemblent iuſtes & conformes à l'equité naturelle. Et pleuſt à Dieu que vous m'euſſiez allegué quelques raiſons auſſi preſſantes touchãt l'amitié fraternelle, de laquelle il me ſemble que Dieu n'ordonne rien.

Le G. SIRE, Comme il ne commande point aux peres & aux enfans de s'entraimer, parce que la nature les determine aſſez d'elle-meſme

à ce deuoir mutuel; auſſi n'ordonne-t'il rien ſur l'affection des freres. Ils ont vn principe commun de leur eſtre, qui eſt le pere & la mere; ils naiſſent en meſme champ, de meſme graine; ils ſont compoſez d'vne meſme chair, d'vn meſme ſang, & de meſmes eſprits, & par conſequent ils ne doiuent auoir qu'vne meſme volonté, autrement l'ordre de nature ſeroit peruerty: joint auſſi que ſans cette vnion fraternelle, la pluralité des enfans, qui eſt vne benediction dans l'Eſcriture, ſeroit vn menſonge de la parole de Dieu, & deuiendroit vne malediction. Et certes nous voyons vn exemple inuincible de la neceſſité de l'amour fraternel en la compoſition de l'homme, dans la fabrique duquel nous voyons que les deux yeux, les deux aureilles, les deux mains, les deux pieds sõt freres & ſœurs, & que ſi l'vn d'eux refuſe à l'autre ſon concours, ils demeurent tous deux ſans action. Par exemple; Si les rayons des deux yeux ne ſe determinent enſemble à quelque objet certain, ils ne voyent rien; Si les aureilles ne s'arreſtent toutes deux à vn meſme ſon, elles perdent la faculté d'en faire la diſtinction d'auec les autres ſons; Si l'vne des mains refuſe à l'autre ſon ſecours, leur ſeruice diuiſé demeure imparfait: Et ſi l'vn des pieds veut aller en arriere & l'autre auant, il faut alors de neceſſité que le corps demeure immobile. Ainſi vous voyez, SIRE, que toutes les actions du corps & de l'eſprit de l'homme ſont toutes ſuſpenduës & engourdies pour leurs fonctions ordinaires, ſi ces organes doubles, qui sõt freres & ſœurs,

ne

ne ſont en bonne intelligence les vnes auec les autres.

Le R. Toutes ces raiſons ſont belles, & aſſez bien imaginées; & neantmoins i'ay oüi dire, que la premiere diſcorde qui a iamais eſté au mõde commença entre deux freres, & que Caïn tua Abel ſon frere.

Le G. C'eſt vn miſtere de la Bible, lequel outre la verité hiſtorique, peut eſtre pris pour vn ſymbole de l'homme ſenſuel, qui tient ſouuent l'homme ſpirituel à la gorge. Quand il ſe trouue quelques exemples d'vn pareil déreglement ils ſont ſi rares, qu'il les faut conſiderer comme vne extrauagance de nature, ou comme vne diſſonance de l'harmonie de l'Vniuers: & la memoire de ces choſes là ſe deuroit ſupprimer entre les hommes, comme on étouffe les monſtres en leur naiſſance.

Le R. Ah mon gouuerneur! que ie ſuis ſatisfait de ce raiſonnement, & que ie vous ſuis obligé de me deſ-abuſer de la creante où i'étois, que mon frere pourroit auoir quelque jalouſie contre moy, de ce que ie ſuis ſon Roy & ſon aiſné. Ce ſoupçon eſtoit cauſe que i'eſtois touſiours en garde contre lui, croyant que ce nom de Roy & d'aiſné, qui me donnent rang au deſſus de lui, le fuſſent de diuorce entre nous, malgré l'alliance du ſang.

Le G. Abus, SIRE, ce nom de Roy eſt plûtoſt vn nom de reſpect que de crainte, & ce nom d'aiſné plûtoſt vn nom de ſoin que d'oppreſſion, ce qui doit donner quelque familiarité à Monſieur voſtre frere auec vous. Et comme

on n'a iamais veu la main gauche s'offenſer contre la droite, pour n'auoir point autant de force qu'elle, ny pas vn des doigts ſe reuolter contre le poulce, pour eſtre le Roy de la main; & que nous voyons au contraire vne conſpiration des deux mains, & de tous les doigts auec le poulce pour leur ſeruice commun; Tout de meſme V. M. ne doit rien attendre de Mr. ſon frere, qu'vne obeyſſance tres-humble, & vn cõcours de ſon affection & de ſes ſeruices, pour le maintien de ſon Eſtat, dont il eſt la ſeconde colomne. Les Poëtes en la fable d'vn homme à cent bras, & d'vn autre à trois corps, nous ont voulu deſigner en cette belle fiction vne image veritable, de la force inuincible de l'amitié fraternelle. Apres tout, c'eſt le premier Prince de voſtre ſang; & en cette qualité V. M. ſçaura qu'il eſt cõme vn oſtage de la ſeureté de voſtre vie, à laquelle on attentera bien moins eſtant deux que ſi vous eſtiez ſeul, & cela luy ſuffiſe pour l'aimer.

Le R. Il eſt iuſte, & ie vous proteſte que ie le veux aimer de tout mon cœur; mais ie vous prie auſſi de luy faire entendre ce que vous me venez de dire touchant l'amitié fraternelle, afin qu'il me ſoit vn auſſi bon frere comme ie veux eſtre le ſien.

Le G. Il eſt déja ſi bien inſtruit en cette belle leçon, qu'eſtant voſtre frere, il vous appelle ſon petit Papa, pour marque de l'obeïſſance qu'il vous doit, & pour exiger auſſi de V. M. par cette ſoûmiſſion vn amour de pere, & vne tendreſſe de frere tout enſemble. En effet, ſa grandeur

n'eſt

n'eſt qu'vne dépendance de la voſtre, & le reſpect qu'on luy rend, qu'vne reflexion de celuy qui vous eſt deu, & V.M. ſe peut aſſeurer, qu'il n'abuſera point des auantages qu'il a d'eſtre voſtre frere. Tant y a, SIRE, qu'il ſemble qu'il ne manque plus rien à voſtre felicité, vous auez vne Reyne pour mere, vn Royaume pour heritage, dont vous eſtes la premiere perſonne, & vn frere pour ſon appuy. Croyez-vous auec cela qu'il manque quelque choſe à V.M ?

Le R. Non pas que ie ſçache.

Le G. Si la teſte diſoit, Ie ſuis la Reyne du corps, i'ay de l'entendement pour raiſonner, & des yeux pour me conduire ; & qu'elle refuſaſt le miniſtere des mains qui luy ſont inferieures, eſt-il pas vray qu'il ſe trouueroit bien ſouuent du deſordre en cette teſte ?

Le R. Il y a bien de l'apparence.

Le G. Par la meſme raiſon, SIRE, quoy que V. M. ſoit la teſte de ſon Eſtat, & que voſtre Conſeil en ſoit les yeux, ſi elle eſtoit priuée du ſeruice de ſes domeſtiques qui fõt l'office des mains elle ſe trouueroit ſouuent bien empeſchée.

Le R. Il eſt tres-certain.

Le G. Vous voyez donc que vos domeſtiques ſont vne partie de voſtre felicité ; mais certes cõme la main doit eſtre la plus nette & la plus adroitte de toutes les parties du corps, il faut auſſi que ceux qui ſont employez au ſeruice de ſa maiſon, & particulierement de ſa chambre, ayent toutes ces qualitez ; car en effet ce ſont vos ſurveillans ; & en quelque ſorte, les depoſitaires de voſtre perſonne. Leurs charges ſont de telle conſequence, que ie ne puis comprendre

comme il a eſté poſſible de les rendre venales: & que les Roys vos predeceſſeurs ayent ſouffert cette ſimonie d'Eſtat: Mais puiſque la choſe eſt en vſage, & qu'on n'en a point encores veu reüſſir aucun mauuais effet, peut-eſtre y auroit-il maintenant autant de mal à la changer, qu'il y en a eu autrefois à l'introduire. Tout ce qu'il y a à faire en ce rencontre, eſt de donner aduis à V.M. de n'y admettre perſonne, non plus qu'on a fait par le paſſé, qu'il n'ait toutes les qualitez requiſes à vn employ de telle importance. Le linge qui vous touche à la peau, doit eſtre le plus blanc, le plus net, & le plus commode de tout ce que vous auez ſur vous. Ceux qui aſſiſtent, & qui vous ſeruent d'ordinaire à vôtre leuer, & a vôtre coucher, & qui commandent au ſeruice de vôtre chambre & de vôtre garderobe, doiuent eſtre les plus purs, les plus affables, & les plus auiſez de tous vos domeſtiques; Et comme le meſme linge qui vous touche la peau, en cache & nettoye doucement toutes les impuretez; il faut auſſi que leur diſcretion cache vos fautes, & qu'ils aient vne prudence deterſiue qui les eſſuye ſans vous bleſſer. V. M. ſe dépouille en leur preſence de ſa majeſté, ils voient vne partie de voſtre ame à nud, comme vne partie de voſtre corps, & par l'aſſiduité de leur preſence & de leur ſeruice, ils acquierent aupres de vous vne confidence que vous ne pouuez empeſcher. Enfin, SIRE, c'eſt auec eux que ſe fait la premiere digeſtion de vos mœurs, qui ne peut eſtre imparfaite, que toutes les autres

actions

actions de voſtre vie ne s'en reſſentent; cela eſtant, il me ſemble qu'il eſt abſolument neceſſaire, que les premiers officiers de la chambre & de la garderobe aient vne eminente vertu, & que les ſeruices qui s'y feront ſoient rendus par des hommes ſages, diſcrets & auiſez.

Le R. Veritablement ie me trouue ſurpris de tout ce que vous me dites, ayant touſiours creu que pourueu que ceux qui ſont de ma chambre fuſſent adroits de leurs mains, & que mon œil fût ſatisfait de leurs perſonnes, ie le deuois eſtre de leur ſeruice; mais vôtre raiſonnement me fait conceuoir qu'ils ont encores beſoin de quelques qualitez plus eſſentielles. En effet, il y a bien de l'apparence, que quand les vices qui aiment l'ombre & le cachot, ne trouueront point de retraitte en ma chambre, ni de complices parmi les miens, ils ne me feront pas grand mal. Mais vous ne me dites rien de mes enfans d'honneur, qui doiuent eſtre de mes exercices & de mes plaiſirs?

Le G. SIRE, Eſtans iſſus de ſang illuſtre, & ayans l'honneur d'eſtre admis en cette glorieuſe ſocieté, qui les rend en quelque ſorte vos compagnons, ie ne me puis imaginer qu'il ne ſe forme entr'eux vne honneſte emulation à qui deuiendra le meilleur, & ainſi ie ne diſois rien d'eux à V.M. comme eſtant aſſeuré de leur vertu. Neantmoins parce qu'il eſt comme impoſſible, qu'il ne ſe rencontre quelqu'vn de vicieux en cette illuſtre compagnie, ie ſerois d'auis que leurs fautes legeres fuſſent punies

par

par vne honte legere;celles qui ſeroient vn peu plus importantes, par vn exil d'vn iour, & les pechez d'habitude qui ſont incorrigibles & contagieux,par vn eſloignement de voſtre preſence,dont l'arreſt fuſt irreuocable,qu'il n'y euſt vn amandement manifeſte.

Le R. Et quoy ! ſi i'aime celui qu'on voudra eſloigner, ſeray-je obligé de le permettre ?

Le G. SIRE,ſi vous l'aimez, infailliblement il vous aimera, & vous aimant il quittera ſon vice, qui eſt la peine de ſon eſloignement ; & s'il ne le veut point quitter, il vous fait voir qu'il aime mieux ſon vice que vous,& par cette preference de ſon vice à V. M. il ſe rend indigne de l'honneur de voſtre affection.

Le R. Et moy ie me rends à la force de vos raiſons, & conſens de bon cœur,que tout vicieux (quelque inclination que ie puiſſe auoir pour luy) ſoit priué pour iamais de l'honneſte ſocieté de mes exercices & de mes plaiſirs, s'il ne s'amande.

Le G. C'eſt bien dit,S'il ne s'amande;il eſt iuſte que la diſgrace qu'il aura encouruë ceſſe auec ſa cauſe, & quiconque ſurmonte la depraüation de ſa nature, pour s'accommoder à la bonté de la voſtre, luy témoigne plus de reſpect & d'amour en la violence qu'il ſe fait,que s'il euſt eſté naturellement vertueux.

Le R. Dites-moy ie vous prie, qu'appellez-vous vertu?

Le G. Ie n'oſerois vous la dépeindre des couleurs de l'Eſcolle,de peur qu'en vous la faiſant voir triſte, ſeuere, & renfroguée, elle ne vous

fuſt

fuſt pluſtoſt vn ſujet d'auerſion que d'amour. Ie la conçois ſous vn viſage plus doux, & qui eſt(ce me ſemble)ſon vray pourtrait, à ſçauoir que la vertu eſt vne conſtante & gaye application de toutes nos actions au bien ; conſtante, parce qu'il ne faut iamais qu'elle varie;& gaye parce que toute action libre l'eſt. En vn mot, la vertu & l'innocence ne ſont qu'vne meſme choſe ; & puiſque la ſaiſon de noſtre vie la plus innocente eſt la plus enjoüée, il faut que noſtre vertu luy reſſemble, ou pour le moins que la gayeté ſoit vn aſſaiſonnemẽt de ce qu'il y a de plus auſtere en la pratique des vertus:& vn témoignage de ce que ie dis,c'eſt que celuy de tous les hommes qui a eſté iugé par l'Oracle auoir eſté le plus ſage & le meilleur, a eſté le plus enjoüé.

Le R.Cela va le mieux du monde,ie penſois que mes plaiſirs deuſſent auoir leurs heures reglées ; mais à ce conte-là on ſe peut réjoüir en toutes occaſions, & en l'exercice meſme des plus auſteres vertus.

Le G. Ouy,SIRE;on le peut;& tout au contraire le vice n'eſt iamais ſans douleur;le cœur ne s'enflamme iamais de colere ſans quelque palpitation; l'œil ne menace iamais,ny la bouche,ſans faire quelque mouuement conuulſif;la main ne frappe point qu'elle ne ſouffre vn contre-coup. En toutes ces actions il y a de la douleur:de ſorte qu'on peut dire, que le vice & la douleur ſont deux beſſons, dont le vice naiſt le premier, & la douleur la derniere:Mais ie m'écarte vn peu de mon ſujet, qui eſt de traitter

traitter des conditions que doiuent auoir les officiers de voſtre maiſon royalle, & particulieremẽt ceux qui ont l'honneur d'eſtre aupres de vous. I'ay parlé de ceux qui ſeruent & qui commandent à voſtre chambre, & de ceux qui ſont receus en la ſociété de vos plaiſirs & de vos exercices.

Le R. Il eſt vray; mais vous ne m'auez rien dit des plus grands de mon Royaume?

Le G. SIRE, Les Princes, vos Miniſtres, les Officiers de voſtre couronne, les Gouuerneurs, les Prelats, ſont perſonnes acheuées, d'vn aage meur, d'vne naiſſance illuſtre, & eſleuées aux plus grandes charges de voſtre Eſtat par leur merite. Ce ſont perſonnes de grande ſuitte, de grand luſtre, & de grand eſclat, qui n'approchent iamais de vous qu'auec vn extréme reſpect. Enfin, SIRE, comme tous les dehors en ſont beaux & magnifiques, V. M. ſe peut aſſeurer, qu'eſtans aupres d'elle, ils n'expoſeront iamais en veuë que ce qu'ils ont de plus brillant & de plus beau. Ainſi V. M. ſe doit plaire auec eux, & eſtre en ſeureté en leur compagnie: Leurs vertus aideront les voſtres, qui ſeront ſi grandes vn iour, que vous ferez connoître à tout le monde, que la qualité de Roy que vous portez, vous eſt encore mieux deuë par les loix de voſtre merite, que par celles de voſtre Eſtat.

SECONDE PARTIE.

Le R. IVſques icy i'ay eſté inſtruit de ce que ie ſuis, de ce que ie dois à Dieu, à la Reyne ma mere, & à mon frere: & quelles doiuent eſtre les mœurs & les conditions de ceux de ma maiſon: C'eſt m'auoir enſeigné le deuoir d'vn bon fils, d'vn bon frere, & d'vn bon pere de famille ſeulement; Mais il me ſemble que le deuoir d'vn Roy eſt de plus grãde eſtenduë, & que ie ne dois pas auoir moins de ſoin de tous mes ſujets en general, que de tous mes domeſtiques?

Le G. Il eſt vray, SIRE, que c'eſt vne belle choſe qu'vne couronne; mais elle eſt d'vn extréme ſoin à qui la veut dignement ſouſtenir: Et puiſque V.M. eſt appellée de Dieu à ce grãd & penible employ, & qu'elle veut ſçauoir quel eſt le deuoir d'vn bon Prince enuers ſes ſujets: nous les prendrons par ordre, afin qu'elle voye, comme dans vn tableau, toutes les parties de ſon Eſtat, & qu'elle connoiſſe plus diſtinctemẽt quel eſt le deuoir d'vn chacun; & quel eſt le ſien auſſi, pour le gouuernement du total. Pour entrer en matiere, V. M. me permettra, s'il luy plaît, de luy demander; Si on n'a pas commencé de l'honorer dés le moment de ſa naiſſance; & ſi dés ce méme inſtant il n'a pas eſté conſideré de tous les ſujets du Roy, quoique viuant encore, comme s'il eût eſté admis déja en la ſocieté du gouuernement?

Le

Le R. Il me ſemble qu'eſtant fils du Roy, & deſigné en qualité de Dauphin pour ſucceder à la couronne, les ſujets de mon pere euſſent commis vne extréme irreuerence de ne me pas honorer.

Le G. Et qui les obligeoit à ce reſpect, SIRE?

Le R. Les loix de l'Eſtat, comme ie croy.

Le G. Et apres la mort du Roy, qui fut cauſe de cette acclamatiõ publique en voſtre faueur, & de ce concours vniuerſel de tous vos ſujets, pour vous faire le ſerment de fidelité?

Le R. Ce furent auſſi les loix de l'Eſtat.

Le G. Qui fut cauſe encores que dans toute l'étenduë de voſtre Royaume, il n'y eut pas vn ſeul homme qui ne vous reconnuſt volontairement pour ſon Roy, ſans vous auoir iamais veu? Qu'on ne ſe ſoit point apperceu dans les affaires qu'il y ait eu d'inter-regne, ny de ſurſeãce en l'Eſtat d'aucune expedition de guerre ny de iuſtice?

Le R. Ce furent encores les loix de l'Eſtat.

Le G. Il eſt vray, SIRE, que ce furent les loix de l'Eſtat; mais d'où leur peut venir cette force & cette majeſté, d'inſpirer en vn moment dans vn million d'ames vn conſentement ſi vniforme d'obeïr à vn Roy mineur, & qu'il ſemble qu'vn chacun de vos ſujets en ſon particulier, ait vn heraut interieur pour lui faire ce commandement?

Le R. Ce que vous me dites eſt digne de conſideration, & merite bien qu'on en recherche la cauſe.

Le G. SIRE, Elle eſt toute trouuée, c'eſt vn

effet

effet de la religion dont la lumiere agit dans nos ames auec la meſme actiuité que celle du Soleil dans nos yeux; & la meſme religion qui nous apprend l'adoration de Dieu ſans le voir, nous commande l'obeïſſance d'vn Roy, qui eſt icy-bas ſon image, ſans le connoiſtre. C'eſt par elle en effet que ſubſiſtent les loix fondamentales de voſtre Eſtat, & le ſeul reſpect qu'on luy porte, fait le ralliement de toutes nos volontez ſous la puiſſance d'vn ſeul. Ainſi V. M. peut iuger combié elle eſt intereſsée au maintien du ſaint Siege Apoſtolique, de ſes Cardinaux, & de tous les Eccleſiaſtiques de ſon Royaume, qui ſont les depoſitaires & les Miniſtres d'vne doctrine, qui ſous vn meſme deuoir nous apprend à vous obeïr, & à craindre Dieu tout enſemble. Sur tout elle doit prédre garde treſoigneuſemét: qu'il n'arriue aucun trouble, ny aucune innouation dans l'Egliſe. Les ſiecles paſſez nous ont fait voir combien leur a eſté funeſte la reformation pretenduë qu'on y voulut faire. En vn mot, qui fait ſchiſme en la creance, l'introduit en la fidelité qui eſt deuë au Prince. Et ſur ce ſujet, ie ne ſçay s'il ne ſeroit point à ſouhaitter, qu'on fuſt plûtoſt demeuré dans l'vſage ordinaire de la penitence, quoy que peut-eſtre plus indulgent qu'il n'a eſté en d'autres ſiecles, que d'auoir voulu faire reuiure vne ancienne pureté, tres-parfaite à la verité; mais incompatible auec la pratique des derniers temps. Cette vieille nouueauté nous fait aſſez voir par la deſ-vnion qu'elle a cauſée, que les ſemences en ſont dangereuſes, & les iniurieux

rieux eſcrits qui ſe ſont faits de part & d'autre ſur ce ſujet, témoignent aſſez noſtre peu de charité,& qu'on n'eſt pas moins touché de l'amour de ſon opinion,que du zele de la maiſon de Dieu:Et ainſi i'eſtime qu'il ſeroit tres-à propos d'interdire l'encre & le papier ſur cette matiere.

Le R.Dites quelque choſe de plus rude : car puis qu'il y a relation des loix de mon Eſtat aux loix diuines,qui trouble les vnes ou les autres, eſt également criminel de leze-majeſté,& partant il merite d'eſtre chaſtié.

Le G. SIRE, Noſtre zele au ſeruice de Dieu doit eſtre pur & net : il ſe doit allumer au feu de charité, & non pas au flambeau des furies. Nous auons veu par experience que l'hereſie a pris plus de vigueur dans l'effuſion du ſang de ſes martyrs pretendus, que dans la force de la predication. C'eſt vouloir faire deſcendre le S. Eſprit ſous la forme d'vn vautour, ou d'vn corbeau, & non pas ſous celle d'vne colombe. Enfin la colere de l'homme n'a iamais ſatisfait à la Iuſtice de Dieu, qui n'eſt que douceur & manſuetude. L'huile dont on vous oinct en voſtre Sacre,vous apprend que les conſeils d'vne teſte ſacrée ne doiuent pas eſtre violens. Ainſi tout eſprit inquieté de la demãgeaiſon d'eſcrire,ſera puny ſuffiſamment quand on l'interdira de papier & d'encre.

Le R.Mais dites moy ie vous prie,ne peut-on point commettre aucunes fautes contre la Religion, qui meritent la mort ?

L. G. Tout Athée qui fait profeſſion ouuerte

de

de ſon atheiſme, & tout Libertin dogmatique qui veut impugner publiquement la verité de la religion Chreſtienne, qui eſt la religion de l'Eſtat, la merite : non pas tant à cauſe de ſon impieté, de laquelle Dieu ſe peut venger luy-meſme ſans qu'on lui aide, que parce qu'il ſemble accuſer de beſtiſe & d'ignorance nos ſaintes loix, qui ſont le lien de la ſeureté publique, & vouloir introduire au lieu d'elles, l'anarchie de ſes mœurs en la police des hommes. La Foy veritablement eſt vn don de Dieu, il ne l'a pas qui veut; mais la diſcretion de ne pas condamner ſes myſteres en la puiſſance de l'homme. Si nous ne pouuons eſtre plainement eſclaircis de ſa lumiere, ſuiuons-la de loin, & ayons au moins vne foy aueugle qui captiue noſtre entendement ſous ſon obeïſſance. Donnons-lui ce qu'elle deſire de nous, à ſçauoir vne ſoumiſſion ſimple, ignorante, & ſans aucun raiſonnement. On ne peut ſe propoſer de conceuoir Dieu tel qu'il eſt, ſans commettre le peché du premier Demon ; ny ſans felonnie auſſi le rabbaiſſer iuſques à nous pour l'enuiſager. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on en parlaſt vn peu plus ſobrement, & qu'on euſt cette diſcretion de ne point aſſujettir aux meſures des hommes l'immenſité de Dieu; de laquelle on a pris l'autorité de decider auſſi hardiment, & de ſes attributs incomprehenſibles, comme s'il n'eſtoit queſtion que de prononcer ſur des paſſions humaines. La fleur de la plus belle ſaiſon des eſprits ſe paſſe en cette vaine altercation ; & de la vanité qu'on prend de iuger de la nature

Diuine,

Diuine, il ſe forme vne certaine preſomption qui rend la perſonne qui en eſt attainte, incapable de toute autre ſocieté. L'excellence du Chriſtianiſme conſiſte principalemedt en l'exercice de la charité, & la charité plus en l'action qu'en la parole. C'eſt pourquoy nous voyons que le ſilence d'vn homme bien-viuant, & ſon exemple eſt plus eloquent pour perſuader à bien faire, qu'vne belle predication; d'autant que l'harmonie de la vraye deuotion ſe fait au cœur, & non pas à l'oreille. Pour concluſion, l'Euangile & le ſymbole des Apoſtres, auec la charité ſuffiſent pleinement pour l'inſtruction du fidele.

Le R. Dites-moy ie vous prie, qui ſont les perſonnes les plus conſiderables de mon Clergé?

Le G.A dire vray, il n'y a que les Eueſques & les Curez qui ſoient de miſſion Apoſtolique, & tous ces differens eſſains de Reguliers que vous voyez, qui ſe ſont propoſez pour leur ſalut vne voye plus parfaite que les autres, ſont des trouppes auxiliaires, qui ſont venuës tres-à propos au ſecours de l'Egliſe, & à ſon tres-grand beſoin; mais elles ſe ſont tellement accreuës, qu'à peine la barque de S. Pierre les peut-elle toutes contenir. Si le nombre en eſtoit moindre, l'aiſance en ſeroit plus grande parmy eux: vos armées, la culture des terres, & les manufactures, en quoy conſiſtent la force & les richeſſes d'vn Royaume, ſe reſſentiroient à bon eſcient de la recreuë d'vn million d'hommes, qui, quoy que viuans, & ſe portans

bien,

bien, ſont morts ciuilement au monde pour tous les ſeruices de voſtre Eſtat.

Le R. Et quoy ! voudriez-vous qu'on ouurit la porte des cloiſtres, & qu'on laiſsât la permiſſion d'en ſortir à qui voudroit ?

Le G. Non, SIRE, tenez-les plûtoſt fermez, & y laiſſez ceux qui ſe ſont deſ-ja voüez à Dieu. Peut-eſtre que ſa Sainteté s'auiſera d'elle-méme quelque iour de conuenir auec les Ordonnances de voſtre Royaume, qui ont autrefois voulu qu'õ ne pût eſtre admis à faire ſes vœux qu'en l'aage de vingt-cinq ans. On verroit alors qu'en cét aage de diſcretion, il ne ſe preſenteroit perſonne pour les faire, qui ne fût particulierement appellé de Dieu, ou qui ne ſe retirât du monde comme vne piece inutile à ſa communauté. Eſt-il iuſte que les Loix nous oſtent le pouuoir de diſpoſer d'vn pouce de terre auant cét aage-là, & qu'elles nous laiſſent à quinze ans vne puiſſance abſoluë d'aliener pour iamais le bien de la vie le plus precieux, qui eſt noſtre liberté ? Il peut reüſſir mille & mille biens de la reformation d'vn vſage qui fait mourir auant le temps, d'vne mort ciuile, vne partie de vos ſujets ; mille peres vous ſeroõt obligez de la cõſeruatiõ de leurs enfans, qu'vn zele aueugle & inconſideré leur rauit ; & ceux meſmes qui ſe verront dans vn aage meur, garantis de cét eſcueil caché d'vne deuotion prematurée, beniront mille & mille fois la prudence de V. M. qui leur aura donné le temps de le deſcouurir.

Le R. Ie penſe, comme vous, qu'il eſt à pro-

pos de remedier à cét inconuenient ; & pour cét effet, ie veux quelque iour faire vne conuocation des principaux de mon Clergé, pour y auiſer auec eux,& pour empeſcher auſſi qu'il ne ſe gliſſe quelque dangereuſe nouueauté dans la doctrine de l'Egliſe. Car ayant appris de vous que la Religion eſt le ciment de l'obeïſſance du ſujet au Souuerain,ie me ſens intereſſé de maintenir la pureté dans l'eſtat Eccleſiaſtique,qui ne cõtribuë gueres moins que ma nobleſſe, à la grandeur & à la ſeureté de mon Royaume.

Le G.L'eſtat Eccleſiaſtique aſſeure le dedans par le reſpect de la Religion,& voſtre nobleſſe le dehors par ſa valeur : Si V. M. ſans aller plus loin, veut iettet les yeux ſeulement ſur le regne du feu Roy ſon pere, & ſur le ſien, elle verra que les Flandres qui faiſoient il y a 12. ou 15. ans les limites de ſon Eſtat de ce coſté-là,en font maintenant vne partie; Que ſes cõqueſtes vont au delà du Rhin;Que l'Alſace,la Lorraine,& vne partie de la Comté ſont à elle; Que les Alpes, ni les Pirenées ne ſont plus les frontieres de l'Italie, ni de l'Eſpagne ; & que le ſang le plus pur de ſa nobleſſe qui fume encore,eſt le prix de cette nouuelle eſtenduë de ſon Roiaume. Enfin, SIRE, les gentils-hommes ſont les martyrs de vôtre Eſtat; & le corps de voſtre ancienne nobleſſe n'auroit pas duré ſi long-temps, ſi la vaillance & la vertu qui a fait les premiers gentils-hommes, n'en eut fait de nouueaux ; pour remplacer les dõmages des guerres, & quelquefois auec vn ſi

heu-eux

heureux ſuccez,que nous voyons ſouuent cette nobleſſe naiſſante,qui s'eſt faite elle-meſme par ſa propre vertu, reſſembler à ces maiſons neufues, dont les auenuës ſont belles & bien allignées, & dont la veuë & la demeure eſt plus riante & plus commode que celle de ces vieux Chaſteaux negligez, qui ſentent le rance & le reclus, & qui ſont décheus auec le temps, par la faineantiſe des poſſeſſeurs,de cette premiere beauté qu'ils auoient.Et certes il ne faut point qu'on trouue eſtrange cette viciſſitude de conditions elle n'eſt qu'vne deſpendance de celle que nous voyons en la nature ; & il n'y a pas plus de merueille de voir eſleuer en haut vn homme, qu'vne vapeur:ſoit qu'vne puiſſance ſuperieure les attire à elle, ou que l'vn & l'autre ait en ſoi-meſme le principe de ſon eſleuation. Ne nous flattons point: Ces noms illuſtres que nous voyons encores ſubſiſter, ne ſe ſont maintenus que comme la nauire Argos, auec de nouuelles pieces d'applique qui les ont renouuellez de temps en tẽps. Ce n'eſt pas neantmoins qu'on ne doiue regarder auec plus de reſpect & de veneratiõ l'ancienne nobleſſe, que la nouuelle:mais il faut que le merite l'entretienne. Qui ſe relaſche aux actions de vertu,quitte ſon rang volontairemẽt:& ſi le Soleil d'hier n'eſtoit cõſideré que par ſa lumiere paſſée, & qu'il n'en euſt plus auiourd'hui, la memoire de ſa clarté ſe perdroit auec ſon vſage. Ce fondement poſé, que la nobleſſe ait tiré ſa premiere origine de la vertu, ie ne ſçay d'où nous eſt venu cette fauſſe illuſion,que ce ne ſoit

pas y déroger que d'eſtre vicieux. Vn Gentilhomme ſera faineant, yurogne, pillard, & inſupportable à ſes païſans, ſans courre fortune de ſa qualité, & il la hazarde s'il fait le moindre trafic. La Loy (ce me ſemble) eſt trop ſeuere en l'vn de ces deux points, & la Iuſtice en l'autre, trop indulgente.

Le R. Ie ſuis raui d'apprendre, que la vaillance & la vertu ont fait la premiere nobleſſe. Car eſtant le premier Gentil-homme de mon Royaume, ie me dois glorifier auec eux de cette belle extraction qui nous eſt commune. Puis que vous m'auez fait voir auſſi, que ie dois à leur ſang l'honneur de toutes mes conqueſtes: aydez-moy ie vous prie à trouuer le moyen de le ménager, & voyons s'il y a point quelque remede pour les duels.

Le G. SIRE, Cette maladie qui paroit incurable, & qui a pris force par vn long vſage en l'imagination de la nobleſſe, ſe doit traitter (ce me ſemble) comme celle des Hypocondres, en adherant en quelque ſorte aux fauſſes opinions du malade; & partant ie ſerois d'auis, qu'on auiſaſt plûtoſt aux expediens de moderer vn mal de cette nature, que de ſe trauailler inutilement de l'oſter tout à fait. Pour cet effet, il ſeroit à propos auant toutes choſes, qu'il fuſt deffendu à tout ſecond de ſe battre ſur peine de la vie, & que cét Edit fut inuiolablement obſerué. En ſuitte de cela, ie voudrois qu'auant l'appel on s'éclaircit par vn ſecond de l'iniure pretenduë; & que ſi on n'a point eu de mauuais deſſein, on ſe guerit de cette honte criminelle

qu'on

qu'on a accouſtumé d'auoir, de ſatisfaire de paroles vne perſonne qu'on n'a point eu volonté d'offenſer, noſtre bouche ne deuant point faire aucun ſcrupule d'honneur, de deſauouër vne choſe que noſtre conſcience deſauouë. Cela fait, s'il y a offenſe, ie ſeroïs d'auis que celuy qui fait l'éclairciſſement, conuie l'offençant de choiſir vn amy, & de l'aller trouuer auec luy pour conuenir enſemble du combat, ſi on ne le peut de la ſatisfaction. Ce combat reſolu, l'offençant ſera conduit le premier ſur le pré, où celuy qui aura fait l'éclairciſſement le laiſſera auec ſon amy, tandis qu'il ira chercher le ſien pour les mettre aux mains, & pour eſtre plûtoſt les Iuges de leur combat, que leurs ſecõds; Le tout neantmoins auec cette obligation de les ſeparer au premier ſang, ſi l'offenſe eſt legere. Mais ſi elle eſtoit ſi criminelle, qu'elle peuſt deshonnorer l'offensé, les ſeconds alors laiſſeront faire leurs amis, & ne les pourront ſeparer que de leur conſentement. I'entends que le tout ſe paſſe comme eſtant ignoré de V. M. & plûtoſt par tolerance, que par voſtre permiſſiõ. Quoy que cette tolerance de combat paroiſſe vn peu dure & peu Chreſtienne, elle a neantmoins en elle plus de police & de ſeureté pour la vie des hommes, qu'il n'y en a dans la ſeuerité d'vn Edit mal obſerué. Premierement, par la deffenſe aux ſeconds de ſe battre, on retranche pour le moins la moitié de ce mal funeſte: on ſoulage les deux parties de la deſpence, & de l'accablement de leurs amis; particulierement dans les Prouinces. Il en reuſſit encores

vn autre bien, qui eſt, qu'vn ieune homme ne ſe preſſera iamais de ſeruir de ſecond dans vne occaſion où il aura les mains liées : & par ce moien la charge de ſeruir ſon amy viendra d'elle-meſme aux plus ſages, qui ſe trouueront intereſſez par leur honneur propre, & par la ſocieté de leur emploi, de deuenir les amis communs des deux parties, & de ne leur permettre pas de ſe battre, ſans quelque legitime fondement. Quand ie conſidere comme s'eſt peu naturaliſer en nous cette manie de duels, ie ne la puis conceuoir que comme vn ſecond peché originel de noſtre Nation. Premierement, la ciuilité de nos combats témoigne aſſez qu'en cette action nous ne ſommes point alterez de ſang humain. Que ſi c'eſt pour la reputation qu'on ſe bat, il arriue ſouuent que qui penſe s'enrichir de l'honneur d'autrui, s'appauurit du ſien : & l'vſurpation que nous en voulons faire dans vne iniuſte querelle, témoigne combien eſt grande noſtre neceſſité de ce coſté-là. Au ſurplus, le duel n'eſt qu'vne vertu de gladiateur, & nous ne pouuons faire le dénombrement de nos combats, ſans le faire de nos bijarreries. Car en effet, les querelles ne ſont rien autre choſe qu'vne impuiſſance actiue ou paſſiue en la ſocieté de la vie ciuile. Pour concluſion, chacun fuit les Braues, chacun les condamne, & auec tout cela chacun le veut eſtre, quoyqu'on apperçoiue bien, qu'ils ne ſont conſiderables que comme ces fameux écueils, qui n'ont de la reputation que par le nombre des naufrages qu'ils ont cauſé.

Le

Le R. Ce que vous dites eſt le plus beau du monde : mais ſi on oſte les duels, comment eſt-ce que la Nobleſſe pourra teſmoigner ſon courage ?

Le G. Dans vos armées, SIRE.

Le R. Et s'il n'y a point de guerre ?

Le G. S'il n'y en a point, eſt-il iuſte de ſouffrir entr'eux vne guerre ciuile, pour ſatisfaire à cette furieuſe demangeaiſon d'honneur ? Qu'elle ſe ſerue de ſon cœur contre ſes vices, qui ſont ſes plus grands ennemis, & à ſupporter conſtamment les faſcheux euenemens de la vie, elle ne manquera point d'honorable occaſion de l'exercer. Au ſurplus, il a bien de la differẽce entre vn homme vaillant & vn pointilleux : tout homme vaillant eſt toûjours en ſeureté : tout pointilleux eſt ombrageux, qui eſt vne marque de frayeur ; ce qui l'oblige de ſauuer les apparences, & de teſmoigner au dehors quelque vigueur, afin de mieux couurir cette foibleſſe interieure dont il ſe ſent conuaincu.

Le R. Il eſt vray, qu'on ne m'a iamais dit, que les ſcrupuleux d'honneur fuſſent plus ſoigneux que les autres, de ſe ſignaler aux occaſions de mon ſeruice. Puiſque leurs fauſſes maximes ſont ſi contraires au vray honneur, & au bien de mon Eſtat, i'aurois beaucoup de joye de les en voir deſ-abuſez.

Le G. SIRE, Outre cette manie de duels, noſtre nobleſſe s'eſt laiſsée preoccuper d'vne autre, qui n'eſt gueres moins extrauagante, qui eſt : Que l'exercice de la iuſtice eſt tellement

inferieur à celuy des armes, qu'vn Gentil-homme eſt ſoupçonné de déroger, quand il ſeroit meſmes employé aux plus hautes charges de cette cette profeſſion. Ie ne ſçay depuis quand on s'eſt infatué de cette fauſſe opinion, dont nos peres ne furent iamais abuſez: teſmoin cét edifice ſuperbe du Palais de Paris, qui eſtoit anciennement le palais commun du Roy, & de ſa Iuſtice. La Cour des Pairs, qui connoiſſoit en ce lieu-là de toute la police de l'Eſtat, eſtoit alors compoſée des plus grands de la Nobleſſe & du Clergé: & le Roy preſidoit ſouuent en perſonne en cette auguſte Aſſemblée. Maintenant vn faux braue, n'ayant que l'eſpée & point de cappe, peut-eſtre en tirant quelque mauuais éclairciſſement, ou vn ſoldat en faction à la porte de ſon Capitaine, fera acte de Gentilhomme; & vn Chancelier de France, qui eſt l'organe des volontez de V.M. & tous vos Parlemens enſemble, qui iugent ſouuerainement de la vie, des biens, & de l'honneur des Princes, des Pairs de France, & generalement de tous vos ſujets, & des droits meſmes de voſtre couronne; en faiſant la fonction de leurs charges, ne la feront pas de Gentil-homme. Cette merueille me ſurprend. Patience, ſi vn ſi faux raiſonnement n'eſtoit conceu, que ſur les bords du Tar ou de la Garonne; Mais que ce ſoit vn delire commun de toute voſtre nobleſſe, c'eſt où eſt mon eſtonnement: La fortune & le cœur ſuffiſent à vn conquerant, mais à vn bon Iuge toutes les vertus luy ſont beſoin, & particulierement celle qui fait la nobleſſe, qui eſt la vaillance,

lance, pour ne ſe laiſſer pas vaincre à l'auarice, aux tendreſſes de la pitié, ny aux prieres de ſes amis, qui ſont de rudes combattans. Ie me ſuis auſſi mille fois eſtonné, comme la Police du Royaume a permis, que les compagnies ſouueraines fuſſent incorporées plûtoſt auec le tiers eſtat, qu'auec la Nobleſſe; & comme s'eſt pû faire parmy nous le diuorce de deux profeſſions, qui ſeruent d'vne baze commune pour le maintien de tous les Eſtats du monde. Si c'eſt vn effect de la viciſſitude des choſes, ou du dechet de l'ancienne pureté de la Iuſtice, i'en remets le iugement à la conſcience de ceux qui l'exercent; Mais ie ne fais point de doute, qu'elle ne repriſt bien toſt ſon premier luſtre, & qu'il ne fuſt bien-aiſé de deſ-abuſer voſtre Nobleſſe de cette ſuperſtition d'honneur, que ces deux Profeſſions ſoient incompatibles, ſi la venalité des Offices eſtoit oſtée, & que cette gangrene qui a dé-ja gagné toutes les parties nobles, ne ſe fuſt point renduë incurable.

Le R. Comment incurable! y a-t'il quelque mal en mon Royaume qui ſoit de cette nature? Vn Roy mal-conſeillé y peut introduire vn mauuais vſage, vn vſage Roy le peut oſter; & plus vous me rendez la choſe difficile, plus ie me ſens picqué d'honneur d'y trauailler. Et ie vous prie de m'en ouurir les moyens.

Le G. SIRE. C'eſt vn ouurage d'vn aage plus meur que le voſtre, & qui peut-eſtre en ſa ſaiſon ne ſera point au deſſous de vos forces. Ce n'eſt pas que les grandes reformations n'ayent

touſiours en elles quelques choſes de tres-dur à faire & à ſouffrir : Mais quand il eſt queſtion de ſauuer le total, l'iniuſtice particuliere ſe fait legitime alors,& deuient vne iuſtice publique. Et ſur ce fondement V.M.peut tout entreprendre. Il ſeroit à ſouhaitter auſſi que l'adminiſtration de la Iuſtice fuſt vn peu plus briefue. & moins ſujette aux formes, le chemin le plus droit eſt touſiours le court, le plus ſeur, & le plus aiſé à tenir. La plus part des formalitez ſont voyes obliques,ſujettes aux embuſches & aux ſurpriſes qu'on ne peut tenir ſans guide,& qui corrompent ſouuent vne ſource bien claire par vn mauuais aqueduc. Enfin,SIRE, la Iuſtice eſt vne des colomnes de voſtre Eſtat, vn pouuoir ſans iuſtice, n'eſt rien autre choſe qu'vne force de freneſie, & vne iuſtice ſans pouuoir, vne theorie ſans application. C'eſt pourquoy il eſt tres-à-propos, que la puiſſance royale ſoit temperée par la Iuſtice, & que la Iuſtice auſſi prenne force & autorité de cette meſme puiſſance; parce que c'eſt de ce ſecours reſpectif, & de cét ayde mutuel, qui eſt entre le Prince & la Loy, que ſe fait le bon-heur d'vn Eſtat.

Le R.I'en demeure d'accord auec vous; mais venons ie vous prie,à mes Finances,de l'adminiſtration deſquelles vous ne m'auez encore rien dit : Seroit-ce point auſſi pour ne m'oſer deſcouurir le deſordre & l'abus qui s'y commet?

Le G. SIRE, I'ay touſiours eu ſi peu de commerce auec les Financiers, & vne ſi mauuaiſe intelligence auec les Finances, que ie n'en

n'en connois les abus que par les plaintes publiques. Il eſt vray, que quand ie conſidere les miſeres du peuple qui n'en peut plus, & que la neceſſité deuient generale en toutes ſortes de conditions, par la ſurcharge des taxes & des impoſts qui ſe leuent, ie me laiſſe emporter contr'eux au courant de la voix publique. Mais auſſi quand ie fais reflexion ſur le grand nombre d'armées differentes, de terre & de mer, qu'il faut entretenir auec tout leur attirail, ſur la deſpence ordinaire de voſtre maiſon, ſur les penſions connuës, & celles qui ſont ſecrettes du dedans & du dehors du Royaume, ſur la profuſion qu'on ne peut éuiter ſous vne minorité, & ſur mille autres faux frais, qui ſont des appanages & de la ſuitte d'vne Regence & de la Cour : I'auouë que ie n'ay pas aſſez de condeſcendance aux plaintes publiques, pour oſer condamner ceux qui ſont obligez de trouuer le fonds de toutes ces deſpences, tant ordinaires, qu'extraordinaires. Ie ne fay point de doute, que pour le recouurement de ces deniers, il ne ſe faſſe mille paſſe-droits, & mille duretez inſupportables ; Mais encore ont-elles cette excuſe, qu'elles ſe font pour le maintien d'vne guerre au dehors, qui nous donne la paix au dedans. Compenſons le mal de l'vn par le bien de l'autre, & ſongeons qu'vne maltotte de Iean de Vverth pour vn mois ſeulement aux portes de Paris, y cauſeroit plus de deſordre, qu'il ne s'en eſt fait en dix ou douze ans qu'il y a que la rupture de la paix s'eſt faite entre les deux Couronnes.

Le

Le R. Ce que vous me dites eſt vray, mon Gouuerneur, ie ne doute point que ce Cayer de frais ne ſoit bien grand ; mais les richeſſes ſans meſure de ceux qui mettent la main dans mes Finances, ſeruent d'vne conuiction infaillible contr'eux, que la recepte eſt plus grande que la deſpence.

L. G. SIRE, Vn Parfumeur ſent le parfum ; & & V.M. ne le trouue point eſtrange: la merueille ſeroit bien plus grande, l'argent eſtant plus viſqueux encore, & plus adherant que le muſc, ſi vn Financier ne ſentoit point la Finance. Il eſt vray, qu'ils paroiſſent auoir ſeuls la poſſeſſion de tout le bon-heur de l'Eſtat ; mais ſi on conſidere que l'allarme eſt ſouuent en leur quartier, & que ce qui fait leur felicité eſt le ſujet de leur crainte ; il ne ſe trouuera gueres de difference entre le Sacrificateur & ſa victime. Les Partiſans ſont maux neceſſaires & ineuitables en temps de guerre, ils ne ſe peuuent oſter que par la paix, & la paix eſt vn don de Dieu ſeul. Car encore que vous en ſoyez vn des principaux arbitres, tant d'autres conionctures differentes ſont neceſſaires à ce grand ouurage, qu'il eſt impoſſible à la puiſſance de l'homme de les ajuger toutes ſans luy. En cette occaſion ; il faut que voſtre peuple, dont ie n'oſe vous deſcouurir la miſere de peur de faire la voſtre, eſleue les yeux au Ciel pour la demander, & que V. M. l'accompagne en ſes prieres, pour obtenir vn bien dont les grands & les petits ont egalement beſoin ; teſmoin les deſordres que nous voyons en tant de maiſons ſouueraines

ueraines. Et quoyque V. M. leur donne la loy maintenant, elle doit conſiderer que les victoires paſſées, ſont l'œuure du Dieu des batailles, dont il ne faut pas abuſer.

Le R. I'en ſuis d'auis comme vous, & quoy que le feu Roy mon pere n'euſt pris les armes que pour le maintien de ſes alliez, & pour empeſcher les progrez d'vne maiſon, qui s'eſtoit fait vne fauſſe idée de la ſouueraineté du monde; ie ſuis tout preſt de les quitter ſous des cõditions legitimes, & auec le conſentement de mes alliez : Mais ie preuois tant de difficulté en ce traitté de paix, que i'ay peur que Dieu ne nous vueille pas exaucer; Que faut-il faire alors?

Le G. Souffrir & loüer Dieu; Que cette ſoumiſſion luy ſeroit agreable lau lieu de ſe plaindre, ny de compatir meſme aux miſeres publiques, renonçans à nos propres intereſts, de regarder auec reſpect les bras viſibles qui font cette deſolation, comme ſeruans à vne puiſſance inuiſible qui le veut ainſi. Les grandes & eminentes qualitez que nous voyons reluire en tous les conquerans, quoy qu'ils deſertent le monde, nous les doiuent faire conſiderer auec beaucoup de veneration. Les Cyrus, les Alexandres, les Ceſars, les Attila, les Tamerlans, le dernier Roy de Suede, & quelques autres dont ie me tais, n'eſtoient point teſtes communes. Tels qu'ils ſont ou qu'ils ont eſté, puis qu'ils ont leur miſſion de Dieu, jugeons-en auec douceur, & au lieu de le condamner, diſons plutoſt que ce ſont tempeſtes de terre qui

ſeruent

ſeruent à ſa purgation, comme à la purgation de l'air les tempeſtes qui s'y eſleuent. Au lieu de murmurer admirons la grandeur de Dieu, par l'excellence des miniſtres de ſa iuſtice; & conſiderons que s'il veut empeſcher l'entrée du Paradis terreſtre, il y commet vn Cherubin auec vn glaiue de feu; s'il veut exterminer vn peuple entier, vn Ange en a le commandement; s'il donne le choix à vn Roy, des fleaux dont il le veut affliger, il luy depute vn Prophete: & quand il veut auſſi dépeupler vn peu le monde, il arme quelque main puiſſante, & ſuſcite des Heros pour cét effet. Ainſi ie penſe que dans les deſordres du temps, le plus expedient eſt de parler auec modeſtie de ceux qui les fõt, & de rendre graces à Dieu, de ne nous auoir pas choiſis pour vn employ ſi contraire à la douceur de nos ſentimens. Les deſolations publiques eſtans periodiques & fatales, ont leur ſaiſon & leur neceſſité comme les autres choſes; ſi elles nous rencontrent en leur chemin, ſuiuons auec plaiſir le decret immuable de l'ordre du monde. La reſiſtance & l'affliction d'eſprit eſt vn murmure ſecret contre la Prouidence: Offrons-nous à elle volontairement quand elle aura dreſſé noſtre bucher, & nous couronnerons par noſtre ſoumiſſion la victime qui luy doit eſtre immolée.

TROISIESME PARTIE.

Le R. NOvs auons, ce me ſemble, aſſez bien examiné quel doit eſtre le deuoir d'vn

d'vn Roy enuers ſes proches, ſes domeſtiques & ſes ſujets; reſte-t'il encore quelqu'autre choſe à faire?

Le G. Le principal, SIRE, Car tout ce qui a eſté fait iuſques icy, n'eſt rié autre choſe qu'vne reueuë des dehors de la Royauté. Le plus eſſentiel conſiſte au dedans, c'eſt à dire, aux mœurs du Prince. Le vice d'vn particulier ne va pas plus loin qu'a ſa perſonne, à ſes domeſtiques & à ſes voiſins. Mais les vices ou les vertus des Princes ſont graces ou maledictiõs publiques. C'eſt pourquoy il n'y a rien de plus important que leur inſtitution; tout ce qui paroiſt d'exterieur en V.M. eſt ſi beau, ſi parfait, & ſi bien acheué, ſeroit-il poſſible que l'interieur ne le fuſt pas?

Le R. Mon Gouuerneur, Si la matiere vous ſemble belle, ie vous proteſte qu'elle eſt encor plus diſpoſée à receuoir vne bonne forme, & vous pouuez commencer à la luy donner quãd il vous plaira: Mais auparauant prions Dieu qu'il beniſſe noſtre deſſein.

Le G. Ie voy bien, V.M. ſe ſouuient des ſalutaires conſeils de Mr. ſon precepteur, & qu'il vous a appris que toute action d'importance doit eſtre cõmencée par l'inuocation de Dieu?

Le R. Il eſt vray qu'il me l'a appris, Mais i'ay oublié de luy demander quelle priere nous doit eſtre la plus ordinaire.

Le G. SIRE, Ce doit eſtre à mon aduis l'Oraiſon Dominicale; elle eſt touſiours du beſoin preſent: & nous ne pouuons en preferer vne autre à celle-là, ſans decliner en faueur de la

creature

Le R. Cette priere eſt veritablement toute diuine. Mais quelle autre priere peut-on faire encore outre celle-là ?

Le G. Ie n'en ſçay point qui ſoit plus digne d'vn Roy, que les Pſeaumes de Dauid, ni qui ſoit de plus grande edification pour vne perſonne priuée que la lecture de Thomas à Kempis; là on apprend à ſe ſoumettre à Dieu, & à le craindre, qui eſt le commencement de ſageſſe.

Le R. I'ay touſiours oüy dire ce que vous dites preſentement, que la crainte de Dieu eſt le commencement de ſageſſe. Mais on ne m'a iamais dit quelle eſt la ſuitte d'vn ſi beau commencement.

Le G. Ie ſupplie tres-humblement V. M. de me donner toute ſon attention ſur ce point, qui eſt le capital de ſes mœurs. La ſuite de ce diuin commencement de ſageſſe, qui eſt de craindre Dieu, eſt de dire touſiours la verité, qui eſt vne choſe qui luy eſt ſi agreable, qu'il a dit luy-meſme qu'il eſtoit la verité. Sans elle il n'y peut iamais auoir aucun aſſeuré commerce entre Dieu & l'homme, ny entre l'homme & l'homme. Car où en ſommes-nous auec Dieu ſi ſes promeſſes ſont fauſſes, & auec l'hõme, s'il n'y a vne entiere conformité de ſa penſée, auec ſa parole ? Les deux levres qui ſont ſon organe ſont ſemblables & ſe touchent touſiours, pour nous apprendre que la parole interieure qui eſt la penſée, doit eſtre touſiours d'accord, & n'auoir qu'vne meſme intelligence auec la parole exterieure. Les deſtours dont on ſe ſert pour déguiſer la verité, ſont mouue-

mens

mens de ſerpent & d'vne ame rampante qui n'a pas la force de ſe tenir debout. Sur ce propos i'admire la penſée d'vn moderne, lequel recherchant la raiſon pourquoy le démentir eſt ſi iniurieux parmy nous, n'en trouue point de meilleure, ſinon que qui dit à vn homme qu'il ment, luy reproche qu'il eſt audacieux contre Dieu & timide auec l'homme. En effet, qui mẽt commet vne felonnie diuine pour authoriſer vne foibleſſe humaine. Il y auroit bien plus de bien-ſeance quãd nous auons fait quelque choſe qui merite vn deſadueu, de chercher nos ſeuretez au pied de l'Autel, que d'auoir recours à l'azile du Diable qui eſt le menſonge meſme, s'il eſt vray que Dieu ſoit la Verité. Quelle confiance, ie vous prie, peut-on prendre au menteur qui eſt conuaincu par ſa propre conſcience d'vne trahiſon dont il eſt luy-meſme le iuge, le témoin, & le complice? Enfin, SIRE, Qui ment en choſes indifferentes, s'exerce en la diſcipline du Demon. Qui ment pour en tirer du profit, trafique auec vn faux poids & de fauſſes meſures: Qui ment par vanité, ſe paye d'vne monnoye bien fauſſe: Qui ment pour excuſer ſon vice, ſe decraſſe auec ſon ordure: Et pour concluſion, vn Roy menteur efface en ſa perſonne l'image de Dieu qu'il repreſente icy-bas, pour y remplacer honteuſement celle du Diable qui eſt le pere du menſonge.

LE R. Mais cõment, mon Gouuerneur! N'ay-je pas oüy dire que qui ne ſçait pas diſſimuler, ne ſçait pas regner? Que vous ſemble de la diſſimulatiõ, N'eſt-ce pas vne eſpece de menterie?

Le

Le G.Ie l'eſtime d'vne nature ambiguë,mais qui tient neantmoins beaucoup plus du mensõge que de la verité.C'eſt pourquoy elle m'eſt ſuſpecte,& ie penſe que ſi V. M. pouuoit conſulter les Clouis, les Charlemagnes, & voſtre ayeul Henry le Grand ſur ce ſujet,ils ne ſeroiẽt pas de l'aduis de Loüis vnzieſme, touchant cette maxime. La diſſimulation eſt d'ordinaire irreſoluë, deffiante, & timide, qui ſont toutes mauuaiſes qualitez. C'eſt la partie de la politique que ie trouue la plus baſſe, & qu'on ne met en vſage qu'au deffaut d'vne forte reſolution,& d'vne intelligence tres-parfaite en l'art de regner. Il eſt vray qu'elle eſt quelquefois neceſſaire pour ſe maintenir ; Mais les voyes obliques qu'elle tient, & les deſtours qu'elle fait ſont cauſe qu'on bat bien du païs,& qu'on ne fait pas grand chemin. Qui va comme les eſcriuices ou comme les cancres, en arriere ou de coſté,n'auance gueres.Enfin le diſſimulé eſt reduit à vne perpetuelle obſeſſion d'autruy pour le ſurprendre, ou de ſoy-meſme pour ſa ſeureté : l'vn & l'autre eſt indigne d'vn Roy.

Le R.I'aduouë que ie ſuis tout confus,& que i'aurois touſiours crû que cette maxime, que (qui ne ſçait pas diſſimuler ne ſçait pas regner) eſtoit vn principe d'Eſtat. Mais quoy ! publieray-je le ſecret de l'Empire? Eſuenteray-ie tous mes deſſeins ?

Le G.Non SIRE,il s'en faut bien empeſcher: Il n'y a pas moins d'indecence ny de honte de mettre ſon eſprit à nud que le corps. Il faut eſtre ſecret & non pas diſſimulé : Qui diſſimule

mule ſe traueſtit. Si V.M. ſe maſque iamais, elle verra par experience combien il eſt incommode de demeurer long-temps ſous vn autre viſage, & ſous vn autre habit que le ſien. Au lieu de ſe déguiſer il eſt bien plus à propos, ce me ſemble, de ſe tenir couuert, & d'eſtre ſecret: Et comme il n'y a rien plus digne de meſpris que le babil, il n'y a rien auſſi qui apporte plus de veneration aux conſeils des Rois, que quand nous ſommes ſurpris de quelque fameux euenement, dont l'effet vient plutoſt à nous que le deſſein. Et ç'a eſté à la faueur de cette belle nuit d'Eſtat, qu'ont eſté conduites à vne heureuſe fin toutes les hautes actions qui ont eſté faites ſous le regne du feu Roy voſtre pere. Vne partie de ce merueilleux conſeil qui gouuernoit alors nous a eſté oſtée; mais on peut dire ſans perdre le reſpect contre vne memoire qui doit eſtre en veneration aux ſiecles preſens & aduenir. Que ce qui nous en reſte eſt plus de ſaiſon & plus auantageux pour voſtre regne que ſi nous auions encore le total.

Le R. Ie voy par vos raiſons que le ſecret, en matiere d'Eſtat, eſt plus de voſtre gouſt que la diſſimulation: Mais encore faut-il que le Prince ſe communique à quelques-vns; autrement il me ſemble que le ſeul conſeil de ſoy-meſme eſt plutoſt vne agitation d'eſprit, qu'vn conſeil. Dites moy donc, ie vous prie, quelles perſonnes vous eſtimez eſtre les plus propres pour le ſecret de l'Eſtat & pour ſon miniſtere?

Le G. Cette matiere eſt ſi delicate qu'il eſt preſque impoſſible qu'en la touchant on puiſſe

eſuiter

eſuiter le reproche d'eſtre vn hõme du temps, ou vn mauuais courtiſan : L'vn eſt honteux, & l'autre eſt peu ſeur. Mais il faut neantmoins s'approcher de ce dangereux eſcueil ; puiſque V. M. le commande.

Voſtre principal miniſtre doit eſtre tres-intelligent, peu ou point intereſſé, & tres-fidele. Il doit eſtre intelligent pour trouuer en luy-meſme les ſources de ſes conſeils, ſans les puiſer d'ailleurs, de peur de les euenter ; & pour cet effet il doit auoir eſté inſtruit aux affaires par vn long vſage, & façonné s'il ſe peut, par la familliarité & les conferences priuées de quelque grand Politique, ſçauant aux myſteres d'Eſtat. Vn eſſay de quinze iours ſeulement a fait voir à nos yeux depuis vn peu de temps la difference qu'il y a entre vn profez en l'art de gouuerner; & vn nouice en ce meſme art, quoy qu'au reſte tres-intelligent en toute autre ſorte de connoiſſances. En ſecond lieu, ie dis, Qu'il ne ſuffit point à voſtre principal miniſtre d'eſtre vn grand politique, il faut auſſi pour vous bien ſeruir, qu'il ſoit deſ-intereſſé, & que non ſeulement ſes mains, & celles de ſes domeſtiques ſoient nettes : Mais que l'opinion qu'on aura de ſon integrité, tiennent celles de vos ſujets dans le deuoir de ne luy oſer rien preſenter que leurs requeſtes. Il eſt à ſouhaitter auſſi qu'il ſoit tout à luy, & qu'il n'y ait rien qui puiſſe partager ſon affection auec l'Eſtat, ni femme, ni enfans; peu de parens ou alliez, qui ſont autant de gouffres differens ſans fonds ni riue, où ſe peuuent inconſiderement

abiſmer

Le G. Ie penſe que c'eſt le meilleur. En effet, vn fauory de peu de merite fait honte à ſon Maiſtre: vn fauory d'vn merite éminent luy fait ombrage; l'eſprit de l'homme eſtant ſi naturellement progreſſif, qu'il ne s'en eſt iamais veu de ſi moderé qu'il n'ait fait de ſon ſuperieur ſon inferieur quand il a pû. Ie penſe meſme que cét Ange de lumiere qui ne demandoit que d'eſtre ſemblable au Tres-haut, vouloit mõter au deſſus par ce degré, & que ç'a eſté la cauſe de ſon precipice. Neantmoins parce que l'eſprit ſe peut ennuyer de la ſolitude de ſoy-meſme, au lieu d'vn fauory ie ſerois d'auis que V. M. fiſt quelques amis particuliers: l'ame a quelquesfois ſes obſtructions & ſes defaillances; il n'y a rien qui la ſoulage dauantage, ni qui lui donne vn plus grand calme, que la confiance d'vn amy fidele, à qui nous pouuons en toute ſeureté faire part de nos douleurs, de nos ioyes, de nos craintes, de nos eſperãces, de nos ſoins, de nos conſeils, & generalement de tout ce qui nous bleſſe le cœur. Choiſiſſez-les de voſtre âge, ou vn peu plus vieux. Car quoi qu'vne grãde difference d'âge ne rompe pas la ſocieté, elle oſte neantmoins la priuauté, & parce qu'il y a des natures bien gluantes, prenez garde ſur tout, qu'ils s'attachent plus à vous que vous à eux, afin que la qualité de maiſtre vous demeure auec celle d'amy. Vn de vos predeceſſeurs qui a eſté tres-ſage en vſoit ainſi.

Le R. Ie l'ay oüy dire, & qu'il ne ſe contentoit pas d'auoir des amis, il auoit encore des amies. Eſtes-vous pas d'aduis auſſi que ie l'imite en cela?

Le G. Quel conſeil puis-je donner à V. M. touchant vne paſſion où toute la nature eſt ſujette ? & l'homme particulierement qui a toûjours quatre conduits ouuerts, à ſçauoir, les deux yeux & les deux aureilles, par où elle ne s'inſinuë pas ſeulement dans le cœur, mais elle entre en triomphe, pour ſi peu de complaiſance qu'on puiſſe auoir pour elle. Neantmoins cette paſſion nous doit eſtre ſuſpecte, parce qu'elle eſt touſiours vn ſujet de Theatre, & qu'elle n'y monte iamais que comme l'vne des Syrenes, ou comme l'vne des Furies. Elle eſt toute hyperbolique, & ne peut meſme s'exprimer qu'auec excez, pour monſtrer qu'il n'y a rien en elle de moderé. Enfin, SIRE, Le Sage nous apprend, qu'il eſt impoſſible d'aimer, & d'eſtre ſage.

L.R. Le Sage que vous alleguez en a fait aſſez experience pour en eſtre crû. C'eſt pourquoy ie voudrois bien que nous euſſions trouué quelque antidote à ce poiſon.

Le G. Le voulez-vous ?

Le R. Ie vous en prie.

Le G. Faites la fonction d'vn Roy, qui eſt de n'eſtre iamais oiſif, & ie promets à V.M. qu'elle eſtouffera en ce faiſant le fils & la mere, qui eſt l'Amour & l'Oiſiueté. C'eſt vne paſſion d'vne ame vuide qui a pour ſon objet la beauté: & la beauté eſt vn eſtre volatil, & qui n'a point de conſiſtance : elle eſt plus fragile que le verre, qui ne ſe caſſe point comme elle, ſans qu'on le touche. Auant qu'elle ait ſes derniers traits de perfection, elle n'eſt point encore, & les ayant,

dés ce meſme moment elle decline. Pour ſe perdre elle n'a beſoin que d'eſtre. Elle ne ſe peut non plus fixer que le temps, & nous ne pouuons faire aucun vœu pour la durée de la perſonne aymée, que ce meſme vœu ne ſoit pour la ruïne de ce que nous aimons en elle.

Le R. Les Dames, mon Gouuerneur, ne vous ſont gueres obligées de l'opinion que vous auez de leur beauté: N'auez-vous point de peur d'offenſer voſtre maiſtreſſe.

Le G. Ma maiſtreſſe a des qualitez plus belles que la beauté meſme: Mais à peine ay-je l'honneur d'eſtre connu d'elle, & ie n'oſerois luy dire le long-temps qu'il y a que ie la ſers, de peur de luy reprocher ſon âge. Ie la ſupplie en ce lieu de me permettre de reuenir à mon maiſtre.

Le R. Vous me faites plaiſir; Et parce que vous m'auez dit que l'amour eſt vne paſſion d'vne ame vuide, ie vous prie de m'aider à remplir la mienne, & de me donner quelque idée generale de toutes les dépendances de mon Eſtat.

Le G. Il eſt tres-iuſte, SIRE; Pour cét effect il ſeroit à propos qu'auant toutes choſes V.M. fuſt inſtruite de toute l'eſtenduë de ſon Royaume, de ſes vieux & nouueaux confins, du nombre des Prouinces qui le compoſent: de leur ſcituation, des fleuues & des riuieres qui en font la diuiſion, & que toutes ces images differentes fuſſent placées ſi diſtinctement en ſa memoire, qu'il les peut toutes voir, chacune en ſon lieu d'vne ſeule veuë d'eſprit. En ſuitte de cela,

puiſque

puiſque le Clergé fait la premiere partie de ſon Eſtat, ie ſerois d'auis que V.M. ſceuſt combien il y a de Primaties en ſon Royaume : combien d'Archeueſchez ſous chaque Primatie : & d'Eueſchez ſous chaque Archeueſché : Combien d'Abbayes, quelle eſt leur ſituation, quel eſt leur reuenu, qui ſont les Prelats, ou les Abbez qui les rempliſſent; quelle eſt leur vie & leur reputation, quels ſont les droicts qu'ils vous payent, & iuſques où s'eſtend meſme le pouuoir de la Iuſtice Eccleſiaſtique. Cela fait, il ſeroit à propos de faire vne reueuë ſur voſtre Nobleſſe, & de voir combien vous auez d'Officiers de la Couronne : combien de Ducs, combien de Mareſchaux de France, combien de Gouuerneurs de Prouinces, de Lieutenants de Roy, de Gouuerneurs de places, de Sous-Lieutenans : quels ils ſont tous, & par quels ſeruices ils ſont arriuez à cét honneur. De là V.M. doit eſtre informée des differentes armées qu'elle a ſur pied : des lieux où elles ſont : qui en ſont les Generaux, les Lieutenans generaux, les Mareſchaux & Aydes de camp. De combien de Regimens, tant de Caualerie que d'Infanterie chaque armée eſt composée : qui en ſont les Colonels, les Meſtres de Camp, les Majors, les Capitaines; quel eſt le deuoir de tous & le nom s'il ſe peut, & particulierement de ceux qui auront fait quelque action ſignalée. Elle aura ſoin auſſi de ſe faire inſtruire de la marche, du logement, & du campement d'vne armée : des differens ordres de Batailles, ſelon la diuerſité du nombre d'hommes ou de l'aſſiette des lieux:

des ſieges, des viures, des munitions de guerre, de l'artillerie & de ſon attirail ; du pouuoir du grand maiſtre & du deuoir des Officiers. Elle prendra connoiſſance en ſuitte de ſon Admirauté, du pouuoir & de la iuſtice de l'Admiral, de ſes Officiers, des ports & havres ; de l'entrée des riuieres, des rades, des battures & dangers de ſes coſtes ; des Nauires, de leur fret, de leurs apparaux; & generalement de tout ce qui appartient à la Nauigation. Cela fait elle remontera à ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, dont elle examinera le pouuoir, & l'employ; quel eſt celuy du Chancelier, des Cõſeillers d'Eſtat, des Maiſtres des Requeſtes de ſon hoſtel ; quel eſt celuy des Parlemens, du grand Conſeil, des Preſidiaux, des Seneſchauſsées, & generalement de toutes les Iuriſdictions ſubalternes. Elle prendra connoiſſance auſſi de ſon domaine, de ſes Finances, qui eſt celle de toutes la plus importante ; Elle verra l'eſtat de tous les deniers qui ſe leuent en ſon Royaume, par quelles mains ils paſſent, depuis le Collecteur iuſqu'au Treſorier de l'Eſpargne. Elle doit ſçauoir auſſi quelle eſt la fonction de tous les Officiers des Finances, quelle eſt la Iuſtice de la Cour des Aides, des Treſoriers de France, des Maiſtres des Comptes, des Intendans, & de s'informer tres-exactement quelles ſont les charges du Royaume : quels ſont les appointemens, les gages, & les taxations de toute ſorte d'Officiers generalement, tant grands que petits ; quelles ſont les penſions ſecrettes & connuës, & quelle eſt meſme la deſpenſe de ſa maiſon royalle. Elle ſe

fera

fera entretenir auſſi du ſujet de la rupture entre les deux Couronnes, quels ſont les intereſts de tous les Eſtats voiſins ; quels ſont les voſtre auec eux, quelles ſont vos alliances ; Mais il n'y a que vos principaux miniſtres, vos Secretaires d'Eſtat, & vos Ambaſſadeurs qui vous puiſſét éclaircir de cette derniere cõnoiſſance.

Le R. Ce que vous me propoſez eſt impoſſible. Comme ſe pourroit-il faire que ie fuſſe inſtruit generalement au deuoir de chaque profeſſion, & chaque particulier ne l'eſt pas dans la ſienne ?

Le G. Ce que ie vous propoſe n'eſt point au deſſus de vos forces. Le feu Roy voſtre pere en a tres-bien ſceu la plus grande partie, & ſi par vne fauſſe politique qui a mal reüſſi à ceux qui l'ont euë, il n'euſt point eſté cillé pendant ſa jeuneſſe, il euſt ſceu le tout en perfection. La morale des Roys a cela de particulier, Qu'ils ne ſe peuuent inſtruire du deuoir des autres ſans apprendre le leur. Cette connoiſſance leur donne vne entrée par tout, & leur deſcouure d'vne veuë certaine tous les defauts & tous les abus qui ſe commettent en chaque profeſſion. Cét aſpect qui eſt direct eſt plus penetrant qu'vn aſpect de reflexiõ. L'œil d'autruy ne nous conduit jamais ſi bien que le noſtre. En vn mot, SIRE, qui regne autrement, regne en aueugle. Il ne faut point que la difficulté vous eſtonne ; les principes de l'art de Grammaire où vous allez entrer, ſont plus difficiles que ceux de l'art de regner ; Ceux cy ont en ſoy quelques attraits, & s'il plait à V. M. de ſe laiſſer conduire, on

peut tenir vn ordre par lequel l'idée de tant de choſes differentes ſe formera dans ſon eſprit ſans peine & ſans confuſion. Et c'eſt de ce premier creſpuſcule d'Eſtat que ſe doit faire vn beau jour qui remplira de lumiere voſtre entendement, de gloire voſtre vie, & de benediction tous vos ſubjects.

Le R. Dites moy, ie vous prie, Ne me faut-il rien apprendre outre cela ?

Le G. Monſieur voſtre Precepteur qui vous peut enſeigner luy ſeul la plus grande partie des choſes que i'ay dites cy-deuant, vous rendra meilleur compte que moy de ce que vous me demandez; Il a eſté approché de V.M. pour cét effect. Ie donneray ſeulement aduis à V.M. d'appliquer ſon eſprit aux connoiſſances ſolides, & de s'attacher beaucoup plus aux choſes qu'aux paroles. Les belles paroles & les penſées delicates, ſont productions d'vne ame gentille à la verité, mais debile & d'vne foible complexion. Elles ſont d'vn ſi petit vſage dans les affaires, qu'il me ſemble que les lieux où ſe debite cette ſubtilité pyramidale, ſont plûtoſt infirmeries d'eſprits douillets, qu'aſſemblée de conuerſation. Et quoy que cette façon de vie ſoit aſſez innocente en ſoy, elle a neantmoins ce deffaut, de ne contribuer rien du tout au bien general, auquel chaque particulier doit quelqu'autre choſe que de beaux mots & de belles pensées. Pour attraper vne belle pensée, il faut vne longue attention, & cette attention decline ſouuent dans vne reſuerie. Icy V.M. me permettra de toucher vn mal où ie crains qu'el-

le

le n'ait quelque inclination, qui eſt de prendre plaiſir de s'entretenir ſoy-méme. Cét entretien de ſoy-meſme aux jeunes gens eſt vne abſence, ou vn ſommeil d'eſprit qui fait, ſi j'oſe vſer de ce mot, vne parenteſe dans le cours de leur vie. Les perſonnes âgées qui ont appris & veu beaucoup de choſes, ſe peuuent entretenir eux-meſmes auec ſeureté, & former de la connoiſſance qu'ils ont du paſsé, vn raiſonnement interieur pour leur conduite preſente: Mais aux jeunes gens qui ſont ſans experience, incapables encore de reflexion, on ne peut pas ſans danger leur permettre cette ſolitude d'eſprit. Et non ſeulement cette ſolitude d'eſprit eſt dãgereuſe; il y en a encore vne autre qui l'eſt dauantage, qui eſt le commerce familier auec les gens de peu. C'eſt vn deſert tout à fait ſterile, ou qui produit de ſi mauuais fruicts, que bien ſouuent vne vertu de valet eſt vn vice de maiſtre. Et comme l'ame s'auilit auec eux, elle prend force & vigueur, au contraire auec les perſonnes de condition où V.M. ſe doit plaire, & eſtre preſque touſiours en leur compagnie. Voſtre preſence & la leur vous obligent vous & eux, de ne rien faire qui ſoit indigne de vos conditions. Et de cette aſſiduité de s'obſeruer ſoy-meſme, il ſe formera en vous & en eux vne conſtante habitude au bien, & cette habitude produira les vertus ſolides & eſſentielles, au lieu des apparentes & ſuperficielles.

Le R. Qu'appellez-vous vertus apparentes, & vertus eſſentielles?

Le G. La fierete, la ſeuerité, l'inſenſibilité, la

diſſimulation ſont vertus apparentes. La Force, la Iuſtice, la Temperance & la Prudence ſont vertus eſſentielles, dont Monſieur voſtre Precepteur vous dira mieux que moy quelle en doit eſtre l'application. Ie me contenteray ſeulement de finir cét ouurage par trois ou quatre preceptes generaux, qui ſont preſque de toutes heures & de toutes occaſions.

Le R. Ie ſeray bien aiſe de les entendre, Quels ſont-ils?

Le G. Gardez-vous d'vne vaine complaiſance de vous-meſme, c'eſt l'ameçon des Roys; & ſoyez aſſeuré que quiconque vous donne vne loüange à contre-temps, ou qui ne vous eſt point deuë, vous veut ſurprendre, & exiger de vous vn ſalaire qu'il ne merite point.

Ne vous laiſſez point emporter à la colere; Celle d'vn particulier n'eſt qu'vn feu folet, celle d'vn Roy eſt vn feu de foudre; & penſez que voſtre colere ne peut deſcendre à voſtre ſubjet, ſans vous rendre ſon égal, & ſans le commettre auec vous.

Quand V.M. deſirera quelque choſe de ſon ſubject ou de quelqu'autre; qu'elle change de place auec luy, auant que de luy rien demander. Car c'eſt de ce lieu-là ſeul, & non pas de ſon throſne que ſe doit prendre la iuſteſſe de toutes ces meſures.

Soyez touſiours plus ſoigneux d'auoir vne bonne qu'vne grande reputation; L'vne eſt tranquille & l'autre inquiete; L'vne eſt comme le parfum, & l'autre comme vn fumier remüé. L'odeur d'vne charongne ſe reſpand bien plus

loin

loin que celle d'vne caſſolette. Sur tout, prenez garde que ce parfum d'honneur ne vous enteſte point, comme ont accouſtumé de faire toutes les bonnes odeurs.

Que V.M. ſe ſouuiene, s'il luy plaiſt, à tous moments qu'il eſt homme, & qu'il eſt icy-bas vn Vice-Dieu. L'vne de ces pensées moderera ſa puiſſance, & l'autre reglera ſa volonté.

Pour concluſion, ie ſupplie tres-humblement V.M. & celuy qui aura l'honneur vn iour d'eſtre voſtre gouuerneur, dont ie ne ſuis qu'vn vain ombre, de me pardonner, ſi ie me ſuis ſeruy de leurs noms pour former vn foible raiſonnement. Ie ne doute point que ie n'en aye abusé. L'vn de vous eſt l'Oinct du Seigneur; & l'autre cette belle eſtoile qui doit conduire noſtre Prince au lieu d'où doit naiſtre noſtre ſalut. Au moins vous garderay-je ce reſpect, que vous ne ſçaurez point de moy qui vous a fait cette injure, dont ie fais dés à preſent la penitence par la honte que i'ay de voir vn Veteran s'eriger en Auteur.

F I N.

PERMISSION.

VEv le Liure intitulé *Teſtament ou Conſeils fideles d'vn bon pere à ſes enfans, & le Cathechiſme Royal*, composé par P. FORTIN ſieur de la Houguette, dont le temps du Priuilege eſt expiré. Ie n'empeſche pour le Roy, qu'il ſoit imprimé & mis en lumiere par GERMAIN NANTY Maiſtre Imprimeur de cette Ville, auec deffenſes à tous autres en tel cas requiſes. Fait ce premier Septembre 1659.

VIDAV.

CONSENTEMENT.

SOit fait ſuiuant les Concluſions du Procureur du Roy. Ce premier Septembre 1659.

SEVE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE